This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

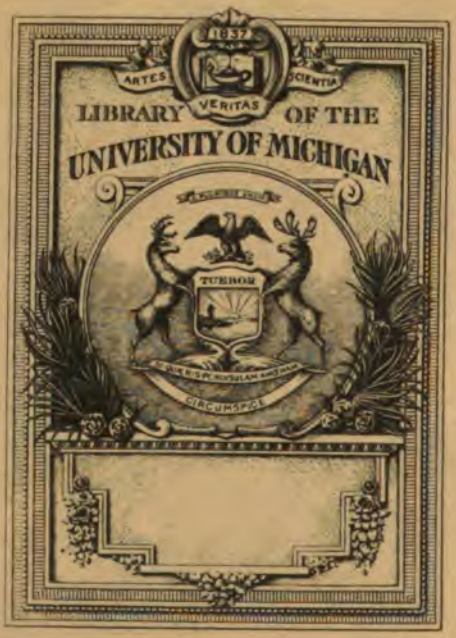
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Z
5866
.C4
D4

Z
5866
.C4
D4

Témoignage de dévouement
et de reconnaissance à son
Excellence M. Van de Weyer,
de la part de l'auteur

Delpierre

REVUE ANALYTIQUE.

Hujus operis centum et duodecim exemplaria typis mandata sunt.

Delepierre. Joseph Octave

REVUE ANALYTIQUE

DES OUVRAGES ÉCRITS EN CENTONS,

DEPUIS LES TEMPS ANCIENS,

JUSQU'AU XIXième SIÈCLE.

PAR

UN BIBLIOPHILE BELGE.

LONDRES:

TRÜBNER AND CO. 60, PATERNOSTER ROW.

MDCCCLXVIII.

Z
5866
.C4
D4

INTRODUCTION.

UN auteur a dit et prouvé[1] que les jeux des enfants ſont à peu près les mêmes partout, ſous des noms différents, à Paris, à Londres, à Peterſbourg, au Caire, à Iſpahan ou à Pékin. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ces jeux n'ont pas changé, et ſont les mêmes que ceux qui amuſaient les enfans dans les rues de *Cuſco* ſous les *Incas*, à *Bagdad* ſous les *Califes*, dans Perſépolis, dans Athènes, et dans Rome.

La même coïncidence ſe rencon-

[1] " Dictionnaire des Jeux de l'Enfance et de la Jeuneſſe, chez tous les Peuples," par T. F. Adry, Paris, 1807.

359364

tre dans les amuſements auxquels ſe ſont livrés en tous temps les ſavants et les auteurs, pour ſe délaſſer de travaux plus ſérieux.

Partout on retrouve ces eſprits vifs, graves ou profonds, inventant mille ſortes de bagatelles difficiles.

Les Hébreux, les Grecs, les Latins, les ſavants de la Renaiſſance, les Modernes, tous ſ'exercent à ces frivolités littéraires.

C'eſt *Pindare*, ce lyrique noble et ſévère, qui compoſe, pour ſe délaſſer, une ode dont la lettre S eſt exclue; c'eſt *Théocrite* qui écrit en vers figurés ſon petit poème de *Syrinx*, dans lequel il imite aſſez bien, par des vers de différente longueur, la forme de cet inſtrument de muſique des anciens.

Chez les Latins, *Ennius*, au rapport de *Cicéron*, fait des acroſtiches pour ſe diſtraire des études que néceſſitait ſon grand poème national.

Une épigramme de *Martial*, et des pièces de l'Anthologie, nous prouvent que les anciens ſ'amuſaient ſouvent à faire des vers en écho.

Simmias, *Simonide*, et d'autres auteurs, ſe plaiſent à imiter, par la meſure de leurs vers, certaines figures, comme celles d'un œuf, d'un autel, d'une hache, d'une amphore, &c. &c. Aux premiers ſiècles de l'ère chrétienne, l'Impératrice *Eudocie*, *Auſone*, *Proba Faltonia*, écrivent, durant leurs loiſirs, des *nugæ difficiles* d'un autre genre. Après la Renaiſſance, on retrouve la même choſe. *Laurent de Médicis*, dit le Magnifique, ſe diſtrayait de ſes méditations politiques en écrivant, en ſtyle macaronique, des pièces facétieuſes.

Les très doctes perſonnages *Jules* et *Joſeph Scaliger* inventaient des vers-protés, qu'on pouvait retourner de plus de 72 manières; et l'érudit

profeſſeur de Théologie, *Jean Commine*, ſe plaiſait aux bouts rimés.

On ne finirait pas à citer des exemples ; mais de tous ces amuſements littéraires, dont de profonds helléniſtes comme Boiſſonade [1] n'ont pas dédaigné de ſ'occuper, à cauſe de leur connexion avec l'étude des lettres grecques et latines, un des plus agréables, parcequ'il a ſervi à la compoſition de poèmes célèbres et très ingénieux, c'eſt le *Centon*, qui remonte très haut et compte des noms fameux parmi ceux qui y ont pris plaiſir.

Les Bibliophiles et Bibliographes qui ſe ſont occupés de ce genre, tels que *Péignot*, *L. Coupé*, *Guſtave Brunet*, *Ludovic Lalanne*, &c. ont dû ſe reſtreindre dans les détails et les extraits qu'ils nous ont donnés, le cadre qu'ils avaient choiſi ne leur

[1] " Critique littéraire ſous le premier Empire," publiée par F. Colincamp, Paris, 1862, 2 vol. in 8vo.

permettant pas de plus longs développements.

Il m'a ſemblé que le ſujet préſentait aſſez d'intérêt et de variété pour en former un petit traité à part.

Ce ſujet a ceci de très remarquable que depuis des Pères de l'Egliſe, des Papes et des Evêques, juſqu'aux ſavants commentateurs et aux érudits philologues du ſeizième et du dix-ſeptième ſiècles; depuis des poètes grecs et latins des premiers temps du chriſtianiſme, juſqu'aux poètes et auteurs du moyen-âge, de la Renaiſſance et des temps modernes; à toutes les époques et dans tous les rangs, des écrivains ſe ſont occupés du *Centon*.

Commençons par faire connaître les différentes définitions et acceptions du mot. J'indiquerai enſuite ce qui a été dit pour et contre ce genre de compoſition, quels en ſont les exemples les plus anciens, les

erreurs où ſont tombés quelques auteurs modernes, en employant cette expreſſion, et enfin je donnerai les ſources où l'on rencontrera le plus de détails ſur les Centoniſtes. Après ces notions préliminaires, le *Centoniana*, ſuivant l'ordre des temps, offrira ſucceſſivement aux lecteurs, des extraits de tous les Centons que j'ai pu me procurer, précédés d'autant de renſeignements ſur leurs auteurs, qu'il m'a été poſſible de réunir.

Paragraphe premier.

Définitions et différentes Acceptions.

Le vocabulaire de *Papia* dit que les grammairiens donnent le nom de *Centon* à des vers ou partie de vers pris dans Virgile, Ovide, Horace ou Ho-

mère, de droite et de gauche, de manière à former un enſemble ou un ſens complet. " Centones apud " grammaticos dici ſolent qui car- " minibus Homeri ſeu Virgilii, pro- " priâ operâ, more centonario, ex " multis hinc inde compoſitis, in " unum ſarciuntur corpus."

C'eſt à peu près dans les mêmes termes que ſ'expriment *Iſidore de Séville* et *Albert Fabricius*.[1]

Eraſme,[2] en citant le proverbe latin *Farcire centones*, pour dire: *ſermo mendaciis explere*, ajoute la raiſon pour laquelle ce mot a reçu ſa ſigni-

[1] " Origin," Lib. i. cap. 38. " Bibliotheca Græca." Lib. ii. cap. 7. No. III.

[2] *Adagiorum Chiliades quatuor*.—" Centones dicun- " tur veſtes a variis panniculis, ac diverſis etiam inter- " dum coloribus conſarcinatæ. Ad harum ſimilitu- " dinem *centonem* vocant carminis genus, ex diverſis " carminibus, et carminum fragmentis, hinc atque illinc " accerſitis contextum. Græci κέντρωνας appellant, ad- " ditâ litterâ quam abjiciunt Latini."

Henri Etienne reproche cette dernière explication à *Eraſme*, comme erronée, " car," dit-il, " les Grecs n'ont " nullement ajouté la lettre R; mais les Romains l'ont " retranchée du mot grec."

ſication, raiſon que *Forcellini* a inſérée dans ſon grand Dictionnaire:— "Dans le ſens propre on appelle "*centon* la couverture que les Ro- "mains pauvres mettaient ſur leur "couche, et auſſi les hardes rapiéce- "tées dont ils ſe vêtiſſaient parfois."

Ainſi ce n'eſt qu'en paſſant du ſens propre dans le ſens figuré que ce mot a été appliqué à des pièces de vers ou de proſe, compoſées de phraſes rapportées, et diſpoſées de manière à donner à ces lambeaux réunis en un tout, un autre ſens que celui qu'elles avaient primitivement.

Les grands Dictionnaires français du 18ième ſiècle, tels que celui de *Furetière*, in folio, et celui communément appelé *Dictionnaire de Trévoux*,[1] ne font que répéter cette définition du centon.

[1] Paris, 1752, in fol. "Ce Dictionnaire," dit Nodier, dans ſa *Queſtion de Littérature légale*, "eſt un ouvrage

Charles Nodier,[1] ajoutant à l'ordinaire ſes réflexions épigrammatiques, définit le Centon de " plagiat " innocent où le voleur met beau- " coup de ſa patience et de ſon in- " duſtrie. Genre de poéſie en mo- " ſaïque, enfanté au milieu des " caprices d'une littérature en déca- " dence. Ce genre eſt tombé en " déſuétude avec les acroſtiches et les " vers lettriſés; mais le ſecret n'en " eſt pas tout à fait perdu, et la " plupart de nos poèmes modernes " rappellent aſſez bien les anciens " centons, à cela près qu'ils ſe font " annoncer aujourd'hui par un titre " moins indiſcret, et que le procédé " de leur compoſition n'eſt plus " révélé aux lecteurs."

" devenu, dans les dernières éditions, un des plus im- " menſes et des plus riches vocabulaires qui aient ja- " mais exiſté, et qui exiſteront peut-être jamais."

[1] " Du Plagiat, de la Suppoſition d'Auteurs, des Su- " percheries qui ont rapport aux Livres." Paris, 1828, in 8vo. Imprimerie de Crapelet.

Le mot *centon* a aussi été introduit dans l'art musical. On appelle *Centone*, ou *Pasticcio*, un opéra composé d'airs de plusieurs maîtres; et dans le plain-chant, c'est un morceau de traits recueillis et arrangés pour la méthode qu'on a en vue.

Centoniser, ou faire des centons en musique, est fort ancien, puisque, selon *l'abbé Lebeuf*, *Saint Grégoire* lui même a centonisé.

Pour en finir, mentionnons les acceptions diverses du mot, dans le sens propre.

On voit dans *Caton*, *De Re Rusticâ*, et dans *Columelle*, que l'on appelait aussi centon les habits de domestiques et de paysans.[1]

C'était encore la draperie-portière qui fermait les chambres dans les lupanars. En ce sens *Juvenal* a dit, en parlant de *Messaline*:—

[1] "Non solùm diversi coloris panni *centones* dicebantur, sed etiam vestes familiares et rusticorum."

Intravit calidum veteri centone lupanar;

parceque cette draperie conſervait la chaleur à l'intérieur de la chambre, en même temps qu'elle empêchait de voir ce qui ſ'y paſſait.[1]

D'autres commentateurs veulent que ce *vetus cento* fut le vêtement rapiéceté dont Meſſaline était couverte pour ſe déguiſer. Les Romains déſignaient de plus par le mot *centones*, dit le *Journal des Savants*:[2]— " Ceux qui fourniſſaient les tentes et " autre attirail de guerre, et ceux qui " exerçaient cette profeſſion étaient " conſidérés comme faiſant partie de " l'armée."

[1] " Velum ex pannis factum quo cubiculorum januæ " tegebantur, ne per forium rimas inſpicere poſſent " curioſi quid intus ageretur," dit Burman, dans ſes notes ſur le paſſage du chapitre VII. de Petrone: " Ut in " locum ſecretiorem venimus centonem anus urbana " rejecit."

[2] Année 1683, page 115.

Paragraphe deuxième.

Ce qu'on a dit pour et contre les Centons.

Il y a, du consentement de plusieurs hommes célèbres, assurément beaucoup d'esprit dans les combinaisons variées du Centon. Mais quel emploi de l'esprit! diront quelques critiques sévères.

Néanmoins il me semble que l'on peut se contenter d'être amusé, durant quelques heures de loisir, par les mêmes caprices de l'esprit qui étaient une plaisante et agréable distraction pour l'historien *De Thou*, pour *Bayle*, pour *Juste Lipse*, dont *Nisard*[1] a dit: *il n'est pas de nations qui ne dussent être fières d'avoir pour compatriote un homme tel que Lipse;* et enfin pour

[1] "Le Triumvirat littéraire au seizième siècle," page 148.

Montaigne qui regardait le Centon comme très amusant et ingénieux.

Le savant Jésuite *Antoine Possevin* admire aussi ce genre de composition, qu'il compare au travail d'un jouaillier qui forme une œuvre exquise d'art, en enchâssant des pierres précieuses dans diverses formes, et de diverses couleurs.[1]

Il divise en deux classes les auteurs; ceux qui donnent au public le produit de leur imagination et de leur invention, et ceux qui puisent leurs élucubrations à d'autres sources.

[1] *Bibliotheca Selecta, de Ratione Studiorum.* Venetiis, 1603, in fol. Lib. xvii. c. 24.

Possevin travailla pendant vingt ans à cet ouvrage, dont la seconde partie, divisée en sept livres, parcourt le cercle entier de toutes les sciences, et fait connaître ceux qui les ont le mieux cultivées. Il cite leurs principaux ouvrages, en donne des extraites parfois fort étendus, et même les critique et les réfute.

Dans son *Apparatus Sacer*, autre encyclopédie, l'auteur passe en revue, par ordre Alphabétique, plus de six mille auteurs, dont il retrace la vie et les opinions, et dont il indique les ouvrages. *Possevin* a singulièrement contribué à faciliter l'étude et les progrès de l'histoire littéraire.—(*Mélanges de Boissenade.*)

Cette ſeconde claſſe doit encore ſe ſubdiviſer en deux branches: — " Aut qui ab aliis res accipiunt, et " eas ſuis verbis exponunt; aut ad " ſententias ſuas aliorum verba tranſ- " ferunt atque traducunt."

" Et à cette dernière claſſe," ajoute-t-il, " appartiennent les écri- " vains de centons, dont j'ai ſouvent " admiré l'ingénuité des combinai- " ſons, jointe à l'extrême mémoire."

Etienne Paſquier non ſeulement a parlé avec éloge du Centon, au livre 7, chapitre 12, de ſes *Recherches ſur la France*, mais il a conſacré pluſieurs chapitres à ces ſortes de jeux poétiques, à la compoſition deſquels il ſe délaſſait parfois lui même.

Après avoir critiqué ceux qui dans leurs écrits empruntent leur eſprit aux autres, *Montaigne* ajoute: —" Ils " ſe couvrent des armes d'aultruy " juſques à ne pas montrer ſeule- " ment le bout de leurs doigts, et ſe

" contentent par piperie de ſ'ac-
" querir l'ignorante approbation du
" vulgaire. Ceci ne touche pas les
" centons qui ſe publient pour cen-
" tons, et j'en ay veu de très ingé-
" nieux en mon temps, entr'autres
" un, ſous le nom de *Capilupus*,
" oultre les anciens.

" Ce ſont des eſprits qui ſe font
" voir, et par ailleurs et par là,
" comme *Lipſius* en ce docte et la-
" borieux tiſſu de ſes *Politiques*."

Creſcembini, dans ſon *Iſtoria della volgare Poeſia*, accorde le chapitre XIII. tout entier au Centon. Il cite quelques uns de ceux qui en ont compoſé au ſeizième ſiècle, en Italie, et les qualifie de *Chiariſſimi ingegni di que' tempi.*

Tiraboſchi en fait auſſi mention d'une manière fort louangeuſe:—
" Me ſembra che in un tal opera,
" debbaſi lodare la pietà, ſenza che
" ammirari l' ingegno."

J. Albert Fabricius, ce travailleur infatiguable qui, à sa mort, en 1736, laissa plus de cent ouvrages, a souvent parlé avec éloge des centons.

Qu'il suffise, en leur faveur, des auteurs que je viens de citer, et dont la liste pourrait bien facilement être prolongée.

Mais s'il y a un nombre considérable de ceux qui ont trouvé du plaisir à lire des centons, il en est aussi qui les ont vivement blâmés, à partir de Saint Jérôme. D'après lui: " Incongrua aptant testimonia quasi " grande sit, et non vitiosissimum do- " cendi genus, depravare sententias, " et ad voluntatem suam scripturam " trahere repugnantem. Quasi non " legerimus," s'écrie-t-il, " Homero- " centones, et Virgilio-centones, ac " non sic etiam Maronem sine " Christo possimus dicere Christi- " anum quia scripserit :—

" 'Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna,
Jam nova progenies cœlo demittitur alto;'

" Et poſt verba Salvatoris in cruce :—

'Talia perſtabat memorans, fixuſque manebat.'

" Puerilia ſunt hæc, et circulatorum
" ludo ſimilia, docere quid ignores,
" immò ut cum ſtomacho loquar,
" ne hoc quidem ſcire quod neſcias."

Quelques écrivains modernes, peut-être pour ne pas penſer comme le plus grand nombre, n'ont pas manqué de ſe ranger de cette opinion, mais preſque toujours en donnant en même temps quelque preuve de mauvais goût.

Le pſeudonyme *Vigneul-Marville*[1] fait mention " de ceux qui ſe " ſont mêlés de compoſer une eſpèce " de Centon" (*une eſpèce de centon* eſt joli) " de paſſages choiſis de l'Ecriture " Sainte, ſur de certaines matières ſoit " de dogme, ſoit de morale" (il paraîtrait que l'auteur ne ſavait pas trop ce que c'était que les centons

[1] Tome ii. p. 40, *Mélanges*, &c.

dont il parle.) " Ces ſortes d'ou-
" vrages ont leur utilité" (cette ob-
ſervation me ſemble aſſez niaiſe) ;
" mais il faut prendre garde, dans
" l'application que l'on y fait de la
" parole de Dieu, de ne pas l'attirer
" à un ſens faux qui ne ſaurait être
" approuvé de l'Egliſe."

Ne dirait-on pas que ſ'occuper par amuſement, de ces bagatelles, eſt une des plus graves affaires de conſcience ?

L. Coupé, dans ſes *Soirées littéraires*, après avoir cité quatre ou cinq auteurs de Centons, blâme auſſi ce genre, et le compare au tour d'adreſſe de l'homme oiſif qui faiſait paſſer, à une certaine diſtance, des lentilles par le trou d'une aiguille, et auquel Alexandre le Grand donna, pour toute récompenſe, un boiſſeau de ce légume.

La fauſſeté de cette comparaiſon, entre une adreſſe des doigts et un

plaifir de l'efprit, montre que *Coupé* n'avait guère réfléchi avant de condamner. De plus, il avait oublié, en faifant cette critique, que *Malebranche* jouait, dit-on, avec des enfants, à qui le premier ferait croifer deux épingles.

Du refte on peut juger du fens critique de cet auteur, en citant ce qu'il dit lorfqu'il parle du Centon de *Lælius Capilupus* contre les moines: " Le proteftant Bayle ne manque " pas de le trouver admirable, ainfi " que les lazzis de Rabelais."

Ailleurs en parlant de *Heinfius* :— " Son éloge de l'âne, ouvrage char- " mant, plein de finefe et de bonne " plaifanterie, eft bien fupérieur à " *l'Eloge de la Folie* d'Erafme ! "

On pourrait peut-être mettre également au nombre des cenfeurs du genre, l'auteur du poème anglais héroï-comique, *The Scribbleriad*, qui, dans le fecond chant, décrivant les

différentes ſortes de poéſie excentrique, ſ'exprime ainſi ſur le Centon :—

From different nations next the centos crowd,
With borrow'd, patcht, and motley enſigns proud;
Not for the fame of warlike deeds they toil,
But their ſole end the plunder and the ſpoil.

Paragraphe troisième.

Quels ſont les plus anciens Centons.

On pourrait dire que l'antiquité du Centon remonte juſqu'aux Rapſodes qui chantaient ou récitaient en public les vers d'Homère.[1] L'hiſtoire nous apprend que du temps de *Solon* ils avaient tellement l'habitude de prendre les vers de toutes parts, d'en changer l'application, et d'y mêler

[1] Albert. Fabricius, Bibliotheca Græca, lib. 2. c. 2. § xxii.

même les leurs, que ce légiſlateur promulgua une loi qui défendit de réciter les vers d'Homère autrement que dans leur ordre.

Après cette loi, il eſt peu probable que les Rapſodes continuaſſent à réciter ces ſortes de centons, ſurtout dans les fêtes publiques et les *Panathénées*, où il était d'uſage de chanter des vers d'Homère:—" Poſt hanc " legem Solonis latam non videtur " veriſimilè Rapſodos amplius cen- " tones ejuſmodi, ſive confuſum ver- " ſuum Homericorum cahos decan- " taſſe, præcipuè in feſtis publicis et " *Panathenæis*."

Le plus ancien Centon homérique dont il ſoit fait mention, ſe compoſe de dix vers ſur la Deſcente d'Hercule aux Enfers, leſquels ſont cités par *St. Irénée*. Le texte grec eſt donné dans *St. Epiphane*.[1]

[1] " De l'Héréſie," chap. xxi. § 29.

Il y a encore dix autres vers-centons grecs très anciens dans l'Anthologie des épigrammes grecques, livre 1er, ch. 35.

Letronne, dans son ouvrages sur *les Inscriptions grecques de l'Egypte*, donne des exemples de Centons homériques qui peuvent être antérieurs à l'ère chrétienne, et les savants en ont découvert chez les Hébreux mêmes, entr'autres *M. Jean Reynaud;* mais à l'exception du Centon de *Jonas* que ce dernier a signalé, et par lequel je commencerai cet *Ana*, je ne remonterai pas au delà de l'ère chrétienne.

La coutume existait parmi les Romains, paraît-il, de faire parfois des centons durant les repas, pour amuser les convives.

Lucien, dans le *Banquet* ou *Les Lapithes*, rapporte que le grammairien *Histié*, au milieu du bruit et des clameurs, se mit à coudre ensem-

ble des lambeaux de *Pindare*, d' *Homère* et d'*Anacréon*, pour en compoſer une ode ridicule, où, par une ſorte de preſſentiment de ce qui allait avoir lieu, il dit :—

. . . . . *Les boucliers ſe heurtent,*
Ce ne ſont que ſoupirs, que clameurs de guerriers.

M. *J. Quicherat*, au tome deuxième de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, donne un exemple inédit de la prodigieuſe mémoire que devait poſſéder les rapſodes voués à ce genre de compoſition. Il eſt tiré d'un ancien manuſcrit. Un certain *Mavortius*, ſ'entendant appeler par ſes admirateurs, le nouveau Virgile, déclina auſſitôt l'honneur qu'on lui faiſait, par ce Centon impromptu :—

Ne, quæſo, ne me ad tales impellite pugnas,
Nam erat ille mihi ſemper Deus, ſemper magiſter ;

[1] " Iliade," IV. vers 447, et ibid. V. vers 450.

Nam memini, neque enim ignari ſumus ante malorum,
Formoſum paſtor Phœbum ſuperare canendo,
Dum cupit et cantu vocat in certamine divos,
Membra deo victus, ramo frondente pependit.

L'admiration que les Romains profeſſaient pour Virgile, alimenta la littérature latine juſqu'à ſes derniers moments. Après les imitateurs vinrent les faiſeurs de Centons.

PARAGRAPHE QUATRIÈME.

Extenſion que quelques Auteurs modernes ont donné au mot Centon.

LES écrivains modernes ont parfois appliqué au mot Centon un ſens beaucoup plus étendu que celui qui lui eſt attribué par les auteurs et grammairiens anciens, à partir d'*Auſone* et de *Quintilien*.

L'Hiſtoire littéraire de la France, commencée par les Bénédictins, et

continuée par les Membres de l'Inſtitut, citant un poète du XIIIième ſiècle, dit :—" *Baude de la Quarière* " compoſa une chanſon dont la forme " tient du Centon." Puis eſt cité le début *du Centon de Baude*, ainſi que les auteurs déſignent cette chanſon. Or ce n'eſt autre choſe que ce qu'on appelait *Fatras* ou *Fatraſſeries* au XIVième ſiècle, c'eſt à dire, une tirade de cinq vers, priſe de quelque vieux réçit, et diſtribuée de manière à former le début des cinq couplets ou ſtances dont ſe compoſe le petit poème. Puis les autres vers ſont arbitrairement tirés d'autant de chanſonettes connues.

Robert Burton, dans l'introduction de ſon *Anatomy of Melancholy*, dit:— " I have laborioufly collected this " cento out of divers writers."

Granger[1] et *Ferriar*,[2] qui citent ce

[1] " Biographical Hiſtory."
[2] " Illuſtrations of Sterne."

paſſage, ne font aucune obſervation ſur l'inexactitude de ce terme qui confondrait le centon avec la citation. A ce compte là, Montaigne ne ſerait qu'un centoniſte dans ſes *Eſſais*, où il accumule les paſſages de *Plutarque*, de *Sénèque* et d'autres anciens, " y " puiſant," dit-il, " à la façon des Da- " naïdes, rempliſſant et verſant ſans " ceſſe. Eſt-ce pas faire de meſme " ce que je fais en la plus part de " cette compoſition? Je m'en vais " eſcorniffiant par cy, par là, des " livres, les endroits qui me plaiſent, " non pour les garder, mais pour les " tranſporter en cettuy-cy."

Lorſque *Théophile Gautier*, dans *Les Groteſques*, reproche aux écrivains du ſiècle de Louis XIV. leurs imitations des Grecs et des Latins, il ſe ſert auſſi, abuſivement, du mot centon :—

" Villon, Théophile de Viau, " Saint Amant &c," dit-il, " ces écri-

" vains dédaignés, ont le mérite de re-
" produire la couleur de leur temps ;
" les centons de Virgile et d'Horace
" ſ'y rencontrent moins fréquem-
" ment."

C'eſt du moins après avoir qualifié l'emploi qu'il fait du mot, que Nodier, dans ſon ouvrage ſur le Plagiat, cité plus haut, nous dit :—" On a
" de nos jours trouvé le moyen de
" vendre au public des ouvrages qui
" exiſtent en détail dans toutes les
" bibliothèques, en compoſant des
" eſpèces de centons, où il n'y a rien
" de neuf que l'agencement."

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Des principales Sources à conſulter ſur les Centons.

DANS les notices que je donnerai ſur les différents centoniſtes dont il eſt queſtion dans le corps de cet ou-

vrage, j'indiquerai où elles ſont puiſées. Cependant quelques ſources plus abondantes que d'autres, méritent de trouver place ici, et termineront peut-être convenablement cette introduction.

C'eſt dans les *Bibliothèques grecque et latine d'Albert Fabricius* où l'on rencontrera la nomenclature la plus étendue, de ceux qui ont compoſé des Centons.

On conſultera auſſi avec fruit *Fontanini*, que nous avons cité pluſieurs fois, ainſi que la Grande Encyclopédie de *T. S. Erſch* et *T. G. Gruber*,[1] qui renferme une liſte preſque complette des centoniſtes.

Antoine Poſſevin, dont on retrou-

[1] Leipzig, 1818-66, in 4°. C'eſt probablement, avec *l'Encyclopédie méthodique*, publiée à Paris, de 1782 à 1832, et qui compte 157 vol in 4°, la plus vaſte des Encyclopédies exiſtantes, à l'exception de celle des Chinois. Elle eſt diviſée en trois ſections. 1°. de A à G, 2°. de H à N, 3°. de O à Z, fut commencée en 1818, et ſe compoſe aujourd'hui de cent trente huit volumes, ſans être terminée.

vera ſouvent le nom dans ce livre, eſt encore un des ſavants qui ont fourni de nombreux renſeignements ſur ce genre de compoſition.

G. Saldenus, dans ſon ouvrage *De Libris, varioque eorum Uſu et Abuſu*, lui conſacre auſſi un article, et cite parmi cette ſorte de poètes, *Olympia Fulvia Morata*, mais j'ignore complètement, d'après quelle autorité.[1]

Pierre Burman, dans ſon *Anthologie des Poètes latins*, 2 vol. gr. in 4°, Amſterd. 1759, a réuni pluſieurs centons anciens que l'on trouvera dans notre recueil.

De même qu'Homère et Virgile chez les anciens, furent les auteurs où puiſèrent principalement les centoniſtes Grecs et Latins, de même

[1] J'ai en vain parcouru ſes *Opera omnia quæ hactenus inveniri potuerunt.* Baſil, 1558, in 8°.

On peut voir auſſi : *De Olympiæ Moratæ vitâ, ſcriptis, ſatis et virtutibus*, Francfort, 1731, in 4°. et une diſſertâtion ſur cette femme à la deſtinée ſi romaneſque, par *T. G. Knetſchke*, Zittau, 1808, in 4° Nulle part je n'ai pu trouver qu'elle eut compoſé des centons.

chez les modernes, les œuvres de *Petrarque* furent ſouvent employées à cet uſage.

Creſcembini, *Tiraboſchi*, et *Ginguené* doivent être conſultés à ce ſujet, ainſi que *Meyer*, qui cite de nombreux auteurs de Centons Italiens au 7ième volume du *Groſſe Converſation-Lexicon*, édition de 1844.

Le *Tréſor des Livres rares*, par Gräeſſe (in 4°, Dreſde, 1860-67) fournit d'amples détails ſur les Centons homériques et virgiliens. Sur ces derniers ſurtout, il eſt indiſpenſable de conſulter cet auteur.

Il eſt à regretter que dans la dernière édition du *Manuel du Libraire* (1865), M. Charles Brunet n'aie pas mieux profité des travaux de ſes devanciers. Des nombreux Centons de Virgile, il n'en cite que quatre, et encore y a-t-il erreur dans l'énoncé de la *Chriſtiade d'Alexandre Roſs*, qui contient treize livres et non pas douze.

Preſque tous les Centoniſtes italiens ſont entièrement ignorés.

Il paraîtrait que la proſodie ou ſyſtème de verſification des langues modernes, ſ'oppoſe à la compoſition du Centon en vers.

A l'exception de l'Italien, dont les formes ont tant de rapports avec le Latin, et d'un ſeul exemple en Anglais, je n'ai pu trouver de poéſie-centon ni en Français, ni en Allemand, ni en Eſpagnol.

Peut-être eſt-ce faute de plus longues recherches.

JONAS.

800 ANS AVANT J. C.

IL eſt probablement peu de perſonnes qui ſachent que l'hymne mis dans la bouche de Jonas, au livre de la Bible qui porte ſon nom, hymne qu'il chante lorſqu'il était dans le ventre de l'énorme poiſſon qui l'avala,[1] ſe compoſe en grande partie de verſets pris dans les Pſaumes, et dans le prophète Joel,[2] et ajuſtés d'une manière plus ou moins heureuſe à la circonſtance.

M. Reynaud fait remarquer à

[1] "Et præparavit Dominus piſcem grandem ut deglu-
" tiret *Jonam*, et oravit Jonas ad Dominum Deum ſuum
" de ventre piſcis."

[2] "Etudes encyclopédiques," par Jean Reynaud, Paris, 1866, tome 1er, p. 252.

cette occaſion que le livre de Jonas offre toutes les apparences d'une légende populaire, d'autant plus que le perſonnage eſt à une grande diſtance de l'écrit dont il ſ'agit. Ce prophète eſt du neuvième ſiècle avant Jéſus Chriſt, et la langue du livre qui porte ſon nom, eſt des temps poſtérieurs aux Pſaumes, c'eſt à dire, de la fin du onzième ou du commencement du douzième ſiècle, avant le Chriſt.

La ville Phénicienne de Joppé, près de laquelle apparaît le monſtre marin de Jonas, eſt juſtement celle qui, au dire de Pline et de Strabon, avait donné naiſſance à un autre monſtre non moins célèbre, celui d'*Andromède* que tua *Perſée*. Cette coïncidence a frappé Saint Jérome.

Un autre mythe au moins auſſi ancien, puiſqu'on en trouve des traces dans Homère, eſt celui de la fille de *Laomédon*, expoſée également

au milieu des flots, et délivrée par *Hercule* d'un monſtre marin. Hercule ſe jette dans la gueule de la bête, paſſe, comme Jonas, trois jours dans ſon ventre, puis en ſort victorieux à l'aide de ſon épée.

Un trait auſſi bizarre que l'empriſonnement d'un héros dans le ventre d'un poiſſon, une fois inventé, n'eſt pas facilement abandonné par l'imagination populaire. Auſſi les Hébreux l'appliquèrent-ils à la légende de Jonas. Ce qui trahit ce travail de ſeconde main,[1] et ce qui a donné lieu aux obſervations précédentes, c'eſt le centon ſuivant qu'on trouve dans l'hymne de Jonas.

Jonas.	*Pſaumes.*
Clamavi de tribulatione meâ ad Dominum et exaudivit me; et de ventre inferi exaudiſti vocem meam.	Ad Dominum cum tribularer, clamavi et exaudivit me, et de monte ſancto ſuo exaudivit me (iii. et cxix. § 5 et 1).

[1] J. Reybaud, loco citato.

Jonas.	*Psaumes.*
Circumdederunt me aquæ usque ad animam; abyssus vallabit me; Pelagus operuit caput meum.	Intraverunt aquæ usque ad animam meam. Veni in altitudine maris, et tempestas demersit me (lxviii. § 3).
Et projecisti me in profundum maris, et flumen circumdedit me, et fluctus tui super me transierunt.	Infixus sum in limo profundi, veni in altitudine maris, et fluctus tui super me transierunt (xli. et lxiii).
Cum angustiaretur in me anima mea, Domini recordatus sum; ut veniat ad te oratio mea ad templum sanctum tuum.	In tribulatione meâ invocavi Dominum, et exaudivit orationem meam de templo sancto suo (xvii. § 7).

Et dixit (jussit) Dominus pisci, et evomuit Jonam in aridam.

On pourrait croire, au premier abord, que ce qui précède ne constitue qu'un plagiat, dans le sens défini par Nodier, dans ses *Questions de Littérature légale*, et non un Centon, mais il faut se rappeler que ce qui fait le Centon, ce sont des phrases

priſes de droite et de gauche, et qui donnent à ces lambeaux réunis un autre ſens que celui qu'elles avaient primitivement. Or ici le ſens figuré des phraſes des Pſaumes eſt pris dans le ſens propre par Jonas.

HOSIDIUS GETA.

(Vers 200 a. d.)

Le ſavant Burman eſt le premier qui publia intégralement, dans ſon *Anthologie*, la tragédie-centon de *Hoſidius Geta*, intitulée *Médée*.

Scriverius en avait donné quelques fragments, dans ſes extraits des Tragiques qui vinrent après Sénèque.

Saumaiſe ſe vantait d'avoir en ſa poſſeſſion une très ancienne tragédie, du nom de *Medea*, " quam penes me " ſcriptam in vetuſtiſſimis membra- " nis habeo." [1]

[1] Vide eum ad Capitolin. Macrin. cap. xi. et Trebell. Poll. Gallien, cap. viii.

Cette mention fit croire à quelques ſavants que *Saumaiſe* poſſédait la *Médée d'Ovide*, qui eſt perdue, et dont parle *Quintilien*.

Fabricius, dans le 1er vol. de ſa Bibliothèque latine, tomba dans cette erreur, mais il la rectifia au volume ſuivant.[1]

D'autres écrivains voulaient que *Tertullien*[2] eût parlé de la *Médée* d'Ovide, mais ils n'avaient pas lu le paſſage de cet auteur que voici :—
" Vides hodie ex Virgilio fabulam in
" totum aliam componi, materiâ ſe-
" cundùm verſus, verſibus ſecundùm
" materiam concinnatio. Denique
" *Hoſidius Geta* Medeam tragœdiam
" ex Virgilio pleniſſimè exſugit.
" Meus quidam propinquus, ex
" eodem poetâ, inter cætera ſtili ſui
" otia, Pinacem Cebetis explicuit."

Une autre queſtion ſ'eſt préſentée.

[1] Tome ii. p. 380.
[2] De Præſcript. contra Hæreticos, cap. xxxix

Il y a eu deux *Hosidius Geta*; l'un du temps de l'Empereur Claude, fit la guerre en Numidie et en Bretagne, au rapport de *Dion Cassius* (lx. 9, 20), et d'après une inscription antique sur une plaque de bronze, il fut un des Consuls *suffecti*, c'est à dire *suppléant*, en l'an 49 après J. C.

Le second vivait vers la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Lemaire, dans les *Poetæ Latini Minores*, dit que ce fut ce dernier, et non le Consul, qui composa la Médée, parceque les Centons n'étaient pas encore en usage du temps de l'Empereur Claude.[1] C'est l'opinion qui est généralement adoptée, quoique quelques uns, entr'autres *Tiraboschi*,[2] ne s'y soumettent pas.

Cette tragédie *d'Hosidius Geta*[3]

[1] Voir aussi ce que dit à ce sujet *Fontanini*, dans sa dissertation sur le poète *Cornelius Gallus*, ainsi que la *Bibliothèque* de *Claude Saumaise* (Extraits des anciens Tragiques) éditée par *Pierre Scriverius*.

[2] Storia della Literatura. Vol. 2, liv. 4, § 10.

[3] Elle contient 461 vers.

préſente de la rapidité dans l'action et de l'intérêt, comme on pourra en juger par les extraits ſuivants. Elle ſ'ouvre par une invocation de Médée qui vient d'apprendre que Jaſon va ſe marier à la fille de Créon.

Eſto nunc, Sol teſtis, et hæc mihi terra precanti,
Et diræ ultrices, et tu Saturnia Virgo,
Ad te confugio, nam te dare jura loquuntur
Connubiis, ſi quid pietas antiqua labores,
Reſpicit humanos, noſtro ſuccurre labori,
Alma Venus! . . . . .

Un chœur de Colchidiennes répond aux imprécations de Médée, en approuvant ſes projets de vengeance, et termine par cet avis:

Vaginâ eripe ferrum,
Ferroque averte dolorem.

Créon vient prévenir Médée qu'elle doit à l'inſtant quitter ſes états, parce qu'il craint pour lui et les ſiens ſa puiſſance ſurnaturelle, dont elle ne manquera pas de ſe ſervir pour ſe venger de ſa rivale:—

Femina, quæ noſtris erras in finibus hoſtis,
Flecte viam velis, neque enim neſcimus et urbem,
Et genus inviſum, et non innoxia verba.
Hoſtilis facies occurrat et omnia turbat.

MEDEA.

Nullæ hîc inſidiæ, nec tanta ſuperbia victis,
Non ea vis animo, nec ſic ad prælia veni.

CREON.

Non, ut rere, meas effugit nuntius aures,
Undè genus ducis varium et mutabile ſemper.
Tu potes unanimes armare in prælia fratres,
Funeraque inferre faces, et cingere flammâ,
Pacem orare manu, et vertere ſidera retrò,
Atque odiis verſare domos : tibi nomina mille,
Mille nocendi artes, fœcundaque pœnis
Viſcera, notumque furens quid femina poſſit.
Cede locis, pelagoque volans da vela patenti.

MEDEA.

Rex, genus egregium, liceat te voce moneri ;
Pauca tibi è multis quoniam eſt oblata facultas,
Dicam equidem (licet arma mihi, mortemque mineris)
Ne pete connubiis notam ; meminiſſe juvabit.
Diffice compoſitam pacem, miſerere tuorum.

Créon ne veut rien entendre, et lui dit de ſe retirer ſans retard à la cour de ſon père.

MEDEA.

Nunc ſcio quid ſit amor! hoſpitio prohibemur arenæ,
Nec ſpes ulla fugæ, nulla hinc exire poteſtas;
Quaſſatæque rates, geminique ſub ubere nati,
Et glacialis hyems aquilonibus aſpirat undas:
Si te nulla movet tantæ pietatis imago,
Indulge hoſpitio noctem non amplius unam;
Hanc ſine me ſpem ferre tui; audentior ibo.

Créon lui accorde cette faveur d'un jour, mais il ajoute :—

Si te his adtigerit terris aurora morantem,
Unum pro multis dabitur caput.

Le chœur annonce les noces de la fille de Créon, et donne une longue deſcription des malheurs qui en ſeront le réſultat.

Médée exhale ſes plaintes à ſa nourrice qui lui conſeille de fuir au plutôt cette terre inhoſpitalière :—

Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Mais ſa maîtreſſe répond qu'elle veut d'abord ſe venger :—

Vox faucibus hæſit:
Mens immota manet, et cæco carpitur igni.

Suit une ſcène entre Jaſon et Médée qui, après lui avoir reproché ſa perfidie, termine en diſant :—

Dabis, improbe, pœnas,
Quod minimè reris, rebus jam recte paratis.

JASON.

Deſine meque tuis incendere, teque querelis,

et il l'éloigne, tandiſque Médée lui jette ces paroles :—

Flectere ſi nequeo ſuperos, Acheronta movebo !

Le chœur continue à ſe lamenter ſur les malheurs qu'il prévoit.

Un meſſager, dans la plus grande agitation, vient informer le Roi de ce qui ſe paſſe.

Ædibus in mediis, quæque ipſe miſerrima vidi,
Horreſco referens !

Il donne la deſcription des incantations épouvantables auxquelles ſe livre Médée :—

Voce vocans Hecaten, et non memorabile numen,

Ferro accincta vocat. . . . . .
Hæc effata filet, oculis micat acribus ignis,
Expectans quæ ſigna ferant ignara futuri.
Eripiunt ſubitò nubes, cælumque diemque
Et tremefacta ſolo tellus, micat ignibus æther,
Continuò auditæ voces, vagitus et ingens. . .

Le Roi ſe hâte d'aller porter ſecours aux ſiens, en donnant les ordres néceſſaires pour arrêter, ſ'il eſt poſſible, l'effet de ces incantations.

Médée entre, ſuivie de ſa nourrice, à laquelle elle ordonne d'élever un bûcher pour ſes enfans. En ce moment l'ombre de ſon frère *Abſyrthe*[1] paraît devant elle et lui dit :

Natis parce tuis, aut nos rape in omnia tecum;
Adſpice nos, adſum ! dirarum ab ſede ſororum,
Infelix ſimulacrum, laniatum corpore toto. . .

Médée réplique que ſon deſeſpoir ne connaît plus de frein, et que rien n'eſt capable de l'arrêter.

[1] Fils d'Æetes, roi de Colchide. Médée, ſa ſœur, pourſuivie dans ſa fuite avec Jaſon, l'avait tué et diſperſé ſes membres ſur la route, afin d'arrêter ſon père près de l'atteindre.

Pœnarum exhauſtum ſatis eſt ; via facta per
hoſtes,
Et genus inviſum dextrâ ſub Tartara miſi !
Jamjam nulla mora eſt, currus agitare volantes. . . . . .

Elle ſ'élève dans les airs, portée ſur un char traîné par des dragons.

En ce moment Jaſon accourt, ignorant encore la cauſe de l'effroyable tumulte qui frappe ſes oreilles :

Heu mihi ! quid tanto turbantur mœnia luctu !

Un meſſager l'informe de ce qui ſ'eſt paſſé lorſque la fille de Créon ſe préparait, par un ſacrifice, à la cérémonie de ſes noces avec Jaſon :

Conſpectu in medio, quum dona imponeret aris,
Ah ! virgo infelix ! oculos dejecta decoros :
Undique conveniunt per limina tota frequentes,
Matres atque viri, cumulantque altaria donis,
Quum ſubitò, dictuque oritur mirabile monſtrum,
Ecce levis ſummo deſcendere corpore peſtis
Incipit, ac totis Vulcanum ſpargere tectis,
Regaleſque accenſa comas, accenſa coronam,

Membra ſequebantur, artus ſacer ignis edebat,
Diffugiunt comites . . . . .

JASON.

Quo ſequar? aut quid jam miſero mihi denique
reſtat!
Me, me adſum qui feci, in me omnia tela
Conjicite; hanc animam quocumque abſumite
leto
Funeris heu tibi cauſa fui! dux femina facti!

MEDEA, EX ALTO.

Huc geminas nunc flecte acies, et conde
ſepulcro
Corpora natorum; cape dona extrema tuorum,
Et tumulum facite, et tumulo ſuperaddite
carmen.
Sævus amor docuit natorum ſanguine matrem
Commaculare manum, et luctu miſcere
hymenæos,
Me ſuper ætherias errare licentius auras.

JASON.

Crudelis mater! tanton' me crimine dignum
Duxiſti? et patrios fœdaſti funere vultus?
Arma, viri, ferte arma! date tela! adſcendite
muros!

MEDEA, EX ALTO.

Quo moriture ruis? thalamos ne deſere pactos;
Hortator ſcelerum, noſtram nunc accipe
mentem!

Sive animo, ſive arte vales, ſi pectore robur
Concipis, et ſi adeo dotalis regia cordi eſt,
Quæ nunc deinde mora eſt? Noſtras ne evadere demens
Sperafti te poſſe manus? Opta ardua pennis
Aſtra ſequi, clauſumque cavâ te condere terrâ,
Et famam exſtingui veterum ſic poſſe malorum?
Hæc via ſola fuit; hæc nos ſuprema manebat
Exitiis poſitura modum.
Sat fatis Venerique datum eſt; feror exſul in altum,
Germanum fugiens, et non felicia tela,
Ultra anni ſoliſque vias, quid denique reſtat?
Et longum, formoſe, vale, et quiſquis amores
Aut metuet dulces, aut experietur amaros.

Telle eſt la fin de ce petit drame qu'a auſſi reproduit en entier *Werndorf*, dans ſes *Poetæ Latini Minores*.

DECIMUS MAGNUS AUSONIUS.

(Vers 350.)

AUSONE fut un des meilleurs poètes latins du quatrième ſiècle. Sa vie nous eſt connue par ſes ouvrages, où il n'a ceſſé de parler de lui-même.

" Homme d'eſprit et verſificateur " habile," dit M. Corpet, dans l'excellente notice qu'il a placée en tête de ſa traduction, " Auſone ſe " ſervit de ſa Muſe au profit de ſon " ambition. Il parvint, grâce à elle, " aux premières dignités de l'Etat."

Notre poète naquit à Bordeaux.

Après avoir été ſucceſſivement Gouverneur de l'Italie, de l'Afrique et des Gaules, Proconſul d'Aſie, et l'ami de trois empereurs, il ſe retira, à la mort de l'Empereur Gratien, en 383, d'abord dans ſa ville natale, et de là en une de ſes terres. Il en avait au moins deux, une près de *Condate*, nommée *Lucaniac*, et l'autre en *Saintonge*. Il avait dans celle-ci, qu'il nomme quelque part *le nid de ſa vieilleſſe*, une bibliothèque choiſie, riche ſurtout en poètes et autres auteurs de la belle littérature. Il paraît, par ſes lettres, qu'il paſſa le reſte de ſa vie, alternativement dans l'une et dans l'autre de ces terres, occupé des divertiſſements ordinaires de la campagne, la chaſſe, la pêche, le ſoin de bien accueillir ſes amis, et les exercices de cabinet. Il s'appliqua néanmoins d'une manière plus particulière à la poéſie, et ce fut dans ſa retraite et ſa vieilleſſe qu'il compoſa

la plupart des écrits qui nous reſtent de lui.[1]

Il mourut vers 394, à l'âge de 90 ans, plein de ſanté, comme il nous l'apprend lui-même :

Nonaginta annos, baculo ſine, corpore toto,
Exegi, cunctis integer officiis.

Les compoſitions en centons étaient fort à la mode du temps d'Auſone.

L'Empereur *Valentinien*, ſon patron, fils d'un pauvre cordier, aimait beaucoup la poéſie, et ſ'exerçait au centon, comme jadis en France, on ſ'exerçait à la charade.

[1] Hiſtoire Littéraire de la France, par les Religieux Bénédictins de Saint Maur, au tome 1er, page 285 de la nouvelle édition de Paulin, Paris, 1865.

A la page 303, les Bénédictins diſent, en parlant du Centon Nuptial :—" Quoique cette pièce ne fût bonne " qu'à brûler, on n'a pas laiſſé d'en multiplier les " exemplaires ailleurs que dans les éditions d'Auſone. " *Henri Meibomius* l'a jointe aux autres centons tirés de " Virgile, qu'il fit imprimer en 1597, en un vol. in 4°, " à Helmſtad. On la trouve auſſi dans les *Amours de* " *Baudius*, et à la fin de pluſieurs éditions de *Pétrone*, " avec le *Pervigilium Veneris*, autre pièce du même " aloi."

Ce fut lui qui engagea Auſone à compoſer le centon nuptial qui ſuit, et dont *Paſquier*[1] a dit que, "quoi-" que compoſé de pièces rapportées, " il eſt néanmoins de telle grâce, " comme ſ'il n'avait rien emprunté " de Virgile."

C'eſt un épithalame ſur deux jeunes époux que l'on conduit à la couche nuptiale. Les vers les plus brillants de Virgile ſont employés, comme pièces de rapport, pour décrire la beauté de l'épouſe, l'air noble de l'époux et tous les myſtères de l'amour.[2]

Voici la lettre qu'Auſone écrivit à ſon ami *Paulus*, en lui envoyant cette pièce, lettre dans laquelle il donne, d'une manière très détaillée, les règles du genre.

" Lis, ſi tu le juges à propos, cet " opuſcule frivole et ſans valeur,

[1] *Recherches ſur la France*, livre 7, chap. 13.
[2] Voir les *Soirées Littéraires* de L. Coupé, tome 6.

" qui n'a été ni martelé par le tra-
" vail, ni limé par l'étude. Les pre-
" miers qui ſe ſont divertis à ce
" genre de compoſition, l'appellent
" *Centon.* C'eſt un pur travail de
" mémoire: raſſembler des lambeaux
" épars, et former un tout de ces
" découpures, cela peut mériter un
" ſourire plutôt qu'un éloge. Si une
" telle œuvre, aux *Sigillaria*[1] ſe ven-
" dait à l'enchère, *Afranius* n'en don-
" nerait pas un zeſte, et *Plaute* n'en
" offrirait pas une pelure de grenade.
" C'eſt abuſer de la majeſté du vers
" Virgilien de l'employer à cette ſorte
" de plaiſanterie. Mais que faire?
" On me l'a ordonné; et par une
" manière d'injonction la plus puiſ-
" ſante encore, celui-là m'en priait,
" qui avait le droit de commander;
" c'eſt à dire l'Empereur très ſacré

[1] A cette fête, qui faiſait partie des Saturnales, il ſe tenait alors à Rome une eſpèce de foire où ſe vendait des livres.

" Valentinien, homme érudit, à mon
" ſens, lequel un jour s'était ainſi
" amuſé à décrire une noce, en vers
" habilement choiſis, ma foi, et diſ-
" poſés avec eſprit. Il voulut, dans
" un défi, éprouver à quel point il
" nous ſurpaſſerait, et il nous de-
" manda une compoſition ſemblable
" ſur le même ſujet. Si je fus em-
" barraſſé, tu le comprends. Je ne
" voulais ni vaincre, ni être vaincu.
" Aux yeux des autres je laiſſais voir
" une groſſière flatterie, ſi je lui cédais
" le pas, et c'eut été une impertinence
" que de m'ériger en rival. J'ai
" donc accepté en ſemblant refuſer,
" et j'ai eu le bonheur de conſerver
" ſa faveur par ma déférence, et de
" ne pas le bleſſer par ma victoire.

" Ce poème écrit à la hâte en un
" jour et une nuit, je l'ai retrouvé
" dernièrement parmi mes brouillons,
" et telle eſt ma confiance en ta
" franchiſe et en ton amitié, que je

" n'ai par voulu ſouſtraire même ces
" plaiſanteries (ridenda) à ta ſévérité.
" Reçois donc un opuſcule, où,
" avec des morceaux découſus, j'ai
" fait un réçit ſuivi, un tout avec des
" parties diverſes, du plaiſant (ludi-
" crum) avec des idées ſérieuſes, et
" avec le bien d'autrui, le mien.
" Et ſi tu permets que je t'inſtruiſe,
" toi qui ſerais mon maître, je vais te
" définir le *Centon*. C'eſt un échaf-
" faudage poétique conſtruit de mor-
" ceaux détachés et de divers ſens ;
" on accole deux hémiſtiches diffé-
" rents pour en former un vers, ou
" on joint un vers et la moitié du
" ſuivant, à la moitié d'un autre.
" Placer deux vers entiers de ſuite,
" ſerait une maladreſſe, et trois à la
" file, une pure niaiſerie. On dé-
" coupe ces lambeaux à toutes les
" céſures admiſes par le vers hé-
" roïque. C'eſt comme qui dirait
" le jeu des *Oſtomaties* chez les Grecs.

" Ce ſont des oſſelets qui forment
" en tout quatorze figures géomé-
" triques : il y en a d'équilatérales,
" de triangulaires, à lignes droites,
" à angles droits ou obtus. Des
" divers aſſemblages de ces oſſelets,
" ſe deſſinent mille ſortes d'images :
" un éléphant, un ſanglier, une oie
" qui vole, un ſoldat ſous les armes,
" un chaſſeur à l'affût, un chien qui
" aboie, une tourterelle, et un nombre
" infini d'autres figures qui varient
" ſuivant le plus ou le moins d'habi-
" leté de l'arrangeur. Ces combi-
" naiſons, ſous une main adroite,
" tiennent du prodige ; un maladroit
" ne fait qu'un agencement ridicule.
" Cela dit, tu ſauras que je n'ai pu
" imiter que ce dernier. Le centon
" eſt donc une œuvre qui ſe traite
" de la même manière que ce jeu.
" Ce ſont des penſées diſſemblables
" qu'on accorde, des phraſes adop-
" tives qui ont un air de famille, des

" mots étrangers qui ne reſſortent
" pas avec trop d'éclat, rapportés
" ſans trahir la gêne, preſſés ſans
" déborder outre meſure, découſus
" ſans laiſſer de vide. Si tout ce qui
" ſuit te paraît conforme à ces règles,
" tu peux dire que j'ai compoſé un
" centon. Et comme j'ai fait cette
" campagne ſous les ordres de mon
" empereur, tu ordonneras que ma
" paye me ſoit comptée comme aux
" ſoldats en temps de guerre ; ſinon,
" tu me feras caſſer aux gages, et
" cette pile d'hémiſtiches, retombant
" dans la caiſſe, les vers retourneront
" d'où ils ſont venus. Adieu."[1]

Auſone réuſſit ſi bien avec ce Centon, que toutes les faveurs de la cour lui furent acquiſes. Il fut nommé *Comte*. Son crédit et ſes dignités lui attirèrent l'amitié des perſonnages les plus conſidérables de l'empire.

[1] Traduction de M. E. F. Corpet, qui a donné une traduction françaiſe, d'une fidélité étonnante, de l'Epithalame en entier, et ſans la moindre omiſſion.

Dans une petite préface de onze vers, adressée à *Valentinien* et à *Valens*, son frère, le poète fait l'éloge de ces deux empereurs, et de Gratien, empereur comme eux, et son élève, puis il entre en matière :—

Cœna Nuptialis.

Expectata dies aderat, dignisque hymenæis
Matres atque viri, juvenesque ante ora parentûm,
Conveniunt : stratoque super discumbitur ostro.
Dant famuli manibus lymphas, onerantque canistris,
Dona laboratæ Cereris, pinguisque ferinæ
Viscera tosta ferunt. Series longissima rerum;
Alituum, pecudumque genus, capreæque sequaces,
Non absunt illis, nec oves, hœdique petulci,
Et genus æquoreum, damæ, cervique fugaces.
Ante oculos, interque manus sunt mitia poma.
Postquam exempta fames, et amor compressus edendi,
Crateras magnos statuunt, Bacchumque ministrant,
Sacra canunt. Plaudunt Choreas, et carmina dicunt.

Nec non Threicius longa cum veste sacerdos,
Obloquitur numeris septem discrimina vocum.
At parte ex aliâ biforem dat tibia cantum.
Omnibus una quies operum, cunctique relictis,
Consurgunt mensis, per limina læta frequentes
Discurrunt, variantque vices, populusque patresque,
Matronæ, pueri, vocemque per ampla volutant
Atria: dependent lychni laquearibus aureis.

Descriptio egredientis Sponsæ.

Tandem progreditur, Veneris justissima cura,
Jam matura viro, jam plenis nubilis annis:
Virginis os, habitumque gerens, cui plurimus ignem
Subjecit rubor, et calefacta per ora concurrit;
Intentos volvens oculos, uritque videndo.
Illam omnis tectis agrisque effusa juventus
Turbaque miratur matrum, vestigia primi
Alba pedis, dederatque comam diffundere ventis.
Fert picturatas auri subtegmine vestes,
Ornatus Argivæ Helenæ: qualisque videri
Cœlicolis, et quanta solet Venus aurea contra;
Talis erat species; talem se læta ferebat
Ad soceros; solioque altè subnixa resedit.

Descriptio egredientis Sponsi.

At parte ex aliâ, foribus sese intulit altis
Ora puer prima signans intonsa juventa,
Pictus acu chlamydem auratam, quam plurima circum
Purpura Mæandro duplici Melibæa[1] cucurrit,
Et tunicam molli mater quam neverat auro:
Os, humerosque deo similis, lumenque juventæ.
Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer undâ
Extulit os sacrum cœlo; sic ora ferebat,
Sic oculos, cursuque amens ad limina tendit.
Illum turbat amor, figitque in virgine vultus,
Oscula libavit, dextramque amplexus inhæsit.

Oblatio munerum.

Incedunt pueri, pariterque ante ora parentûm
Dona ferunt, pallam signis auroque rigentem,
Munera portantes, aurique eborisque talenta,
Et sellam, et pictum croceo velamen acantho;
Ingens argentum mensis, colloque monile
Baccatum, et duplicem gemmis auroque coronam.
Olli serva datur, geminique sub ubere nati;
Quatuor huic juvenes, totidem innuptæque puellæ;

[1] Ville au pied du mont *Ossa*, en Thessalie, où se fabriquaient les plus beaux tissus de pourpre.

Omnibus in morem tonſa eſt coma; pectore ſummo
Flexilis obtorti per collum it circulus auri.

Epithalamium utrique.

Tum ſtudio effuſæ matres ad limina ducunt.
At chorus æqualis, pueri innuptæque puellæ
Verſibus incomptis ludunt; et carmina dicunt:
O digno conjuncta viro, gratiſſima conjux,
Sis felix, primos Lucinæ experta labores
Et mater. Cape Mæonii carcheſia Bacchi.
Sparge, marite, nuces. Cinge hæc altaria vittâ,
Flos veterum, virtuſque virûm: tibi ducitur uxor,
Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Exigat, et pulchrâ faciat te prole parentem.
Fortunati ambo, ſi quid pia numina poſſunt.
Vivite felices, dixerunt, currite, fuſis
Concordes ſtabili fatorum numine Parcæ.

Ingreſſus in Cubiculum.

Poſtquam eſt in thalami pendentia pumice tecta
Perventum, licito tandem ſermone fruuntur,
Congreſſi jungunt dextras, ſtratiſque reponunt.
At Cytherea novas artes, et pronuba Juno
Sollicitat; ſuadetque ignota laceſſere bella,
Ille ubi complexu molli fovet: atque repentè
Accepit ſolitam flammam, lectumque jugalem.
O virgo, nova mi facies, gratiſſima conjux,

Venisti tandem, mea sola et sera voluptas.
O dulcis conjux, non hæc sine numine divûm
Proveniunt; placitone etiam pugnabis amore?
Talia dicentem jamdudùm aversa tuetur;
Cunctaturque metu, telumque instare tremiscit,
Spemque metumque inter, funditque has ore loquelas:
Per te, per, qui te talem genuêre parentes,
O formose puer, noctem non amplius unam
Hanc te oro, solare inopem, et miserere precantis.
Succidimus; non lingua valet, non corpore notæ
Sufficiunt vires; nec vox aut verba sequuntur.
Ille autem: causas necquidquam nectis inanes,
Præcipitatque moras omnes, solvitque pudorem.

Parecbasis.

Hactenus castis auribus audiendum mysterium nuptiale, ambitu loquendi et circumitione velavi. Verum quoniam et Fescenninos amat celebritas nuptialis, verborumque petulantiam notus vetere instituto ludus admittit: cætera quoque cubiculi et

lectuli operta prodentur, ab eodem auctore collecta; ut bis erubescamus qui et Virgilium facimus impudentem.

Vos, si placet, hîc jam legendi modum ponite; cætera curiosis relinquite.[1]

[1] L'*Axius Paulus*, auquel est dédié le Centon Nuptial, avait fait ses études avec Ausone, et leur amitié dura toute leur vie. Paulus hanta quelque temps le barreau, puis occupa une chaire de Rhétorique. Ausone témoigne n'avoir point eu de plus grand plaisir à la campagne que cet ami, tant il trouvait de charmes en ses entretiens.

Paulus avait un génie extraordinaire pour la poésie. Ausone était si frappé de la beauté des vers de ce poète, qu'elle lui fit supprimer plusieurs de ses propres productions. Paulus s'occupait surtout du genre dramatique, et composait tour à tour des comédies et des tragédies. Il présidait lui-même aux représentations de ses pièces, auxquelles la maison d'Ausone servait souvent de théâtre, et l'auteur composait aussi des airs pour les entr'actes. Ausone relève à ce sujet son habileté dans la musique.

Les auteurs de l'*Histoire Littéraire de la France* (tome 1er 2ème p. page 319, de la réimpression de 1865) qui fournissent ces renseignements, ajoutent, avec une mauvaise humeur marquée: "Un homme de ce caractère "était assez digne de la dédicace qu'Ausone lui fit de "son *Cento Nuptialis*, que nous avons fait connaître "pour tout ce qu'il vaut."

Il ne nous a rien été conservé des productions de la muse d'*Axius Paulus*, quoiqu'elles fussent fort répandues dès le vivant de ce poète.

Imminutio.[1]

Poſtquam congreſſi ſola ſub nocte per umbram,
Et mentem Venus ipſa dedit, nova prælia tentant.
Tollit ſe arrectum; conantem plurima fruſtra,
Occupat os, ſaciemque, pedem pede fervidus urget,
Perfidus alta petens, ramum qui veſte latebat,
Sanguineis ebuli baccis, minioque rubentem,
Nudato capite, et pedibus per mutua nexis,
Monſtrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum
Eripit a femore, et trepidanti fervidus inſtat.
Eſt in ſeceſſu, tenuis quo ſemita ducit,
Ignea rima micans: exhalat opaca mephitim,
Nulli fas caſto ſceleratum inſiſtere limen.
Huc juvenis nota fertur regione viarum:
Et ſuper incumbens, nodis et cortice crudo
Intorquet, ſummis adnixus viribus, haſtam.
Hæſit; virgineumque altè bibit acta cruorem,
Inſonuêre cavæ, gemitumque dedêre cavernæ.
Illa manu moriens telum trahit, oſſa ſed inter
Altius ad vivum perſedit vulnere mucro;
Ter ſeſe attollens, cubitoque innixa levavit,

[1] "Sic *Auſonius* vocat," dit le dictionnaire de Forcellini, "primum congreſſum cum ſponſâ, quia tunc virginitas "imminuitur; aut ut *Tacitus* habet, *debilitare:* Milites "per illecebras urbis animum libidinibus imminuebant."

Ter revoluta toro eſt. Manet imperterritus ille.
Nec mora, nec requies; clavumque affixus et hærens
Nuſquam amittebat, oculoſque ſub aſtra tenebat.
Itque reditque viam toties; uteroque recuſſo,
Tranſadigit coſtas, et pectine pulſat eburno.
Jamque ferè ſpatio extremo, feſſique, ſub ipſam
Finem adventabant: tum creber anhelitus artus
Aridaque ora quatit; ſudor fluit undique rivis;
Labitur exſanguis; diſtillat ab inguine virus.

" Que cela te ſuffiſe, mon Paulus, " ajoute Auſone, après ces vers; c'eſt " aſſez d'une page libertine, je ne " veux pas badiner davantage . . . . " Celui qui n'aime pas cette plai- " ſanterie, ne doit pas la lire; ſ'il l'a " lue qu'il l'oublie; et ſ'il ne peut " l'oublier, qu'il l'excuſe. Car enfin " il ſ'agit d'une noce; et, qu'il le " veuille ou non, cette cérémonie " là ne ſe fait pas autrement."

Dans une note de l'édition d'Auſone *ad uſum Delphini*, Londres, Valpy, 1823, l'éditeur ſe moque à pluſieurs repriſes, de la traduction françaiſe ridicule de l'abbé *Marolles*, et entr'autres paſſages, il cite les lignes ſuivantes qui rendent la jolie deſcription de l'épouſe :—

Tandem progreditur Veneris juſtiſſima cura.

" La belle dont je parle, objet in-
" comparable, ſe feſait admirer, étant
" déjà capable d'un mari généreux,
" dans la perfection de l'âge à marier,
" ſans nulle émotion," &c.

On ſait qu'Auſone, outre ce célèbre Centon, ſ'eſt encore amuſé à compoſer onze autres *nugæ difficiles*, d'un genre différent qu'il a intitulés, *Technopægnion*.[1]

Ces poèmes ſinguliers ont eu, comme le Centon, des admirateurs

[1] De τέχνη, art, et παίγνιον, enfantillage.

et des imitateurs, jusqu'aux 16ième et 17ième siècle.

"Ainsi," dit M. Ampère, dans ses *Etudes sur les Poètes latins de la Décadence*, "à l'aurore de la littérature "moderne, on imitait les bizarreries "au sein desquelles la littérature "latine s'était perdue."

VALERIA FALTONIA PROBA.

(VERS 393.)

LE Père *Thomas de Simeonibus*, Provincial de l'ordre des Auguſtins, dans la Romagne, un des plus célèbres prédicateurs d'Italie, ayant entrepris de faire un traité ſur les femmes qui ont excellé dans les ſciences et les lettres, trouva que pluſieurs auteurs avaient confondu *Anicia Faltonia Proba*, avec *Valeria Faltonia Proba*, et il compoſa une diſſertation pour les diſtinguer.

Elle eſt très rare, c'eſt pourquoi

je commencerai cet article en en donnant une analyſe.[1]

Le premier auteur qu'il réfute eſt *Voſſius* qui, au quatrième chapitre de ſon livre des Poètes latins, a écrit que *Proba Falconia*, ou *Faltonia*, était femme d'Adelphius, Proconſul, et que c'eſt elle qui a compoſé le Centon ſur le Chriſt.

Notre ſavant Auguſtin croit découvrir ici trois fautes qui ne ſe peuvent excuſer dans un homme auſſi habile que Voſſius. L'une conſiſte en ce qu'il appelle cette

[1] Le titre, remarquable par ſon étendue, explique du reſte parfaitement le ſujet :—

" Hiſtorica diſſertatio Romano Eccleſiaſtica de tollendâ penès graviſſimos ſcriptores inſolitâ ambiguitate et confuſione inter duas antiquas Romanas Matronas, profeſſione Chriſtianâ celebres, videlicet Aniciam Faltoniam Probam, Sex. Petronii Probi uxorem, Olybrii, Probini et Probi Conſulum matrem; et Valeriam Faltoniam Probam, Adelphi Proconſulis conjugem, poetriam ingenioſiſſimam, quæ Centonem Virgilianum de Chriſto confecit; Auctore Thomâ de Simeonibus, Vibo-Valentini Auguſtiniano, vulgò a Monteleone nuncupato, Sacr. Theol. Mag. ac in Æmilia ſui Ordinis P. Provincialis.—Bononiæ, apud Hæredes Antonii Piſarii, 1692, in 4°."

dame Romaine *Proba Falconia*, au lieu de la nommer (*Anicia*) *Faltonia Proba*; l'autre en ce qu'il la fait femme d'Adelphius; et la dernière en ce qu'il lui attribue le Centon virgilien, à elle qui ne s'eſt jamais mêlée de poéſie.

Le ſecond auteur qu'il attaque eſt *Gaſpard Barthius* qui, dans ſes animadverſions ſur le Panégyrique compoſé par *Claudien*, en l'honneur des Conſuls *Probinus* et *Olybrius*, où *Faltonia Proba* eſt louée, ſoutient qu'elle s'appelait *Falconia* et non *Faltonia*,[1] et lui attribue le Centon.

Ainſi, dit Thomas de Simeonibus, première erreur ſur le nom; deuxième erreur d'avoir cru que *Faltonia* était mère de *Probus* dont elle était

[1] Commentaria ad Claudianum p. 47, ad verſum 192. *Fontanini* critique auſſi Barthius pour avoir confondu les deux Romaines, et comme le mot *Faltonia* ſe trouve dans une inſcription lapidaire, il le raille pour avoir traité ces ſortes d'inſcriptions comme ſi ce n'étaient que de ſimples manuſcrits corrompus par les copiſtes.

femme, et troisième erreur d'avoir nié que Probus, père des deux Consuls *Probinus* et *Olybrius*, eut jamais été Consul lui même. Or il l'était en 371, comme le prouve son épitaphe où il n'est fait aucune mention du Consulat de ses deux fils, ce qui n'aurait pas été omis, si c'était arrivé de son temps.

Le troisième auteur critiqué par Thomas, est *Glandorpius* et enfin le *Cardinal Baronius* qui, à l'année 395, en laquelle *Probinus* et *Olybrius*, fils d'*Anicia Faltonia Proba* étaient Consuls, s'est mépris en plusieurs façons.

D'abord il a cru qu'*Anicia Faltonia Proba* était celle qui avait composé le Centon virgilien, en second lieu il a dit que du mariage de *Probus* et de *Proba* naquirent quatre enfans, Olybrius, Probinus, Probus et Julienne, femme de Claudius Hermogenianus Olybrius.

Cette dernière était seulement

belle fille de *Probus* et de *Proba*, et femme d'*Anicius Hermogenianus Olybrius*. Cette généalogie eſt clairement établie par Saint Auguſtin. Alaric ayant pris Rome en 409, et l'ayant abandonnée au pillage, *Anicia Proba* ſe réfugia en Afrique où elle devint l'amie de Saint Auguſtin, et où ſa belle fille *Julienne* reçut le voile des mains de ce Saint.[1]

Outre cette *Anicia Faltonia Proba*, mère des trois Conſuls, il y a eu *Valeria Faltonia Proba*, laquelle a vécu au même temps, et qui eſt l'auteur du Centon que le Père Thomas de Simeonibus a ajouté à la fin de ſa diſſertation.

On croirait que ces détails minutieux ont dû ſatisfaire les ſavants, mais il n'en eſt pas ainſi ; et comme je deſire être auſſi complet que poſ-

[1] Baronius ayant, depuis cette critique, examiné mieux les écrits de Saint Auguſtin, ſe corrigea dans les additions, et reconnut que Probus et Proba n'avaient eu que trois fils, à l'un deſquels Julienne avait été mariée.

ſible dans les différents articles qui compoſent cet *Ana*, je dois mentionner que *Juſte Fontanini* a cru ne pas devoir accepter ces raiſonnements,[1] dans les premiers chapitres de ſon ſecond livre.

D'accord avec Thomas de Simeonibus ſur un point, c'eſt a ſavoir que notre poéteſſe n'eſt pas *Anicia Faltonia Proba*, amie de Saint Jérôme et de Saint Auguſtin, il en diffère ſur tous les autres.[2]

A l'appui de ces opinions Fontanini cite nombre d'autorités anciennes.

D'abord l'Evêque Iſidore de Séville, au livre premier de ſes *Origines*,

[1] *De Antiquitatibus Hortæ, Colonia Etruſcorum*, 1708, in 4°. L'édition de 1723 eſt ornée de pluſieurs belles gravures d'antiquités.

[2] L'opinion de Fontanini eſt enoncée avec conciſion des le commencement : " Hanc *Probam Falconiam*, " poetriam inſignem et Adelphii cujuſdam Proconſulis " conjugem doctiſſimi doctores, ſimilitudine nominis " decepti, cum *Aniciâ Faltoniâ Probâ* ſanctorum Hiero- " nymi et Auguſtini ſcriptis clariſſima, conſulis filia, " conſulis uxore, et trium conſulum matre, incauti " commiſcuerunt."

chapitre 39, dit : " *Proba*, uxor " Adelphii, centonem ex Virgilio, de " fabricâ mundi et Evangeliis ple- " niſſimè expreſſit, materiâ compo- " ſitâ ſecundùm verſus, et verſibus " ſecundùm materiam concinnatis."

Ce même auteur, au chapitre cinq, *De Viris Illuſtribus*, parle de nouveau avec éloge de cette femme célèbre : " *Proba*, quæ cognomento *Falconia* " dicitur, uxor Adelphii Proconſulis, " femina inter viros eccleſiaſticos id- " circò poſita ſola, quod in laudem " Chriſti verſata eſt, componens cen- " tonem de Chriſto, Virgilianis coop- " tatum verſiculis : cujus quidem " non miramur ſtudium, ſed lauda- " mus ingenium."

C'eſt dans ſa cent et troiſième lettre, *à Paulinus*, que Saint Jérôme exhale ſa colère contre ceux qui détournent le ſens des phraſes des poètes payens, pour exprimer des

choſes ſacrées, ainſi que le lecteur a pu le voir dans l'introduction.

Fontanini dit avec raiſon qu'il n'eut pas agi ainſi, s'il avait eu l'intention de reprendre la même perſonne dont il avait fait un grand éloge dans ſa huitième lettre à ſon neveu *Démétriade*.[1] On y voit l'éloge des qualités du cœur, mais pas un mot ſur l'érudition ni ſur le talent poétique de l'illuſtre Romaine. Si elle eut excellé en ce genre, *Saint Auguſtin*, qui lui écrivit pluſieurs lettres, n'aurait pas manqué de la louer de ſes vers.

Enfin *Claudien*, qui énumère les grandes et belles qualités *d'Anicia Proba*, dans ſon Panégyrique ſur le Conſulat de ſes deux fils *Probinus* et *Olybrius*, eut-il paſſé entièrement ſous ſilence ſon commerce avec les Muſes,

[1] " Proba illa omnium dignitatum et cunctæ nobili-
" tatis in orbe Romano nomen illuſtrius : cujus ſanctitas
" et in univerſos effuſa bonitas apud Barbaros venerabilis
" fuit ; quam trium liberorum Probini, Olybrii et Probi
" non fatigârunt Conſulatus."

ſi elle eut été la même que *Falconia Proba?*[1]

Les Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur, dans leur vie de Saint Auguſtin, en parlant d'*Anicia Falconia Proba*, ignorent de même complètement qu'elle eut jamais écrit de vers d'aucune eſpèce.

Baronius[2] ſuppoſe qu'il n'a exiſté qu'une ſeule *Proba*, et il en réſulte une étrange confuſion dans ce qu'il en dit.

L'auteur de notre centon fut ſurnommée la *Sapho latine* des Chrétiens, ce qui me paraît un épithète aſſez mal choiſie.

Sabellinus appelle cette Chriſtiade, *opus pium*, et *Barthius* fait une eſpèce de déeſſe de notre femme poète.

[1] Voir comment différent entr'eux, ſur le mari de *Proba*, Louis Dupin, dans ſa *Bibliothèque Eccléſiaſtique*, t. 3, 2ième Partie, p. 504, de l'édit. de Paris, et *Adrien Baillet*, dans ſes *Jugements des Savants*.

[2] Au tome 4 de ſes *Annales*, ſous l'année 395, N° VII.

Boccace, dans ſon livre *De Claris Mulieribus*, la comble auſſi d'éloges, et ajoute qu'elle compoſa d'autres écrits, détruits par le tems, entr'-autres un centon homérique.

Il eſt à remarquer que Saint Jérôme, dans ſa 103ième lettre citée plus haut, fait auſſi mention, en parlant de *Proba*, d'un centon homérique. Or ce ne peut être celui d'*Eudocie*, puiſque Saint Jérôme mourut en 420, et que la mort de la princeſſe Byzantine n'arriva que le 20 Octobre, 460.

Je ne ſais où *Lilius Gyraldus*, dans le cinquième dialogue de ſon hiſtoire des Poètes, a trouvé ce qu'il rapporte, que *Proba* envoya ſon centon virgilien à *Eudocie*, femme de Théodoſe le Jeune.

J. Ch. Wolf, dans ſes *Mulierum Græcarum Fragmenta et Elogia*,[1] con-

[1] Gottingæ, 1739, in fol.

ſacre un long article à *Proba Falconia*, et donne preſque toutes les éditions de ſon poème.

Il fut dédié à l'Empereur *Honorius*, frère ainé d'*Arcadius*, fils tous deux de *Théodoſe le Grand*. *Arcadius* alors était encore tout jeune, comme le prouvent les vers ſuivants compoſés pour que la lecture lui en profitât:—

Eöum qui regna tenes moderamine juſto,
Hæc relegas, ſerveſque diu, tradaſque minori
Arcadio: hæc legat ille ſuo generi; hæc tua ſemper
Accipiat, doceatque ſuos auguſta propago.

Ce fut *Jean Philippe* de *Lignamine*, chevalier ſicilien, qui le premier fit imprimer le Centon de *Proba*, à Rome, en 1481, in 4°, avec les opuſcules d'un Dominicain nommé *Philippe*. Depuis il en a été fait plus de vingt éditions.

La meilleure et la plus jolie eſt celle donnée par *Henri Etienne* à

Paris, en 1578, in 12°, à la ſuite du centon homérique d'Eudocie; il ſoutient que: "Summo ingenii acu-" mine Probæ opus eſſe." Il reproche enſuite à Auſone d'avoir écrit que c'était abaiſſer la dignité du vers virgilien, de l'employer à compoſer des centons,[1] ce qu'Auſone aurait pu dire à juſte titre, des ſiens: "Quum " ibi nonnullos verſus ad obſcœniſſi-" mum ſenſum detorquant. Sed " quos *Proba Falconia* edidit tantùm " abeſt, ut contrà placere debeant, " quum Virgilianos magis auguſtos " et velut ſacros ex profanis reddi-" derit."

F. Schœll, dans ſon hiſtoire abrégée de la Littérature latine, (tome 3, p. 80,) parle de l'auteur de notre Centon, mais d'une manière très erronée: "Vers l'an 400," dit-il, "elle fit une " hiſtoire poétique du Nouveau Teſ-

[1] "Piget enim Virgiliani carminis dignitatem tam " joculari dehoneſtaſſe materiâ."

" tament. Il nous reſte quelques " centaines de vers de cet ouvrage."

D'abord la dédicace même de l'œuvre de *Proba*, prouve que c'eſt pluſieurs années avant 400 qu'elle la compoſa; puis le réçit comprend l'Ancien Teſtament auſſi bien que le Nouveau, et enfin nous poſſédons non une partie, mais tout ce qu'elle a écrit de ce Centon.

Teiſſier, dans ſes *Eloges des Hommes ſavants*, donne quelques détails ſur *Proba*, et *Richard Le Blanc* a traduit ſon poème en Français, en 1553.

La première partie de ce centon, de 13 pages, ſe compoſe d'environ trois cents vers, et comprend l'Ancien Teſtament, depuis la Création juſqu'au Déluge. Seulement le poète laiſſe à d'autres dit-il, le ſoin d'expliquer la tyrannie de Pharaon, la fuite des Iſraélites au déſert, le paſſage de la mer rouge, les lois données par

Moïſe, et elle finit par ces deux vers:—

Cætera facta Patrum, pugnataque in ordine bella
Prætereo, atque aliis poſt me, memoranda relinquo.

La ſeconde partie, celle du Nouveau Teſtament, eſt de huit feuillets, renfermant environ trois cent cinquante vers.

Le poème ſ'ouvre par l'invocation ſuivante:—

Non nunc ambroſium cura eſt mihi quærere nectar,
Nec libet Aonio de vertice ducere muſas,
Non mihi ſaxa loqui vanus perſuadeat error,
Laurigeros qu e ſequi tripodas, et inania vota,
Jurganteſque deas procerum, victoſque penates.
Nullus enim labor eſt verbis extendere famam,
Atque hominum ſtudiis parvam diſquirere laudem.
Caſtalio ſed fonte madens imitata beatos
Quæ ſitiens hauſi ſanctæ libamina pacis,
Hinc canere incipiam. Præſens Deus erige mentem,

Virgilium ceciniſſe loquar pia munera Chriſti,
Rem nulli obſcuram, repetenſque ab origine pandam,
Si qua fides animis . ſi veros fuſa per artus,
Mens agitat molem, et toto ſe corpore miſcet
Spiritus . . . . . .
Ore favete omnes lætaſque advertite mentes
Matres atque viri, pueri innuptæque puellæ.

Voici maintenant quelques extraits de l'une et de l'autre partie du poème.

De Formatione Evæ.

. . . . . .
Haud morâ, continuò placidam per membra quietem
Dat Juveni, et dulci declinat lumina ſomno,
Atque illi medio in ſpacio, jam noctis opacæ,
Omnipotens genitor coſtas et viſcera nudat.
Harum unam juveni, laterum compagibus artis
Eripuit, ſubitoque oritur mirabile donum,
Argumentum ingens clarâ cum luce refulſit,
Inſignis facies, et pulchro pectore virgo,
Jam matura viro, jam plenis nubilis annis.
Olli ſomnum ingens rupit pavor, oſſaque et artus
Conjugium vocat et ſtupefactus numine preſſit,

Excepitque manu, dextramque amplexus
adhæſit.

. . . . . .

Eva ſeducitur a Serpente.

. . . . . .

Hîc, ait, o virgo, lucis habitamus opacis,
Riparumque thoros, et prata recentia rivis
Incolimus; quæ tanta animis ignavia venit?
Strata jacent paſſim ſua quæque ſub arbore
poma,
Pocula ſunt liquidi fontes, cæleſtia dona,
Attrectare nefas; id rebus defuit unum.
Quis prohibet cauſas penitus tentare latentes?
Vana ſuperſtitio; rerum pars altera adempta
eſt.
Continuò, mea ſi non irrita dicta putares,
Autor ero audendi ſacrata reſolvere jura:
Tu conjux, tibi fas animum tentare precando;
Dux ego veſter ero, tua ſi mihi certa voluntas,
Exſtruimuſque thoros, dapibuſque epulamur
opimis.

. . . . . .

Expulſio Adami et Evæ de Paradiſo.

At juveni primùm ſævus circumſtetit horror,
Diriguêre oculi, nec ſe celare tenebris
Amplius, aut notas audire et reddere voces.
Haud morâ feſtinant juſſi, rapidiſque feruntur

Paſſibus, et pariter greſſi per opaca viarum,
Corripiunt ſpatium medium, limenque relinquunt,
Flentes, et paribus curis veſtigia figunt.
Tunc victum in ſylvis baccas, lapidoſaque corna
Dant rami, et vulſis paſcunt radicibus herbæ.

Deuxième Partie.

De Novo Teſtamento.

Nunc ad te et tua, Magne Pater, pro conſulta revertor;
Majus opus moveo, vatum predicta priorum
Aggredior . . . . .
. . . . . .

Diſcipuli conſcendunt navem et fit repentinò tempeſtas.

. . . . . Tranquilla per alta
Deducunt ſocii naves, atque arte magiſtrâ
Hic alius funda latum tranſverberat amnem,
Alta petens, pelagoque alius trahit humida lina;
Poſtquam altum tenuêre rates, nec jam amplius altæ
Occurrunt terræ: crebris micat ignibus æther;
Eripiunt ſubitò nubes, cælumque diemque,
Conſurgunt venti, et fluctus ad ſidera tollunt.
At ſociis ſubitâ gelidus formidine ſanguis

Diriguit, cecidêre animi cunctique repentè;
Portum adſpectabant flentes, vox omnibus una,
Spemque metumque inter dubii, ſeu vivere credant
Sive extrema pati, læti diſcrimine parvo,
Qualia multa mari nautæ patiuntur in alto.

Chriſtus ambulans ſuper aquas, imperat ventis et mari.

Ecce deus magno miſceri murmure pontum,
Emiſſamque hyemem ſenſit, cui ſumma poteſtas
Par levibus ventis, et fluminis ocior undis.
Prona petit maria, et pelago decurrit aperto;
Nec longo diſtat curſu, pereunte carinâ.
Agnoſcunt longè regem, dextramque potentem,
Nudati ſocii, et læto clamore ſalutant.
Poſtquam altos tetigit fluctus, et ad æquora venit,
Hic verò horrendum, ac viſu mirabile, fortes
Subſidunt undæ, remo ut luctamen abeſſet,
Collectaſque fugat nubes, graditurque per æquor
Jam medium, necdum fluctus latera ardua tingit,
At mediâ ſocios incedens nave per ipſos,
Ecce gubernaculo rector ſubit ipſe magiſter.
Intremuit malus, gemuit ſub pondere cymba;
Vela cadunt, puppique deus conſedit in altâ,
Et tandem læti notæ advertuntur arenæ.

Sextâ horâ diei ducitur ad crucifigendum.

Nescia mens hominum! certant illudere capto;
Tùm verò raptis concurrunt undique telis;
Tollitur in cœlum clamor, cunctique repentè
Corripuêre sacram effigiem, manibusque cruentis,
Ingentem quercum, decisis undique ramis,
Constituunt, spinisque ligant ingentibus illum.
Tendebatque manus, pedibus per mutua nexis,
Triste ministerium! sequitur quos cætera pubes.
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.
Ille autem impavidus: quo vincula nectitis, inquit,
Tantane vos generis tenuit fiducia vestri?
Post mihi non simili pœnâ commissa luetis,
Talia perstabat memorans, fixusque manebat.
Interea magno misceri murmure cœlum
Incipit, et rebus nox abstulit atra colorem,
Impiaque æternum timuerunt sæcula noctem.
Terra fremit, fugêre feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor; indè repentè
Dat tellus gemitum, et cœlum tonat omne fragore.

Le poème finit par les vers suivants, qui sont intitulés :—

Christus ascendit ad cœlos, videntibus Discipulis.

His demùm exactis, spirantes dimovet auras
Aera per tenuem, cœloque invectus aperto,
Mortales visus medio in sermone reliquit,
Infert se septus nebulâ (mirabile dictu)
Atque illum solio stellantis regia cœli
Accipit, æternumque tenet per sæcula nomen.

Le charmant petit volume, édité et imprimé par Henri Etienne, d'où j'ai pris ces extraits, renferme les centons homériques d'*Eudocie*, sans traduction latine, et il a ajouté, dit l'éditeur, les centons virgiliens de *Proba Falconia*, parceque ni les uns ni les autres n'ont jamais été imprimés correctement, ce dont il s'étonne, vu que : " nihil jucundius esse potest " quam illorum poetarum versus tam " ingeniosè ex suâ sede in aliam ho- " norificentiorem translatos videre."

Dans les manuscrits qu'il a eu sous les yeux, ajoute-t-il, les centons de *Proba*, sont encore plus corrom-

pus que ceux tirés d'Homère. " Dans
" l'exemplaire imprimé que j'ai em-
" ployé pour mon édition, un des
" moins defectueux, imprimé à
" Anvers, par Gérard Leeuw, en
" 1489, les vers cités plus haut ne
" terminent pas le poème, quoique
" cette fin paraiſſe très ſatisfaiſante;
" mais on a ajouté neuf autres vers
" qui, outre qu'il n'ont rien de com-
" mun avec l'aſcenſion du Chriſt,
" ſont tels qu'il valait mieux les
" ſupprimer. Toutefois pour ceux
" qui ſeraient d'une autre opinion,
" les voici en appendice :[1]

Ex illo celebratus honos, lætique minores
Servavêre diem tot jam labentibus annis;
Id decus eſt noſtrum, tantarum gloria rerum,
Semper honos, nomenque tuum, laudeſque manebunt,
Et nos et ſua dexter adi pede ſacra ſecundo,

[1] Au lecteur qui croirait qu'à côté de chaque vers, j'aurais dû indiquer le paſſage de Virgile qu'il reproduit, je dirai qu'Henri Etienne a penſé qu'il pouvait ſ'en exempter dans ſa charmante édition, et j'ai ſuivi ſon exemple.

Annua, quæ differre nefas : celebrare faventes,
Hunc ſocii morem ſacrorum, hunc ipſe teneto,
O dulcis conjux, et ſi pietate meremur,
Hac caſti maneant in religione nepotes."

Iſidore de Séville, (de Scriptoribus Eccles. cap. v.) *La Patrologie*, éditée par l'Abbé Migne (tome 19), Mettaire, dans ſes *Annales typographiques*, et quelques autres écrivains, en parlant de *Proba Faltonia*, n'ayant fait que réſumer ce que j'ai dit plus haut, il m'a paru inutile de citer textuellement ces paſſages.

EUDOCIE.

(VERS 450.)

CE nom fut commun à plusieurs Princesses Byzantines. C'est à la première en date, *Eudocie*, femme de Theodose II, dit le Jeune, qu'est généralement attribué le Centon dont les extraits suivent. Née à Athènes en 394, son père le sophiste païen *Léonce*, lui donna le nom d'*Athenaïs*, et l'instruisit dans toutes les branches des connaissances humaines.

Elle fut aussi célèbre par sa beauté et par son amour pour les lettres, que par ses malheurs, suite de la

jalouſie de ſon mari. Le jeune Empereur Théodoſe II. en devint amoureux et l'épouſa en 421, après qu'elle eut été baptiſée par l'Evêque de Conſtantinople qui lui donna le nom d'*Eudocie*.

Elle compoſa pluſieurs ouvrages, et mourut à Jeruſalem en 461, après une vie dont pluſieurs épiſodes feraient un très bon effet dans un roman, et qui ont été rejetés par l'hiſtorien Gibbon, comme trop romaneſques pour être vrais.

Il y a tout lieu de lui attribuer un poème-centon ſur la vie de Jéſus Chriſt qui comprend 2343 hexamètres, et dont chacun eſt extrait des œuvres d'Homère.

Il a été publié pour la première fois dans les *Poetæ Chriſtiani*, édités par les *Aldes* en 1501, et remis au jour en 1578 par *Henri Etienne*. Ce Centon ſe retrouve auſſi dans la *Bibliotheca Patrum* de l'Abbé *Migne*

et dans les *Poetæ Christiani* de *Rivius*, Paris, 1629, in fol.

L. H. Teucher réimprima le texte et la traduction à Leipsig, in 8°, en 1795, en y joignant les Centons de *Proba Faltonia.*

Ægide Ménage a placé *Eudocie* dans son Histoire des Femmes Illustres.

Socrate, dans son *Histoire Ecclésiastique*,[1] la loue pour son talent poétique, ainsi que *Evagrius*,[2] et *Nicéphore Calliste.*[3]

Photius, dans sa *Bibliothéque*, cite d'autres ouvrages d'Eudocie, mais il se tait sur ses Centons, et chose curieuse, ses autres ouvrages tant loués ont péri, et ses Centons sont restés.

Quelques auteurs ont pensé que ce poème est faussement attribué à *Eudocie.*

Louis Dupin, dans sa *Nouvelle*

[1] Lib. vii. c. 21. [2] Lib. i. c. 20. [3] Lib. xiv. c. 23.

Bibliothèque Ecclésiastique,[1] guidé dans son opinion par le silence de *Photius*, pense que les Centons homériques, que nous possédons, sont d'un certain *Pelagius*. Il ne lui ont été attribués, dit-il, que parcequ'Eudocie a loué ces Centons dans une épigramme placée en tête de ces vers, dans un manuscrit de la Bibliothèque Palatine d'Heidelberg.

Mais *Tzetzes*, dans ses Histoires Diverses,[2] dit positivement que ces Centons sont composés par l'Impératrice Eudocie.

Jean Zonare, au treizième livre de ses *Annales*, chap. 23, donne des éloges à cette même princesse pour avoir achevé et arrangé (quod ipsa absolverit et digesserit) les Centons homériques qu'un certain *Patricius* avait laissé inachevés et imparfaits, comme l'inscription en tête des vers mêmes le faisaient connaître.

[1] Deuxième Partie, tome iii. p. 211.
[2] Dixième Chiliade, chap. 306.

George Cedrenus, dans ſon Compendium hiſtorique (tom. i. p. 354), écrit, qu'un certain *Pélagius* patricien, que l'Empereur Zénon fit tuer en 490, avait compoſé, entr'autres ouvrages dignes d'éloges, un Centon homérique.

Remarquons ici qu'*Eudocie* était morte le 20 Octobre 460, et que le *Patricius* dont parle Zonare, l'avait précédé dans la tombe. Il ſerait poſſible que le *Pélagius*, cité par *Cedrenus*, ait compoſé un autre Centon qui eſt perdu.

Pour lever ces difficultés, *Aubert Miræus*, dans ſon Catalogue de la Bibliothèque Eccléſiaſtique, chap. 307, a ſuppoſé que l'Eudocie, auteur du Centon, était la femme de Conſtantin XII. ſurnommé *Ducas*, qui mourut en 1067; mais les faits hiſtoriques ſ'oppoſent à cette ſuppoſition.

Voici le paſſage qu'on lit, ſur cette

queſtion, dans les *Poetæ Græci Chriſtiani*, de Claude Chapelet, Paris, 1609, in 8°:—[1]

"Nonnulli hos Centones ab Eudo-
"ciâ, Theodoſii Junioris Auguſti
"uxore, contextos arbitrantur; at
"ex Zonarâ et Cedreno conſtat
"*Pelagium*, patricium, Zenonis Im-
"peratoris ætate, homerocentra com-
"poſuiſſe, atque in Catalogo Biblio-
"thecæ Heidelbergenſis Palatinæ
"N. cccxxvi.) *Patricius*, præſbiter
"quidam, poematii homericis verſi-
"bus concinnati, de Chriſti incarna-
"tione, vitâ et morte, auctor aſſeritur;
"eodem libro Eudociæ epigramma
"in illa Ομηροκεντρα continetur; et
"N°. ccclxxxiii, Patricii homero-
"centra, ſeu Chriſtias ex Iliade et
"Odyſſeâ."

Mais peut-être le *Patricius*, πρεσβυτερ, *ſenior* (minimè vero *præſby-*

[1] Le Centon d'Eudocie comprend 151 pages de l'in 8° de C. Chapelet.

ter) du manuſcrit de la Bibliothèque d'Heidelberg, n'eſt autre que le *Patricius* dont *Eudocie* acheva le Centon imparfait. Dans ce cas le Centon du Patrice *Pelagius* que Zénon fit tuer, eſt différent de celui commencé ſous Théodoſe le Jeune, et achevé par l'épouſe de cet Empereur.

Albert Fabricius[1] ſuppoſe que le Patrice de *Zonare* et le Patrice Pelagius, de *Cedrenus*, ne ſont qu'on ſeul et même individu.

Quoiqu'il en ſoit de cette diſcuſſion, traitée dans vingt volumes, qu'il ſuffiſe de ſavoir qu'il ne nous reſte aujourd'hui des Centons homériques qu'on a compoſés, ou qu'on a pu compoſer ſous les Empereurs de Byſance, que celui dont la traduction ſuit.

Elle fut faite par un moine du nom de *Petrus Candidus*, grand ami d'*Alde Manuce*, à la prière duquel il copia les vers grecs, ſoigneuſement

[1] Bibliotheca Græca, lib. ii. c. 7, N°. IV.

reproduits dans la belle édition de Venise, 1501-4.

Il paraîtrait que jusqu'alors, ce Centon était resté à peu près inconnu, et même que les manuscrits en étaient rares.

J'ai ajouté à la traduction du moine, les corrections manuscrites marginales, que renferme l'édition du *British Museum* de 1609.[1]

[1] La lettre du Moine, envoyant sa transcription à Alde, est assez curieuse pour trouver place ici.

"PETRUS CANDIDUS, Monachus, ALDO MANUCIO, bene facere.

"Quæ dicuntur Homerocentra magno studio a te ex-
"postulata, et exscripsimus et correximus nos tantâ qui-
"dem diligentiâ, quantam et nostra amicitia, quæ maxi-
"ma et insuperanda, et tua ergà studia promptitudo,
"qua non queat quisque majorem afferre, petere vide-
"batur.

"Habebatur nam in honore non parvo, neque ut con-
"tigit apud priores Romanos, *Proba* illa, verùm in hâc
"rapsodiâ admodùm vere memoriæ demonstrationes sic
"magnæ et claræ, ut ego Græcos in omnibus excelluisse
"semper multo intervallo nostros affirmem. Hoc autem
"poema maximè elaboratum ut pote ab Homero profec-
"tum concinnum et elegans. Hoc igitur ipse ut alia
"omnia apud utramque linguam, eleganter inventa ne
"differas imprimere, et præcipuè ut *Petrus Delphinus* so-
"litudinis et Ordinis Camaldunensis magnus Abbas, hoc
"saltem munere ipsius viri sanctitati maximè conveni-
"enti a me donetur. Vale."

Schœll, dans ſon Hiſtoire de la Littérature grecque, penſe que les deux opinions ſur l'auteur des Homérocentons peuvent être conciliées au moyen d'un paſſage de *Zonare*, cité ci-deſſus, qui ſuppoſe que le poème commencé par *Pélagius*, fut achevé, après ſa mort, par *Eudocie*, qui laiſſa auſſi après elle, un autre poème, ſur le martyre de *Saint Cyprien*. Mais *Fabricius*[1] objecte à cela qu'*Eudocie* n'exiſtait plus, lorſque ce centon fut compoſé par *Pélagius*.

Quoiqu'il en ſoit de cette diſcuſſion, *La Chriſtiade*, dont je vais donner des extraits, eſt généralement attribuée à la femme de Théodoſe le Jeune, qui porta ſur le trône l'amour des arts et de l'élégance attique.

A mon avis, les vers d'Homère ne ſe prêtent pas à beaucoup près auſſi bien à la compoſition d'une *Chriſtiade* que ceux de Virgile, néanmoins notre

[1] Bibliotheca Græca, lib. 2, c. 7, N°. 111.

Centon ne manque pas d'eſprit, et il fallait être étonnament familiariſé avec les poéſies du chantre grec, pour trouver dans ſa mémoire, avec tant d'à propos, les vers qu'il fallait.

Dans l'édition indiquée ci-deſſus, le poème eſt diviſé en 53 paragraphes, formant 151 pages, texte grec et traduction latine en regard :—1°. De Chriſto ; 2°. De Fluviis Paradiſi ; 3°. De Adamo et Evâ ; 4°. De Tranſgreſſione ; 5°. De Diſpenſatione ; 6°. De Patris Conſilio ; 7°. De Filii Obtemperatione ; 8°. De Annunciatione ; 9°. De Divino Partu ; 10°. De Stellâ ; 11°. De Magis ; 12°. De Infanticidio ; 13°. De Fugâ in Ægyptum, &c. &c.

Les cinq derniers paragraphes ſont intitulés : 49°. De Sepulchrali Luctu ; 50°. De Sepulturâ ; 51°. De Reſurrectione ; 52°. De Thomæ Conſolatione ; 53°. De Aſſumptione.

Invocation.

Audite infinitæ gentes circum habitantium hominum
Quotquot nunc mortales ſunt in terrâ frumentum edentes,
Atque quot habitant ad auroramque ſolemque,
Atque quot retrò ad tenebras obſcuras,
Ut dicam quæ me animus in pectoribus jubet,
Ut bene cognoſcatis Deumque atque etiam virum
Qui omnibus mortalibus atque immortalibus imperans,
Simul quidem terram ſtruxit, ſimul cœlum, ſimul verò mare,
Solemque indefeſſum, lunamque plenam;
Simul autem aſtra omnia quibus cœlum coronatum eſt,
Omnia quæcumque ſuper terram ſpirant et ſerpunt.

. . . . . .

De Tranſgreſſione.

. . . . . .

Noſti enim qualis animus in pectoribus mulieris
Noxam autem priùs ſuo non admiſit in animo,
Statim vero hæc verbis marito enarravit ſingula,
Rogans cœnare; ille vero negabat gemens,

Sed adhuc meminerat mandatorum quæ mandabat,
Qui omnibus mortalibus et immortalibus imperat;
Illa verò ſemper mollibus et blandis ſermonibus
Multiſque precibus mentem ſeduxit viri,
Meminiſſe potionis et cibi quam celerrimè
Juvenculum interimens maritum, odioſus verò cantus
Erit ad homines, malam enimverò famam detulit
Fœminis mulieribus, adeò ut ea quæ benè agit, malè audiat,
Earum quæ genitæ ſunt, et quæ poſteà erunt,
Adeò non gravius et impudentius aliud, muliere,
Quæ ſanè talia in mentibus opera jecerit,
Quale ſanè et illa commenta eſt opus indecens,
Perniciosa, quæ multa mala hominibus poſuit,
Multas autem fortes animas Inferno miſit,
Omnibus autem poſuit laborem, multis autem dolores immiſit.

Après ceci, l'auteur paſſe de ſuite à l'interceſſion du Chriſt auprès de Dieu le Père, pour en obtenir le ſalut des hommes.

En conſéquence un ange eſt envoyé à la Vierge Marie.

. . . . . Puella
Sedebat in toro diſcumbitorio, ſcabellum autem
ſub pedibus erat,
Fuſos volvens purpureos, mirabile viſu!
Virgo intacta quam nondum ſub jugum duxit
vir;
Hanc verò tunc in domibus pater et veneranda
mater
Vero amico dederunt; hic verò illam promptus
ſuſcepit,
Nec lecti occaſionem quærens, neque alterius
cujuſquam,
Sed manebat inhonoratus in tentoriis ſuis,
. . . . . Deus ut juſſit,
Nunquam lectum conſcendere, atque coïre,
Ut mos hominum exiſtit, virorum atque
mulierum.

Naiſſance de Jéſus.

Sed cum jam dies et menſes perficiebantur,
Statim quidem in latam ſpeluncam ivit virgo
ſancta,
Præſepio in equino, ubi ſoliunguli equi
Steterant celeripedes, mellitum triticum
edentes,
Hæc prægnans magnanimumque genuit filium,
Eduxitque in lucem, et ſolis vidit ſplendores.
Huic nondùm quiſquam ſimilis terreſtris ex-
ſtitit vir,
Pulchrum autem adeò nondum vidi oculis,

Neque ita venerandum; regi enim viro affimilis eſt
Molliſſimo, qualiſque imperatorum filii ſunt.

. . . . . .

Enſuite vient le récit de l'apparition de l'étoile, de l'adoration des Mages, du maſſacre des Innocents et de la fuite en Egypte, en un mot, la narration des Evangiles.

Terminons nos extraits par une deſcription des *Noces de Cana.*

Hi verò jam partes diſtribuebant, miſcebantque vinum
Statuentes crateras coronatos vino;
Ubi gratas aſſatas carnes edere licebat, atque pocula
Vini bibere dulcis, ut vellent.
Præcones autem ipſis, et impigri ſervi
Excipientes depoſuerunt potum et eſum omnem,
Hi quidem vinum miſcebant in crateribus, et aquam:
Hi verùm rurſùs ſpongiis foraminoſis menſas
Tergebant, et apponebant, atque carnes multas parciebantur.
Alii autem attulerunt poma, ferebant autem generoſum vinum;

Hi autem ad epulas paratas manus mittebant.
Convivæ autem per domos auſcultantes cantores,
Bibentes et edentes (abundè enim habebant)
Epulabantur ſedentes. Viri verò boni ſurgebant,
Vinum effundentes in aureis poculis.
Multus autem deſiderabilem chorum circumſtabat cœtus,
Oblectati, inter eos autem canebat divinus cantor,
Pulſans citharam; duo autem ſaltatores in ipſis
Cantum incipientes movebant ſe per medios,
Ubi quidem juvenes et virgines formoſæ
Saltabant, mutuo in brachio manus habentes:
Hæ quidem tenuia vela habebant, hi autem tunicas
Induti erant bene textas, ſplendendes oleo.
Cum autem e teſtis vinum bibebant regis.
Verò inſumpſerant immodicè exhaurientes,
Tum ei (ſcil. Chriſto) mitis coram contra venit mater,
Atque ei inhæſit manu, verbumque fata eſt, et nominavit;
Fili, quoniam tibi dedit Deus magnitudinem, vimque,
Vinum in amphoris duodecim totis ſpumans,
Præbe epulum ſenibus, decet te quippè
Ut mihi honorem magnum et gloriam tollas,
Quæque in futuris cum hominibus exiſtat.
Hîc crateresque et amphoræ ſunt,

Hîc ét aquæ ſcaturientes, duæ autem portæ
ſunt.
Sed age, dic mihi quid tibi in animo videtur eſſe
bonum ?
Sic fatus eſt, hanc autem reſpondens, allocutus
eſt verbis,

. . . . . .

Duodecim autem implerunt, et operculis ac-
commodârunt omnes
Statim, deindè ei vinum in amphoris hauriebat.
Sic tùm quidem totum diem ad ſolem occi-
dentem
Sedebant veſcentes carnes copioſas et vinum
jucundum.

. . . . . .

Le poème finit par la deſcription ſui-
vante de l'Aſcenſion :—

Tunc jam totam diem ad ſolem occidentem
Manus attollentes, cum exultatione preca-
bantur omnes.
Hos rurſus allocutus eſt a Deo auditus dei-
formis :
Audite amici, et neque animo indignemini
ſinguli,
Ut verbum dicam quod mihi ſecundùm ani-
mum eſt ;
Jam mihi meus animus commovetur ut redeam
Cœlum in ſolidum, ut immortalibus interſim.

Miniſtri autem doluêre, triſtatique ſunt in animo.
Sic fatus, reliquit illos illic, poſtquam edixit omnia.
Spontaneæ autem portæ crepuerunt cœli quas tenebant cuſtodes[1]
Quibus demandatum eſt magnum cœlum, ſidereumque,
Et reſerare denſam nubem atque claudere.
Ivit autem currens valde autem celeriter, carum patrem adiit.
Poſt hæc autem rurſum conſedit in throno, unde ſurrexit,
Æternum vivat miſeros qui morte redemit.

Il me ſemble que cet Homérocenton *d'Eudocie*, par ſes longueurs et ſes répétitions, n'offre pas le même talent ni le même aiſance qui plaît et amuſe, dans le centon Virgilien de *Proba Faltonia*, ſa contemporaine.

Après *Eudocie*, il faut arriver juſqu'au commencement du ſixième ſiècle, pour rencontrer un centon grec. Vers ce temps un certain *Quintus*, ſurnommé *Calaber*, com-

[1] Scilicet Angeli.

posa un long poème, qui continue l'Iliade jusqu'à la destruction de Troie, et que quelques critiques ont regardé comme un composé de divers morceaux, ou centons empruntés aux anciens poètes cycliques.[1]

[1] C'est l'opinion du traducteur français, *M. Tourlet*, qui a été combattue dans la Gazette Littéraire de *Gœttingue*, de 1801, p. 1613.

On a donné le nom de *Cycliques* à des poètes grecs dont les ouvrages embrassent, pour ainsi dire comme dans un cercle, l'histoire de tous les faits qui se rapportent à la ville de *Troie*. Ils parurent un siècle environ après Homère, et entreprirent de compléter l'Iliade et l'Odyssée, en célébrant tous les événements qui précédèrent ou suivirent la guerre de *Troie*. Ils sont au nombre de huit ou dix.

CENTONS ANCIENS, SANS DATE CERTAINE.

PIERRE BURMANN a réuni dans les deux volumes de ſon *Anthologie des Poètes latins*[1] quelques petits poèmes anonymes, ou d'auteurs incertains, écrits en centon. L'un eſt intitulé *Le Jugement de Pâris*, en 42 vers, attribués au grammairien *Mavortus ;* l'autre porte le titre d'*Hippodamia*, et ſe compoſe de 162 vers ; le troiſième, *Alceſta*, en a le même nombre, et le quatrième, de 112 vers, eſt déſigné ſous le nom de *Jeux de Haſard*. On trouve de plus dans ce recueil les trois centons ſuivants : *Europe enlevée par Jupiter ; Mars et Vénus*, et *Progné et Philomèle*.

[1] Edition d'Amſterdam, 1759 in 4to. 2 vol.

Burmann a fait précéder ces pièces des obſervations ſuivantes, qui nous paraiſſent trop ſévères, car pluſieurs de ces poèmes-centons ſont très gracieux :—" Hæc carmina ex centonibus Virgilianis conſuta, quamquam delicato et melioris ævi dapibus adſueto palato, vix placitura, ideò a nobis eduntur, ne quid ex vetuſtiſſimi Codicis Salmaſiani, aliarumque ſchedarum excerptis, ſupprimamus.

" Ceterum ejuſmodi poematia, artificioſa magis quam elegantia, ex centonibus Virgilii et Homeri contexta, ſequioris ævi poetis frequentia fuerunt, nam antiquiora Auſonii centone nuptiali non habemus."

Commençons par l'épithalame adreſſé par *Luxorius* à ſon ami *Fridus*, à l'occaſion de ſon mariage[1] :—

[1] Cet auteur, dont Burmann nous a donné tout un livre d'épigrammes, floriſſait en Afrique, vers la fin du cinquième ſiècle, ſous le roi des Vandales, *Thraſamond.* Au

Sol qui terrarum flammis, opera omnia luſtrat,
Extulit os ſacrum cœlo, tenebraſque reſolvit,
Lætitiâ ludiſque viæ plauſuque fremebant.
At Venus ætherios inter Dea candida nimbos,
Aurea ſubnectens exſertæ cingula mammæ,
Dona ferens, pacem æternam, pactoſque hymenæos,
Atque omnem ornatum, Capitolia celſa tenebat.

. . . . . .

Tunc Venus aligerum dictis adfatur Amorem:
Nate, meæ vires, mea magna potentia ſolus,
Huc geminas nunc flecte acies, illam adſpice contra,
Quæ vocat, inſignis facie, viridique juventâ,
Jam matura viro, jam plenis nubilis annis.
Hoc opus, hic labor eſt, thalamos ne deſere pactos;
Credo equidem, nova mi facies inopinave ſurgit.

. . . . . .

Incipe, ſi qua animo eſt virtus, et conſere dextram,
Occultum inſpires ignem, paribuſque rogamus
Auſpiciis liceat FRIDO ſervare marito.

tome 3me, p. 14, du *Menagiana*, eſt cité *Luxorius*, qu'on a cru mal-à-propos auteur du *Pervigilium Veneris*. Ses poéſies ſe trouvent dans le manuſcrit déjà ſouvent mentionné, que *Jean Lacurne* donna au docte *Saumaiſe*, et où Burmann puiſa ſi abondamment pour enrichir ſon *Anthologie latine*.

Paret Amor dictis caræ genitricis, et alas
Exuit, et greſſu gaudens, ſic ore locutus :
Mecum erit iſte labor, ſi quid mea numina poſſunt,
Cum dabit amplexus, atque oſcula dulcia figet,
Immiſcentque manus manibus, pugnamque laceſſunt.
Nuſquam abero ; ſolitam flammam datur hora quieti,
Deſuper infundam, et tua ſi mihi certa voluntas,
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peragi,
Sentiet, atque animo præſenti pignore firmat.
Illa autem, neque enim fuga jam ſuper ulla pericli eſt,
Cogitur et ſupplex animos ſubmittere amori,
Spemque dedit dubiam menti, ſolvitque pudorem.
Illum turbat amor, ramum qui veſte latebat,
Eripit e femore, et trepidanti fervidus infert.
It cruor, inque humeros cervix collapſa recumbit.
His demùm exactis geminam dabit ilia prolem
Læta deûm partu, centum complexa nepotes.[1]

[1] Cette pièce contient 63 vers. Burmann penſe que *Frido*, le nom du fiancé, eſt un nom Vandale.

Europe enlevée par Jupiter.

Burmann regarde ce centon, tiré du célèbre manuſcrit ancien de *Saumaiſe*, comme écrit avec élégance. Il ne renferme que trente-quatre vers et commence d'une façon aſſez abrupte :—

Vulneris impatiens hominum rerumque repertor
Et faciem tauro proprior deſcendit ad undas ;
Europam nivei ſolatur amore juvenci ;
Dulcibus illa quidem inlecebris in littore ſicco
Luſerat, inſignis facie, candore nivali.
Saucius et quadrupes ſaltus ingreſſus apertos
Forte fuit juxta ſuperi regnator Olympi,
Obtulerat qui ſe ignotum venientibus ultrò
Virginibus Tyriis aurata fronte juvencum :
At circum late comites per littora paſſim
Diffugiunt viſu exſangues, taurumque relinquunt.
Sola, novum dictu, contra ſtetit ora juvenci
Ante Jovem, nam te voluit rex magnus Olympi.

Hunc Phœniſſa tenet vaſtâ ſe mole moventem,
Purpureoſque jacit flores, omnemque pererrat.
Ille autem ſpiſſa jacuit revolutus arena.
Imponit regina manum, patienſque pericli
Mollibus intexens ornabat cornua ſertis;
Hunc ubi contiguum ſummo tenus adtigit ore,
Et ſuperincumbens ſertis et fronte coronat;
Jam jam nulla mora eſt: animum labefactus amore,
Accepit venientem, ac mollibus extulit undis.
Illi, ſenſit enim tuus, ô clariſſime, frater, (*Neptunus*)
Subſidunt undæ, ſtraverunt æquora venti,
Nunc pelagi Nymphæ crinem de more ſolutæ,
Succedunt, pariter comitique onerique timentes:
Europa interea ſummâ ſublimis ab undâ,
Prona petit maria, et pelago decurrit aperto:
Tunc lævâ tauri cornum tenet inſcia culpæ,
Obliquatque ſinus in ventum auramque patentes:
Ille manu patiens vero properabat amore.
Et ductus cornu Rex omnipotentis Olympi
Inſuetum per iter, tacitis ſubremigat undis,
Perfidus alta petens, adductâ virgine prædo.

Alceste.

Il y a eu plusieurs femmes de ce nom, dans l'antiquité. Celle dont il s'agit ici, est fille de Pélias et femme d'Admète, roi de Thessalie.

Homère la nomme la plus belle des filles de Pélias. Admète étant à la mort, Alceste consulta l'oracle, et le Dieu répondit que le roi ne mourrait pas, si quelqu'un voulait se dévouer à sa place. Alceste s'offrit et mourut, mais Hercule l'arracha aux Enfers, et la rendit à son époux.

Ce dévouement fait le sujet d'une des plus belles tragédies d'Euripide.

Egregium formâ juvenem, pactosque hymenæos
Incipiam, et prima repetens ab origine pergam;
Si qua fides, animam si veris[1] implet Apollo.

[1] *veris pro oraculis, responsis.*

Jam gravior Pelias, multis memoratus in oris
Rex erat et tantas ſervabat filia ſedes.
Illam omnis tectis primævo flore juventus
Ardebat; ſed res animos incognita turbat.
Jura dabat, legeſque viris, ſub rupe leonem
Aut ſpumantis apri curſum qui fœdere certo,
Et premere et laxas ſciret dare juſſus habenas.
Jamque aderat Phœbo ante alios dilectus amore;
Ipſe inter primos caput objectare periclis
Obtulerat, fidens animi, fretuſque juventa:
Ergo jugo parat, multis comitantibus armis,
Itur in antiquam ſilvam, ſtabula alta ferarum,
Atque hic exſultans animis, patienſque pericli,
Optat aprum aut fulvum deſcendere monte leonem.
Tunc breviter ſuper adſpectans ſic voce precatur:
Sancte deûm, ſummi cuſtos Soractis Apollo,
Quem primi colimus, tua ſi mihi certa voluntas,
Ibo animis contra, nec me labor iſte gravabit:
Nec mora nec requies oranti et multa precanti.
Æthere ſe mittit, auditque vocatus Apollo,
Et juveni ante oculos his ſe cum vocibus offert:
Incipe ſi quid habes, ſi tantum pectore robur
Concipis, et ſi adeo dotalis regia cordi eſt,
Mecum erit iſte labor, mitte hanc de pectore curam.
Per ſilvam tum ſævus aper cum murmure montis,

Tum demùm movet arma leo, vaſtoque ſub antro
Aſper, acerba tuens, vaſtâ ſe mole ferebat,
Excutiens cervice toros; ea fræna furenti
Concutit, et ſtimulos ſub pectore vertit Apollo.
Vix ea fatus erat, currum geminoſque jugales
Dat juveni, et tenues fugit, ceu fumus in auras.
Ille autem impavidus, et munere victor amici,
Emicat in currum, et manibus molitur habenas.
Ut ventum ad ſedes, reddi ſibi poſcit honorem,
Adjungi generum miro properabat amore.
Tum ſic mortales referebat pectore voces:
Non hæc humanis opibus, neque arte magiſtrâ,
Accipio agnoſcoque libens, tibi ducitur uxor[1]
Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Exigat, et poſſit parvos educere natos.
Hæc ubi dicta dedit, ſolio ſe tollit ab alto
Jam ſenior (Pelias) mediiſque parant convivia tectis.
Interea magnum ſol circumvolvitur annum,
Parcarumque dies et vis inimica propinquat
Egregium formâ juvenem jam morte ſub ægra:
Jamque dies infanda aderat, et tempora Parcæ
Debita complerant, crudeli morte ſodalis.
Ut primùm fari potuit crinitus Apollo,

[1] Innuit Admetum, qui ab Apolline aprum et leonem junctos accepit, quibus Alceſtim avexit, quam pater Pelias addixerit è procis, illi qui feras beſtias ad currum junxiſſet. Hinc inde pendet carminis hujus intellectus uſque ad verſum 44.

Multa gemens, casuque animum concussus amici,
Ipsius ante oculos sic fatis ora resolvit:
Disce tuum, ne me incuses, volventibus annis,
Advenisse diem, nam lux inimica propinquat.
Hæc ubi deflevit, cœli cui sidera parent:
Tunc sic pauca refert, fatis adductus iniquis:
Phœbe, tot incassum fusos patiere labores,
Nil nostri miserere, mori me denique cogis;
Eripe me his, invicte, malis, miserere tuorum,
Si qua fata sinant, et eris mihi magnus Apollo.
Talibus oranti sic ore effatus amico est:
Desine fata Deûm flecti sperare precando,
Sed cape dicta memor, duri solatia casus.
Objectare animam quemquam aut opponere morti
Fas et jura sinunt; prohibent nam cætera Parcæ.
Audiat hæc genitor, patet atri janua Ditis:
. . . . . .
Egregia interea conjux in limine primo
Agnovit longè gemitus, præsaga mali mens:
Tunc sic pauca refert: quid, o pulcherrime conjunx!
Fare, age, quid venias, qua caussa indigna ferenos
Fœdavit vultus? quæ te fortuna fatigat?
Quæcumque est fortuna, mea est; sic talia fatur,
Demisit lacrimas, factoque hic fine quievit.
Ille autem gemitus imo de pectore ducens,

Talia voce refert: quid me alta ſilentia cogis
Rumpere, et obductum verbis vulgare dolorem?
Eloquar an ſileam? luctum ne quære tuorum:
Vixi, et, quem dederat curſum fortuna, peregi.
Jamque dies, niſi fallor, adeſt; crinitus Apollo
Hos mihi prædixit luctus, pro nomine tanto
Objectare animam, ſeu certæ occumbere morti.
At regina gravi jam dudùm ſaucia curâ,
Triſtior et lacrimis, et pallida morte futurâ,
Deficit ingenti luctu (miſerabile viſu)
Atque illum tales jactantem pectore curas,
Talibus effata eſt dictis, ſeque obtulit ultrò,
Decrevitque mori; breve et irreparabile tempus
Omnibus eſt vitæ, neque habet fortunæ regreſſus.
Sed moriamur, ait, nihil eſt quod dicta retractent
Concordes ſtabili fatorum numine Parcæ.
Si fratrem Pollux alternâ morte redemit,
Eſt hic, eſt animus lucis contemtor, et iſtum
Qui vita benè credat emi: nova condere fata;
Nec mortem horremus, ſub terras ibit imago,
Si te fata vocant; in me mora non erit ulla.
Ergo aderat promiſſa dies, lacrimanſque gemenſque
Debita complerat peſti devota futuræ;
Teſtatur moritura Deos, ſtratiſque relictis,
Incubuit toro, dixitque noviſſima verba:
O dulcis conjux! dum fata Deuſque ſinebant,

Fortunati ambo, ſcirent ſi ignoſcere manes,
Nunc te per ſuperos, et conſcia numina veri,
Per connubia noſtra, per inceptos hymenæos,
Adjuro, et repetens iterumque iterumque monebo;
O dulcis conjux! caſtum ſervare cubile,
Sis memor, extremum hoc munus morientis habeto,
Si benè quid de te merui, lectumque jugalem
Natis parce tuis. Sic, ſic juvat ire ſub umbras.
Hanc ſine me ſpem ferre tui, audentior ibo;
Juſſa mori feror ingenti circumdata nocte,
Hæc ſunt quæ noſtra liceat te voce moneri,
I decus, I noſtrum, melioribus utere fatis.
Hæc effata ſilet, pallor ſimul occupat ora,
Nam quia nec fato, ingeminat jam frigida cymba,
Sed miſera ante diem, matrum de more locuta,
Multa patri mandata dabat, ſolatia luctûs.
Interea dulces pendent circum oſcula nati;
Illa manu moriens humeros dextramque tenebat
Amborum, et vultum lacrimis ingreſſus abortis,
O dolor atque decus magnum, ſanctiſſima conjux,
Tu lacrimis evicta meis; per ſidera juro,
Per ſuperos, hærent infixi pectore vultus,
Verbaque, per cœli jucundum lumen et auras,
Dum memor ipſe mei, dum ſpiritus hos regit artus,

Oblitus fatorum, manet altâ mente repoſtum

. . . . . .

Regina ut tectis venientem conſpicit hoſtem,
Agnoſcit lacrimans ſua nunc promiſſa repoſci.
Tempus, ait, Deus, ecce Deus! cui talia fanti
Delapſus color, atque in ventos vita receſſit.

Reposianus.

Concubitus Martis et Veneris.

On ignore qui eſt le *Repoſianus* auquel eſt attribué ce Centon dans le manuſcrit de Leyde. C'eſt évidemment un poète de la décadence, qui néanmoins n'eſt pas ſans mérite. Voici ce qu'en dit Burman: " Eſt " totum carmen ex artificio illorum " temporum quo thema aut argu- " mentum celebratioris fabulæ ex " Homero aut Virgilio deſumtum " ſibi proponebant imitandum, cen- " tonibus maximè de Marone con-

" ſutis. Quales exercitationes ſcho-
" laſticæ vocabantur. Sic Home-
" rica deſcriptio hujus fabulæ quâ
" nullam in cœlo notiorem fuiſſe
" dicit *Ovidius*, huic carmini argu-
" mentum præbuit."

Diſcite ſecuros nonnumquam credere amores:
Ipſa Venus, cui flamma potens, cui militat ardor,
Quæ tuto poſſet cuſtode Cupidine amare,
Quæ docet et fraudes, et amorum furta tuetur,
Nec ſibi ſecuras valuit præbere latebras.

. . . . . .

Iverat ad lectum Mavors, et pondere duro
Floribus incumbens, totum turbârat honorem,
Ibat pulchra Venus, vix preſſo pollice cauta,
Florea ne teneras violarent ſpicula plantas,
Et nunc innectens, ne rumpant vincula, crinem,
Nunc veſtes fluitare ſinu, vix laxa retentat,
Cum nec tota latet, nec tota enudat amorem.
Ille inter flores furti velamine tectus,
Spectat hians Venerem, totoque ardore tremiſcit.
Incubuit lectis Paphie; pro ſcæve Cupido!
Quam blandas voces, quæ tunc ibi murmura fundunt?
Oſcula permixtis quæ tunc fixêre labellis?

Quam bene conſertis hæſerunt artibus artus?
Stringebat Paphiæ Mavors tunc pectore dextram,
Et collo innexam ne lædant pondera lævam,
Lilia cum roſeis ſupponit candida ſertis.
Sæpe levi cruris tactu permovit amantem
In flammas, quas Diva movet. Jam languida feſſos
Fortè quies Martis tandem compreſſerat artus.
Non tamen omnis amor, non omnis pectore ceſſit
Flamma Deæ, trahit in medio ſuſpiria ſomno,
Et Venerem totis pulmonibus ardor anhelat.
Ipſa Venus tunc tunc calidis ſuſpenſa venenis
Uritur ardeſcens, nec ſomnia parte quieta,
O quam blanda quies! o quam bene preſſerat artus
Nudus forte ſopor! niveis ſuffulta lacertis
Colla nitent, pectus gemino quaſi ſidere turget,
Non omnis reſupina jacet, ſed corpore flexo
Molliter, et laterum qua ſe confinia jungunt.
Martem reſpiciens deponit lumina ſomno,
Sed gracioſa, decens.

. . . . .

Jam medium Phœbus radiis poſſederat orbem,
Jam tumidis calidus ſpatiis libraverat horas.
Invida lux!
Viderat effuſis Gradivum Phœbus habenis
In gremio Paphiæ ſpirantem incendia amoris,

. . . . . .

. . . . Dictis Vulcanum inſtigat amaris:

Dic ubi ſit Cytherea decens, ſecura, marite,
Te expectat lacrymans, caſtum tibi ſervat amorem;
Quære ſimul Martem, cui tu modò tela paraſti,
Vel ſi fortè tuæ Veneris fera crimina neſcis.
Dixit, et infuſo radiabat lumine lucus,
Inque fidem ſceleris totos dimiſerat ignes.
Hæſerat ignipotens, ſtupefactus crimine tanto,
Jam quaſi torpeſcens, vix ſufficit ira dolori

. . . . .

Antra furens Æthnea petit; vix juſſerat, omnes
Incubuêre manus, multum dolor addidit arti.
. . . . Vindex conjux jam vincla ferebat.
Venerat ad lucos, non ipſi viſus Amori,
Non Chariti, totas arti mandaverat iras.
Vincula tunc manibus ſuſpenſo molliter ictu,
Inligat, et teneris connectit brachia palmis,
Excutitur ſomno Mavors, et pulchra Cythere.
Poſſet Gradivus validos diſrumpere nexus,
Sed retinebat amor, Veneris ne brachia lædant.
At Paphie converſa dolet, non crimina facti,
Sed quæ ſit vindicta ſibi, dum ſingula volvit,
Cogitat, et pœnam ſentit, ſi Phœbus amaret,
Jamque dolos properans, decorabat cornua tauri,
Paſiphaæ crimen mixtique Cupidinis iram.[1]

[1] Indicato a Sole adulterio Martis et Veneris, Dea ſtirpem omnem Solis perſequi nefandis amoribus cœpit. Igitur Paſiphaë Solis filia tauri amore flagravit.

Hippodamia.

C'eſt au mariage d'Hippodamie, fille d'Œnomaüs, qu'eut lieu le combat des *Centaures* et des *Lapithes*, deux des *Centaures* pris de vin, ayant enlevé la nouvelle mariée.

Le ſujet du poème qui ſuit, eſt la ruſe employée par Hippodamie pour que Pélops, dont elle eſt amoureuſe, ſorte vainqueur de la courſe en char, impoſée comme condition pour obtenir ſa main. Le prétendant vaincu devait mourir.

Burman dit, au ſujet de ce Centon: "Hæc carmina hîc et illic "tamen probatas a viris eruditis "in poetâ principe lectiones con- "firmare poſſunt. Inter inferioris "ſeculi exercitationes ſcholaſticas "referenda ſunt."

. . . . .

Urbs antiqua fuit, fama eſt obſcurior annis;
Quid memorem infandas cædes, et facta tyranni,

Aufi omnes immane nefas, irafque minafque,
Quis tam crudeles optavit fumere pœnas:
Hic qui fortè velit currus agitare volantes,
Invitat pretiis animos, et præmia ponit,
Tormenti genus incertum de patre ferebat.
Fama malum, incautum dementia cepit amantem,
Horrefco referens, rapidò contendere curfu
Compofuit, legefque dedit, populofque propinquos,
Infelix habuit thalamus, ruit omnis in urbem
Magnanimûm heroum primævo flore juventus,
Undique conveniunt, et virginitatis amore,
Contendunt petere et dubii feu vivere credant,
Sive extrema pati, leti difcrimine parvo.
Poft ubi confecti curfus, circenfibus actis,
Supplicia expendunt juvenes ante ora parentûm,
Linquebant dulces animas, et corpora patrum:
Pro molli violâ, pro purpureo narciffo,
Ora virûm trifti pendebant pallida tabo,
Veftibulum ante ipfum, fævique in limine regis
Terribiles vifu formæ impofuêre coronas,
Quin ipfæ obftupuêre domus, noctefque diefque,
Umbræ ibant tenues odium crudele tyranni
Sæpe queri, et longas in fletum ducere voces.
O virgo infelix, jam fas eft parcere genti,
Peftis et ira Deûm crudeli funere Virgo,

Quam cum ſanguineo ſequitur Bellona flagello;
Tempore jam ex illo nil magnæ laudis egentes
Deponunt animos ſcelerata excedere terra.
Ecce inter ſanctos ignes, dum ſacra morantur,
Et juxta genitorem adſtat laſciva puella,
Cui pater et conjunx, ſi qua ſors adjuvet auſum,
Ora puer prima ſignans intonſa juventa,
Pictus acu chlamydem, et barbara tegmina crurum,
Venit amor fidens animi atque in utrumque paratus:
Poſtquam introgreſſi, et coram data copia fandi,
Rex prior adgreditur dictis, atque increpat ultrò:
Quo moriture ruis? quæ te dementia cepit?
Nam quis te, juvenum confidentiſſime, noſtras
Juſſit adire domos, quidve hinc petis, inquit:
Pœnarum exhauſtum ſatis eſt, miſeretque pudetque,
Pone animos et pulſus abi, miſerere tuorum.
Sunt aliæ innuptæ; thalamis ne crede paratis,
Ne pete connubiis natam, dabis improbe pœnas!
Ad quæ ſubridens paucis ita reddidit heros:
Hoſtis amare, quid increpitas, mortemque minaris?
Ne tantos mihi finge metus tam fortibus auſis,
Nec mortem horremus, nec nos via fallit euntes,

Quo res cumque cadent, nec me ſententia vertit.
Audentes fortuna juvat, ſtat, quidquid acerbi eſt,
Morte pati, quo fata trahunt retrahuntque ſequamur.
Talia dicentem jamdudum averſa tuetur . .
Cauſa mali tanti, multos ſervata per annos,
Qualis gemma micat, fulvum quæ dividit aurum,
Inter utramque viam talis ſe læta ferebat;
Ac veluti Pariuſve lapis circumdatur auro
Arte novâ, tales virgo dabat ore colores.
Inſignis facie, oculos dejecta decoros.
Uritur infelix, ſubitoque accenſa furore,
Stare loco neſcit, quis enim modus adſit amori?
Nulla Venus, nulli quondam flexêre hymenæi;
Solus hic inflexit ſenſus, dum plurima volvit,
In parteſque rapit varias, famulumne parentis
Audeat affari, quæ prima exordia ſumat:
Incipit effari, mediaque in voce reſiſtit.
Cuſtodem ad ſeſe, per noctem plurima volvens,
Intra tecta vocat, funditque ore querelas[1]
Quis novus hic noſtris ſucceſſit ſedibus hoſpes?
Ire iterùm in lacrimas miſera et tam dira cupido,

[1] *Cuſtodem* innuit *Myrtilum*, Œnomai aurigam, quem Hippodamia, Pelopis amore incenſa, corrupit, primi coïtûs pactione, ut fragiles et cereos axes ſubjungeret currui Œnomai; unde Pelops, curuli certamine victor, Myrtilum, promiſſum præmium poſcentem, in mare præcipitavit.

En quid ago? aut quamnam ſpondet fortuna ſalutem,
Per tot ducta viros, quo nunc certamina tanta?
Umbrarum hic locus eſt, quo me decet uſque teneri,
Reſpice ad hæc, miſerere animi non digna ferentis,
Ora manuſque ambas, defunctaque corpora vita,
Et funus lacerum, caput, et ſine nomine corpus,
Argumentum ingens, curruſque rotaſque volucres.
Falle dolo, dolus an virtus quis in hoſte requirat?
Accipe daque fidem. Media inter talia verba
Luctantem amplexu molli fovet; hoc decus illi
Venturum excidio, vanâ ſpe luſit amantem:
Tandem pauca refert: tuus, ô regina, quid optes,
Explorare labor, vincant quos vincere mavis;
Teſtor utrumque caput, mihi juſſa capeſſere fas eſt.
Unum pro multis dabitur caput; atque ita fatur.
Ergo juſſa parat, ſpe multùm captus inani,
Scilicet id magnum ſperans fore munus amanti,
Artificis ſcelus et taciti ventura videbant,
Unius in miſeri exitium ventura ſub axem.
Oceanum interea ſurgens Aurora relinquit,

Jam ſole infuſo, magnæ ſub mœnibus urbis.
Græcus erat, fama multis memoratus in oris,
Nec viſu facilis, nec dictu affabilis ulli.
Undique viſendi ſtudio, turbante tumultu,
Conveniunt, quibus aut odium crudele tyranni,
Aut metus acer erat, puerique parentibus orbi,
Et trepidæ matres, et lamentabile regnum,
Flent mœſti muſſantque patres, hîc cara ſororum
Pectora mœrentum, quibus eſt fortuna peracta.

. . . . . .

Regina e ſpeculis miro properabat amore,
Omnia tuta timens, quamquam fors omnia verſat,
Audit equos, audit ſtrepitus, timet omnia ſecum,
Præſcia venturi, ſed ſpes incerta futuris,
Et proni dant lora; volat vi fervidus axis,
Liquitur, in medioque ardentem deſerit ictu:
Carpit enim vires, et, hæc ut cera liqueſcit,
Excoquitur vitium, tum nititur acer et inſtat.
Vertitur intereà, et ſcelus expendiſſe merentem
Matres atque viri voces ad ſidera jactant.
Dum trahitur, curruque hæret reſupinus inani,
Radit iter lævum interior, ſubitoque priorem
Præterit, et ſuper hæc inimico pectore fatur:
Iſtic nunc, metuende, jace. Vetitoſque hymenæos
Sume, pater, fruſtraque animis elate ſuperbis.

. . . . . .

Dixit et a curru ſaltum dedit: Ocius omnes

Excipiunt plaufu, cœlum tonat omne tumultu;
Ipfe etiam eximiæ laudis cum virgine victor
Ibat ovans, humeroque Pelops infignis eburno.
Tunc verò exarfit juveni dolor offibus ingens,
Olli (fenfit enim fimulatâ mente locutam)
Nec latuêre doli, caput horum et cauffa malorum;
Tunc quaffans caput, hæc effundit pectore dicta;
Me (adfum qui feci) merui, nec deprecor, inquit,
Spargite me in fluctus. En! hæc promiffa fides eft.
I nunc, ingratis offer te, inrife, periclis:
His etiam inftruxi manibus, deceptus amore.
Nufquam tuta fides; varium et mutabile femper
Femina! fic fatus liquidas projecit in undas,
Æternam moriens famam, quæ maxima femper
Dicitur, æternumque tenet per fecula nomen.

Progné et Philomèle.

"Ineditos hos Centones Virgi-
"lianos," dit *Burmann*, "debemus
"Salmafiano et Leidenfi codici."

On connaît le poétique récit

du 6ième Livre des *Métamorphoses d'Ovide*, où Térée, époux de *Progné*, devient amoureux de sa belle-sœur Philomèle, l'emmène dans un antre, et abuse d'elle par la violence:—

. . . . . Nec te mandata parentis
Cum lacrymis movere piis, nec cura sororis,
Nec mea virginitas, nec conjugalia jura?
Omnia turbasti; pellex ego facta sororis.

Térée, furieux de ses reproches, lui coupe la langue, et puis:—

. . . . . *Vix ausim credere, fertur*
Sæpe suâ lacerum repetisse libidine corpus.

Progné, pour se venger de son époux, tue *Atys*, son fils, et lui en fait servir les membres dans un repas.

Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle. D'autres prétendent, avec Anacréon, que ce fut Progné qui fut métamorphosée en rossignol, et Philomèle en hirondelle.

Adſpice ut inſignis vacua atria luſtrat
Hirundo,
Vere novo mœſtis latè loca queſtibus implet,
Victum infelicem mœrens Philomela ſub
umbras
Affiduò reſonat cantu miſerabile carmen
Cauſſa mali tanti conjux, thalamique cruenti
Virginis os, notumque ferens quid femina
poſſit,
Hic crudelis amor, crudelis tu quoque mater,
Infelix puer, atque odium crudele tyranni,
Progeniem parvam curæque iræque coque-
bant,
Threicio regi cum jam ſecurus amorum
Conjugis infandæ inter deſerta ferarum
Fas omne abrumpit, pariterque loquentis ab ore
Occidit exanimis vox ipſa frigida lingua:
Haud impunè quidem, dementia cepit aman-
tem,
Pectore in adverſo ſævi monumenta doloris,
Fertque refertque ſoror crimenque et fata
tyranni,
Sanguis ineſt ſolitæ, poſtquam data copia
fandi,
Vulnera ſiccabat, coït in præcordia ſanguis:
Accipe, ait, vocem et ſævo ſic pectore fatur,
Heu! miſerande puer, nunc te fata impia
tangunt,
Regales inter menſas genitoris et ora,
Polluit ore dapes quidquid ſolamen humandi eſt,
Dum genitor nati morſu depaſcitur artus,
Et ſoror et conjux petierunt æthera pennis.

De Aleâ.

Ce Centon composé de cent douze vers, est fort ancien.

"Totam," dit Burmann, "in tabulâ calculis tesserisque ludendi rationem luculentissimè et elegantissimè exponit."

Saumaise et Sauterius (in *Palamede*, cap. 23, p. 75) louent aussi beaucoup cette pièce.

Artis opisque tuæ tua si mihi certe voluntas
Expediam dictis, donum exitiale Minervæ:
Tu, vatem, tu, Diva, mone. Nunc ipsa vocat res,
Et furiis agitatus amor, protentus in octo
Ipse dies agitat festos pro nomine tanto,
Effera vis animi numeros et nomina fecit.
Ossa minutatim fundo volvuntur in imo,
Mille nocendi artes. Varium et mutabile semper
Artificis scelus, atque improvida pectora turbat,
Per varios casus levium spectacula rerum
Intenti ludo exercent, rapiuntque ruuntque
Incerti quo fata ferant, atque ære sonoro

Insanire libet. Duris dolor ossibus ardet.
Omnibus extemplo magnum dat ferre talentum,
Qui vocat, adrectæ mentes, stupefactaque corda
Vota metu duplicant: tanta est victoria curæ!
Ergo ubi delapsæ missu, premit agmine turba,
Consilium quærens. Subitus tremor occupat artus.
Tunc certare odiis, multos alterna revisens
Ludit, et in solido rursus fortuna locavit.
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

. . . . . .

Visceribus miserorum atque inter pocula læti
Cantantes, lætique animos convivia curant.
Ecce autem elapsus genitor, quem miserat urgens
Unus natorum, longo post tempore venit.
Nunc hos, nunc illos aditus, omnemque pererrat
Undique circuitum, aditumque per avia quærit,
Verùm ubi nulla datur dextra exsuperare potestas,
Constitit in digitos, sed toto vertice supra
Obnixus latis humeris, et pectore duro,
Et super incumbens, furiis accensus et irâ,
Talia voce refert:
Quo, moriture, ruis, quæ te dementia ducit
Cede locis.

Talia fatus erat, preſſoque obmutuit ore.
Ille autem, cui fata parent, et Jupiter hoſtis
Deſerit inceptum, converſaque numina ſentit.
Poſtquam illum vitâ victor ſpoliavit et auro,
Tunc verò ardentes oculi, atque adtractus ab alto
Spiritus interdum gemitu, furor iraque mentem
Præcipitat, mœſtis latè loca queſtibus implet.
Multa gemens, ignominiam, plagaſque ſuperbi
Victoris caput et glauco velatus amictu,
Ardua tecta petit, rurſuſque ad limina nota
Victus abit, guttiſque humectat grandibus ora.

Judicium Paridis.

Mavortus eſt le nom placé en tête des vers qui ſuivent, dans un vieux manuſcrit collationné par *Saumaiſe*, vers qui ont été inſérés avec ce nom, dans quelques recueils de poéſies des anciens.

Pictus acu tunicas et barbara tegmina crurum[1]
Formoſi pecoris cuſtos formoſior ipſe,

[1] Aliter *Phrygia*. Viſis his *Paridis* braccis variegatis, ſive acu pictis, præcipuè exarciſſe Helenam tradit *Euripides*, in Cyclop. v. 181.

Fortè recenſebat numerum, ſub tegmine fagi,
Horreſcit viſu ſubito, et memorabile numen
Aut vidit, aut vidiſſe putat.. Quo tenditis? inquit,
Cælicolæ magni, pacemne hùc fertis an arma?
Ad quem tunc Juno ſupplex his vocibus uſu eſt:
O lux Dardaniæ, Trojanæ gloria gentis,
Quam dives pecoris, nivei quam lactis abundans,
Tam propriæ diſtenta ferent tibi lacte capellæ
Ubera, nec metas rerum, nec tempora pono;
Hæc tibi ſemper erunt, hîc inter flumina nota
Sponte ſuâ ſandix paſcentes veſtiet agnos;
Præterea ſceptrum dabitur, Trojane, quod optas.
Talibus orabat Juno. Tritonia Pallas
Orſa loqui, nimbo effulgens, et gorgone ſævâ:
Diſce, puer virtutem ex me, verumque laborem;
Militiam et grave Martis opus; ſit pectore in iſto
Vulnera dirigere, et calamos armare veneno.
Has inter voces, media inter talia verba,
Sic contrà eſt ingreſſa Venus, numen malè amicum,
Nuda genu, nudos cervix cui lactea crines
Corripit in nodum, roſea cervice refulſit,
Et vera inceſſu patuit Dea; at ille repentè
Obſtupuit, ſubitâque animum dulcedine movit;
Et mentem Venus ipſa dedit, decus enitet ore,

Exſultatque animis, et ſe cupit ante videri : [1]
Formoſi pecoris paſtor formoſior ipſe,
Adſpice nos tantùm ; Lacedemonioſque Hymenæos
Conjugio jungam ſtabili, propriamque dicabo
Reginam thalamis Phrygio ſervire marito.
Ille Deæ donis, ac tanto lætus honore,
Ultrò animos tollit dictis, ac talia fatur :
Jamjam nulla mora eſt, neque me ſententia vertit.
Do quodvis licet arma mihi, mortemque minentur,
Me tamen urit amor ; veniam, quocumque vocaris !
Tu modò promiſſis maneas. Ea verba locutus,
Vendidit hic auro patriam, dux fœmina facti.
Nec mora, continuò penetrat Lacedemona paſtor
Ledæamque Helenam Trojanas vexit ad arces,
Et ſi fata deum, ſi mens non læva fuiſſet,
Trojaque nunc ſtaret, Priamique arx alta maneret !

[1] *Ante* pro, a parte ante.

CÆLIUS SEDULIUS.

(Vers 430.)

IL y a eu deux auteurs du nom de *Sedulius*, le poète dont les vers ſuivent, et un évêque *Sedulius* qui floriſſait vers 720.

Le père *Labbe*[1] ſ'eſt longuement occupé de tous les deux, et *Bayle* a réſumé la diſſertation d'une façon critique, dans ſon Dictionnaire.

On croit que ce fut le Conſul *Rufius Aſterius* qui, après la mort du poète, mit en ordre, vers 496, ſes papiers diſperſés, et les publia.

Du Pin, dans ſa *Bibliothèque*, et

[1] De Scriptoribus Eccleſiaſt., t. 2. p. 330.

Baillet, dans ſes *Jugemens ſur les Poètes*, ont rapporté les éloges que l'on a donné à notre poète.

Tous les biographes parlent du *Carmen Paſchale* de *Sedulius*, mais on fait très rarement mention de ſon centon Virgilien, inſéré cependant dans ſes œuvres publiées à Rome en 1794, in folio, et dans la *Patrologie* de l'abbé *Migne*, tome 19, p. 774.

Dans ce Centon il n'a pas ſuivi ſtrictement les lois du genre, car il ajoute des mots, en change d'autres, et intercalle même des demi-vers qui ne ſe trouvent pas dans Virgile. Il importe néanmoins de citer ce petit poème, compoſé de cent-onze vers, et que l'on paſſe ſi généralement ſous ſilence.

Le docte *Uſſérius*, archevêque d'Armach, a prétendu que notre poète était auſſi l'auteur du *Collectaneum in Paulum*, autre eſpèce de

centon dont j'ai parlé à l'article de *Bellenden.*

Carmen de Incarnatione.

Omnipotens genitor tandem miſeratus ab alto,
Poſtquam cuncta dedit cælo conſtare ſereno,
Omnibus in terris divinum aſpirat amorem,
Semper honore pio nomen natique patriſque
Ornare et canere, paribuſque in regna vocari
Auſpiciis, hinc progeniem virtute futuram
Egregiam, et totum quæ legibus occupet orbem.
Virgo matura fuit, jam plenis nubilis annis
Cui gens a proavis ingens, nomenque decuſque:
Intemerata thoris talem ſe læta ferebat,
Caſta pudicitiam miro ſervabat amore.
Hinc ſe forma dei, cælo demiſſus ab alto,
Spiritus intus alit, caſto ſe corpore miſcet,
Ante tamen dubiam dictis ſolatur amicis:
Alma parens, mundi dominum paritura potentem,
Nam te digna manent generis cunabula ſancti,
Vade, ait, o felix nati pietate, quocumque vocaris,
Auſpiciis manifeſta novis, hic vertitur ordo,
Hujus in adventu fides, et fama perennis.

Dixerat, illa pavens, oculos ſuffuſa nitentes,
Suſpirans, imoque trahens a pectore vocem,
Virgo refert: Haud equidem tali me dignor honori,
Non opis eſt noſtræ, nec fas, nec conjugis unquam
Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.
Sed poſt juſſa Deûm, nihil quod dicta recuſam.

ANNE MUSNIER.

(13ème Siècle).

N Centon de cette époque, célèbre le ſouvenir d'un événement hiſtorique, encore populaire en Champagne, il y a quelques années, qui n'eſt rapporté ni par les hiſtoriens, ni par les érudits de ce pays.[1] Ce récit n'eſt conſervé que dans les *Eſſais ſur Paris*, de *Sainte-Foix*, et dans le *Traité de Nobleſſe d'André de la Roque.*

L'événement ſe paſſa dans la ville de Provins, vers 1175. Un com-

[1] Voir un article de Félix Bourquelot, au premier volume de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes.*

plot avait été tramé contre les jours du comte de Champagne, *Henri le Libéral.* Trois chevaliers attendaient dans le palais le moment favorable de le frapper. Une femme, *Anne Muſnier*, ſurprit les paroles qu'échangeaient entr'eux les conſpirateurs. Elle appelle le chef, ſous un prétexte quelconque, l'éloigne de ſes complices, et le frappe d'un poignard, avant qu'il ait pu ſonger à ſe défendre. Les deux autres accourent au bruit; elle les attaque, et, couverte de bleſſures, lutte avec les aſſaſſins. Enfin ils ſont arrêtés, et l'héroine ſauvée.

Notre Centon paraît remonter au commencement du treizième ſiècle; il eſt entièrement compoſé de verſets de l'Ancien et du Nouveau Teſtament.

Malgré l'abſence du rythme, on y trouve une forme éminemment poétique, et il conſtitue, dans ſon enſem-

ble, un petit drame plein de mouvement et de vie.

Canticum triumphale et gratiarum actionis ob incolumitatem Henrici Comitis, Annæ Musnieri benefacto servatam.

Ecce opus factum est in diebus nostris quod nemo credet cum narrabitur (*Habac.* i. 5).

Irati tres milites voluerunt insurgere in dominum suum, et occidere eum (*Esther* ii. 21).

Sedentes in insidiis in occultis quasi leo in speluncâ suâ (*Psalm* x. 9).

Erat autem mulier cui nomen Anna quæ noverat regere familiam et gubernare domum (*Job* x. 13).

Quæ cum intellexisset cogitationes eorum et curas diligentius pervidisset (*Esther* xii. 2).

Didicit quod conaretur in Henricum principem mittere manus, et quod ei certa mors impenderet, et confugit ad Dominum, pavens periculum quod imminebat (*Esther* xiv. 1).

Et ingressa oratorium suum et prosternens (*Judith* ix. 1).

Oravit ut dirigeret viam ejus et liberationis Principis (*Ibid.* xii. 8).

Dicens: Domine, adjuva me solitariam, et cujus præter te, nullus est auxiliator alius (*Esther* xiv. 3).

Memento, Domine, Comitis Henrici, et

omnis manſuetudinis ejus. Libera eum de manu conjuratorum, et erue me a timore meo (*Eſther* xiv. 19).

Quomodo enim potero ſuſtinere necem et interfectionem Principis mei (*Ibid.* viii. 6).

Tribue ſermonem compoſitum in ore meo, in conſpectu leonis, ut ipſe pereat, et cæteri qui ei conſentiunt (*Ibid.* xiv. 13).

Da mihi in animo conſtantiam ut contemnam illos, et virtutem ut evertam illos (*Judith* ix. 14).

Erit enim hoc memoriale nominis tui, cum manus fœminæ dejecerit illos (*Judith* ix. 15).

Evaginabo gladium meum; interficiat eos manus mea (*Ibid.* ix. 15).

Cumque ceſſaſſet clamare ad Dominum, ſurrexit de loco in quo jacebat proſtrata (*Ibid.* x. 1.)

Et accincto gladio ſubter ſagum (*Judic.* iii. 16).

Profecta eſt ad locum inſidiarum (*Joſue* viii. 9).

Ecce iſti diſcumbebant, comedentes et bibentes et quaſi feſtum diem celebrantes (1 *Reg.* xxx. 16).

Anna igitur dixit ad ducem conjuratorum: verbum ſecretum habeo ad te (*Judic.* iii. 19.)

Qui ſtatim ſurrexit et egreſſus eſt ad eam, relictis omnibus qui circa eum erant (*Judic.* iii. 19, 20).

Extenditque illa manum et tulit ſicam de dextro femore ſuo, infixitque eam in ventre

tam validè ut capulus ſequeretur ferrum in vulnere (*Judic.* iii. 21, 22).

Volvebatur ante pedes ejus, et jacebat exanimis et miſerabilis (*Judic.* v. 27).

Cumque inveniſſent ducem in ſanguine ſuo volutatum, decidit ſuper eos timor, et factus eſt clamor incomparabilis in medio civitatis (*Judith* xiv. 18).

Et accepit unuſquiſque vir arma ſua, et egreſſi ſunt cum grandi ſtrepitu et ululatu (*Ibid.* xiv. 7).

Et concurrerunt ad eam omnes, a minimo uſque ad maximum, quoniam ſperabant eam jam eſſe mortuam (*Ibid.* xiii. 15).

Et ſtatim conclamantes dixerunt: nuſquam talis res facta eſt (*Judic.* xix. 30).

Et non dimiſerunt tranſire quemquam; nullus conjuratorum evadere potuit (*Judic.* iii. 28, 29).

Dixit autem Anna ad omnem populum: audite me, fratres (*Judith* xiv. 1).

Laudate Dominum noſtrum Deum qui interfecit in manu meâ hoſtem Principis noſtri hâc die (*Ibid.* xvii. 18).

Hoſtis et inimicus peſſiſſimus iſte eſt, cujus crudelitas redundaſſet in populum (*Eſther* vi. 4).

Et narravit inſidias conjuratorum, principem jugulare cupientium (*Ibid.* vi. 2).

Et apprehenderunt eos alligandos in compedibus, et ſocios eorum in manicis ferreis, ut

fieret in eis judicum conſcriptum (*Pſalm* cxlix. 8, 9).

Univerſi autem adorantes dominum, dixerunt ad Annam : Benedixit te Deus in virtute tuâ, quia ad nihilum per te redegit inimicos noſtros, et machinationes peſſimas quas cogitaverunt contra Henricum, irritas fecit. (*Eſther* viii. 3).

Per manum fœminæ percuſſit illos Dominus Deus noſter (*Judith* xiii. 19).

Sic pereant omnes inimici Principis (*Judic.* v. 31).

Cum vero Anna moras faceret, ſollicitus erat maritus ejus (*Job.* x. 1).

Neſciebat enim quod factum fuerat, et anxiatus cœpit cogitare ſi quid ei adverſi acciduſſet.

Tunc præcurrentes quidam venerunt, et nunciaverunt ei univerſa quæ acciderant (1 *Maccab.* xvi. 21 ; iv. 26).

Quo audito abiit ad locum, non enim credebat eis (1 *Macc.* iv. 27).

Audiens autem videnſque Annam, impletus eſt ſtupore et extaſi, in eo quod contigerat illi (*Actæ Apoſt.* iii. 10).

Et dixit ei uxor : dextera Domini exaltavit me, dextera domini fecit virtutem (*Pſalm* cxvii. 17).

Non morietur Princeps, ſed vivet (*Ibid.*).

Henricus autem Comes, habitâ de illis quæſtione, confeſſos juſſit duci ad mortem (*Eſther* xiii. 3).

Sic nefarii homines, uno die ad inferos descendentes, reddiderunt patriæ pacem quam turbaverant (*Ibid.* xiii. 7).

Et quod gestum erat, Scriptum est in commentariis et rei memoria litteris tradita est (*Ibid.* xii. 4).

Eratque vir Annæ jucundus, et gaudium hujus victoriæ celebravit cum illâ (*Judith* xvi. 24).

Parentibus autem ejus nova lux oriri visa est, gaudium, honor et tripudium (*Esther* viii. 16).[1]

Et benedixerunt eam omnes, unâ voce dicentes: Tu gloria nostra, tu lætitia viri tui, tu honorificentia populi tui (*Judith* xv. 10).

Et in domo Principis magna eris, et nomen tuum nominabitur in totâ terrâ (*Ibid.* xi. 21).

[1] Notre héroïne fut anoblie pour son action.

HIERONYMO MARIPETRO.

(1538.)

OMME plusieurs ont cru que la *Laure* de *Pétrarque* (appelé à Rome en 1341 pour y recevoir la couronne de Poète Lauréat), n'était qu'une fiction poétique, le frère mineur *Jérôme Maripetro* se mit en tête qu'il pouvait bien se hasarder à appliquer cette fiction à la Religion, et il composa son *Pétrarque Spirituel* que *François Marcolini* publia à Venise en 1536, sous le titre de :—

" Il Petrarca Spirituale; Sonnetti
" et Canzoni de Messer Francesco
" Petrarcha divenuto theologo et
" spirituale per gratia di Dio, et

" ſtudio di frate Maripetro Minori-
" tano."[1]

Il y eut un grand nombre d'éditions de ce livre, dont la plus correcte eſt, dit-on, celle de 1587.

L'auteur met le nom de la Vierge ou de Jéſus Chriſt, au lieu de celui de Laure, et opère quelques autres légers changements.

Toutefois le commencement des ſonnets et des *Canzoni*, reſte le même que dans l'original; c'eſt le corps de la pièce, ſi je puis m'exprimer ainſi, qu'il centoniſe, en appliquant aux ſentiments religieux, l'amour mondain de *Pétrarque*,

Maripetro ſuppoſe que ſe pro-

[1] *Fournier* nous apprend, dans ſa *Bibliographie*, que l'édition de Veniſe in 4°, 1536, eſt connue ſous le nom de *Pétrarque Retourné*. La réimpreſſion de Veniſe, in 8°, 1545, a inſéré un ſonnet adreſſé à l'auteur par *Pierius Valerianus*. Au revers du portrait de Pétrarque qui orne cette édition, ſe trouve une autre gravure repréſentant le frère *Jérôme Maripetro* en converſation avec *Pétrarque*, au milieu d'un bois, au pied d'une colline au haut de laquelle on voit une égliſe.

menant ſous l'ombrage d'un bois épais, il apperçoit l'ombre de l'amoureux de Laure :—" Que fais-tu en " ce lieu ſolitaire ?" lui demande-t-il. " J'y ſuis relégué par la Juſtice di- " vine," répond Pétrarque, " à cauſe " de mes ſonnets." Le religieux s'étonne de cela, " Car," réplique-t-il, " j'ai toujours compris que, ſous le " voile de *Laure*, vous avez voulu " figurer la ſageſſe.—Plût à Dieu!" dit *Pétrarque*, qui explique comment Dieu lui pardonnera ſi quelqu'un veut entreprendre de tourner ſes ſonnets trop libres, èn chants à la louange de la Sageſſe et de la Bonté infinie, ce que le frère *Maripetro* conſent à faire.[1]

Cette converſation occupe ſept feuillets dans l'édition de 1545, et elle

[1] Che fai tu hora coſi ſolitario in queſto heremo ?— Son qui rilegato dalla divina Juſtitia infino attanto che ſia ritrattata l'opera de gli amoroſi mei Sonnetti et Canzoni, &c.

eſt intitulée : "Dialogo di fratre " Hieronymo Maripetro Venetiano " del ſacro ordine de Minori oſſer- " vanza, al Petrarcha ſuo theologo et " ſpirituali introduttivo collocutori " Maripetro et Petrarcha."

On trouve quelquefois à la fin, et quelquefois au commencement du volume, ſelon les éditions, un autre court dialogue entre Pétrarque et un critique, où l'on voit que Maripetro avait une très haute idée de ſon travail.

Crit.

. . . Dimmi, ond' hai racolto
Spirto di ſi gioconde rime et metro ?

Petrarc.

Merce del dotto et ſagio Maripetro
Che d'amor vano, et grave error m' ha ſciolto.

Crit.

Dunque la tua ſoave et dolce lyra
Piu Laura non riſona ?

Petrarc.

Non gia certo.

Crit.

Che poi ?

Petrarc.

Il ſommo ben, che mi da vita.

Crit.

Felice tu, che impreſa ſi delira
Laſciaſti, et hai a' Chriſto il canto offerto,
Onde fia eterna tua Muſa gradita.

Au commencement des Canzoni, il y a une introduction de plus de vingt feuillets, diviſée en dix chapitres, dont le but eſt de démontrer que la mélodie des poètes, lorſqu'elle ſ'emploie à chanter des cantiques ſpirituels, peut vivement exciter à l'amour divin, et que *Pétrarque* peut aſpirer à la vie des Bienheureux, après que ſes chants auront été changés en hymnes à Jéſus Chriſt.

Le Pétrarque Spirituel étant un volume aſſez rare, j'en donnerai pluſieurs extraits.

Sonnetto VII.

La gola, e 'l ſonno et l' otioſe piume
Hanno del mondo ogni vertu ſbandita;
Peroche l' alma Carita è ſmarrita;
Ch' è ver principio d'ogni buon coſtume.
Non puo del ciel alcun benigno lume
Senza di lei informar l' humana vita:
Onde, ſi coma inſano, l' huom s' addite,
Che vuol far l' Helicona naſcer fiume,
Ne penſa e ſa che vano è 'l lauro e 'l mirto;
Et de Minerva ogni philoſophia,
Se virtu tanta non ſia prima inteſa,
Queſta ci moſtra de ben far la via,
Da queſta ingagliardito è L' human ſpirto,
Per queſta faſſi ogni alta e giuſta impreſa.

Sonnetto CLVII.

Una candida cerva, che per l' herba
E volta in fuga con duo corna d' oro
E queſta vita; che qual verde alloro
Appar in viſta, et corre a morte acerba.
Sciocca è, ne vede la gente ſoperba,
Quanto ſia breve ogni noſtro lavoro.
Cieco l' avaro ch' in cercar theſoro,
L'affanno col diletto diſacerba.
Quanti e l' eburneo collo hebbero intorno
Collane di diamanti et di topaci;
A quai gran gloria tal ornato parve,
Ma quella toſto nel piu lieto giorno,

Quando eran per error contenti et ſaci,
Per l' improviſa morte al tutto ſparve.

Sonnetto CLVIII.

Se queſta è vita eterna, veder Dio
Ne piu ſi brama, ne bramar piu lice,
Et ciaſcun vole, et cerca eſſer felice,
Perche tanto mi piacer il viver mio?
Queſto è commun error, ſe ben vegg 'io
Che l' occhio infermo il ver al cor non dice,
Però di Dio la figlia Beatrice
Spiace a l' intento altrove human deſio.
Veggio da noſtra vita il fuggir ratto
Verſo la morte, et s' alcun molto vive,
Il mal è molto piu, che 'l ben ch' acquiſta,
Pur l' huomo avezzo al guſto, al viſo e al tatto
Queſte humane delicie, di ben prive,
Apprezza piu, per la preſente viſta.

Canzone V.[1]

O glorioſa in ciel beata e bella
Vergine, che di noſtra humanitate
Copriſti gia, non come l' altre carca
Di colpe, quel ch' aperſe a noi le ſtrade
Del ciel, nato di te, humil' ancella;
Onde al ſuo regno di qua giu ſi varca;
Ecco novellamente alla tua barca,

[1] Après les *Sonnetti*, au nombre de 317, viennent les *Canzoni*, Maripetro ayant ſuivi régulièrement l'ordre des uns et des autres dans ſes centons.

Voltando al cieco mondo hormai le ſpalle,
Per gir a miglior porto,
Ricorre l' alma mia per ver conforto
Lo qual ſpero, che fuor di queſta valle
Ove 'l camin è fatto oſcuro e torto,
La condurrà, de lacci antichi ſciolta;
Per dritiſſimo calle
Al verace oriente ov' ella è volta.

Canzone XVI.

Volgendo gli occhi al vago tuo colore
Col qual vergine allegri quella gente,
Che nel ciel ſcòrgi ſi benignamente,
Et d' amor novo a tutti infiammi il core,
In tanto ne la mia mente s' alberga
Il grato aſpetto e di pietate il dono,
Ch' ogni fatica mi ſi fa ſoave,
Et dolce il bel ſervigio dov' io ſono.
Coſi ti prego anchor, o ſacra Verga
Fiorita di Gieſſè, non ti fia grave
Del cor, converſo a te, tener la chiave;
Et far queſto tuo ſervo al fin contento,
Si, che pervenga al ciel con proſper vento,
Dove ti poſſa dar eterno honore.

Canzone XX.

Poi che per chiar deſtino
Ch' al ciel leva l' human deſio et voglia,
Vergine, a la mia mente affiſſa ſempre,
M' infiamma amor e invoglia

A darti lode ; inſegnami 'l camino,
Et col deſio le mie dime contempre
Il raggio tuo ; non che 'l cor mio ſi ſtempre
Di ſoverchia dolcezza com' io temo :
Ch' a tanta altezza il mio vigor non giunge :
Et pur m' infiamma e punge
L' affetto grande, ond' io pavento et tremo ;
Che, come avenir ſuole
L' intelletto riman di lumen ſcemo,
Manca la voce, mancan le parole,
A la preſentia di ſi chiaro ſole.

Maripetro, quoique le plus célèbre, à cauſe de ſon idée originalle, d'entre ceux qui ont fait des centons pris dans les œuvres de Pétrarque, n'eſt pas, à beaucoup près, le ſeul.

On cite encore *Filippo Maſſini*, *Giulio Bidelli* de Sienne, *Bernardino Tomitano*, *D. Romano Merighi*, abbé des Camaldules, *Vittoria Colonna*, *Bembo*.[1]

N'ayant pu me procurer les ouvrages de ces auteurs, je ne puis dire

[1] Quant à *Bembo*, la ſeule autorité que l'on ait, qu'il compoſa des centons, c'eſt *Ruſcelli*, qui l'avance dans ſon recueil de poéſie :—*Fiore delle rime da lui raccolte*.

s'il ſe ſont ſervi d'autres poètes encore, pour leurs centons.[1]

[1] Quoique *Pétrarque* ait eu l'honneur d'être, avec *Homère* et *Virgile*, la principale ſource où ont puiſé les centoniſtes, on a ſouvent trouvé deux objections graves à ſa poéſie. D'abord la monotonie inceſſante de ſes ſujets, et puis, le lit de Procruſte, comme l'a dit un Italien même, ſur lequel il a étendu ſa penſée. Si elle eſt trop longue pour la forme rigoureuſe du ſonnet, il faut abſolument qu'il la comprime dans l'eſpace voulu. Si, au contraire, elle n'eſt pas aſſez étoffée pour arriver au nombre de vers exigés, il eſt forcé de la délayer malgré lui.

JUSTE LIPSE.

1580.

CE ſavant naquit, en 1547, dans un des faubourgs de Bruxelles. A dix-huit ans il perdit ſon père et ſa mère. L'année ſuivante il publia ſon premier ouvrage, qu'il dédia au célèbre Cardinal *de Granvelle*. Ce prélat appela le jeune homme à Rome, et l'admit dans ſon intimité. Il mourut au lieu de ſa naiſſance, à l'âge de 59 ans, après avoir beaucoup voyagé en Europe.

Son ouvrage : *Politica, ſive Civilis Doctrinæ libri ſex*, eſt un centon auquel il n'a ajouté que des particules et des conjonctions.

Dans la préface de ce livre curieux, Lipſius dit qu'il eſt peu ſatisfait de ce qui a été écrit ſur ce ſujet, même par *Machiavel* "qui nimis ſæpe aber-" ravit a regiâ viâ virtutis et honoris." En conſéquence il a voulu examiner la queſtion, mais en adoptant une méthode nouvelle, celle de prendre toutes ſes phraſes dans les auteurs anciens. Celui-la ſeulement ajoute-t-il, qui aura eſſayé ce genre de compoſition, en comprendra toute la difficulté. " Hoc totum quam ar-" duum, in arduâ iſtâ materiâ, mihi " fuerit, fruſtrà dixerim apud non " expertum."

Ceux qui le blâmeraient de n'avoir compoſé cet ouvrage que de centons, dit-il, n'ont qu'à voir les grands poètes qui jadis et encore aujourd'hui ſe ſont amuſés de cette façon : " Conſulant poetas qui olim et nunc " ſic luſerunt."

Dans une note du premier cha-

pitre, il ſe compare à un architecte qui emploie les pierres et le bois qu'on lui fournit, mais auquel appartient entièrement la conſtruction et la forme de l'édifice. La toile d'araignée n'eſt pas meilleure parceque l'inſecte en prend la matière en lui-même, et le traité *Politicorum* n'en eſt pas moins eſtimable, parcequ'imitant les abeilles, nous avons, dit-il, recueilli ailleurs les éléments matériels de notre travail.

Voſſius, en parlant de cet ouvrage, dit aſſez ingénieuſement : " Nolo hic " taxare qui ex aliorum fontibus et " fluviis derivant, aut qui pugnum " aliorum in palmam extendunt, aut " vice verſâ, palmam in pugnum " contrahunt."

L'enſemble des ſix livres eſt pris dans Cicéron, Tacite, Quintilien, Plutarque, Saluſte, Quinte-Curſe, Suétone, Tite-Live, &c.

Cette vaſte compilation fut publiée

pour la première fois à Leyde, en 1589, in 8°. et in 4°.

Montaigne en parle avec éloge, montrant ainſi ſa reconnaiſſance, car *Juſte Lipſe*, qui entretenait avec lui une correſpondance littéraire, lui envoya ſon livre, en lui écrivant : *O tui ſimilis mihi lector ſit !*

Cet ouvrage était dans l'eſprit du temps, car il fut ſouvent traduit et commenté.

Aubert Le Mire, ſavant bibliothécaire de la ville d'Anvers, nous a laiſſé une vie de *Juſte Lipſe*, ſon ami. On en trouve d'aſſez nombreux extraits dans les *Soirées Littéraires* de *Coupé*.

Juſte Lipſe forma, avec *Caſaubon* et *Joſeph Scaliger*, le fameux triumvirat littéraire de la fin du ſeizième ſiècle.

DANIEL HEINSIUS.

[1600.]

CE célèbre philologue flamand naquit à Gand en 1580.

Encore tout jeune, il voyagea en Angleterre et en Hollande avec ſon père, obligé de quitter ſa patrie, à cauſe de ſes croyances Calviniſtes.

Dès l'âge de dix-huit ans, il profeſſa le grec à l'Univerſité de Leyde. Ce fut là qu'il rencontra *Joſeph Scaliger*, dont il devint le diſciple.

Il s'acquit une ſi grande réputation dans la littérature, que la République de Veniſe le nomma Chevalier de Saint Marc. Il fut appelé au poſte d'hiſtoriographe de Suède, à

trente-huit ans, par Guſtave Adolphe, qui le preſſa inſtamment d'aller s'établir à ſa cour.

Daniel Heinſius eſt peut-être le premier ſavant qui ait eut l'idée d'un Encyclopédie. Il en parle beaucoup dans différents endroits de ſes ouvrages, et choſe curieuſe, cette idée reçut un commencement d'exécution dans ſa patrie, plus de cent ans avant l'Encyclopédie de *Diderot*.

Les premiers profeſſeurs de la célèbre Univerſité de Douai ſe diſtribuèrent toute l'économie des ſciences, pour en compoſer un vaſte travail d'enſemble, et il ſortit de leurs mains plus de cent volumes in folio manuſcrits, que M. de Paulmy avait dans ſa Bibliothèque.[1]

" Heinſius," dit Lemaire,[2] dans la 1ière note ſur le centon d'Auſone, " quoque tentavit hoc genus poema-

[1] Soirées Littéraires de L. Coupé, t. ii. p. 23.
[2] Collection des Claſſiques latins.

" tis, ſed non ita feliciter, meo
" quidem judicio."

Je penſe que bien des perſonnes trouveront ce jugement ſévère; ſans égaler Auſone, on peut compoſer d'agréables Centons.

Ad Dominicum Baudium qui, præter expectationem, prole ab ancillâ eſt donatus.

Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ,
Pauca meo Gallo, ſed quæ legat ipſa Lycoris,
Expediam dictis. Si quid mea carmina poſſunt,
Muſa, mihi cauſas memora, quo numine læſo,
Inſignem pietate virum, tot adire labores
Impulerit, Trojæ et patriæ communis Erynnis.

. . . . . .

Creſſa genus Pholoe, (longa eſt injuria, longæ
Ambages) non illa colo calathiſve Minervæ
Fœmineas aſſueta manus, nova pectore verſat
Bellatrix, audetque viris concurrere virgo.
Stabant orantes primi tranſmittere curſum,
Connubiis arviſque novis operata juventus.
Illa ſolo fixos oculos averſa tenebat;
Et ferrugineâ ſubvectat corpora cymbâ.
Tros Rutuluſve fuat, nunc hos, nunc accipit illos;

Nuda genu; laxis laterum compagibus omnes
Deponunt animos, nil magnæ laudis egentes.
Quem telo primùm, quem poſtremùm, aſpera virgo,
Dejicis? incedunt victæ longo ordine gentes,
Quam multa in ſylvis avium ſe millia condunt.
Advenit qui veſtra dies muliebribus armis
Verba redargueret, juvenes, fortiſſima fruſtrà
Pectora (Dii talem terris avertite peſtem!)
Hæc dum Dardanio Æneæ miranda videntur,
Se quoque principibus permiſtum agnovit Achivis.
Olli ſerva datur, Veneris juſtiſſima cura,
Per tot ducta viros, immani corpore, priſtis
Tithoni prima quot abeſt ab origine Cæſar.
Connubium vocat; hoc prætexit nomine culpam.
Heu! quid agat? . . . . . .
. . . . Notumque furens quid fœmina poſſit!
Ergo iter inceptum peragunt. Fortiſſimus heros
Optatos dedit amplexus; quem candida Maia
Voce vocat, ſubitâque animum dulcedine movit;
Fortunati ambo. Riſit pater optimus olli,
Componens manibuſque manus, atque oribus ora.
Nec ſopor illud erat: potuit quæ plurima virtus
Eſſe, fuit. Feſſos quatit æger anhelitus artus,

Nec mora, nec requies . . .
Teutonico ſoliti ritu torquere cateias,[1]
Succedunt ſervantque vices: amor omnibus idem;
Idem amor exitio eſt pecori pecoriſque magiſtro.
Heic noctem ludo ducunt, et pocula læti,
Indulgent vino, et vertunt crateras ahenos.
At regina, gravi jamdudùm ſaucia curâ,
Vulnus alit venis, docuit poſt exitus ingens.
Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit. Ingeminant curæ, rurſuſque reſurgens
Poſtquam omnis longè comitum proceſſerat ordo,
Fit ſtrepitus tectis; ferit aurea ſidera clamor;
Ter revoluta thoro eſt. Non heic te carmine ficto,
Atque per ambages et longa exorſa tenebo;
Matri longa decem tulerunt faſtidia menſes.
Caſta fave Lucina, tuis heic omnia plena
Muneribus. Quæ ſit rebus fortuna videtis.
Inſonuêre cavæ, gemitumque dedêre cavernæ.
Jam nova progenies, cui non riſêre parentes,
(Haud ignota loquor), cœlo dimittitur alto.
Dic mihi, Damœta, cujus pecus? Ocyus omnes
Diffugimus viſu exſangues; it triſtis arator
Omnis, et agricola, veluti qui ſentibus anguem

[1] Genus teli miſſilis.

Preſſit humi nitens, tumidum quem bruma tegebat,
Defenſi tenebris, et dono noctis opacæ.
Cauſa latet; preſſa eſt inſignis gloria facti.
Obſtupuit viſu Æneas, longèque recuſat,
Arrectæque horrore comæ. Nec jam amplius haſtæ
Credere, nec telis occurrere virginis audet:
Atque opere in medio defixa reliquit aratra,
Sermonum memor et promiſſi muneris, heros.
Nec ſpes libertatis erat, nec cura peculî.
Nate dea, quæ nunc animo ſententia ſurgit?
Nuſquam tuta fides; tu poſt carecta latebas.
Ne dubita, nam vera vides, mirabile donum,
Qualia nunc hominum producit corpora tellus.
Non equidem invideo, nec tecum talia geſſi,
Omnia tuta timens. Non omnia poſſumus omnes.
Accipe, daque fidem, duri ſolatia luctûs,
Ni refugis pacem æternam, pactoſque hymenæos,
Adſit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno!
Sparge marite nuces, nihil heic niſi carmina deſunt.

. . . . . .

JACOBUS EYNDIUS ab HAEMSTEDE.

(1611).

JACQUES van den Eynde, ſeigneur de Haemſtede, naquit à Delft vers 1575. Il fut d'abord capitaine d'un régiment d'infanterie au ſervice du Stadhouder Maurice de Naſſau. Rentré dans la vie privée, il cultiva avec ſuccès la poéſie latine, et les *Jacobi Eyndii Poemata*, furent publiés à Leyde, in 4°, en 1611.

Il mourut dans ſon château de Haemſtede, en 1614.[1] *Paquot*, dans

[1] Il ne laiſſa point de poſtérité quoiqu'il ſe fut marié en 1609 à *Claire Van Raephorſt*, qui apporta la ſeigneurie de Haemſtede (village de l'île de Schouwen, en Zélande) à notre auteur, en l'épouſant.

ſes *Mémoires Littéraires*, &c. penſe qu'il était petit-fils de Jacques van den Eynde, qui avait été Penſionnaire de Hollande, et qui mourut en priſon à Bruxelles, en 1569, accuſé d'avoir favoriſé les rebelles; mais ſa mémoire fut réhabilitée.

Dans ſa " Diſſertatio Academica " de Poetis," in 4°, *Olaüs Borrichius* dit, en parlant de notre poète: " Fa- " verunt et Muſæ Jacobo Eyndio, " centurioni Batavo; non parùm gra- " tiæ habet; venuſtiores elegi, nec " adeò in nugis nugatur."

Cento Virgilianus,
ſive
Hymnus pro arcis Haemſtedæ, ipſo Salvatoris noſtro natalitio profeſto, felici inauguratione.

JAM nova progenies cœlo dimittitur alto,
Et glacialis hiems aquilonibus adſperat undas;
Jamque dies, ni fallor, adeſt, quem ſemper acerbum

Semper honoratum pro tempore fecimus : at tu
Sis bonus, ô, felixque tuis hominumque Deûmque
O formoſe puer, ſemper miſerate labores,
Proxima Circææ[1] raduntur littora terræ ;
Et tandem antiquis, qua ſe ſubducere colles
Incipiunt, mollique jugum dimittere clivo
Provehimur portu, terræque allabimur oris ;
Et quos Oceano proprior Mavortius Hæmon[2]
Compoſuit legeſque dedit ; ubi ponere ſedes,
Adſis, ô, placiduſque juves, da mœnia feſſis,
Et genus ; et votis hîc nunc adſueſce vocari,
Undè domo, patriis acer ex oſſibus ultor
Vittys,[3] et ſacra redimitus tempora lauro,
Agmen agens equitum, et *Florentis*[4] ære catervas,
Ingreditur victor ; cui belli[5] inſigne ſuperbum,

[1] "*Zirczee*, Zelandiæ oppidum cujus originationem nominis quidam ab ipsâ *Circe* petere non dubitat."—Voir *Républiques des Champs Elyſées, ou Monde Ancien*, par De Grave, t. i. p. 198.

[2] *Hæmon* ſive *Haiman* (quod nomen hodieque in uſu apud Zelandos) arcis Haemſtedæ conditor primus.

[3] De Witte de Haemſtade, inveſtitus anno 1299.

[4] Nam comitis Hollandiæ Florentii quinti nothus fuit, poſt obitum patris, geminâ præſertim victoriâ nobilis, circa annum 1304.

[5] Preferens Leonem Rubrum, vetus Hollandiæ Comitum inſigne.

Jam pridem reſides populos, deſuetaque bello
Agmina in arma vocat, ſubitò turbante tumultu;
Et duo rapta manu diverſo ex hoſte tropæa
Ferre ſui dederat monumentum fama per urbes,
Si qua fata ſinant Comitum[1] quantum inſtar in illo eſt!
Hæc loca vi quondam pietate inſignis et armis
Contentus, latè jam tum ditione premebat
Debita, caſuraſque inimicis ignibus arces.[2]
Ergo eadem mea regna videns, volventibus annis,
Et recidiva manu, propius res adſpice noſtras,
Da deindè auxilium pater, atque hæc omina firma,
Venit ſumma dies ſtatuit quæ maxima ſemper.
Clara Deûm ſoboles, magnum Jovis incrementum
Naſcere; præque diem veniens age Lucifer almum.
Incipe parve puer riſu cognoſcere matrem,
Et nos, et tua dexter adi, in deſerta ſine ullis
Hoſpitiis, raris habitata mapalia tectis:
Pauperis et tugurî congeſtum ceſpite culmen,
Nec te pœniteat pecoris, domus alta ſuperbis

[1] Ex nobiliſſimâ Comitum Hollandiæ familiâ matre quoque nobili ex generoſa *Heuſdanorum* ſtirpe. Vide *Scriveriana.*

[2] Conflagravit arx, anno 1525.

Si non ingentem totis vomit ædibus undam;
Ipſa tibi blandos fundent cunabula flores,
Devolat, et ſupra caput, æthere lapſa per umbras,
Stella facem ducens, multâ cum luce cucurrit,
. . . . . .
Eſtque animis pronis furor additus; indè lupi ceu
Raptores, atrâ in nebulâ, rapiuntque feruntque;
Plurima perque vias ſternuntur inertia paſſim
Corpora; lamentis, et fœmineo ululatu,
Tecta fremunt crebris, lavit ater corpora ſanguis,
Continuò auditæ voces, vagitus et ingens;
Corpora gnatorum ante oculos atque ora parentum,
Et terram tabo maculant, et ab ubere raptos
Abſtulit atra dies et funere merſit acerbo:
Sed pater omnipotens procedere longiùs iras
Et ſævire animis, en, illum haud paſſus acerbis,
Infit, eo dicente deûm domus alta ſileſcit;
Gnate, meæ vires, mea magna potentia ſolus,
Te veniente die, te, ni mea cura reſiſtat,
Jam flammæ tulerint, inimicus et hauſerit enſis.
Quin fugis hinc præceps, dùm præcipitare poteſtas,
Nuſquam abero, et tutum gens fortunata Canopi
Excipiet gaudente polo; poſt fata tyranni

Difficileſque obitus patrio te limine ſiſtam,
Gnate, licet triſtes animo deponere curas.
Dixerat, et ſpiſſis noctis ſe condidit umbris,
Haud ſecus ac juſſi faciunt, aurora rubebat,
It portis, jubare exorto, per tela per hoſtes,
Nulli viſa cito decurrit tramite virgo,
Diva parens generis, tardique agitator aſelli,
Niſus amore pio pueri, imperioque deorum.
Ex illo celebratus honos, letique minores
Servavêre diem, ſolemneſque ordine pompas.
Salve, vera Jovis proles, decus addite divis,
Da facilem curſum, atque audacibus annue cœptis.
Te duce, ſi qua manent opera interrupta minæque
Murorum ingentes, tecto et concludere ſulco,
Molirique arcem, et vaſtâ convulſa ruinâ
Jungere caſtra paro, veterum monumenta virorum,
Hoſpitium antiquum revocato a ſanguine Teucri,
Da pater augurium, atque animis, et te quoque dignum
Finge Deo, rebuſque veni non aſper egenis.

Ce centon difficile à rencontrer, ſe trouve à la fin du *Liber Nugarum* que *Eyndius* adreſſa à ſon ami *Pierre*

Scriverius, et qui eſt compoſé de neuf pièces poétiques, intitulées : *Joci funebres in obitus aliquot animalium.*[1]

[1] Ce *Liber Nugarum* a été inſéré dans l'opuſcule de *Daniel Heinſius* : " Diſſertatio Epiſtolica an viro lite-" rato ducenda ſit uxor, et qualis, item alia amœniora " opuſcula," &c.—Lugd. Batav. 1618, in 18°. Peu commun.

GUILLAUME BELLENDEN.

(1605.)

CE célèbre publiciſte Anglais paſſa une grande partie de ſa vie à Paris, où il publia ſes ouvrages, dont le principal a pour titre :—*De Tribus Luminaribus Romanorum*, giganteſque centon qui ne fut publié qu'après la mort de *Bellenden*, par ſon fils qui ſe compare à Jupiter, ſauvant la vie à Bacchus :—" Ut fabula eſt Bacchi " numen ex Semele extinctâ patris " ope prodiiſſe ; ego hunc cariſſimum " fœtum ex demortui patris quaſi " tumuli eductum, in lucem publicis " omnium ſtudiis expoſui."

Les 824 pages in folio de l'édition de 1634, renferment, en ſeize livres, une hiſtoire Romaine, depuis Romulus juſqu'à l'avénement de Céſar Auguſte; le tout entremêlé de lettres de Cicéron et de la correſpondance de ſes amis. Le récit tout entier eſt extrait des œuvres diverſes de l'orateur Romain, et le compilateur a ſoin d'inſcrire en marge les ouvrages dont les paſſages ſont tirés.

Bellenden de ſon vivant, avait publié le *Ciceronis Princeps* formant vingt quatre courts chapitres, extraits de ſon grand ouvrage en 16 livres, ainſi qu'il l'annonce lui même dans ſa préface. Cicéron, nous y dit-il, compoſa ſix livres *De Republicâ*, et cinq livres *De Legibus*. Peu de choſes ont échappé au temps, de ces

[1] Ciceronis Princeps, rationes et conſilia bene gerendi, formandique imperii ex iis repetita quæ ex Ciceronianis defluxêre fontibus, in Libris XVI. de ſtatu rerum Romanorum, qui nondùm lucem acceperunt.
Cet ouvrage eſt dédié à *Henri*, Prince de Galles.

travaux ſur l'art de régner ; toutefois il en reſte maintes traces dans ſes autres écrits :—

" Sparſa remanent veſtigia plu-
" rima legum, diſciplinæ, ſtatus rei-
" publicæ."

Il a voulu les raſſembler, en formant, de ces membres épars, un enſemble qui donne les idées de *Cicéron* ſur ce que nous regardons comme la ſcience de la politique.

Ce centon ſe compoſait de ſeize livres, ajoute-t-il, qu'il ſe promet de publier, et en attendant il en extrait ces vingt quatre chapitres.

Les titres des premiers chapitres de ce code des Princes, ſont :—

1°. De cauſâ atque origine vitæ civilis, juris, rerumpublicarum, civitatum, urbium.

2°. De præſtantiâ regalis imperii, cauſâ et origine regum atque legum.

3°. De difficultate regnandi, fundamentis et artibus Reipublicæ et Imperii.

4°. De Principis officio in genere, quæ eſt ſcire, quæ præſtare, cogitare debeat.

5°. De prudentiâ tenendâ in deliberationibus, consiliis et actionibus.

6°. De prudentiâ tenendâ in malis precavendis.

7°. De Cautionibus adhibendis in variis motuum et seditionum causis.

8°. De Principum moribus. Ut exemplo nocent aut prosunt, &c.

Voici la fin de ce chapitre 8 :—

" Multum itaque in exemplo est ; studiosè " enim plerique facta principum imitantur. " Ut cupiditatibus principum et vitiis infici " solet tota civitas, sic emendari et corrigi con- " tinentiâ. Quid est negotii continere eos " quibus præsis nisi ipse contineas, et maneat " gravis et constans disciplina ? Barbarorum " est in diem vivere ; tua consilia sempiternum " tempus spectare debent."

Chacune de ces phrases est empruntée à *Cicéron*.

Bayle, dans son dictionnaire, cite un travail semblable de marqueterie, composé par l'Evêque Ecossais *Sedulius*, vers 721, sous le titre de *Collectaneum, sive explanatio in omnes epistolas sancti Pauli.* Ce n'est qu'une

eſpèce de centon formé de divers extraits d'Origène, d'Euſèbe, de Saint Jérôme, &c. &c.

Quelques uns ont confondu cet évêque avec ſon homonyme le poète, auquel eſt conſacré un article dans notre volume.

JEAN LUCIENBERG.

(1576.)

CET auteur composa un centon très curieux, sous le titre de : " Inclyta " Æneis P. Virgilii Ma- " ronis poetarum optimi, in Regiam " Tragico-Comœdiam, servatis ubi- " que heroicis versibus, non minori " industriâ quam labore concinnè " redacta, &c. &c. Jam primùm " in luce edita a *Joanne Lucienbergio*, " Juris Candidato Francof. Mœn. " 1576, in 4°."

Ce volume est orné de jolies gravures sur bois.

Le drame, nous apprend l'auteur, comprend l'espace de trois jours.

Il eſt diviſé en dix actes où ſont repréſentées, en dialogues, toutes les aventures d'Enée, ſur terre et ſur mer : en un mot, c'eſt l'Enéide miſe en drame. Il ſe trouve un argument très détaillé en tête de chaque acte. Lucienberg a une ſi grande admiration pour ſon auteur, qu'il n'y a aucun ſujet poſſible, dit-il, dont on ne trouve les éléments dans les œuvres de ce poète :—" Nihil in " humanis caſibus ſeu lugubre illud " ſit, ſive lætum, quod ſapiens Vir- " gilius divino hoc poemate non " complexus ſit."

La pièce s'ouvre par l'avertiſſement que donne *Laocoon* de ſe défier des préſents des Grecs. Tandiſ-qu'il lance un dard contre le Cheval de Bois, on amène *Sinon* que l'on a arrêté, le ſoupçonnant d'être un eſpion. Le priſonnier eſt conduit devant le Roi *Priam* qui l'interroge, et auquel il raconte ſon hiſtoire.

Pendant que Laocoon offre un ſacrifice aux Dieux, deux énormes ſerpents ſortent de la mer, et l'étouffe. Le chœur du peuple voit dans cet événement un augure malheureux et s'écrie :—

Laocoon meritas ſumit pro crimine pœnas.

Tymœtis engage les citoyens à introduire le cheval dans les murs de la ville, et comme on ſe prépare à exécuter ce projet, Priam vient annoncer la célébration d'une fête populaire à l'occaſion du ſiège levé par les Grecs.

. . . . . Feſtum celebrate faventes
O cives, ſummoque dies habeatur honore,
Qui primùm Danaûm ſumus obſidione levati.
Inſtaurate dapes, et vino pellite curas.

Cette première ſcène finit par la prédiction de *Caſſandre*, que Troie eſt condamnée à périr.

La ſeconde ſcène s'ouvre par le diſcours de *Sinon* excitant au carnage

les guerriers grecs, auxquels *Lacœna* a ouvert les portes de la ville.

Pandite nunc portas Graiis, immittite in urbem
Quos dudùm optavi, ac ardenti mente petivi.

Ménélas, Ajax, Ulyſſe, Calchas, Agamemnon, tâchent tour à tour, par leurs paroles énergiques, d'enflammer le courage de leurs ſoldats :—

Omnia deſtruite et diſpergite rudera Trojæ
In cahos antiquum.

Panthus cependant déplore cette deſtruction :—

Venit ſumma dies, et ineluctabile tempus
Dardaniæ, fuimus Troes, fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum . . . . .
. . . . Incenſâ Danaï dominantur in urbe.

Caſſandre eſt tuée et trainée par les rues. *Enée* fuit avec ſon père *Anchiſe* et ſa femme. Leurs dialogues. Enée perd ſa femme et l'appelle à grands cris. Le phantôme de *Creüſe* lui apparait et lui dit :—

O dulcis conjux, non hæc ſine numine Divûm
Eveniunt; nec te hinc comitem aſportare Creuſam
Fas, haud ille ſinit ſuperi regnator Olympi,
Longa tibi exilia et vaſtum maris æquor arandum.

Enée ſe ſoumet à ſa deſtinée et va préparer ſes vaiſſeaux. La troiſième ſcène eſt un entretien entre *Vénus* et *Jupiter*. La quatrième repréſente le départ des Troyens qu'*Anchiſe* encourage par ſes diſcours.

L'acte finit par la mort d'*Anchiſe*, auquel *Enée* fait donner la ſépulture :—

Defunctum ergò patrem, divinique oſſa parentis
Condemus terrâ, mœſtaſque ſacrabimus aras.

Au ſecond acte, *Enée* eſt arrivé à Carthage et raconte ſes aventures à *Didon*.

Cet acte, diviſé en ſept ſcènes, comprend la fin du premier livre de l'Enéide.

Le troisième expose l'amour de *Didon*, et sa mort.

La scène de l'orage et de la grotte est traité très sommairement, sans doute parceque ce drame fut composé, comme nous l'apprend l'auteur dans sa préface, pour l'amusement et l'instruction de deux jeunes princes dont il dirigeait l'éducation.

Dido.

Eheu! quam magno misceri murmure cœlum
Incipit! insequitur commista grandine nimbus.
Speluncam video, intrabo.

Æneas.

Quia perfurit æther
Proxima me spelunca teget; quid in imbribus
hîc sto?

Dans une scène suivante, *Mercure* vient engager *Enée* à hâter son départ de Carthage, le destin l'appelant en Italie :—

Nate dea, potes hoc sub casu ducere somnos?
Nec quæ circumstent te deindè pericula cernis,
Demens? . . . . . .

En rumpe moras, varium et mutabile ſemper
Fœmina, non unquam ſat habet rationis in irâ.

Les Grecs mettent à la voile. *Didon* apercoit leurs vaiſſeaux en mer, et ſ'écrie :—

. . . . . proh Juppiter ibit
Hic nunc, et noſtris illuſerit advena rebus !
. . . . . ite,
Ferte citi flammas, date vela, impellite ramos !
Quid loquor ! aut ubi ſum, quæ mentem inſania mutat ?

Sa ſœur *Anne* vient la conſoler, mais voyant qu'elle a réſolu de mourir, veut partager ſon ſort :—

Ibimus unà ambæ ! expecta !

Dido.

Moriemur inultæ !
Sed moriamur enim : ſic, ſic juvat ire ſub umbras !
Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, et noſtræ ſecum ferat omina mortis !

Le feu ayant été mis au bucher,

les flammes ſont apercues par les gens de la reine :—

Bicias.

Ignis in arce quis eſt ? properate extinguere flammas !

Phyllis.

Arx cremat omnis ! aquam, fontes et flumina ferte !

Barce.

Lymphas ferte citi, lymphas !

Philoponus.

Conſcendite tectum !

Barce.

Tollite reginam ! vah ! vah ! defendite ab igne !

(*Famuli extrahunt reginam.*)

Bicias.

Mortua regina eſt ! gladio ſibi pectore rupit !

Anna.

O mortem indignam ! Bicia, cunctus quia membris
Dilapſus calor, atque in ventos vita receſſit,
Intrò ferte, ut eam ſupremo ornemus honore !

Ainſi finit le troiſième acte, qui mène juſqu'à la fin du quatrième livre de l'Enéide.

Au quatrième acte, le lecteur aſſiſte aux courſes d'Enée, par terre et par mer, avant ſon arrivée en Italie. Nous trouverons au cinquième acte notre héros dans l'antre de la Sybille de *Cumes*, où les deſtinées de Rome lui ſont annoncées. Il deſcend aux Enfers. Arrivée en Italie.

Flectite iter, Socii, advertite proras,
Namque hîc ingentem viridique ex æquore lucum
Proſpicio, hîc ægros dapibus curabimus artus.

Le ſeptième livre de l'Enéide forme le ſujet du 6ième acte. *Enée* épouſe *Lavinia* fille du Roi Latinus. Guerre de *Turnus*.

Les quatre autres actes ſuivent le poème livre par livre, et le drame finit par l'acclamation d'Enée comme Roi.

Cloanthus, reliquorum nomine.

Gratamur, bone Rex, melioribus ista capesse
Auspiciis regna, Hesperia, tua gloria, terra,
Crescat, posteritasque tuum, serique nepotes
Nomen ad astra ferant: faciat te prole parentem
Quæ sine fine regat Latium, Lavinia conjux;
Principibusque suis longùm lætetur Iulus.

La population, tant troyenne que latine, accueille ces mots par de grandes clameurs d'allégresse :—

Æneam, Æneam regem gaudemus habere!

Enfin le Roi *Latinus* invite les principaux personnages au festin de noces :—

Intremus, lautâque hodiè sponsalia pompâ
Concelebramus, et hæc merito peragamus honore:
At vos interea juvenesque senesque, valete,
Fœmineumque decus; nostrisque plaudite rebus.

ETIENNE DE PLEURRE.

(1618.)

L'OUVRAGE de ce chanoine de Saint Victor, de Paris, dont je vais m'occuper, eſt approuvé par deux docteurs de la faculté de théologie, qui diſent, dans leur approbation, que l'auteur a fait des couronnes à Jéſus Chriſt et aux Saints Martyrs, de l'or de l'idole de Moloch. Ils font en outre remarquer qu'ils n'approuvent qu'à condition qu'on mettra à la tête du livre l'avertiſſement de l'auteur ſur les noms des divinités payennes auxquels, il eſt bien entendu, le chanoine donne une autre application figurée.

Ce poème, dont le titre ſuit, eſt

dédié à Henri de Gondi (ſic) Cardinal et Evêque de Paris :

" Æneis Sacra continens acta do-
" mini noſtri Jeſu Chriſti et primo-
" rum Martyrum qui paſſi ſunt tem-
" pore perſequutionis (ſic) ; Omnia
" Virgilio-centonibus conſcripta, col-
" lecta per Fr. Stephanum Pleur-
" reum, Pariſinum Canonicum re-
" gularem Abbatiæ Sancti Victoris,
" Pariſiis, apud Adrianum Taupinart,
" ad Inſigne Spheræ, 1618, in fol."

Un prologue d'une quarantaine de vers, commence ainſi :—

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas,
Magnus ab integro ſeclorum naſcitur ordo,
Tempore quo placida populos in pace regebat
Auguſtus Cæſar, &c.

Le poème ſ'ouvre par l'annonce de l'Archange Gabriel à Zacharie, que ſa femme Eliſabeth lui donnera un fils.

L'auteur paſſe enſuite au récit de

la naiſſance du Chriſt, et il ſuit pas à pas l'Evangile, depuis l'adoration des Mages juſqu'à l'aſcenſion de Jéſus.

Captura Chriſti.

Lævam cuncta cohors volat atri turbinis inſtar
In partem, globus ille virûm denſiſſimus urget.
Ipſe neque adverſos dignatur ſternere morti :
Improviſus aït : Coràm, quem quæritis adſum.
(Nam ſeſe oppoſuit) nec plura effatus ; at illi
Ut videre metu verſi, retròque ruentes
Diſceſſêre omnes, nec quiſquam ex agmine tanto
Audet adire virum, manibuſque inducere cæſtus.
Corripit hic (Petrus) ſubitâ trepidus formidine ferrum,
Circùm omnes famulûmque manus, præque omnibus unum
Hunc mucrone ferit, ferrumque ſub aure reliquit.
Filius huic contrà placido ſic reddidit ore ;
Parce pias ſcelerare manus, et inutile ferrum
Deponas, lethumque ſinas pro laude paciſci ;
Non tamen abſtinuit medicari cuſpidis ictum.

Fuga Discipulorum.

Aſt illum fidi æquales (ſibi quiſque timebat)
Deſeruêre omnes defeſſi morte ſub ægra,
Quis procul illi autem qui ſic comitatur euntem?
Sed nox atrâ caput triſti circumvolat umbrâ;
Quo res cumque cadent, quo vergat pondere lethum
Reſpicit ignarus rerum, ſed voce magiſtrum
Abnegat, inceptoque et ſedibus ſedet in iiſdem.
Fœmineæ ad ſonitum vocis veſtigia torſit.
Prodidit immemorem volucrûm ſub culmina cantus,
Tum pudor incendit vires, pronuſque magiſter
Reſpicit inſtantem tergo, cui mentem animumque
Luminibus tacitis dedit, et miſeratus amantem eſt.
Ille pedem referens, pectus percuſſit honeſtum,
Dimiſit lacrymas, &c, &c.

Chriſtus Crucem bajulat.

. . . . .

Et venit, adverſique infigitur arbore mali
Brachia protendens, pedibus per mutua nexis
(Horrendum dictu!) validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum; quis talia fando,

Temperet à lacrymis! Cruor hîc de ſtipite manat,
Armati circumſiſtunt, captivaque veſtis
Conſpectu in medio, dejectamque ærea ſortem
Accepit galea, quoniam ſors omnia verſat.

Le récit entier comprend vingt ſix pages de texte, et le pieux chanoine n'ayant pas encore épuiſé ſa verve par ce poème qui a dû lui coûter bien des jours de travail, commence enſuite une ſérie d'autres pièces dont Virgile fait également les frais. C'eſt d'abord le martyre de Saint Etienne lapidé, un abrégé de la vie et du martyre de St. Pierre et de St. Paul, une vie de St. André, de St. Jean l'Evangéliſte, de St. Clement, Pape, et d'un grand nombre d'autres ſaints et ſaintes.

Il termine par le récit de la mort des onze mille vierges, et l'enſemble de toutes ces pièces forme cent onze pages in fol°., c'eſt à dire plus de trois mille cinq cents vers-centons.

LES CAPILUPI.

(1540.)

LES cinq *Capilupi* furent tous poètes, et composérent des épigrammes, des odes, des élégies, des épîtres et des églogues. Leurs œuvres ont été réunies en un volume in 4°, de 394 pages.[1] Une introduction de Castalio nous apprend que Jules Capilupus avait rassemblé ces vers *suorum memoriæ gratiâ*, et y avait ajouté les siens, avec l'intention de dédier le tout au Duc de Mantoue, Vincent de Gonzague; mais que d'importantes affaires, et sa mauvaise

[1] *Capiluporum Carmina, sive Hippolyti, Lælii, Camilli, Alphonsi et Julii Carmina et Centones, ex editione Josephi Castalionis. Romæ*, 1590, *in 4°.*

ſanté l'empêchèrent d'exécuter ce projet, qu'il confia à *Caſtalio*, ſon intime ami.

En effet ce volume commence par la dédicace en centons, que *Jules* deſtinait au Duc. Lælio et Julio ont ſeuls compoſés des centons.

Bayle a dit du premier que la manière dont il ſe ſervait des expreſſions de *Virgile* pour repréſenter des choſes à quoi ce poète n'avait point penſé, ne peut être aſſez admirée, et que le centon qu'il fit contre les moines, eſt inimitable. Il ajoute que Julio, neveu de Lælio, avait pour ce genre de poéſie un talent qui ſurpaſſait celui de ſon oncle, ſi l'on en croit *Poſſevin*.

Selon *Ménage*, tous les centons de Lælio Capilupus, ſans exception et ſans retranchement, osèrent paraître à Rome même, ſous le Pontificat de Jules III. *Antoine Poſſevin*, depuis Jéſuite, en fut l'éditeur et les dédia à

Joachim du Bellay, neveu du Cardinal, et non au Cardinal lui-même, comme quelques uns l'ont avancé.

Fulvius Urſinus, alors très jeune, fit ajouter à l'édition, (qui ne porte ni lieu ni date) et en l'abſence de Poſſevin, le centon à la louange de Benoit Ægidius de Spolète.[1]

Baillet parle des quatre Capilupi comme étant frères, ce que *Bayle* lui reproche, et *Beuchot*, dans l'édition, in 8°, du Dictionnaire de *Bayle*, fait à ce ſujet l'obſervation ſuivante: " Comment ſe fait-il qu'après cette " critique, *La Monnoie*, dans ſes notes " ſur *Baillet*, N° 1300, ait toujours " parlé de *quatre frères*, ſans annon- " cer que Bayle ſe trompait." (?)

[1] Poſſevin a donné auſſi les centons de Capilupus, dans ſa *Bibliotheca Selecta, de Ratione Studiorum*, chap. 24. livre 17.

" Cette bibliothèque choiſie," dit *Niceron*, " abrège " le travail de l'étude à ceux qui veulent s'y appliquer, " en leur donnant une juſte idée des auteurs, et leur " épargnant l'ennui de lire pluſieurs livres qui ne mé- " ritent guère d'être lus. Elle leur enſeigne la manière " d'étudier et de travailler utilement et avec fruit."

Il me ſemble que ceci peut s'expliquer. Les quatre *Capilupi* nommés par *Bayle*, n'étaient point frères, il eſt vrai, *Julio* étant le neveu de *Lælio*; mais on paſſe ſous ſilence, *Alphonſe*, le quatrième frère, dont les poéſies ſont partie de l'édition de 1590.

Poſſevin me ſemble exagérer le mérite des centons des Capilupi, en les mettant au-deſſus de tous les autres, dans ſa dédicace à Joachim du Bellay; ce que je n'avance néanmoins qu'avec quelque défiance, car cette opinion a été adoptée par pluſieurs ſavants qui ſe ſont peut-être contentés de répéter le jugement de *Poſſevin*, ainſi que l'a fait *Baillet*.[1]

[1] L'abbé *Girolamo Ghilini* à reproduit les mêmes idées que *Poſſevin*, et à peu près dans les mêmes termes, dans ſon *Teatro d'Huomini Literati*, Venetiæ, 1547, in 4°. *Moréri* a fait la même choſe, et *Teiſſer*, dans ſes *Eloges des Hommes ſavants, tirés de l'Hiſtoire de M. de Thou*, a développé l'exagération: "Lælio Capilupo," dit-il, "ſe joue ſi heureuſement des vers de Virgile, "qu'il a en cela effacé la gloire d'*Auſone*, de *Proba Fal-*

Le jugement de Tiraboſchi eſt beaucoup plus modéré, et auſſi plus juſte : " De tous les poètes Man-" touans modernes," dit-il, " les " deux frères *Lælio* et *Hippolyte Ca-* " *pilupi* acquirent la plus haute re-" nommée dans cet art. On peut " leur adjoindre leur frère *Camille.* " Lælio, l'aîné, avait une facilité ex-" traordinaire pour compoſer des " centons Virgiliens. Tous occu-" pèrent des poſtes élevés."

M. Aignan,[1] dans l'introduction du *Stratagème*, de *Camille*, fait men-

" *conia* et d'autres qui ſe ſont exercés ſur le même ſujet. " Tous les ſavants tombent d'accord que Lælio a ſur-" paſſé de bien loin tous les autres qui ont entrepris " d'écrire en centons, avant lui, et que ceux qu'il a " donnés au public, ſont compoſés avec tant d'art et " d'induſtrie, qu'il ſemble plutôt qu'ils ſoient l'ouvrage " de Capilupus, qu'un amas des diverſes pièces des œuvres " d'autrui. C'eſt pourquoi un poète Italien dit, s'adreſ-" ſant à la ville de Mantoue, qu'elle a eu l'avantage de " produire deux Virgiles."

[1] Bibliothèque Etrangère d'Hiſtoire et de Littérature, 3 vol. in 8°. Paris. 1823.

Ce *Stratagème*, ouvrage rare et curieux, raconte non ſeulement ce qui ſe paſſa à Paris, pendant le maſſacre de la Saint-Barthélemi, mais auſſi les intrigues et les préparatifs artificieux qui précédèrent cette horrible exécution.

tion de ſes trois frères, illuſtrés par les lettres, et il ajoute : " L'un ſur-
" tout, Lælio eſt devenu célèbre dans
" cet art puéril du *moyen âge*,[1] de com-
" poſer des ouvrages nouveaux, de
" centons des vieux poètes. Il a
" chanté, avec les vers de Virgile,
" les Moines, la Liturgie, le Mal de
" Naples, &c. &c."

Il eſt à remarquer que, malgré le grand nombre d'écrivains qui ont parlé des *Capilupi*, la plupart des biographies modernes n'en citent que trois, des cinq qui ſe ſont rendus célèbres. *Borrichius*, dans ſa diſſertation *de Poetis*, p. 96, en vantant le talent poétique de cette famille, ne cite que *Lælio* comme ayant compoſé des centons, et ne dit mot de ceux de *Julio*. Il exiſte de nombreuſes éditions de ces centons, de Veniſe, de

[1] M. Aignan ne ſe doutait pas, on le voit, de l'ancienneté du centon. Il oubli auſſi que *Julio* a égalé, ſinon ſurpaſſé la réputation de ſon frère, en ce genre.

Rome, de Cologne, de Paris, &c.; mais il en eſt bien peu qui ne préſente des changements et des ſuppreſſions.

En citant toutes les pièces en ce genre, par les *Capilupi*, je ſuivrai l'édition de Joſeph Caſtalio, Rome, 1590.

Le volume[1] commence par une dédicace, par *Julio*, et adreſſée à Vincent Gonzague, duc de Mantoue :—

[1] Voir le Père *Niceron*, Mémoires, t. xlii. p. 356, et Bibliothèque Curieuſe de *David Clément*, t. v.

Ranutius Gerus (*Janus Gruterus*) a inſéré une partie de ces centons dans ſes *Deliciæ Poetarum Italorum*, t. i. p. 572.

On les trouve auſſi dans *Henrici Meibomii*, Collectio Auctorum qui Centones Virgilianos ſcripſerunt. Helmſtad. 4°, t. i. 1597, et t. ii. 1600.

Je poſsède un exemplaire de l'édition de Lutetiæ, 1577, petit in 12°, *ex recenſione Matthæi Toſcani*.

Mathieu Toſcan, en publiant cette édition, en retrancha pluſieurs paſſages. On a ajouté à notre exemplaire vingt et un feuillets, écrits par un excellent calligraphe, et qui renferment ſept autres centons. Le même calligraphe a reſtitué les paſſages omis par *Mathieu Toſcan*, et orné les marges de petites notes explicatives curieuſes. L'exécution manuſcrite eſt très remarquable. J'ai completté mes extraits d'après mon exemplaire.

Carmina quæ vates et Phœbo digna locuti
Flos veterum virtuſque virum, quos optima mater
Una eadem partu ſub luminis edidit oras,
Accipe nunc, O fama ingens, ingentior armis
Fatidicæ Mantus, Italâ virtute propago.

. . . . . .

Quæ cum in foliis deſcripſit carmina *Iulus*,
Accipe et hæc manuum tibi quæ monumenta mearum,
Ni refugis, tenueſque piget cognoſcere curas,
Tutetur favor, et propius res aſpice noſtras,
Ne turbata volent rapidis ludibria ventis,
Te duce, ...

La liſte des différentes pièces des *Capilupi* eſt diſtribuée comme ſuit :

Hippolyte : épigrammes, odes, élégies, épîtres, endécaſyllabes, iambes.

Lælio : centons de Virgile, épigrammes.

Camille : épigrammes, odes.

Alphonſe : épigrammes.

Jules : épigrammes, odes, élégies, églogues, centons de Virgile.

Ce dernier compoſa pour ſon oncle l'épitaphe-centon qui ſuit :[1]—

Primus ego in patriam modulatus arundine muſam
Fatidicæ Mantus, cecini ſub tegmine fagi,
Facta patrum laudes, quondam cum vita manebat ;
Stat ſua cuique dies, facilis jactura ſepulchri eſt,
Sed mea me virtus ſuperas evadere ad auras
Et dedit, æternumque tenet per ſecula nomen.

Poſſevin, dans quelques mots adreſſés au lecteur, au commencement des centons de *Lælio*, dont je vais donner la liſte, nous apprend qu'à cauſe des licences que ſe permettaient les poètes Italiens d'alors, ces centons ont été interdits pendant plus de vingt cinq ans. Puis dans un envoi à *Joachim du Bellay*, il explique

[1] Dans l'Egliſe des Franciſcains à Mantoue, on lit une autre épitaphe, en ſix vers, ſur Lælio qui mourut à 62 ans, le 3 Janvier, 1560. Voir *Baudii Amores*, p. 140.

la raiſon pour laquelle il lui dédit cette œuvre.[1]

Les centons de Lælio ſont au nombre de dix-neuf.

Le premier eſt un éloge de la vertu.

Le ſecond eſt adreſſé au pape Paul III, au ſujet du renouvellement de l'année.

Le troiſième eſt une proſopopée de Rome, implorant le ſecours du même pontife :—

[1] Cum hos centones ſæpiſſimè legiſſem, proſpiceremque hunc librum ſi ederetur, jucundiſſimum omnibus fore, Lælium rogavi qui mihi poteſtatem daret ut eum emitterem, quod cum ille ut ſolet, humaniſſimè mihi permiſiſſet, nihil mihi longius fuit quam ut in manus hominum exiret, etenim præter voluptatem et admirationem quam ex eo quivis percepturus fuiſſet, non mediocre commodum me adepturum ſciebam, neque enim dulcius quidquam aut jucundius mihi accedere poterat quam ut illius ſcripta proferentur cum quo ſummis amicitiæ vinculis ſum conjunctus. Tu autem is es qui omnibus literarum ſtudiis ornatiſſimus Lælii Capilupi ſcripta adeò admiratus ut cum ne illum quidem virum de facie cognoſceres, mirificè tamen amares et coleres quod cum illius ingenio tum tuæ humanitati et animo ad ſtudia propenſo tribuitur.

Flaventeis abſciſſa comas pulcherrima Roma
Cara mihi ante alias,
Stabat acerba fremens Tiberis ad fluminis undam,
Omnia tuta timens,
Triſtior et lacrymis oculos ſuffuſa intenteis,
Talia dicta dabat:
O decus Italiæ, cui nunc cognomine Iulo,
Rex genus egregium;
Ad te confugio, cæloque ereboque potentem
Suppliciter venerans,
Da dextram miſeræ, tantis ſurgentibus undis,
Intonuêre poli,
Rumpe moras, præſens noſtro ſuccurre labori,
Rurſus in arma feror.
Ardentes clypeos, atque æra micantia cerno,
Littore Trinacrio;
Tempeſtas telorum, et ferreus ingruit imber;
Ecce inimicus atrox.

. . . . . .

La quatrième pièce invoque l'aide des Princes Chrétiens, afin de rétablir la paix. L'auteur fait ſucceſſivement un appel à l'Empereur et au Roi de France; puis il ſupplie le Pape de ramener la concorde en Italie :—

Nymphæ, noſter amor, paulo majora canamus;

Arma inter reges, magno turbante tumultu.
Paſtor Ariſteus, foliis ornatus olivæ,
Fatidicæ Mantus et Tuſci filius amnis,
Carminibus patriis Tiberini ad fluminis undam,
Suſcipiens cœlum lacrymis ita fatur abortis:
Heu! quia nam tanti cinxerant æthera nimbi,
Intonuêre poli, ac venti, velut agmine facto,
Mutati tranſverſa fremunt, ita turbida cœlo
Tempeſtas telorum . . . .
. . . . . .

Le cinquième centon eſt adreſſé à *Rainutius Farnèſe*, dont le poète fait l'éloge, à l'occaſion de ſa promotion au Cardinalat. Le ſixième eſt l'éloge de François Gonzague, marquis de Mantoue.

Dans le ſeptième, Virgile lui-même s'adreſſe à Coſme de Médicis, duc de Florence. Cette jolie pièce ſe termine ainſi :—

. . . . . .
Tum genus omne tuum ſuper et Garamantas et Indos
Proferet imperium, et cunctis dominabitur oris,

Et nati natorum et qui naſcentur ab illis.
Hæc ſunt quæ noſtra liceat te voce moneri,
I decus, I noſtrum : melioribus utere fatis,
Nomine avum referens, animo, manibuſque parentem.
Hæc ubi dicta dedit divino carmine paſtor
Fatidicæ Mantus, et Tuſci filius amnis,
Intonuit lævum divûm pater, atque hominum rex,
Annuit, et totum nutu tremefecit olympum.

Centon 8. Au Cardinal Hippolyte d'Eſte.

Centon 9. Une tête d'Homère en marbre avait été trouvée dans les fouilles de Rome. Par un proſopopée, Lælio nous montre Virgile s'adreſſant à ce marbre :—

Optime Graiugenum, magnum cui mentem animumque
Delius inſpirat vates, divine poeta !
Veniſti tandem magnam Mavortis ad urbem,
Quas te per terras, et quanta per æquora vectum,
Accipio, o famæ meritò pars maxima noſtræ,
Te precor, amiſſos hinc jam obliviſcere Graïos,
Noſter eris, fatis huc te poſcentibus affers ;

Hîc tibi certa domus, certi, ne abſiſte, penates.

. . . . . .

Centon 10. Eloge de la villa du Pape Jules III.

Centon 11. Remerciements à *Benedictus Ægidius*, pour des vers que celui-ci lui avait adreſſés.

Un mot d'introduction de *Fulvius Urſinus* nous apprend que *Ægidius* de Spolète ayant reçu un exemplaire des centons de *Lælio*, édités par *Antoine Poſſevin*, compoſa le diſtique ſuivant :

Si vera eſt, Læli, Samii ſententia vatis
Quæ tua nunc anima eſt, ante Maronis erat ;

et qu'en réponſe à ce compliment, L. Capilupus improviſa le centon 11ième, de vingt deux vers, n'employant pas plus de ſix heures à le compoſer, à la grande admiration d'*Urſinus*. Il m'a ſemblé curieux de noter cette circonſtance.

Centon 12. Eloge du Cardinal Chriſtophe Madruccio.

Centons 13 et 14. Ils ſont adreſſés tous deux au Pape Paul IV.

Centon 15. Proſopopée *Urbis Senæ*, au Roi de France, Henri II, dont cette ville invoque le ſecours :

. . . . . .

Aude, atque adverſum fidens, fer pectus in hoſtem,
Rumpe moras omnes, ultrò occurramus ad undam,
Dum trepidi, egreſſique labans veſtigia prima.
Pro Latio obteſtor, pro Majeſtate tuorum,
Eripe me his, invicte, malis ; via prima ſalutis,
Ad te confugio, et ſupplex tua nomina poſco.

. . . . . .

Centon 16. Ce morceau, intitulé *Gallus*, eſt fort remarquable, et d'après l'avis de quelques uns, ſupérieur au centon d'Auſone. Lælio chante l'amour de *Gallus* pour la nymphe *Deiopea*. Elle rejette cet amour ; mais un jour qu'il la rencontre ſur les bords du Mincio, il la preſſe vivement de l'écouter. Elle fuit d'une courſe rapide. Il la pourſuit, la re-

joint, invoque le ſecours de l'Amour, qui paraît et lance une de ſes flèches les plus acérées à la nymphe. Celle-ci s'avoue vaincue et ſe rend.

Incipe Mænalios mecum mea tibia verſus,
Pergite Pierides, Galli dicamus amores.

. . . . . .

Nymphæ, noſter amor, præſentia numina, Fauni,
Ore favete omnes, et cingite baccare frontem,
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.
Hinc canere incipiam. Cum Gallus amore periret
Quæ nemora, aut qui vos ſaltus habuêre puellæ?
. . . . Sub rupe jacentem
Heu miſerande puer, cunctæ ſe ſcire fatentur,
Te liquidi flevêre lacus, ſtragemque dedêre
Flumina correptos unda torquentia montes;
Qualis populeâ mœrens Philomela ſub umbrâ,
Atque deos, atque aſtra vocat crudelia mater
Mantua dives avis pectus percuſſa decorum.
Ora puer prima ſignans intonſa juventa,
Cui pellis latos humeros, caput oris hiatus
Et malæ texêre Lupi[1] cum dentibus albis,
(Ille etiam et genti nomen dedit, armaque fixit).

[1] Alludit poeta ad caput Lupi, infigne gentis Capilupæ.

Multa movens animo, ſilvas, ſaltuſque peragrat
Noctes, atque dies, eſt mollis flamma medullas.
Fortè die, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, auratus taurino cornua vultu,
Populeas inter frondes, lucoſque ſonantes
Dum canit, et mœſtum Muſa ſolatur amorem;
Longè illi mediâ ſeſe tulit obvia ſilvâ,
Cauſſa mali tanti pulcherrima Deiopea,
Cui pharetra ex humero arcus et arma Dianæ,
Qualis gemma micat, crines nodantur in aurum,
Aurea purpuream ſubnectit fibula veſtem.
Agnovit juvenis divini ſigna decoris;
Illi membra novus ſolvit formidine torpor,
Obſtupuit primo aſpectu, et vox faucibus hæſit;
Ut primùm fari potuit, ſic incipit ore
Suſpirans, imòque trahens a pectore vocem:
"Cara deûm ſoboles, animo gratiſſima noſtro,
"Salve vera Jovis proles, mea maxima cura,
"Quam nec longa dies, pietas nec mitigat ulla,
"Sola ne perpetua mœrens carpere juventa,
"Jam matura viro? Veneris nec prœmia noris?
"Ah virgo infelix! mitte hanc de pectore curam.
"Utere ſorte tuâ, nimium ne crede colori,
"Omnia fert ætas, fugit irreparabile tempus.
"Alma precor miſerere animi non digna ferentis,
"Ad te confugio, et ſupplex tua numina poſco."

Vix ea fatus erat, veluti violaverit oſtro
Si quis ebur, tales virgo dabat ore colores:
Dejecit vultum, et demiſſâ voce locuta eſt:
" Deſine meque tuis incendere, teque querelis;
" Quam pro me curam geris, hanc precor, optime, pro me
" Deponas, toties jam dedignata maritos,
" Mens immota manet, ſolâ contenta Dianâ:
" Namque fatebor enim, non vitæ gaudia quæro.
" Certum eſt in ſilvis, inter deſerta ferarum
" Malle pati: incœptum fruſtra ſubmitte furorem.
" Diſce puer virtutem ex me, et non temnere divos."

. . . . . .

Sic ait, et dictis divinum aſpirat amorem,
Edocet humanis quæ ſit fiducia rebus
Illum turbat amor magis, ægreſcitque medendo.
Tum quaſſans caput, hæc effudit pectore dicta:
" Omnia percepi, atque animo mecum ante peregi,
" Ne tantos mihi finge metus: non talia curat,
" Omnia vincit amor, ſtrepitumque Acheronti avari
" Subjecit pedibus; quis enim modus adſit amori?
" Inde hominum pecudumque genus, pictæque volucres

"Et genus æquoreum genitalia ſemina poſcunt,
"In furias ignemque ruunt.

. . . . . .

"Vana ſuperſtitio in dumis coluiſſe Dianam,
"Æternum telorum et virginitatis amorem.
"Tu ne tot incaſſum fuſos patiêre labores?
"Quin potius miſerere. Mori me denique coges?
"Accipe, daque fidem, quoniam convenimus ambo,
"Vis ego inter nos, quid poſſit uterque viciſſim
"Experiamur?
"Nec ſum adeò informis, ſolum te virgine dignum
"Et me Phœbus amat, novit namque omnia vates.
"Te nemus omne canet, ſi quid mea carmina poſſunt,
"Semper honos, nomenque tuum, laudeſque manebunt.
"Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
"Hùc geminas nunc flecte acies, res aſpice noſtras."
Pandite nunc Helicona Deæ, cantuſque movete.
Telum immane, manu valida quod forte gerebat,
Eripuit mulcens, quo non præſtantius ullum
Europa atque Aſia, viſu mirabile monſtrum,
Horrendum, et cui turpe caput, cui plurima cervix

Confertum tegmen ſpinis, prolixaque barba,
Et crurum tenus a mento palearia pendent,
Tantæ molis erat!—Me ne huic confidere monſtro?
Hæc effata ſilet, lacrymaſque effudit, et omnem
Implevit clamore locum, et tremefacta refugit;
Improviſum aſpris veluti qui ſentibus anguem
Preſſit humi, retròque pedem cum voce repreſſit.
Ille autem pariter curſu, teloque ſecutus:
"Siſte gradum; quo denique ruis, quo proripis, inquit?
"Nunquam hodie effugies, veniam per tela, per ignes.
"Nullæ hic inſidiæ, terram, mare, ſidera juro.
"Nec vim tela ferunt." Tereti cervice reflexam
Inſequitur, jam jamque manu tenet, et premit haſta,
Evolat, infelix, et fœmineo ululatu,
Sciſſa comam, meſtis latè loca queſtibus implet.
Fortuna omnipotens, quid non ſperemus amantes?
Hîc juvenis jam victor ovans, veſtigia preſſo
Haud tenuit titubata ſolo, revolutus arenâ
Labitur infelix, non ille oblitus amorum
Ingemuit, deditque has imo pectore voces:
"Adſis o tantum, qui tela Typhoëa temnis,
"Sis bonus, ô felixque! audacibus annue cœptis!

" Nate deâ, ſi quid pietas antiqua labores
" Reſpicit humanos, dubiis ne defice rebus;
" Ventum ad ſupremum eſt, precibus ſi flecteris ullis,
" Verum age, et ultricem pharetrâ deprome ſagittam !"
Vix hæc ediderat; ruere omnia viſa repentè,
Paret Amor dictis, cœli in regione ſerenâ
Intonuit lævum : ſonat unà letifer arcus,
Conſtitit hic, curvo direxit ſpicula cornu
Nulli viſa cito, perque ilia venit arundo,
Et lævo infixa eſt lateri, mirabile dictu,
Pertentat ſenſus, atque oſſibus implicat ignem,
Improbe Amor, cui tanta deo permiſſa poteſtas !
Non equidem invideo, miror magis. Aſpera virgo
Continuitque gradum, ſubitoque accenſa furore,
Incipit effari : Sequimur te, ſancte deorum,
" Quiſquis es, en ſupplex venio, miſerere tuorum !
" Clamat, io decus, et nemorum Latonia cuſtos,
" Diique Deæque omnes ſtudium quibus arva tueri,
" Hîc domus eſt, inquit vobis; jam vivite ſilvæ :
" Major agit deus, atque opera ad majora remittit.
" Venit Amor, ſubitâque animum dulcedine movit.

" Te verò venerande puer, jam pectore toto
" Accipio, agnosco, quando hæc te cura remordet,
" Huc ades, o formose puer, jam tempus agi res :
" Do quid vis, sed res animos incognita turbat.
" Quidquid id est, timeo : hunc oro defende furorem !"
Auditis ille hæc, placido sic reddidit ore.
" Testor cara deos, nihil illo triste recepto,
" Carpe manu, namque ipse volens, facilisque sequetur.
" Audentes fortuna juvat : quis talia demens
" Abnuat ?" Atque animum presenti pignore firmat
His dictis curæ emotæ, venerabile donum
Fatalis virgæ, monimentum et pignus amoris,
Dulcibus illa quidem illecebris lasciva puella
Miraturque, interque manus et brachia versat,
Expleri mentem nequit, ardescitque tuendo.
Tum vero exarsit, juvenique arrecta cupido,
Pellis et ad tactum tractanti dura resistit,
Incipiunt agitata tumescere turpia membra :
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus,
Mens agitat molem ; surgens caput altius effert.
Ille manum patiens, et tanto lætus honore,
Stare loco nescit, subitâ spe fervidus ardet,
Lætitiâ exultans, et verberat ictibus auras.
Illa quidem jam dudùm arcu contenta parato,
Tela tenens, altam lunam sic voce precatur :
" Pan, deus Arcadiæ, si ritè audita recordor

" In nemora alta vocans captam te Luna fe-
-fellit:
" Non ignara mali, noſtro ſuccurre labori!"
Hæc ubi dicta dedit: Dii noſtra incœpta ſe-
cundent,
Tandem lætus aït; grates perſolvere dignas
Quas potero? meriti tanti non immemor un-
quam,
O decus Italiæ, dùm ſpiritus hos reget artus,
Semper honore meo, ſemper celebrare donis.
Illa ſubit, lacrymis oculos ſuffuſa nitentes:
" Deſine plura, puer, et quod nunc inſtat, aga-
mus.
" Rumpe moras omnes! varium et mutabile
ſemper
" Fœmina." Quo cœlum, tempeſtateſque
ſerenat,
Cunctantem amplexu molli fovet. Ille re-
pentè:
" Hoc erat, hoc, inquit, votis quod ſæpe petivi!"
Hæc fatus, duplicem ex humeris rejecit amic-
tum,
Ille avidus nodos et vincula linea rupit:
Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulvâ,
Pandentemque ſinus, et totâ veſte vacantem,
Corripit in nodum complexus, et angit inhæ-
rens
Telum immane manu quatiens, opera omnia
rumpit,
Componens manibuſque manus, atque oribus
ora,

Pectora pectoribus. Pueri, innuptæque puellæ
Vos agitate fugam. Procul, o procul este, profani!
Majus opus moveo. Direptis crura cothurnis,
Dissiluisse ferunt; foribus domus atra revulsis,
Panditur; et Caci[1] detecti apparuit ingens
Regia, et ingentem lato dedit ore fenestram
Sponte sua, umbrosæ penitus patuêre cavernæ.
Hîc labor, ille domus, et inextricabilis error,
Hîc spelunca fuit, vastoque immanis hiatu,
Horrida, quam densi complerant undique sentes:
Intus aquæ dulces, mellis celestia dona.
Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus orci,
Circus erat, famâ multis memoratus in oris,
Relligione patrum latè sacer; undique colles
Inclusêre cavi, veneris monimenta nefandæ.
Ecce furens animis, nervoque obversus equino,
Improbus ille puer, tenuis quo semita ducit,
Angustæque ferunt fauces, adituque maligni,
Radit iter, ramumque adverso in limine figit,
(Dii meliora piis erroremque hostibus illum)
Horresco referens: Stetit acri fixa dolore,
Huc illuc volvens oculos, alternaque jactat,
Vulneris impatiens, arrecto pectore crura,
Acta furore gravi. Quid me? quæ causa subegit
Insuetum per iter? lato te limite ducam,
Hac iter est! Equidem de te nil tale verebar!

[1] Alludit ad vocem italicam quâ Priapus vocatur.

Galle, quid inſanis? Sequitur de vulnere ſanguis.
Cur, inquit, diverſus abis? via fallit euntes.
Ille ſub hæc: "Doceas iter, et ſacra oſtia pandas."
At non tardatus caſu, neque territus heros,
Fallacis ſylvæ perplexum iter omne revolvens,
Per medium ſtridens tranſit femur, atque ita fatur:
"Inveni, germana, viam, timor omnis abeſto!
"Ingredior, ſanctos auſus recludere fonteis,
"Acceleremus, ait, quæ ritè incepta paravi,
"Perficere eſt animus, finemque imponere curis."
Ergo iter inceptum peragunt, atque oſcula figunt,
Neſcio qua præter ſolitum dulcedine læti.
Sibila lambebant linguis vibrantibus ora.
Continuòque avidis ubi ſubdita flamma medullis,
Idem omnes ſimul ardor agit, pariterque laborem
Sortiti: teneris tepefactus in oſſibus humor
Æſtuat, et liquido diſtendunt nectare cellas.
Tum vero ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus auditur gravior, tractimque ſuſurrant
Cum gemitu; ſubitò non vultus, non color unus,
Non comptæ manſêre comæ, moritura puella
Sanguineam torquens aciem, maculiſque trementes

Interfusa genas, delibans oscula fatur:
" O mihi præteritos referat si Juppiter annos!
" Dum te, care puer, mea sola et sera voluptas,
" Complexu teneo, tecum consumerer ævo!
" Nunc scio quid sit amor, sanguis meus". . .[1]
Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffudit odorem.
Atque huic responsum paucis ita reddidit heros:
" Extincti te, meque, soror!" Nec plura locutus,
Dentibus infrendens, flammantia lumina torquens,
Atque hinc atque illuc immania terga resolvit,
Extremosque ciet gemitus: tum lucidus anguis
Concidit, et mistum spumis vomit ore cruorem!
Hei mihi qualis erat, quantum mutatus ab illo!
Cervicem inflexam posuit, jacuitque per antrum,
Et frontem obscœnam rugis arat; omnis et unà
Dilapsus calor, atque immundus olentia sudor
Membra sequebantur, factoque hîc fine quievit.
Define Mœnalios, jam define tibia versus.
Hæc sat erit Divæ vestrum cecinisse poetam,
Dum sedet, et pascuntur oves, avidæque juvencæ,
Pierides, vos hæc facietis maxima Gallo.

---

[1] Versus cadens, vires tunc deficientes significat.

Le dix-ſeptième centon, de 440 vers, eſt la ſatire contre les femmes, dédiée à *Paulus Jovius*, et dans laquelle pluſieurs détails ſont empruntés à l'ouvrage de *Fraſcator*, quoique toujours exprimés dans le langage de Virgile.

In Fœminas.

CÆTERA quæ vacuas tenuiſſent carmina mentes
Omnia jam vulgata, furens quid fœmina poſſit,
Gens inimica mihi, non æquo fœdere amantes,
Dicam equidem, indigno Niſæ deceptus amore:
Quam propter tantos potui perferre labores,
Quando aliter nequeo ſceleratas ſumere pœnas.
Nunc, ô nunc liceat calamos armare veneno
Fatidicæ Mantus, magnum et memorabile nomen
Fœmineâ in pœna eſt, animumque expleſſe juvabit.

. . . . . .

Monſtrum horrendum, ingens, varium et mutabile ſemper
Fœmina, quæ ventis volucrique ſimillima ſomno
Mobilitate viget, linguis micat ore triſulcis,

Tam ficti pravique tenax, quam nuncia veri,
Dat ſine mente ſonum, totoque ardentis ab ore
Scintillæ abſiſtunt, oculis micat acribus ignis :
Sola domo mœret vacua, cui carmina ſemper
Et citharæ cordi, pernicibus ignea plantis
Omnia pervolitat latè loca, pectore verſat
Mille nocendi artes ; quis fallere poſſit amantem ?

. . . . . .

Illam omnis tectis agriſque effuſa juventus
Circumfuſa ruit, peſti devota futuræ,
Attonitis inhians animis proſpectat euntem.
Nec vidiſſe ſemel ſatis eſt, juvat uſque morari.
Senſit læta, ſuæ contra non immemor artis,
Peſtis et ira deûm, flammantia lumina torquens.

. . . . . .

At juvenis, magnum cui verſat in oſſibus ignem
Durus amor, neque enim membris dat cura quietem,
Stare loco neſcit : ſubitâ ſpe fervidus ardet.

. . . . . .

Talia voce refert, gemitum dat pectore ab imo :
O decus Italiæ, virgo, mea maxima cura,
Nil noſtri miſerere, mori me denique cogis.
Victus amore tui, ventos perpeſſus et imbres
Nocte ſuper media ſupplex ad limina veni.
Extremam hanc oro noctem, non amplius, unam.[1]

[1] Suivent une douzaine de vers qu'on retrouve dans le *Gallus*, à quelques légers changements près.

. . . . . .

Agnovit longè gemitum, formosa juvenca,[1]
Virginis os habitumque gerens, risuque soluto
Ardua tecta petit stabuli, et de culmine summo:
" Nam quis te juvenum confidentissime nostras
" Jussit adire domos? de te nihil tale verebar:
" Desine meque tuis incendere teque querelis.
" Hâc iter est, quà te ducit via, dirige gressum."
Hæc effata silet. Vana spe lusit amantem.
Sepsit se tectis conjux ubi pristinus illi
Lætitia exultans, nervoque obversus equino,
Optatos dedit amplexus, curasque resolvit,
Dives opum, dives pictai vestis et auri.
Hic focus, et tædæ pingues, firmissima vina,
Castaneæ molles, epulæque ante ora paratæ,
Regifico luxu . . . .
Hic amor, hoc studium, patriæ communis Erinnys,
Ut gemmâ bibat, et sarrano dormiat ostro.
O formose puer, nimium ne crede colori.
Munera portantes, nunc hos, nunc accipit illos,
Ædibus in mediis, coram data copia fandi.

. . . . . .

Sed fugite, o miseri, fugite hinc, latet anguis in herbâ,
Vipeream inspirans animam, lasciva puella,
Cum dabit amplexus, atque oscula dulcia figet,

[1] Vaccam Itali meretricem appellunt.

Nuda genu, nodoque ſinus collecta fluentes,
Vos agitate fugam, direptis crura cothurnis;
Attrectare nefas! variarum monſtra ferarum,
Pallenteſque habitant morbi ſub rupe cavatâ.[1]

. . . . . .

At non tam turpes pecudum tamen ulla ſecuta eſt
Concubitus, quæ tanta animum dementia cepit
Europæ atque Aſiæ præſtanti corpore nymphæ?
Tanta ne vos generis tenuit fiducia veſtri?
Pro ſcelus! ecce etiam Veneris monimenta nefandæ
Paſiphae, mixtumque genus, proleſque biformis.
At ſperate deos memores fandi atque nefandi.

. . . . . .

Quin etiam clauſæ tenebris, et carcere cæco
(Sit mihi fas audita loqui) innuptæque puellæ
Tum trepidæ inter ſe coëunt, et ſæpe ſine ullis
Conjugiis, vento gravidæ, (mirabile dictu)
Ante annos, audetque viro concurrere virgo,
Horrendum dictu. Me ne huic confidere monſtro?

. . . . . .

Vere magis, quia vere calor redit oſſibus, illæ
Tum vero ardentes multa vi prælia miſcent:
Nec nos obniti contra, nec tendere tantum
Sufficiunt vires: pedibus per mutua nexis
(Haud incerta cano) ſtetimus tela aſpera contra,

[1] Allegorica verba.

Contulimuſque manus, nec diis nec viribus
æquis :
Tum mihi prima genas veſtibat flore juventa,
Et membris et mole valens, turbatus, inermis,
Candidior poſtquam tondenti barba cadebat,
Eripui, fateor, letho me, et vincula rupi
Matris Acidaliæ, poſitis inglorius armis.

. . . . . .

Illa dolos dirumque nefas in pectore verſat.
Eripe me his, invicte, malis, via prima ſalutis,
Ad te confugio, pacem te poſcimus omnes.
Adſpice nos, dira bellum cum gente gerendum
Triſtius haud illis monſtrum. Mihi frigidus
horror [que tremiſco :
Membra quatit, ſonitumque pedum, vocem-
Carpit enim vires paulatim, uritque videndo
Fœmina. Dii talem terris avertite peſtem.

Le 18ième centon de 407 vers, porte pour titre : *De Ætate Aureâ et Ferreâ.* L'auteur y a fait entrer un grand nombre des vers de la pièce intitulée : *De Vitâ Monachorum,* laquelle ne ſe trouve pas dans l'édition dont je donne les détails. Dans les extraits qui ſuivent, j'indiquerai en note quelques uns des changements qu'on trouve dans la deſcription de la vie de couvent.

De Ætate Aureâ et Ferreâ.

Ille ego qui quondam cum Gallus amore periret,
Noctes atque dies cecini ſub tegmine fagi,
Carminibus patriis, levium ſpectacula rerum,
Majus opus moveo : non hîc te carmine ficto
Magnanime Æneas, nec te rationis egentem
Infelix Dido, miſeri poſt fata Sichæi :
At vero prima repetens ab origine pergam,[1]
Illuſtres animas, totiuſque ex ordine gentis
Mores et ſtudia, et populos, matreſque viroſque,
Dicam equidem fretus cithara fidibuſque canoris,
Fatidicæ Mantus : non omnia poſſumus omnes.
O decus Italiæ, pietate inſignis et armis
Ingens, Hippolyte, proles pulcherrima bello
Per tot ducta viros antique ab origine gentis[2]
Tu mihi . . . . . .
Da facilem curſum, atque audacibus annue cœptis.
Ab Jove principium generis, ſi credere dignum eſt,

[1] At Fratres, rerum dominos, gentemque togatam,
Illuſtres animas, et corda oblita laborum,
Dicam equidem, fretus citharâ fidibuſque canoris
Fatidicæ Mantus ; non omnia poſſumus omnes.

[2] Hippolyte, frère du Duc de Ferrare, Alphonſe d'Eſte.

Diis quanquam geniti, tot jam labentibus annis,
Errabant acti fatis maria omnia circum.
Nulli certa domus, habitabant vallibus imis,
Secluſum nemus, et ſcopulis pendentibus antrum,
Riparumque toros, inter deſerta ferarum
Sole ſub ardenti, gelidoque ſub ætheris axe,
Victum infelicem, baccas lapidoſaque corna,
Dant rami, et vulſis paſcunt radicibus herbæ.
Pocula ſunt fontes liquidi, non Maſſica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuêre repoſtæ.
Nulla Venus, nullique animum flexêre hymenæi,
Imo in corde pudor, et neſcia fallere vita.
Conjugis antiqui caſtum ſervare cubile
Mos erat, et cœci ſtimulos avertere amoris.
Namque neque tum paſtor Corydon ardebat Alexim
Delitias domini, Veneris monumenta nefandæ.
Neſcia mens hominum et terras tentare repoſtas
Extra anni ſoliſque vias, nec nautica pinus
Cœperat infidum remis impellere marmor.
Matres atque viri, haud vinclo, nec legibus, æquam
Hanc olim veteres vitam coluêre beati,
O fortunatæ gentes, extrema per illos
Juſtitia excedens terris veſtigia fecit.
Heu pietas! heu priſca fides! quis talia fando
Temperet a lacrymis? Longo poſt tempore venit

Unus qui nobis (fama eſt obſcurior annis).[1]
Is genus indocile ac diſperſum montibus altis,
Compoſuit, legeſque dedit; nova quærere tecta
Idem omnes ſimul ardor agit; labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egeſtas.[2]

. . . . . .

Ferrea progenies durum caput extulit arvis,
Et belli rabies, et amor ſucceſſit habendi;
Hic petit excidiis urbem, miſeroſque penates,
Condit opes alius, defoſſoque incubat auro;
Hic thalamum invaſit natæ, ſua quemque voluptas
Prona trahit, penituſque omnes effundit habenas.

. . . . .

Atque ea diverſa penitus dum parte geruntur,

[1] Unus qui nobis Deus æthere miſſus ab alto.

[2] Improbus, et rerum fato prudentia major.

Après ceci vient une deſcription des moines et de leurs différents ordres, de la meſſe, de la confeſſion, et enfin de leur repas; citons quelques vers:—

Quid loquor? an ſua cuique deus ſit dira cupido?
Ergo omni ſtudio læti convivia curant,
Ante focum, ſi frigus erit, ſi meſſis, in umbra.
Hoc virtutis opus; glacies ne frigida lædat
Molle pecus, ſcabiemque ferat, turpeiſque podagros.
Et tunicæ manicas, et habent redimicula mitræ.

. . . . . .

Sunt quibus ad portas cecidit cuſtodia ſorti.
Omnibus in morem tonſa eſt coma, obeſaque terga,
Et crurum tenùs a mento palearia pendent.

Purpurei criſtis juvenes, auroque decori
Conveniunt, mediiſque parant convivia tectis.
Ordine ahena locant alii, flammaſque miniſtrant,
Pars calidas calices, verubuſque trementia figunt
Terga ſuum, pingues centum cum matribus agnos.
Pars epulis onerant menſas, cereremque caniſtris

Omnibus idem animus denſo diſtendere pingui
Quem legere ducem. Sed non genus omnibus unum,
Sed neque quam multæ ſpecies, nec nomina quæ ſint
Eſt numerus; neque enim percurrere nomina poſſem,
Non mihi ſi linguæ centum ſint, oraque centum.

. . . . . .

Panduntur portæ:[1]
Jamque ſacerdotes ſoli cantare periti
Velati lino volitant, oſtroque decori,
Et cantare pares et reſpondere parati.
Agmine partito fulgent, luſtrantque choreis
Atria; dependent lychni laquearibus aureis.
Stant aræ circum; puraque in veſte ſacerdos
Tercentum tonat ore deos, ter gutture voces
Aut quater ingeminat; ſequitur tum cætera pubes,
Et noſtras audite preces; templique ſacerdos
Ante aras plena ſupplex veneratur acerra,
Affaturque deos, tendens ad ſidera palmas:
Se cauſam clamat, crimenque caputque malorum,
Multaque ſe incuſat, rapidoque hæc addidit ore:
Salve, ſancte parens, ſuperi regnator Olympi,
Semper honos, nomenque tuum, laudeſque manebunt.

. . . . . .

[1] Miſſæ deſcriptio.

Expediunt, tonſiſque ferunt mantilia villis;
Supponunt alii cultros, bacchumque miniſtrant;
Diſcurrunt, variantque vices, conſidere menſis
Perpetui ſoliti juvenes ante ora parentum.[1]

. . . . . .

Nec mora nec requies, olli certamine ſummo
Tergora diripiunt coſtis, tum dente tenaci,
Dant ſonitus, duro crepitat ſub vulnere malæ;
Implentur veteris bacchi, pinguiſque ferinæ,
Teutonico ritu vertunt crateras ahenos.
Poſtquam exempta fames epulis, vox omnibus una:
Cœlicolum Regi grates perſolvere dignas
Non opis eſt noſtræ; media inter talia verba,
Neſcio qua præter ſolitum dulcedine læti,
Devenêre locos lætos, cantuſque dedêre.[2]

. . . . . .

Nam ſimul expleti dapibus, vinoque ſepulti,
Conticuêre, ſopor feſſos amplectitur artus.
Omnibus una quies operum, labor omnibus unus;
At non in Venerem ſegnes, et dulcia furta,
Egregii formâ et primævo flore juventus
Defenſi tenebris, et dono noctis opacæ,
In furias ignemque ruunt, amor omnibus idem.

[1] "Vitam," dit une note, "juvenum voluptati et libidini deditam, reprehendit."

[2] La deſcription des amuſements continue, comme dans *Vita Monachorum*.

O fortunatæ gentes (ſi credere dignum eſt)
Vobis parta quies, nos flendo ducimus horas,
Europam atque Aſiam magno turbante tumultu.[1]

. . . . . .

[1] Dans la pièce ſur la vie des moines, cette deſcription de l'emploi de la nuit eſt beaucoup plus développée :—

Poſtquam prima quies epulis, menſæque remotæ,
Porticibus longis, nil magnæ laudis egentes,
Invalidique ſenes, ſomno vinoque ſepulti,
Conticuêre, ſopor feſſos complectitur artus.
Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
At non in Venerem ſegnes, et dulcia furta ;
Egregii formâ et primævo flore juventus,
Defenſi tenebris, et dono noctis opacæ,
In furias ignemque ruunt ; nec clauſtra, nec ipſi
Cuſtodes ſufferre valent ; amor omnibus idem.
Multi præterea, quod rebus reſtat egenis,
Sæpe manu liquido diſtendunt nectare cellas.
Magnanimûm heroum pertentant gaudia pectus,
Solamenque mali diſtillat ab inguine virus.
O fortunatos nimiùm ſua ſi bona norint.
Non abſunt illis ſaltus, armentaque læta,
Cælati argenti, ſunt auri multa talenta,
Sacra deûm, ſanctique patres, et cara ſororum
Pectora mœrentum, tenebris et carcere cæco,
Centum ærei claudunt vectes, et ſæpe ſine ullis
Conjugiis, vento gravidæ, mirabile dictu !
Religione ſacræ, non hæc ſine numine divûm,
Jam nova progenies cælo demittitur alto ;
Credo equidem, nec vana fides, genus eſſe deorum,
Salve, vera Jovis proles, tibi nomina mille.

. . . . . .

La fin des deux ſatires eſt entièrement différente ; je donnerai les derniers vers de chacune. Le lecteur a pu voir que la reſſemblance entre l'une et l'autre eſt telle, que l'auteur n'a fait que refondre l'*Ætas Aurea et Ferrea* (que je crois avoir été écrite d'abord) dans *La Vie des Moines*, compoſée enſuite, et qui pour cela n'a pas trouvé place dans la collection publiée par *Mathieu Toſcan*, ni dans les *Deliciæ Poetarum Italorum* de *Gruter*, non plus que dans la collection de *Tartini*, Florence, 1719, *Collectio Illuſtrium Poetarum Italorum*.

. . . . . .

Tu modo poſce deum veniam, ſacriſque litatis
Indulge, ferrite preces, iramque minaſque
Supplicibus ſupera votis, atque ære ſonoro ;
Nec pater omnipotens adegat nos fulmine ad umbras
Pallentes umbras Erebi, Stygiamque paludem :
Cum freta, cum terras omnes, cœlumque profundum
Et genus humanum flammâ crepitante cremabit ;

Dum tuba terribili ſonitu procul ære canoro
Judicium canet, et triſtes denunciet iras ;
Horreſco referens, gelidus formidine ſanguis
Diriguit, cecidêre animi, et vox faucibus
hæſit.[1]

La pièce que je viens de citer eſt l'avant dernière des centons de Lælio Capilupo, dans la collection de Caſtalio.

Le 19ième et dernier chante l'introniſation du Pape Jules III.

Viennent enſuite les centons de Julio, au nombre de trente-deux.

[1] . . . . . .

Hos inter motus, atque hæc certamina tanta
Ipſa immota manet, ſpectatque interrita pugnas
Cara deûm ſoboles : ſolido de marmore templa
Aſſiduo reſonet cantu ; nec ferrea jura,
Inſanumve forum, aut populi tabularia vidit ;
Atque metus omnes, ſtrepitumque Acherontis avari
Subjecit pedibus ; non ulli obnoxia curæ ;
Et ſpectare dapes, ſolemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæſoſque videre juvencos.
Hic amor, hoc ſtudium, ſummâ nituntur opum vi
Regales inter menſas, nymphaſque *Sorores*
Sideris in numerum, atque alto ſuccedere cœlo,
Is locus urbis erit, requies ea certa laborum.
Vivite felices, o terque quaterque beati :
Quo te cunque cadent, ſi quid mea carmina poſſunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.

Le poète commence par une prière à la Vierge, d'une facture élégante :—

Salve ſancta parens, magnum et memorabile nomen,
Nata patris ſummi, atque eodem gratiſſima conjux ;
Virginis os habitumque gerens, lectiſſima matrum :
Quæ nunc Ætherios inter Dea candida nimbos
Solis inardeſcis radiis, longeque refulges,
Sub pedibuſque vides nubes et ſidera Olympi ;
Cui pater intacta pro virginitate ſacravit
Ingentem cœlo rex ætheris altus honorem,
Victus amore tui, tantum decus enitet ore.

. . . . . .

Tu decus omne tuis, poſtquam ſe condidit alvo,
Haud ignota loquor, deus æthere miſſus ab alto
Implevitque ſinum, claraque in luce refulſit,
Adventum, auxiliumque dei (mirabile dictu)
Nequicquam ſeros Lucinæ experta labores,
Sacra per integram ſolvuntur viſcera pellem,
Læta dei partu ; venit de corpore virtus
Omnipotens, ſubiit cari genitoris imago.

. . . . . .

Cette pièce ſe termine par une deſcription effrayante de la fin du monde.

Les cinq centons ſuivants ſont adreſſés à divers perſonnages célèbres, et renferment leur éloge.

Dans le 7ième, *Virgile* s'adreſſe à *Vincent Gonzague*, Duc de Mantoue, et au milieu d'un pompeux éloge, expoſe la ſituation politique du pays.

Le 8ième eſt un dialogue champêtre, d'une fraîcheur charmante, entre Mélibée et Tityre.

"Sub perſona Tityri," dit une note, "laudes illuſtriſſimi Thomæ "Avali celebrantur."

Melibœus.

TITYRE, tu patulæ, foliis ornatus olivæ,
Caſtaliam molli muſam meditaris avenâ,
Populeas inter frontes; ubi Lydius arva
Inter opima virum, leni fluit agmine Tibris;
Utere ſorte tua, magno dilectus amore
Formoſam reſonare doces Amaryllida valles.
Hîc amor, hoc ſtudium, longum ne linque laborem.

Tityrus.

Huc ades, o Melibeæ; trahit ſua quemque voluptas,

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.
Dulcibus illa quidem illecebris me cœpit amantem ;
Namque fatebor enim hæc animis, hæc pectore toto
Hæret, et interdùm cantus ſolata laborem
Noctes atque dies mœrentia pectora mulcet,
Incenditque animum famæ venientis amore.

. . . . . .

Jules Capilupus eſſaie, dans la dixième pièce, de mettre le Paternoſter, en vers de Virgile :—

Salve, ſancte parens, ſummi regnator Olympi,
Quem primi colimus, cœlo ereboque potentem,
Semper honos, nomenque tuum, tua magna voluntas,
Imperium ſine fine tuum, laudeſque manebunt.
Dona laboratæ Cereris, nocteſque dieſque
Da deinde, auxilioque leves quæcumque labori
Debita erant noſtro ; jam fas eſt parcere genti ;
Nos tua progenies, atque hæc exempla ſecutus,
Atque idem caſus, miſeris ſuccurrere diſco.
Nec ſegnem patiêre animum tentare precando ;
Eripe me his, invicte, malis ; hæc omnia firma.

Les centons 18, 19 et 20 ſont conſacrés à l'éloge funèbre du Cardinal Farnèſe qui venait de mourir.

D'abord, par une noble Proſopopée, le poète exprime les regrets de Rome; puis les ſiens propres, et enfin il ſe ſert des vers de *Tibulle* pour exprimer ſa douleur, dans le troiſième morceau : —

Nunc et amara dies, et noctis amarior umbra,
Heu ! miſerum, frangit fortia corda dolor.
Quid quæror, infelix ! felix quicumque dolore
Alterius diſces poſſe carere tuo ;
Hunc cecinêre diem Parcæ, triſteſque ſorores,
Stamina quæ ducunt, quæque futura neunt.

. . . . . .

Hic jacet immiti conſumptus morte ſacerdos,
Inſignis clarâ conſpicuuſque domo ;
Sit lacrymas fudîſſe ſatis ; quater ille beatus,
Cui decorant ſanctas florea certa comas.

Ici ſuit une aſſez longue pièce adreſſée probablement par Caſtalio à Jules Capilupo, dont il fait l'éloge pour deux centons que celui-ci avait adreſſés, l'un au Pape *Sixte V*, l'autre à Vincent, Duc de Mantoue :—

Tu quoque littoribus noſtris genus acre Luporum,
Julius, Hippolyti proles pulcherrima bello,
Nobilis et formâ, multis memoratus in oris,
Carminibus celebras famâ ſuper æthera notas
Illuſtres animas, queis belli inſigne paternum
Intemerata fides veterum, et decora alta parentum
Arduus arma tenens pedibus Jovis armiger uncis, &c.

. . . . . .

Un poète d'une plume auſſi facile que Julio, ne pouvait s'empêcher de répondre à des vers auſſi flatteurs, auſſi le 21ième centon eſt conſacré à cette réponſe :—

Tu quem Parnaſſi deſerta per ardua dulcis
Raptat amor, victorque virum volitare per ora,
Ne dubita ; hos tibi dant calamos, en accipe, Muſæ
Fatidicæ Mantus, dulces ante omnia muſæ.

. . . . . .

Dans une Proſopopée, figure de rhétorique que les Capilupi ſemblent affectionner beaucoup, Rome, au 23ième centon, détaille avec verve les

malheurs qu'entraîne la guerre avec la France. Dans le 25ième, c'eſt le *Tibre* qui invoque la Vierge pour qu'elle éloigne la guerre de l'Italie.

De Bombarda, tel eſt le titre de la 26ième pièce qui renferme une belle deſcription de cet inſtrument de guerre :—

. . . . . .

Peſtiferas aperit fauces; opera omnia rumpit;
Continuoque avidis ubi ſubdita flamma medullis
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite vires,
Spiritus intus alit, totoſque infuſa per artus,
Ignea rima micans, aditumque per avia quærit,
Fluctuat ira intus, partes rimatur apertas:
Nec mora continuò vaſtis cum viribus exit
Stridens, et celeres incognita tranſilit auras;
Stare loco neſcit, ſonitus procul ære canoro
Terrificos ciet, et circùm loca ſulfure fumant,
Et tremefacta ſolo tellus, ſaltuſque profundi
Dant ſonitum, et vocem late remora alta remittunt.
Caſtella in tumulis ad terram pondere vaſto,
Conjicit, egregiaſque urbes, operumque labores,
Antiquaſque domos, caſtris effundit apertis,
Fundamenta quatit, denſos prorumpit in hoſtes.

. . . . . .

Le 29ième centon eſt un brillant éloge de la ville de Veniſe, et le 30ième eſt adreſſé au lecteur, au ſujet du livre que *Capilupus* avait écrit ſur les horloges : *In libro ſuo de fabricâ et uſu inſtrumentorum ad horologiorum deſcriptio.*

La dernière pièce eſt, comme la première, une prière à la Vierge, et le volume ſe termine par une longue lettre en proſe, écrite de Rome, aux Kalendes de Décembre, 1599, et adreſſée par *Julius Roſcius Hortinus* aux deux jeunes *Capilupi* (*adoleſcentes*) *Camille* et *Proſper*, dans laquelle, à leur prière, il développe par des exemples, les règles du Centon, données par *Auſone*.

Cette demande avait été adreſſée à *Hortinus* par les deux jeunes gens, à la ſuite d'une lecture en commun, des centons de *Proba Falconia Hortina*.

FRANÇOIS DOUSA.

(1577).

FRANÇOIS *Dousa*, ou *Van der Does*, publia dès l'âge de quinze ans, quelques productions de sa muse latine. Il fut un des plus grands philologues de son époque, et naquit en 1577 d'un père célèbre sous plus d'un rapport, dans l'histoire des Bataves. Ses *Lucilii Satyrarum quæ supersunt reliquiæ*, publiés à Leyde en 1597, in 4°, sont renommés par les savantes remarques qu'il y a ajoutées.

Il est le premier qui ait eu l'idée de joindre les fragments de vers que nous avons du poète latin *C. Lucilius*, et d'en former des centons présentant un certain sens. Tous les éditeurs

et commentateurs de Lucilius, qui vinrent après Douſa, profitèrent de ſon travail, et pluſieurs joignirent des centons à leur édition. Dans celle des Claſſiques Latins de Lemaire,[1] on a inſéré juſqu'à dix-huit morceaux ſous le nom de centons, dont les plus courts n'ont que quatre vers, et les plus longs, une vingtaine.

C. Lucilius qui, à l'âge de ſeize ans, avait ſervi ſous *Scipion l'Africain*, compoſa trente livres de ſatyres dont il ne nous reſte que des fragments.

Eusèbe nous apprend qu'il mourut à Rome, à l'âge de 46 ans, et qu'on lui fit des funérailles publiques. Ses ſatires attaquaient tout le monde avec une extrême violence. Son ſtyle eſt curieux pour nous, par l'an-

[1] C. Lucilii Fragmenta, curante A. Perreau, p. 433. " Centones aliquot Luciliani ex disjunctiſſimis poetæ il- " lius fragmentis, noviter concinnati a F. Douſa Nordo- " vici."

cienneté de la forme des mots latins, et par des expreſſions inſolites.[1]

Voici deux des centons que préſentent Douſa et Lemaire, complètés d'après l'édition des ſatires de *Lucilius*, donnée par *E. F. Corpet*, dans la Bibliothèque latine-françaiſe de *Panckoucke*.

I.

FIRMITER hoc, probiterque tuo ſi pectore fixum
Ejicere iſtum abs te quamprimum et perdere amorem;
Vicimus, O ſocii, et magnam pugnabimu' pugnam.

[1] Encore eſt-il plus que probable que les copiſtes des vers de *Lucilius* ont ſucceſſivement rajeuni la forme des mots. " Il nous reſte très peu de traces," dit M. A. Champollion, dans ſon introduction à la *Paléographie des Claſſiques latins*, " de l'antique orthographe dans le " texte des ouvrages des premiers écrivains latins, *Andronicus*, *Nevius*, *Ennius*, *Lucilius*, *Fabius Pictor*, &c. " les copiſtes s'empreſſant d'introduire dans les anciens " textes, l'orthographe nouvelle.

" On peut donc conſidérer à peu près tous les textes " latins qui nous ſont parvenus par les manuſcrits, comme " arrangés à la mode latine du quatrième ſiècle de l'ère " Chrétienne. Ainſi Cicéron, avec ſon latin autographe, " n'aurait guère obtenu de prix, dans nos écoles, à cauſe " de ſon incorrection."

Virtutiſque hæc tuæ artis monimenta locantur,
Macte proin virtute, ſimulque his [illegible]ibus eſto.
Sin laqueis, manicis, pedicis mens irretita eſt,
Nolito tibi me maledicere poſſe putare.
Vis eſt vita (vides) quæ nos facere omnia cogit.
Sic ſingillatim noſtrûm unuſquiſque movetur.

II.

MULTIS inde locis ſermonibu' concelebrabit,
Ætatem et faciem, ut ſaga, et bona conciliatrix.
Quod gracila eſt, pernix pedibus, quod pectore puro,
Quod puero ſimilis; neque uti Pyrgentia ſcorta.[1]
Hîc corpus ſolidum invenies, hîc ſtare papillas
Pectore marmoreo . . . .
Quod ſi nulla poteſt mulier tam corpore duro
Eſſe, tamen tenero maneat ſuccuſſa lacerto,
Et manus uberior lactanti in ſumite ſidat.
Ipſam ſpontè ſua, cubitum quum venerit ad me
Adductam, ut tunicam et cetera rejiceret,
Eſt illud quoque mite malum, blandum atque doloſum,
Quum poclo bibo eodem, amplector, labra labellis
Linguens compono, hoc eſt quùm ψωλοκοποῦμαι,
Tum latu' componit lateri, et cum pectore pectus,

[1] *Pyrges*, ville d'Etrurie. Des peaux de Pyrges.

Præſervet, labra delingit, delenit amore.
. . . Tum cruribu' crura,
Dilaxans, dabit in bulgam penetrare piloſam;
Criſſavit, uti ſi frumentum clunibu' vannat.
Hæc ut manipulæ tentæ, atque ut ſcorpiu' cauda
Sublata, non te porrò procedere porcent.
. . . Lentet opus,
Languor ei, obrepſitque pigror torporque quietis.
Læna manu lacrymas mutoni abſterget amicâ,
Et mutoni' manum perſcribere poſſe tagacem.
Sine eugio hanc deſtina.[1]

Dans l'édition de *Lucilius*, donnée par *François Douſa*, Lugd. Batav. Plantin, 4°. 1597, ce dernier centon eſt arrangé un peu différemment.

[1] Lucilius emploie le verbe *deſtinare* dans le ſens d'*emere*. On peut voir la traduction littérale de ces vers dans l'édition de Panckoucke citée ci-deſſus.

MARC VELSER.

(1592).

CET historien et philologue, dont le nom aujourd'hui n'eſt guère connu, naquit à Augſbourg, et y mourut en 1614. Il fut admis au nombre des Sénateurs en 1592, puis il fut élu Préteur, et enfin Conſul ou Duumvir. Bayle, dans ſon Dictionnaire, lui a conſacré un article dont ſe ſont ſervi toutes les biographies poſtérieures. Chriſtoph. Arnold a publié ſes œuvres à Nuremberg, en 1682, in fol°, ſous le titre: "M. Velſeri "Opera Hiſtorica et Philologica, "Sacra et Profana." C. Arnold avertit qu'il reproduit pour de bonnes raiſons, à la fin des œuvres de Velſer,

le *Sauli Merceri Virgilius Proteus.* En effet, ce centon eſt bien de lui, et *Saulus Mercerus* n'eſt que l'anagramme de *Marcus Velſerus*, comme le fait obſerver *Fabricius.*[1]

Ce fut à Velſer que Galilée dédia ſon traité ſur les taches du ſoleil. La plupart des poètes d'Allemagne payèrent un tribut de regret à ſa mémoire.

Le *Virgilius Proteus* parut pour la première fois à Helmſtadt, en 1600. Ce centon eſt un de ceux que l'on rencontre le plus rarement.

VIRGILIUS PROTEUS.

Diræ in malos Poetas.

ACCIPE hæc, meritumque malis advertite numen
Pallida Tiſiphone,

[1] *Bibliotheca Latina* : " Saulus Mercerus, ſive qui " tranſpoſitis literis, ſub hoc nomine latet, Marcus Vel- " ſerus, in Proteo Virgiliano."

Le père *Niceron*, qui n'a pas deviné ce pſeudonyme, dit que cette pièce n'eſt pas de Velſer.

Et diræ ultrices, variarum monſtra ferarum,
Et Chaos et Phlegeton.
En erit ut liceat calamos armare veneno?
En erit ut liceat?
Nam quid diſſimulo, ſceleratas ſumere pœnas
Quando aliter nequeo.
Gens effræna virûm, magnum quæ ſparſa per orbem
Prima hominis facie,
Scilicet et truncis et duro robore nata,
(Tale dabit ſpecimen
In quaſcumque voces artes), inviſa Minervæ
Gens inimica mihi,
Queis neque mos, neque cultus, non innoxia verba,
Pectora ſemiferi,
Ferrea vox, omnes nil magnæ laudis egentes,
Peſtis et ira Deûm,
Illa quidem in lucem Stygiis emiſſa tenebris,
Acta furore gravi,
Per medias urbes, atque inter tuta domorum
Omnia pervolitat.
Fas omne abrumpit, magnoque ululante tumultu,
Dat ſine mente ſonum.
Tartaream intendit vocem, nec viribus æquis
Obloquitur numeris.
Qualis ubi ſeros exercet noctua cantus
Rupe ſub aërea,
Aut ſi culminibus ferali carmine bubo
Aſſiduo reſonat;

Haud aliter, ſi parva licet componere, fœdant
Omnia carminibus,
Contra fata Deûm, foliiſque ſub omnibus hærent,
Omnibus umbra locis.
Non tam creber ager Autumni frigore primo
Verberat imber humum,
Nec de concuſſa tantùm pluit ilice glandis
(Avia tum reſonant)
Quam multæ pecudum peſtes, juvenumque ſenumque,
Quiſque ſuos patimur.
Undique conveniunt, quoniam quæ maxima turba eſt,
Sævit inops animi,
Sævit inops, ignotum argenti pondus et auri
Vipereo generi.
Contemplator item domini cùm divitis ædes
(Omnibus idem animus)
Circumſtant fremitu denſo, ſtipantque frequentes,
Nec mora, continuò
Suppliciter penetrant aulas et limina regum,
Qua data porta ruunt,
Argenti tantum notas odor attigit auras.
Hic amor, hoc ſtudium,
Convectare juvat prædas et vivere rapto,
Hæc erat illa fames,
Hæc omnis morbi cauſa, hinc miſerabile vulgus
Deſeruêre domos.
Scilicet exhauſtos jam caſibus, omnium egenos,

(Dii meliora piis)
Extrema veniens penuria adegit edendi
Degeneres animos,
Ignotas tentare vias, terrâque marique,
Saxa per et ſcopulos,
Et penitùs miſerum ſtipulâ diſperdere carmen,
Viribus imparibus.

. . . . . .

Heu miſeri quæ tanta animum dementia cœpit?
Nonne fuit ſatius
Lanigeros agitare greges in montibus altis,
Et fluvium petere,
Et campum horrentem fractis invertere glebis?
Nonne fuit ſatius
Saltem pauperiem, et duros perferre labores,
Multaque præterea?
Laurus erat, non hos quæſitum munus in uſus.
Nunc etiam pecudes
(Horrendum et dictu video mirabile) laurum
Corripuêre ſacram.
Aſpicis hæc ſancti cuſtos Soractis Apollo
Tantane tam patiens?
Cernis ut inſultent? quo cura antiqua tuorum,
Quo tua ſancta fides?
Aſpicis: Obteſtor pro majeſtate tuorum,
Eia age, rumpe moras.
Da pater hoc noſtris aboleri dedecus armis,
Eia age, rumpe moras.
Quod ſi alios fines, aliamque capeſſere gentem,
Exiliumque pati
Eſt animus, poſſuntque ſolo decedere noſtro,

Utere ſorte tua;
Da Pater in Rhodopen, atque in deſerta Getarum,
Sithoniaſque nives,
Flectere iter ſociis, da, non indebita poſco,
Da, Pater, augurium,
Da deinde auxilium. Ceſſas in vota preceſque?
Fata viam invenient.
Ipſe deum dubitem haud equidem implorare quod uſquam eſt,
Flectere ſi nequeo
Omnes cœlicolas ſuperos, Acheronta movebo,
Cœlicolæ valeant.
Tuque ades, Alecto, dirarum ab ſede ſororum;
Incipe, ſi quid habes,
Intentans angues virgo ſatâ nocte, laborem
Hunc mihi da proprium,
Tiſiphoneque ſedens pallâ ſuccincta cruentâ,
Præcipitare moras,
Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magiſtrâ,
Ferte faces propere.
Ni frænum accipere, et victi parere fatentur,
Verbera lenta pati,
Immanemque rotam, tortoſque Ixionis angues,
Nec mora, nec requies,
Aſſueſcant. Dum ferre moror, cinis ipſe, bonum ſit,
Aſpice, corripuit,
Neſcio quid certè eſt, tremulis altaria flammis,
Audiit illa Deus!

HENRI MEIBOM.

(1597).

OTRE auteur, qu'on ſurnomma *l'ancien*, pour le diſtinguer des autres ſavants de ce nom,[1] eſt une des gloires de l'Allemagne, comme philologue et hiſtorien. Il fit imprimer à Helmſtadt, in 4°, en 1597, un recueil de centons de Proba Fallonia, d'Auſone, des Capilupi, &c.; et il y ajouta quelques uns des ſiens: "Acceſſerunt ejuſdem Meibomii "centones aliquot, uno libro com-"prehenſi," dit le titre de l'ouvrage. Cette première édition eſt rare, et la

[1] Son fils et ſon petit-fils, ainſi que le Hollandais *Marc Meibom*, qui publia: "Muſicæ Antiquæ Auc-"tores Septem."

Bibliothèque du Muſée Britannique ne la poſsède pas. Elle fut réimprimée à Cologne, par Bernard Gualther, en 1601, in 8°. On lit au commencement du volume, en forme d'introduction, la lettre de *Julius Roſcius Hortinus*, adreſſée aux jeunes Capilupi, Proſper et Camille, dont j'ai déjà parlé, et qui développe les règles du Centon.

Enſuite vient une partie des compoſitions de P. Faltonia, des Capilupi, et à la page 137, ceux *ex diverſis poetis collecti*, qui preſentent quinze pièces différentes. La première eſt le *Virgilius Proteus* de *Saulus Mercerus*, qu'on vient de lire. La ſeconde eſt : *Claſſicum adverſus Turcas*, par *Henri Meibom*, et comme les treize autres morceaux ne portent point de nom d'auteur, il eſt permis de ſuppoſer qu'ils lui appartiennent auſſi.

Quoiqu'il en ſoit, en voici les

ſujets, avec quelques extraits qui peuvent faire juger du mérite de ces centons.

Adverſus Turcas.

Quis furor ille novus? quid me alta ſilentia cogis
Rumpere, et obductum verbis vulgare dolorem?
O patria, o Divûm domus, o gratiſſima tellus!
Hæc erat illa dies, hæc nos ſuprema manebant,
Omnibus exhauſtos jam caſibus, omnium egenos:
Jam magis atque magis vatum prædicta priorum
Apparent, acuuntque, metum mortalibus ægris.
Horreſco referens, muris iterùm imminet hoſtis,
Agmen agens equitum, et fulgentes ære catervas:
Inſequitur nimbus peditum; clypeataque totis
Agmina denſantur campis, crudelis ubique
Luctus, ubique pavor, et plurima mortis imago,
Hinc exauditi gemitus, et ſæva ſonare
Verbera, tum ſtridor ferri, tractæque catenæ.
Ventum ad ſupremum eſt; nunc altè vulnus adactum;
Parcarumque dies, et vis inimica propinquat.

. . . . . .

Quid memorem æratas acies ex agmine tanto,
Germanique minas? ſunt nobis fortia bello
Pectora, ſunt animi, ferrumque haud debile dextrâ
Spargimus, et noſtro ſequitur de vulnere ſanguis;
Signaque ferre juvat, ſonituſque audire tubarum.

. . . . . .

Feſtinate viri; ferro rumpenda per hoſtes
Eſt via, quà globus ille virûm denſiſſimus urget.
In medias acies, atque in media arma ruamus.
Vincet amor patriæ, laudumque immenſa cupido.

Cette pièce ſe compoſe de trois cent vingt cinq vers, tous tirés des œuvres de Virgile.

La ſuivante, de 55 vers, eſt une invocation à Dieu pour qu'il protège la nation contre les Turcs.

Ad Chriſtum contra Turcas.

NATE patris ſummi, magnum et memorabile numen,
Ad te confugio, et ſupplex tua numina poſco.
Reſpice res bello varias; iterum imminet hoſtis
Victor, ab auroræ populis, et litore rubro,

Agmen agens equitum, et florentes ære catervas.
Non opis eſt noſtræ tantam ſubjungere gentem,
Magnanimoſque duces potuit quæ maxima virtus
Eſſe, fuit : toto certamen eſt corpore regni.
Imus in adverſos, nec diis, nec viribus æquis.
Cernis ut inſultent, et ni tua cura reſiſtat,
Funditus occidimus, nec habet fortuna regreſſum.
Nos patriâ amiſſâ, ſitientes ibimus Afros,
Quaque pharetratæ vicinia Perſidis urget.
Pars Scythiam, et rapidum Cretæ veniemus Oaxem ;
Genſque virûm ſcelere ante alias immanior omnes
Proferet imperium ſuper et Garamantas et Indos,
Et penitùs toto diviſos orbe Britannos.
Sis bonus, ô felixque tuis, iramque minaſque
Frange manu, miſerere ; potes namque omnia, nec te
Nequicquam ſacrâ longævum in ſede locavit
Omnipotens genitor, cœloque ereboque potentem,
Sub pedibuſque vides nubes et ſidera cœli.
Adſis, ô placiduſque juves, miſerere laborum.

. . . . . .

Le quatrième morceau eſt un centon funèbre (cento funebris) ſur la

mort de *Fredericus Ranzovius*, tué par des ſicaires français.

Puis ſuivent trois centons Nuptiaux ; le premier eſt celui d'Auſone dont les paſſages libres ont été retranchés.

Je donne ici les premiers et les derniers vers des deux autres.

II.

Nec tu carminibus noſtris indictus abibis,
O præſtans animi juvenis ; nunc ipſa vocat res.
Dùm faciles animi, nil magnæ laudis egentes,
Verſibus incomptis ludunt, riſuque ſoluto :
Interea ſacra hæc, ſolenneſque ordine pompas
Dicam equidem ; juvat ire jugis, quà nulla priorum
Caſtaliam molli divertitur orbita clivo.

. . . . . .

Pergite, Pierides, deductum dicere carmen
Fatidicæ Mantus ; non omnia poſſumus omnes.
Fortunati ambo ! ſi quid pia numina poſſunt,
Vobis parta quies, omniſque in limine portus.
Interea magnum ſol circumvolvitur annum,
Accipiet natoſque pater, parvoſque nepotes,
(Ni fruſtra augurium vani docuêre parentes)
Sed fugit intereà, fugit irreparabile tempus,

Singula dum capti circumvectamur amore :
Non ego cuncta meis amplecti verſibus opto,
Multaque præterea poſt me memoranda relinquo.

III.

Me ſi fata meis paterentur ducere vitam
Auſpiciis, et ſponte meâ componere curas ;
Montibus hæc veſtris tantarum munera laudum
Exequerer, ſtrueremque ſuis altaria donis :
Conjugium optatum, ſolenneſque ordine pompas
Ritè ſecundaret magni regnator Olympi.
Pauca tamen, fretus citharâ, fidibuſque canoris
Fatidicæ Mantus, genero digniſque hymenæis
Hinc canere incipiam, monumentum et pignus amoris.
Ore favete omnes, lætaſque advertite mentes.

. . . . . .

Vivite felices, o terque quaterque beati,
Egregii formâ ; nec multum diſcrepat ætas.
Vobis parta quies, nullum maris æquor arandum,
Quod votis optatis, adeſt, timor omnis abeſto,
Durate, et voſmet rebus ſervate ſecundis.

Parmi les pièces ſuivantes du recueil, les plus remarquables ſont un petit poème de deux cent ſept vers,

ſur la vie de Saint Jean Baptiſte, et une deſcription du combat de David et de Goliath. Terminons cet article par un extrait de ce dernier morceau, de deux cent et ſix vers.

Monomachia Davidis et Goliathi.

EGREGIUM formâ juvenem, quo juſtior alter
Nec pietate fuit, nec bello major et armis
Dicite, Pierides ; duros ut mille labores,
Ante annos, animumque gerens, curamque virilem,
Pertulerit, fidens animi, atque in utrumque paratus
Ulciſci patriam, ſeu certæ occumbere morti.

. . . . . .

Hic juvenis primam ante aciem implacabilis ardet.
Tum ſic effatur : non me tua fervida terrent
Dicta ferox, noſtro dirimatur ſanguine bellum.
Huc periture veni ; nunc belli finis, et ævi
His dabitur terris : funus crudele videbis.
Te ſuper ætherias errare licentius auras
Haud pater ille velit, rerum cui ſumma poteſtas.
Ille autem impavidus partes cunctatur in omnes,

Dentibus infrendens, totoque ardentis ab ore
Scintillæ absistunt : oculis micat acribus ignis.
Tùm quassans caput, hæc effudit pectore dicta :
Quid domini facient, audent cum talia fures !
Quin age, si quid habes, si tantum pectore robur
Concipis, et si adeò dotalis regia cordi est ;
Aut si fama movet, possit quid vivida virtus
Experiare licet ; nil me fatalia terrent,
Nec mortem horremus, nec divûm parcimus ulli.
Hæc ubi dicta dedit, validâ vi corripit hastam,
Præcipitatque moras omnes, quassatque trementem,
Lætitiâ exultans, horrendumque intonat armis.
Tum vero exarsit juveni dolor ossibus ingens.
Dat gemitum, rumpitque has imò pectore voces :
Verte omnes tete in facies, et contrahe quidquid
Sive animis, sive arte vales ; dabis improbe pœnas.
Alitibus linquêre feris, non te optima mater
Condet humi, patriove onerabit membra sepulcro.
Obscœnique canes, importunæque volucres
Diripient faciem invisam atque immania membra
Semihominis. Fatus medium procedit in æquor,

Diſceſſêre omnes medii, ſpaciumque dedêre,
Inde ter adductâ circum caput egit habenâ
Stridentem frondam, et gemina inter tempora frontem
Disjicit, et ſparſo latè rigat arva cruore.
Fit ſonus, ingenti concuſſa eſt pondere tellus.
Hîc Juvenis jam victor ovans, lapſumque ſuperſtans
Talia voce refert: noſtraſne evadere demens
Speraſti te poſſe manus? hæc prœmia, qui me
Ferro auſi tentare, ferunt; ſic mœnia condunt.
Hoc dicens, ferrum adverſo ſub pectore condit
Fervidus; aſt illi ſolvuntur frigore membra,
Vitaque cum gemitu fugit indignata ſub umbras.

OTHO GRYFFIUS.

(1600).

CET auteur d'un poème-centon de plusieurs milliers de vers, est extrêmement rare, et il a été passé sous silence par la plupart des biographes et des bibliographes.

Il naquit en 1561, dans la Hesse, étudia à Tubinge, et remplit pendant 25 ans, avec honneur, la place de Recteur du Gymnase de Ratisbonne. Ayant renoncé à ses fonctions, il se retira à Tubinge, où il mourut à l'âge de 51 ans.[1]

Ce centon[2] se compose de 71 para-

[1] Voir *Algemeine Gelehrten Lexicon von Christ. Gottlieb Jöcher*. 1750. 4°. Deuxième volume.

[2] " Virgilio-centones continentes vitam Salvatoris nos-
" tri domini Jesu Christi, concinnati operâ et studio M.

graphes, de différente longueur, dont j'indiquerai les titres. Le ſujet eſt traité de manière à former pour ainſi dire deux poèmes, comme on le verra dans l'analyſe ſuivante à laquelle j'ai donné quelqu'étendue, à cauſe de la difficulté qu'il y a, de rencontrer cet ouvrage. Le poème s'ouvre par les vers ſuivants :—

Ille ego qui quondam non inferiora ſecutus
Prima rudimenta et levium ſpectacula rerum,
Structa meis manibus gracilis modulatus avenâ :
Majus opus moveo; magno nunc ore ſonandum

" Othonis Gryphii Goarini, Catti, Gymnaſii Poetici
" S. P. Q. Ratiſponenſis Rectoris."

Ce titre eſt orné d'un encadrement à l'imitation des manuſcrits, et d'une gravure repréſentant une forte femme debout, avec des aîles déployées, et tenant d'une main l'écu aux armes de l'Autriche, et de l'autre, celui de la ville de Ratiſbonne.

Au verſo du dernier feuillet du volume, on lit en lettres majuſcules : "SOLI DEO." Au deſſous eſt une jolie gravure ſur bois, repréſentant un ange portant un carquois, et bandant une arbalête. Au fond, l'on voit les tentes d'un camp. Puis viennent les mots : *Typis excuſi ab Andreâ Burgero Ratiſponenſi; impenſis authoris. Anno Chriſti* MDXCIII. In 4°. Le volume renferme un grand nombre de gravures ſur bois.

Auxilium adventumque Dei quem candida Maja
Virginis os habitumque gerens (mirabile visu
Mista Deo mulier sub luminis edidit auras)
Multa verum volvens vatum prædicta priorum
Aggrediar. Tentanda via est, quâ me quoque possim
Tollere humo, et nomen famâ tot ferre per annos.
Major agit deus, atque opera ad majora remittit,
Pandere res altas, et sancta oracula Divûm
Non opis est nostræ. Regnant sublimia cœlo,
Non ullum auxilium miseris pro nomine tanto.
Dicam equidem, licet arma mihi vilisque supellex,
Exiguæ vires. Satis est potuisse videri.

. . . . . .

Tempus Nativitatis Christi.

Postquam res Asiæ rex arva Latinus et urbes
Augustus Cæsar ramis insignis olivæ,
Jam senior longa placidas in pace regebat,
Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos,
Quâcumque immensus terræ se porrigit orbis,
Imperium terris victor ditione tenebat.

. . . . . .

Locus Nativitatis Christi.

Bethlehem.

Est domus alta (jacent turres ac tecta domorum
Aurea nunc, olim veterum penetralia regum)
Optima frumentis multos servata per annos.
Verùm hæc tantum aliis inter caput extulit urbes,
Quantum lenta solent inter viburna cupressi.
Hanc olim veteres terris magis omnibus unam
Et facilem pecori et patientem vomeris unci,
Magnanimi heroes, nati melioribus annis,
Delegêre locum pecori pecorisque magistro,
Cum domitis nemo prohiberet frugibus herbas:
Annua sed saturæ complerent horrea messes;
Ipse suo flueret Bacchus pede, mellaque lentis
Penderent foliis, et pingui Pallas olivâ.
Hic tibi certa domus: hinc progeniem virtute futuram
Egregiam, et totum quæ viribus occupat orbem
Progenies, magnum cœli ventura sub axem,
Prædixit vobis, divino ex ore sacerdos.

. . . . . .

Après cela, sont décrits, en 71 paragraphes, les événements suivants: " Ibat Josephus cum Mariâ, ut censeretur.

" Hoſpitium Joſephi et Mariæ in ſtabulo.

" Chriſtus ex Mariâ Virgine naſcitur.

" Novæ ſtellæ apparitio.

" Cognovit Dominum bos atque aſinus.

" Silentium omnium oraculorum, nato Chriſto.

" Erant paſtores in regione illâ vigilantes."

. . . . . .

Continuò nova lux oculis affulſit; at illi
Terrentur viſu ſubito; formidine ſanguis
Membra quatit, ſævitque canum latratus in auras:
Namque improviſus vibratus ab æthere fulgor,
Aera dimovit tenebroſum et diſpulit umbras.
Tùm ſic affari et curas his demere dictis
Agminis aligeri multis cum millibus heros:
Præcipites vigilate viri, ſecludite curas;
Solvite corde metum, lætaſque advertite mentes;
Maximas res effecta, viri, timor omnis abeſto.
Quod votis optatis, adeſt; timor omnis et iræ
Conceſſêre deûm, perfecto temporis orbe,
Omnipotens genitor tandem miſeratus ab alto eſt;

Solamenque mali, genitum demiſit ab alto.
Vobis parte quies, omniſque in limine portus.

. . . . . .

Ici, par une ſingulière fantaiſie de l'auteur, que le goût et l'eſprit critique d'un profeſſeur de poéſie auraient dû repouſſer, il introduit les divinités payennes, ſe réjouiſſant de la naiſſance du Sauveur :

" Deorum dearumque in terris, atque adeò omnium creaturarum, ob " Chriſti nativitatem tripudium."

Hîc etiam in viridi ludentes Panes in herbâ,
Et ſatyri Dryadeſque choros egêre puellæ,
Cæſariem effuſa nitidam per candida colla;
Drimoque, Xanthoque, Ligæaque, Phillodoceque,
Clioque et Beroæ ſoror, Oceanitides ambæ,
Atque Ephire, atque Opis, atque Aſia Deiopeia,
Najadum cœtus dextra lævaque frequentes,
Et tandem poſitis velox Arethuſa ſagittis.
Venit et agreſti capitis Sylvanus honore,
Errantes hederas, et grandia lilia quaſſans;
Pars pedibus plaudunt choreas, et carmina dicunt.

. . . . . .

Diique Deæque omnes cœlo venêre volantes,
Ingeminant plauſum, ima petunt, campoſque recumbunt,
Exercet Diana choros, ſtipante catervâ,
Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis.

Cette deſcription champêtre a plus de cent vers, et nous allons voir Apollon lui-même intervenir, et raconter, ſous forme de prédiction, les événements qui vont s'accomplir.

" Paſtores feſtinantes eunt quæ-
" ſitum Meſſiam recens natum.

" Paſtorum ad Chriſti cunas can-
" tus.

" Vaticinium Apollinis de paſ-
" ſione, morte, ſepulturâ, deſcenſu
" ad Inferos, reſurrectione a mor-
" tuis, aſcenſione Chriſti ad cœlos,
" ad cunas æditum."

. . . Ad hæc vates Thymbræus Apollo
Et recinente lyra, princeps et carminis auctor
(Ordine namque ſuo vates namque omnia novit,

Quæ ſint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahuntur,
Fataque fortunaſque virûm prædicta priorum,
Multaque præterea) ſic fatis ora reſolvit,
Ora dei juſſu, fallax haud antè repertus:
Salve, vera dei proles; decus addite divis,
Nate patris, tibi res antiquæ laudis et artis
Ingredior, ſanctos auſus recludere fontes,
Prædicam, repetenſque iterùmque iterùmque monebo
Ordine cuncta ſuo, quæ mox ventura trahantur,
Expediam dictis, et te tua fata docebo.

En conſéquence, Apollon expoſe la ſérie des événements dans l'ordre que voici: " L'inſtitution de la Cène; le " lavage des pieds; le Chriſt au jardin " des Olives; la fuite des diſciples, lors " de l'arreſtation; le déni de Pierre; " le Chriſt condamné; Judas ſe pend " de déſeſpoir; Jéſus conduit chez " Ponce Pilate; la femme de Pilate " atteſte l'innocence de Jéſus; le " Chriſt inſulté chez Hérode; il eſt " conduit au ſupplice."

His demùm exactis, roſeis Aurora quadrigis
Jam medium ætherio curſu trajecerat axem;
Turba ferox juvenum, immemores, cæcique furore,
Accingunt omnes, et ſtupea vincula collo
Intendunt, funemque manu contingere gaudent,
Bis medium amplexi ferro, et compagibus arctis.
Jamque adeo exierat portis equitatus apertis,
Inſequitur nimbus peditum, Pilataque plenis
Agmina ſe fundunt portis; hinc agmine facto,
Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum,
Undiquè viſendi ſtudio, ſpectata juventus
Circumfuſa ruit, pueri innuptæque puellæ.
Stant pavidæ in muris matres, oculiſque ſequuntur
Pulveream nubem, et fulgentes ære catervas,
Quantum acie poſſunt oculi ſervare ſequentum.

. . . . . .

Suſpiciens cœlum gemitu cum talia reddit:
Summe pater, quæ te, genitor, ſententia vertit?
Tantorum quem das finem, rex magne, laborum?
Vixi, et quem dederat curſum fortuna, peragi.
Te precor, hanc animam ſerves. Nec plura locutus,
Purpureus veluti cum flos ſucciſus aratro,

Languescit, placidâque ibi demùm morte quievit;
Et caput inflexum lenta cervice recumbit.

. . . . . .

Viennent alors les descriptions de la Descente du Christ aux Enfers; de la Résurrection, et Apparition du Christ à ses disciples; de l'Ascension au ciel, et nouvelle prédiction d'Apollon qui se termine ainsi:

Pastorum, Vaticinio Apollinis edito, ad greges suos regressus.

TALIA carminibus celebrant, regemque salutant
Ceu quondam nivei, liquida inter nubila Cygni
Dant per colla modos, clamorem ad sidera tollunt.
Consonat omne nemus, vocemque inclusa volutant
Littora; pulsati colles clamore resultant:
Intonsi montes voces ad sidera jactant;
Ipsa sonant arbusta, Deus, regnator Olympi.
Hæc ubi dicta, locum capiunt, limenque relinquunt.
Ibant æquati numero, regemque canebant,

Diique Deæque omnes : congeſtum ceſpite culmen,
Deſeruêre domos ; pecora inter agreſtia regem
Sic poſitum in clauſo linquunt, et ramea coſtis
Subjiciunt fragmenta ; thymum, caſiaſque recentes,
Et quocunque novant vernantia tempora flores,
Paſtor et excelſi montis juga ſumma petivit,
Cum grege compulſo, gracili modulatus avenâ,
Vadit, et in feſſos requiem dare comparat artus.

Apollon, après avoir raconté tous les événements qui précèdent, juſqu'à la mort du Chriſt et ſon aſcenſion au ciel, s'eſt retiré au haut de la montagne, et les bergers qui étaient venus adorer Jéſus, comme nous l'avons vu dans les premiers paragraphes, ſont retournés à leurs troupeaux. Ceci ſemble la concluſion du poème ; mais n'en forme que la première partie, ou plutôt, l'auteur reprenant ſon ſujet à la naiſſance du Chriſt, ouvre ſon nouveau récit comme ſuit :—

Expectata dies aderat, nonamque ſerenâ
Auroram Phaëtontis equi jam luce vehebant.
Nec mora, continuò, cunctis ex more vocatis,
Et poſitis aris, purâque in veſte ſacerdos, &c.

. . . . . .

Ce que j'appelle la première partie du poème ſe compoſe de 43 paragraphes, et la ſeconde, de 28, formant enſemble les 71 chapitres plus ou moins longs, qui embraſſent les deux récits.

Voici les événements racontés dans cette ſeconde partie : " Purificatio " Mariæ ; Canticum Simeonis ; Ma- " gorum ex Oriente adventus ; Fama " de adventu Magorum ad Herodem ; " Herodis ad Magos oratio ; Mago- " rum reſponſio ; Herodes Magos " Bethlehemam ablegat ; Magis Hie- " roſolymâ digreſſis, nova ſtella rurſus " apparet ; Magi offerunt Chriſto " aurum, thus, myrrham ; Maria " ad Magos : "—

Regina in mediis curam ſub corde premebat,
Et mentem patriæ ſubiit pietatis imago,

Sic ait: Haud equidem tali me dignor honore,
En hujus nati auſpiciis mortalibus ægris
Panduntur portæ domus omnipotentis Olympi,
Tartareum ille manu cuſtodem in vincla petivit,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus. Nobis pro nomine tanto
Non ullum auxilium miſeris; mea numina non ſunt
Magna ſatis; cui tanta? Deo permiſſa poteſtas,
Hujus adventu, jam nunc ſupera alta tenentes
Oſtendent terris animum mentemque benignam.

. . . . . .

Hæc ubi dicta dedit, perfectis ordine votis,
Omnis Arabs, omnes vertebant terga Sabæi.

" Magi per aliam viam domum
" redeunt; Fuga in Ægyptum; He-
" rodes ob clandeſtinum Magorum
" in patriam reditum, graviter ira-
" tus; Infantum in tractu Bethle-
" hemitico cædes ab Herode factâ;
" Defuncto Herode, Joſephus et Ma-
" riam in patriam redeunt; Jeſus,
" puer duodecim annorum, remanſit
" Hieroſolymis in templo; Parentes

" Chriſti eum diſputantem in tem-
" plo inveniunt; Reſponſum Chriſti
" parentibus datum."

Voici la fin de la ſeconde partie, ainſi que du volume :—

Vix ea fatus erat, premit altum corde dolorem
Alma parens, hærent infixi pectore vultus,
Verbaque, nec placidam membris dat cura quietem;
Necquidquam juris materni cura remordet,
Tempore jam ex illo, matris præcepta faceſſit,
Ante annos animumque gerens, curamque virilem;
His actis, properè exequitur, nec juſſa recuſat,
Multa patri portanda; actas ad ſidera pinus
Scindebat raptas, cuneis et fiſſile robur,
Et pater ipſe manu, vigor et cœleſtis origo
(Hoc opus, hic labor eſt) rapit indefeſſa bipennem.

Epilogus Centonis.

Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus;
Atque equidem extremo ni jam ſub fine laborum
Vela traham, et terris feſtinem advertere proram.
Non ego te in duri certamina Martis euntem,

Chará Dei ſoboles, conſanguinitate propinquum
Ordine cuncta ſuo referens opera atque labores,
Fataque fortunaſque virûm, dextramque potentem,
Et quæcumque jacent tanto miracula mundo
Tranſierim, veterum volvens monimenta virorum,
Verùm hæc ipſe equidem, ſpaciis excluſus iniquis,
Prætereo, atque aliis poſt me memoranda relinquo.

Μόνῳ τῷ θεῷ δόξα.

AUTEUR INCONNU.

(1618).

ON ſe rappelle que Concino Concini, Maréchal d'Ancre,[1] premier miniſtre du jeune roi Louis XIII, fut tué par le Marquis de Vitry, qui l'attendait ſur le pont-levis du Louvre, le 24 Avril, 1617. Celui-ci gagna le bâton de maréchal par cet aſſaſſinat.

Concini et ſa femme s'étaient attiré la haîne populaire au point qu'on publia contre eux une maſſe de pamphlets ſatiriques.

Dans un volume qui renferme trente-ſept de ces pamphlets, et qui

[1] Ancre eſt un bourg de Picardie, à quelques lieues d'Amiens, et qui a pris le nom d'Albert. *Concini* y acheta une terre, après la mort d'Henri IV.

ſe trouve à la Bibliothèque du Muſée Britannique,[1] on lit deux pièces très violentes, en forme de centon, contre Concino. La première a pour titre : 1° *Fatum Anchræum Publ. Virgilii Maronis Mantuani Æneid.* 9.

Francæ, (neque enim Franci,) tuttæque coiones,
Vobis deſidiæ cordi, jam cedite ferro,
Vos juvet aſſuetis nunc indulgere choræis ;
Tibia dat biforem cantum, vos tympana pulſu
Sollicitant, buxuſque vocat, cytharæque ſonantes.
Talia jactantem dictis, ac dira canentem,
Non tulit impatiens iræ, Ludovicus, et armis
Obverſos huic ire jubet ; tum brachia tollens
Conſtitit ante patrem ſupplex per vota precatus ;
Nunc, Henrice parens, audacibus annue cœptis,
Dum tua quæ fuerant olim mandata recordor :
Hunc ſtatuam ante aras fœdatâ fronte juvencum
Nigrantem, pariterque caput cum matre ferentem,
Jam cornu petit, et pedibus qui Lilia calcat.

[1] Sous le N° 1193, h. 29, au mot *Virgile*.

Audiit, et cœli genitor de parte ſerenâ
Intonuit lævum, ſonat una lethifer arcus,
Horrendum ſtridens, celer ac globus exit ad auras,
Concinnumque ferit caput, et cava tempora ferrum
Trajicit. I, verbis virtutem illude ſuperbis,
Hæc reſponſa levi gens Franca remittit Etruſco.
Hæc tantum Ludovicus aït, Francique ſequuntur,
Lætitiâque fremunt, animoſque ad ſidera tollunt.
Ætheriâ tum forte plagâ Borbonius heros
Deſuper Alvernas acies, urbemque videbat,
Nube ſedens, atque his Ludovicum affatur ovantem:
Macte novâ virtute, puer, ſic itur ad aſtra;
Diis genite, et geniture deos, jure omnia bella,
Gente ſub hac Franca fato ventura reſident,
Gallia nec capiet te. Et ſic effatus ab alto
Æthere ſe mittit, regiſque ad limina fidus
Affidet ut cuſtos, ubi ſæva ſonoribus arma
Dependens, atque hæc ardentem voce monebat.
Sic Ludovice ſatis, telis impune Coïonem
Oppetiiſſe tuis, primam hanc tibi magnus Apollo
Concedit laudem, et paribus non invidet armis;
Cœtera parce, puer, bello; caput ecce malorum

Occidit, hoc miſeros in aperta pericula cives
Projecit, vaſtos jam deſolaverat agros :
Nulla ſalus bello, pacem te poſcimus omnes.

Ce morceau, précédé d'une eſpèce de traduction françaiſe, a pour titre : " Deſtinée du Maréchal d'Ancre, par " Pub. Virgile de Mantoue, au neu- " vième de l'Enéide."[1]

Françoiſes, vrayement vous n'eſtes point François,
Mais toutes des coyons ; eſcoutez les hault-bois,
Allez à ces ballets, à ces dances laſcives,
Vous qui n'ayez à cœur que demeurer oyſives,
C'eſt à nous à porter les armes ſur le dos,
Poſez les voſtres bas, et demeurez enclos
Dans vos ſalles de bal ; oyez l'air qui reſonne,
Des fleutes et tambours ; déjà le luth fredonne,
Que tardez vous icy ? Pourquoy n'allez vous pas
Au ſon des inſtruments accadancer vos pas ?
Mais comme il ſe vantoit avec tant d'arrogance,
Et blaſonnoit ainſi les guerriers de la France,
Louis s'en irritant : allez, dit-il, venger
Le deſhonneur commun ſur ce fol eſtranger.

[1] Paris, par Fleury Bourriquant, en l'iſle du Palais, rue traverſante, aux fleurs royales. 1617. In 8°.

Lors eſlevant ſes bras, fit ce vœu et prière,
Regardant vers le ciel le grand Henry, ſon père :
Vous, mon cher géniteur, ſi ce que j'entre-
prends
Se doit conduire à chef, puiſque je ne pretens
Sinon d'exécuter voſtre ſainĉte ordonnance,
Que ce premier effort teſmoigne ma puiſſance ;
Je promets immoler ſur voſtre ſainĉt autel,
Ce taureau noirciſſant qui jà ſe feſoit tel,
Qu'il égaloit ſon chef à celui de la mère,
Portant les cornes hault, et qui par vitupère,
Fouloit deſſoubs ſes pieds le ſacré lys françois,
Honneur de mes ayeuls, et des plus vaillans
roys.

. . . . . .

La ſeconde pièce a pour titre : " La Métamorphoſe du Maréchal " d'Ancre, par Pub. Ovide Grand- " nez, au 1er de ſes Mutations Eſ- " tranges."[1]

Les vers français, traduĉtion du centon, étant plus mauvais encore que les précédents, je me contenterai de donner un extrait de la pièce latine, intitulée : " Metamorphoſis

[1] Paris, chez Pierre Chevalier, rue St. Jaques, à l'enſeigne de St. Pierre, près les Mathurins. 1617. 8°.

" Ancrææ Pub. Ovidii Naſonis, Mu-
" tationum I."

Hæc duo diverſis tellus animalia formis
Sponte ſuo peperit; poſtquam ſe tollere cœno
Sors ignara dedit, fœcundaque ſemina rerum
Inveniunt, faciemque aliquem cœpêre morando
Vivaci nutrita ſolo, ſeu matris in alvo
Intumuêre æſtu, quæ nec modo cœpta per ipſum
Naſcendi ſpatium. Jam tùm nova monſtra creantur,
Auratoque recens exarſit ſidere limus,
Cultorum verſis in ventrem animalia glebis;
Quæ neque temperiem ſumpſere, ſed omnia fœda
Concipiunt, et ab his oriuntur cuncta duobus;
Argentum pugnax facit, et vapor aureus omnes
Res creat: his regni diſcordia fœtibus apta eſt.
Illa quidem nollet ſerpentes îſſe ſuperbos,
Et de fœmineo reparata eſt fœmina jactu,
Ac documenta daret, qua jam ſit origine nata,
Inque brevi ſpacio, ſuperorum numine tacta
Ambos peſtifero tot jugera ventre prementes
Deſereret madidos, antiquo et redderet Arno.
Aſt ubi diluvio tellus lutulenta recenti
Solibus æthereis, altoque recanduit æſtu,
Verba datæ ſortis, ſecum, inter ſeque volutant,
Nec modus eſt, cunctumque nefas oracula ſuadent

Gallorum Phœbum jacere et poſt terga jubebant
Conjugis augurio; ſed quod tentare nocebat
Ponere duritiem ſimulant, ſolitumque rigorem,
Dira fovent animo, natura haud mitior illis.

. . . . . .

La rareté de ces deux pièces a ſeule pu m'engager à les tranſcrire, car l'auteur n'avait nul talent pour le Centon.

On lit un article fort intéreſſant ſur le Maréchal et ſa femme, Leonora Galigaï, dans le *Dictionnaire Critique de Biographie et d'Hiſtoire*, par A. Jal, 1 vol. 8°, Paris, 1867.

Ils vinrent de Florence en 1600, à la ſuite de leur maîtreſſe Marie de Médicis qui allait épouſer Henri IV.

La femme fut condamnée à avoir la tête tranchée, ſon corps brûlé, et ſes cendres jetées au vent, pour crime de lèze Majeſté divine et humaine.

F. G. MENAPIUS.[1]

(1618).

C'EST encore *Fabricius* qui nous fait connaître cet écrivain, auteur d'un centon Ovidien, que le plus grand nombre de bibliographes ont paſſé ſous ſilence. C'eſt un petit in 8°, intitulé : *Cento Ovidianus de Fratribus Roſeæ Crucis, authore F. G. Menapio*, MDXIIX.

Au milieu de ce titre eſt une gravure repréſentant une colombe aux aîles déployées, poſée ſur un globe

[1] Dans la table des noms d'auteurs de la *Bibliotheca Belgica* de *Foppens*, on trouve deux *Menapius*, *François* et *Guillaume*, mais dans le corps de l'ouvrage il n'eſt queſtion que de *Guillaume*, érudit Allemand mort en 1561, et auteur de pluſieurs ouvrages de médecine. Eſt-il auſſi l'auteur de notre Centon ? aucun bibliographe ne le dit. Y eut-il deux *Menapius ?*

terreſtre, et tenant un livre avec l'une de ſes pattes. Le tout eſt entouré de la légende : *Gloria virtute paratur.*

Il n'y a pas de lieu d'impreſſion, mais la Bibliothèque de Rouen, (où ſe trouve notre rare pamphlet de huit pages,) renfermant un certain nombre de livrets ſur la même matière, tous imprimés, les uns à Francfort, les autres à Straſbourg, il eſt aſſez probable que notre *Cento-Ovidianus* a été imprimé dans l'une ou l'autre de ces villes, ce que confirment et le papier et les caractères.

Dans un avis au lecteur, à la fin de cet opuſcule, on l'invite à ne pas trop ſe formaliſer des fautes typographiques que l'imprimeur, dans ſon empreſſement, et dans ſon excès de zêle, a pu, bien volontairement commettre.

On ſait que la ſociété des *Roſe-Croix* a été tenue ſi ſecrète que plus

d'un hiſtorien s'eſt cru fondé à révoquer leur exiſtence en doute.

C'eſt à la publication d'un livre de *Valentin Andreæ*, partiſan fanatique de *Paracelſe*, publié en 1613, et intitulé *Fama Fraternitatis Roſæ-Crucis*, qu'il faut attribuer la naiſſance de la Société des *Roſe-Croix*.

Selon d'autres, cette ſociété fut tout ſimplement une tentative de pluſieurs gens inſtruits, déſireux de travailler ſur un commun programme, à l'avancement des ſciences et de la philoſophie. Les *Roſe-Croix*, dans cette hypothèſe auraient formé comme une ſorte de franc-maçonnerie libérale.[1]

Quoiqu'il en ſoit, les deux extraits qui ſuivent, (le commencement et la fin du poème), m'ont parus aſſez obſcurs, et tout à fait intelligibles ſeulement pour ceux qui ſont quelque peu

[1] Voir L'Alchimie et les Alchimiſtes, par Louis Figuier, 1 vol. 8°. Paris, 1854.

initiés au langage myſtique de ces illuminés.

Ce livret eſt très rare.

Divitis ingenii eſt immania Cæſaris acta
Condere, materiâ ne ſuperetur opus.
Cæſaris arma canant alii, nos carmina Fratris
Collegii Roſeæ non referenda Crucis.
Quiſquis es, ô faveas, noſtriſque laboribus adſis,
Alloquioque juva pectora noſtra tuo.
Undè petam cauſas horum moremque ſacrorum.
Diriget in medio quis mea vota freto?
Sive die laxatur humus, ſeu frigida lucent
Sidera, proſpicio quis freta ventus agat.
Ipſe mone qui nomen habes a carmine ductum,
Propoſitoque cave ne tuus erret honor.
Annue conanti per laudes ire tuorum,
Deque meo pavidos excute corde metus.
Obſcuris Frater fer opem mitiſſime rebus:
Difficilis cauſæ mitte patrocinium.
Da mihi te placidum, dederis in carmina vires,
Ingenium vultu ſtatque caditque tuo.
Ergo ades, et placido paulùm mea carmina vultu
Reſpice, pacando ſi quid ab hoſte vacas.
Cum tibi ſint Fratres, fratres ulciſcere læſos:
Cumque pater tibi ſit jura tuere patris.

Deficit ingenium, majoraque viribus urgent,
Hæc mihi præcipuo eſt ore canenda dies.
Ergo erit illa dies qua tu pulcherrime rerum
Quatuor in niveis aureus ibis equis.

. . . . . .

O decus, ô patriæ per te florentis imago,
O vir non ipſo quem regis orbe minor.
Dii tibi ſint faciles, et opis nullius egentem
Fortunam præſtent diſſimilemque meæ.
Detur in offenſæ vitæ tibi tangere metam,
Qui legis hoc nobis non inimicus opus.
O facundi ſenex ævi prudentia noſtri,
Dii faciant laudis ſumma ſit iſta tuæ.
Heu mihi non magnas quot habent mea carmina vires
Noſtraque ſunt meritis ora minora tuis,
Quantumcumque tamen præconia noſtræ valebunt,
Carminibus vives tempus in omne meis,
Optavi peteres cœleſtia ſidera tardè,
Parſque fui turbæ parva præcantis idem.
Tarda ſit illa dies, et noſtro ſerior ævo,
O pater, o patriæ cura, ſaluſque tuæ.
Et pia thura dedi pro te, cumque omnibus unus
Ipſe quoque adjuvi publica vota meis.
Non tua carminibus major ſit gloria, nec quo
Ut major fiat creſcere poſſit habet,
Fama Jovis ſupereſt, tamen hunc ſua facta referri,
Et ſe materiam carminis eſſe juvat.

Nos quoque per totum pariter cantabimur orbem,
Junctaque ſemper erunt nomina noſtra tuis.
Rumpere livor edax, magnum jam nomen habemus:
Majus erit, tantum, quo pede cœpit, eat.

ÆGIDIUS BAVARIUS.

(1622).

WEERTIUS, dans ses *Athenæ Belgicæ*, ne nous apprend autre chose sur ce Jésuite flamand, sinon qu'il composa deux poèmes en centons.[1] La Biographie Universelle de Didot copie ce renseignement et ajoute : " Cet auteur eut la singu- " lière idée de mêler la passion de " Jésus Christ aux poèmes de Vir- " gile."

[1] 1°. Musa Catholica Maronis, sive Catechismus Maroniano carmine expressus a R. P. Ægidio Bavario, Societatis Jesu jubileario. Antwerpiæ, apud Martinum Nutium, anno 1622. 12°, de 112 pages, sans les liminaires.

2°. Passio Domini Jesu Christi, versibus heroicis potissimum a Marone.

Je ne vois pas trop pourquoi cette idée paraîtrait ſingulière dans ce verſificateur flamand, après les célèbres poèmes de *Proba Falconia* et d'*Eudocie*. Dans tous les cas l'obſervation ne frappe que ſur le moins important des deux ouvrages, car il n'eſt pas queſtion de la paſſion de Jéſus Chriſt, dans celui dont je vais parler.

Bavarius nous apprend dans ſa préface, qu'il le compoſa à l'âge de ſoixante-dix ans, c'eſt pour cela qu'il ſe qualifie, dans le titre, de *Jubilearius*. Il ne veut pas, ajoute-t-il, s'orner des plumes du paon, ſans en prévenir le lecteur, déclaration qui paraît tout au moins très naïve : " Centonem ſi dixeris, non penitùs " aberrabis ; in quo mirari deſine " tam noſtra eſſe omnia, quam ferè " nihil a nobis ſunt, inventio et re- " rum ordo, verſus et hemiſtichia " hauſimus e Virgilio pleraque, jam

" verborum noſtrorum quodam velut
" cæmento commiſimus."[1]

Cette œuvre eſt diviſée en ſix chapitres. Dans le premier, le ſymbole des apôtres eſt amplifié en douze paragraphes d'inégale longueur.

L'auteur aborde ainſi ſon ſujet :

Huc geminas nunc flecte acies atque auribus hauri
Qualia ſint nuper viridi quæ cortice fagi
(Silveſtrem tenui meditatus arundine muſam)
Carmina deſcripſit celeberrimus arte poeta ;
Sunt ea quæ paucis hîc pagina noſtra recludet :
Cana fides, ſpes certa poli, cui Numinis ardor
Jungitur, atque animæ ſeptena arcana ſalutis.
Diſcite juſticiam moniti et non temnere Divos.
His ſtudiis ritè inſtitui ſtet corde voluntas,
Seu necdum octavus cum jam te ceperit annus,
Seu cum prima genas tibi veſtit flore juventa,
Sive ubi jam firmata virum te fecerit ætas.

Le ſecond chapitre eſt conſacré au *Pater Noſter* et à l'*Ave Maria ;* le

[1] Par cette dernière phraſe l'auteur nous laiſſe à entendre qu'il n'a pas ſtrictement ſuivi les règles du *Centon*, ce qui eſt vrai.

troisième aux préceptes de la Charité chrétienne, aux dix commandements de Dieu et aux commandements de l'Eglise.

De Amore Dei.

HAC una tibi sit mens dulci saucia cura,
Unum hoc vulnus alat venis, imoque recessu
Cordis, in immensum divini ut numinis ardor
Crescat, agens flammas, viresque assumat eundo,
Disclusisque animi latebris volet æstus ad auras,
Nil aliud secum flammato corde volutans,
Quam sua ritè Deo persolvere jura parenti,
Hacce viâ ad Christum miro properemus amore.

Præceptum IX.

CONJUGIS alterius qui cæco carpitur igni
Vulnus alit venis, licet hæc in fœdera nunquam
Venerit; hic thalamos reus est rupisse jugales,
Pro facto sed enim est animi consenda voluntas.

Le chapitre quatrième décrit les sept sacrements, et le chapitre cin-

quième, les ſept péchés capitaux, les ſept péchés contre le *Saint Eſprit*, et les ſept vertus cardinales.

Avaritia.

Sed maleſuada fames, et habendi dira cupido
Huic dat Avaritia infami ſit nomine dictus
Pygmalion, ſcelere ante alios immanior omnes,
Clàm diro incautum qui ſuſtulit enſe Sichæum;
Vel par Threicio ſimili qui captus amore,
Fas omne abrumpens, Polydorum obtruncat, et auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectoris cogis
Auri ſacra fames, ſtudiiſque aſperrima lucri?

Luxuria.

Fœda lues Veneris genus alter ignobile confert
Qui thalamum invaſit natæ, vetitoſque hymenæos,
Cui vaga luxuries depaſcit turpiter artus.
Uritur hac Dido infelix, totàque vagatur
Urbe furens; qualis conjectâ cerva ſagittâ
Quam procul incautam nemora inter Creſſia fixit
Paſtor agens telis, liquitque volatile ferrum,
Neſcius: illa fugâ ſilvas ſaltuſque peragrat
Dictæos; hæret lateri lethalis arundo.

Le ſixième et dernier chapitre traite des ſept œuvres de miſéricorde corporelles et ſpirituelles,[1] des huit béatitudes, &c.

Il finit par les vers ſuivants, et le volume ſe termine par une dixaine de pages de diverſes prières auſſi écrites en centons.

Sit labor extremus, longarum hæc meta viarum;
En nos immenſum ſpatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equûm fumantia ſolvere colla;
Huic nos digreſſos fauſtis Deus applicet oris.

J'aurais beaucoup déſiré pouvoir comparer l'autre poème-centon de Ægidius: *Paſſio Domini Jeſu Chriſti*, avec la *Muſa Catholica*, dans l'eſpérance de le trouver meilleur; mais il m'a été impoſſible d'en rencontrer un exemplaire.

[1] Peccantes corrigere. Docere ignorantes. Dubitantibus benè conſulere. Pro ſalute proximi deum orare. Conſolari mœſtes. Ferre patienter injurias. Offenſis remittere.

AUTEUR ANONYME.

(1630).

RAESSE, dans ſon *Tréſor des Livres Rares*, &c. cite le centon ſuivant :—

" Chriſtlich - Schwedi-
" ſcher Virgilius, oder deſs Röm.
" Reichs ſtandt und Beſchaffenheit
" in underſchiedlichen verſibus deſs
" heijdniſchen Poëten Virgilii be-
" ſchrieben." Sans lieu ni date, in 4°, mais indiqué comme de 1630, par le bibliographe.

Je n'ai pu me procurer l'original de ce *Virgile Suédois et Chrétien*, mais j'en ai trouvé une traduction allemande, où l'auteur eſt indiqué

ſous les initiales J. C. P. Ev. Cette traduction eſt datée de 1632.[1]

Le poème eſt dédié à Guſtave Adolphe, Roi de Suède, des Goths, et des Vandales, &c. La dédicace écrite en vers allemands, eſt également traduite de l'original Latin, et ſe termine par la prière au Roi, de vouloir bien approuver ce travail : —

Ja mich ſelbſt die liebe treib
Deſs Vaterlands damit ich ſchreib,
Diſs *carmen*, als ein zeichen gut,
Daſs ſich mein hertz auch frewen thut,
Bring hiemit ewer Majeſtät groſs
Centos Virgilianos.

Voici le ſujet : Les payſans allemands, tout en déplorant les malheurs de la guerre, courent aux armes pour la défenſe de la patrie.

Guſtave Adolphe adreſſe une prière à Dieu, implorant ſon aſſiſ-

[1] " Erſtlichen in Latein von J. C. P. Ev. und jetzo " aber dem gemeinen mann zum beſten aus dem Latein " in daſs Teutſche auffs Kürtzſte transferrirt und ver- " ſetzt durch J. G. S. R. B. in jahr 1632."

tance. Le ſuccès déſiré lui eſt promis.

La ville de Magdebourg eſt ſaccagée. Le Roi s'adreſſe aux Etats de l'Empire.

Réponſe des Etats au Roi. Bataille de Leipzig.

Deux allocutions terminent la pièce, la première, par l'auteur à l'Allemagne, dans laquelle Guſtave Adolphe eſt loué comme le ſauveur de l'Empire. La ſeconde eſt une adreſſe de l'Allemagne au Roi.

D'après les recherches que j'ai faites, il eſt à ſuppoſer que l'original de ce centon eſt fort rare. C'eſt ce qui m'a engagé à donner les détails qui précèdent.

JANI ERASMI

CENTO PERSIANUS.

(1638).

IL n'eſt fait mention de ce centon dans aucun des nombreux auteurs que j'ai conſultés, et nul autre, n'eſt cité, extrait des ſatires d'Aulus Perſius Flaccus. Le volume qui contient cette pièce, que je crois rare, eſt intitulé : " Luſus imaginis joco-" ſæ, ſive *Echus* a variis poetis, lin-" guis et numeris exculti, ex Biblio-" thecâ Theodori Douſæ; acceſſit " M. Schoockii diſſertatio de Naturâ " ſoni et Echus. Ultrajecti, anno " 1638, in 8°."

On trouve difficilement cet ouvrage, dont il exiſte une édition de

1603, in 4°, ſous le titre de : *Echo, ſive luſus imaginis jocoſæ.*

Jean Eraſme, qui arrangea ce centon, était un ſavant théologien hollandais que Guillaume, Prince d'Orange, força de quitter la Hollande, parcequ'il avait embraſſé la doctrine des Unitaires.

C'était un littérateur très ſavant, mais dont le nom eſt oublié aujourd'hui.

Cento Perſianus

in reboantia chariſſimi viri Theodori Douſæ.

O CURVÆ in terris animæ, juveneſque seneſque !
O curas hominum ! aut ſi quibus olla Thyeſtæ
Ingemit, et Lyncem Mænas flexura Corymbis.
Hoc natat in labris, quidquid tibi venit amarum,
Hoc juvat, heic omnes, omnes benè miræ eritis res.
O miſer, inque dies ultrà miſer in jecore ægro,
Qui ſquis eris, paulùm a turba ſeductior inter
Phyllidas, Hypſiphylas,[1] quam ſit tibi curta ſupellex

[1] Deux des héroïdes d'Ovide : Phyllis à Démophoon, et Hypſiphyle à Jaſon.

Diſce, ſed ire cadat naſo. Digitum exere, peccas.
Voce traham purâ : ponatur hianda tragædo
Antiopa, ærumnis cor luctificabile lenta.
Dicat, quod ſatis eſt, ſapio, pannucia Baucis,
Vivitur hoc pacto. Generoſo pectus honeſto,
Deſpuat in mores. Tibi nunc, hortante camœnâ,
Scilicet ingenium et rerum prudentia fiat,
Mens bona, fama, fides, reparabilis adſonat *Echo.*

Ce centon eſt-il une critique ou un éloge de Douſa et de ſes vers en Echo ? Je ne ſais ; mais il me parait difficile à comprendre, et plus obſcur encore que le poète d'où ils ſont tirés, et dont *Bayle* a dit qu'il eſt obſcur par goût, qu'il entortille ſes paroles, et a recours à des alluſions et à des figures énigmatiques, lors même qu'il ne s'agit que d'une maxime de morale fort ſimple.

ALEXANDER ROSS.

(1640).

CE prolifique écrivain, aujourd'hui preſqu'oublié, même dans ſon propre pays, naquit en 1590 et mourut en 1654. Il y a un beau portrait de Roſs, en tête de ſon ouvrage ſur les religions du monde.[1]

Toutes les bibliographies donnent la liſte de ſes ouvrages d'une manière incomplette, et ſon compatriote le Docteur *Irving*, dans ſon livre, *Scottiſh Poetry*, après avoir dit qu'il eſt l'auteur de pluſieurs ouvrages en Latin

[1] Πανοίβια, or View of all Religions. Lond. 1653, 8°. Cet ouvrage, qui eut trois ou quatre éditions, a été traduit en Français par Thomas le Grue, Amſterd. 1666. 4°. Il y a auſſi des traductions Italienne et Allemande. (Voir Morhofius, Polyhiſtor Litterarius, tom. ii. p. 541).

et en Anglais, en vers et en proſe, ajoute dédaigneuſement: " but his " name is moſt extenſively known " from a certain paſſage in *Butler's* " *Hudibras.*"[1]

Alexandre Roſs vaut mieux que ſa réputation. Pluſieurs de ſes ouvrages ont eu quatre et cinq éditions, et il a été loué par de ſages critiques tels que *Granger* et autres.

De tous les ſujets que comprend la littérature, il en eſt peu ſur leſquels cet écrivain n'aie pas compoſé un livre.

Nommé chapelain de Charles I, par l'influence de *Laud*, archevêque de Canterbury, il fit, à ſon époque, beaucoup de bruit dans le monde, et ſe rendit célèbre par ſes publications. Contrairement à ce qui arrive aux hommes de lettres, il conduiſit ſi bien ſes affaires que vivant

[1] There was an ancient ſage philoſopher
That had read Alexander Roſs all over.

au milieu des diſcordes civiles et des troubles politiques, il trouva le moyen de laiſſer une aſſez grande fortune à ſa mort. Par ſon teſtament il donna deux cents livres ſterl. à la ville d'Aberdeen, 100 livres aux pauvres, et 50 livres à la Bibliothèque Bodléienne. Une forte ſomme d'argent fut trouvée dans ſa bibliothèque, cachée parmi ſes livres. La plupart de ſes ouvrages ſont devenus rares ; quelques uns, introuvables.

La curioſité publique, à ſon ſujet, fut de nouveau excitée par *Lauder*, qui accuſa *Milton* d'être un plagiaire de Roſs, et il ajouta que de l'avis de pluſieurs, la Chriſtiade pouvait être miſe au même rang que l'Enéide.[1] Il eſt difficile de pouſſer plus loin l'exagération.

Robert Chambers dit qu'Alexandre Roſs a ſouvent été confondu avec un contemporain du même nom,

[1] Voir *Biographical Dictionary of Eminent Scotchmen*, par Robert Chambers.

poète aussi, et Ministre anglican à Aberdeen, mort en 1639.

Il est fâcheux que dans l'excellent article que *Chambers* a consacré à notre poète, il n'ait pas donné plus de soin à la liste de ses ouvrages.

Il ne mentionne ni les *Rerum Judaïcarum libri IV*, ni la *Psycomachia Virgiliana*, ni le *Virgilius Evangelisans*, qu'il paraît avoir confondu avec *Christiados libri XIII.*[1]

H. Bohn, dans sa nouvelle édition de *Lowndes*, ne cite pas non plus la *Psycomachia* de Ross, le plus rare de ses ouvrages, non plus que la *Christiade* en treize chants, mais seulement le *Virgilius Evangelisans seu Historia Domini Jesu Christi*, qu'avec Chambers, il a sans doute pris pour le même ouvrage que la *Christiade*.[2]

[1] Dans le *General Biographical Dictionary* d'*Alexandre Chalmers* est mentionnée une liste de trente ouvrages d'Alexandre Ross, mais on oublie la *Psycomachia Virgiliana* et d'autres ouvrages.

[2] Voir, sur les ouvrages d'*Alexandre Ross*, *Fabricius*,

Rosſ publia d'abord : *Rerum Judaïcarum ab exitu ex Ægypto, libri duo,* Londres, 1617, comme premier centon. Il n'avait alors que 27 ans. Il y ajouta un troiſième livre en 1619, et un quatrième en 1632, imprimé, in 4°, par *Thomas Harperus, ſumptibus auctoris.* Dans les *Deliciæ Poetarum Scotorum hujus ævi illuſtrium,* Amſterdam, J. Blaeu, 1637, in 12°, on trouve les trois premiers livres de ces *Rerum Judaïcarum,* ſans qu'on s'explique pourquoi le 4ième livre, imprimé dès 1632, a été omis. On trouve à la ſuite de ces trois livres le *Virgilius Evangeliſans.*

Il eſt à remarquer qu'aucun des

Bibliotheca Antiq. p. 240, et *De Scriptor. qui veritatem relig. Chriſti aſſeverunt,* p. 779.

Auſſi *Groſſes Vollſtandiges Univerſal Lexicon aller Wiſſenſhafften und Kunſte,* &c. Leipzig & Halle : Johan. Henrich Zedler, 64 vol. fol. 1750, et 4 vol. de Supplement, 1754. Il ne mentionne que dix des ouvrages de A. Roſs.

Dans le *Commentum de Terræ motu circulari* de Roſs, ſont ſavamment réſumés tous les arguments produits contre le ſyſtème de *Copernic.*

Bibliographes ni des Biographes qui ſe ſont occupés d'Alexandre Roſs, n'ont fait la diſtinction entre ſa vie de Jéſus Chriſt, et ſa *Chriſtiade*, qui raconte les principaux événements des Ecritures ſaintes, depuis le meurtre d'Abel, juſqu'à l'aſcenſion du Chriſt.

Alexandri Roſſæi Rerum Judaïcarum ab exitu ex Ægypto libri tres.

Gens antiqua fuit, Pharii tenuêre tyranni,
Ægyptus belloque potens, et mole ſuperbâ
Pyramidum, nullis non decantata poetis.
Terra fuis contenta bonis, quam Sirius æſtu
Non urit, torretve fera violentia brumæ;
Imbriferi ſecura poli, nam tuta procellas
Temnit, nec validi metuit ſperamina venti.
Hîc nunquam deſævit Hyas, pluvioſus Orion
Deſcendit rarò, rarò thaumantia proles
Conſpicitur varia depingens nubila luce.
Eſt tellus ſine nube ferax, nam læta quotannis
Arva rigant tumidi ſeptemflua flumina Nili.
Hîc ſedes poſuêre ſuas divinitus acti,
Abramidæ, quandò toto regnaret in orbe
Dira fames, et ſola Ceres remaneret in agris
Divitis Ægypti; proles dilecta Jacobi

Quam pater omnivoræ laniatam dentibus urſæ
Credidit, hic Pharii tenet en molimina ſceptri.
Ad quem ſuppliciter victus penuria fratres
Ire facit, nummiſque petunt cerealia dona,
Ignari quod frater erat, quem veſtibus orbum
Præcipitem dudùm in cæcam miſère cavernam.
Aſt ubi Joſephus fratres conſpexit egenos,
Rem vultu ſimulans, quærit nomenque genuſque,
Undè adſint, quæ cauſa viæ, ſuperentque parentes,
Multaque præterea rimatur, &c.

Le poète continue le récit de la Bible, raconte la naiſſance de Moïſe, ſes aventures, le paſſage de la mer rouge, la fuite des Iſraélites dans le déſert, ſous ſa conduite, la conſtruction de l'arche de l'alliance, et enfin la mort de Moïſe. Le troiſième livre finit par les vers ſuivants :—

O decus Iſacidum ! o cœlo gratiſſima vates
Quamvis in modico requieſcant oſſa ſepulcro,
Magna tamen totum volitat tua fama per orbem,

. . . . . .

Atque animus celſis longè ſublimior aſtris,
Incolit ætherei fulgentia pegmata cœli.

Dans le 4ième livre, *totam Josuæ historiam continens*, comme dit le texte, le titre a été modifié et porte : " Rerum Judaïcarum Memorabi- " liorum ab exitu ex Ægypto ad ul- " timum usque Hierosolymitarum " excidium."

Dans la préface l'auteur nous apprend qu'il a été empêché de completter le récit promis dans ce titre : " Aliis negotiis impeditus et variis " curis distractus mutare propositum " cogor."

Voici les premiers vers :—

At pater omnipotens frigentis lumina Moysis
Morte resignavit tumuloque exsangue cadaver
Tradidit, en Josuæ lugentis pectora dictis
Talibus accendens, vires in bella ministrat :
Macte animi, generose heros, age, corripe tela,
Et vada Jordanis transi. . . . .

A la fin du récit, le poète s'écrie :

Sed jam Pierides satis est nos rauca fluenta
Jordani tranasse simul, populumque potentem

Per mare purpureum, saltusque et inhospita saxa
E Pelusiacis terris in avita secutos,
Regna Palestrinæ; tandem discedere fas sit,
Namque alio sors nostra vocat.

Virgilius Evangelisans,

Sive historia Domini et Salvatoris Jesu Christi, Virgilianis verbis et versibus descripta, operâ Alexandri Rossæi Aberdonensis.

Le libraire *Richard Thrale*, qui avait sa boutique dans *Cheapside*, fit imprimer en 1634 à ses frais, par l'imprimeur *Jean Legate*, ce volume in 12°, renfermant plus de 1500 vers. C'est, comme le titre l'indique, l'histoire de Jésus Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.[1]

[1] Ceux qui seraient curieux de comparer un poème-centon sur ce même sujet, avec des poèmes latins originaux, peuvent lire les *Mirabilium Divinorum Libri IV.* de *Cælius Sedulius*.

Il y a aussi un poème latin en 4 livres, sur la vie du Christ, suivant l'Evangile, par le prêtre Espagnol *Juvencus*.

Tous deux se trouvent dans les *Poetæ Christiani Veteres*, en 3 vol. 4°, imprimés par *Alde*, en 1501.

Il ſera néceſſaire de donner un aſſez long extrait du commencement, afin de faire mieux comprendre les développements et les changements qu'Alexandre Roſs introduiſit dans ce ſujet, lorſqu'il compoſa ſa *Chriſtiade* en treize livres, comprenant tout à la fois l'hiſtoire de l'Ancien et du Nouveau Teſtament.

Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen, et Ægypto egreſſus, per inhoſpita
ſaxa,
Perque domos Arabum vacuas, et inania regna
Deduxi Abramidas; at nunc horrentia Chriſti[1]
Acta virumque cano, cœli qui primus ab oris,
Virginis in lætæ gremium deſcendit, et urbes
Judææ docuit dictis ſolatus amicis:
Multum ille et terra patria jactatus et alto
Vi Phariſæorum, ſævique Herodis ob iram,
Multa quoque et diro paſſus ſub judice, donec
Incubuit cruci, dixitque noviſſima verba,
Et ſacram effudit multo cum ſanguine vitam:
Sed tandem patrias victor remeavit ad oras.

[1] Horrentia et horrenda apud Virgilium ſæpe ſignificant veneranda et timenda. Sic *Horrenda Sibylla, Horrenda Virgo*, &c.

Musa, mihi causas memora, cur Numen Olympi
Insignem pietate virum, tot adire labores
Impulerit? Fraus nostra fuit; nihil ille nec ausus
Nec potuit patrare nefas; nunquam excidit ore
Fraus ulla, aut ulli potuit succumbere culpæ,
Tantum infelices nimium dilexit amicos.
Urbs antiqua fuit, Nasareth cognomine dicunt,
Hanc coluit formâ et præstanti corpore Nympha
Cui Mariæ cognomen erat; jam nubilis annis,
Jam matura viro, vinclo socianda jugali
Josepho; hic et Davide satus, justissimus unus
Qui fuit in terris, et servatissimus æqui
Nuncius en Gabriel ventos et turbida tranat
Nubila; jamque volans apicem et latera ardua cernit
Excelsi montis Galilææ; huic nubibus atris
Aëreum caput et vento pulsatur et imbre.
Hîc primùm paribus nitens stetit Angelus alis,
Hîc toto præceps misit se corpore ad ædes
Virginis, atque hominis tandem sic ore locutus:
O felix una ante alias, sanctissima virgo,
Cui nova progenies cœlo dimittitur alto,
Ex te nascetur, cœlestis origine Christus,
Cara dei soboles, magnum Jovis incrementum.
Huic Deus haud metas rerum, nec tempora ponet,

Imperium ſine fine dedit, te numine ſacro
Spiritus intus alit, tenerumque infuſa per artus,
Mens agitat fœtum, et parvo ſe corpore miſcet;
Nec dubita, nam vera audis.
Hæc ubi dicta dedit, ſublatus in aere pennis
In cœlum ſublimis abit; ſed territa virgo
Obſtupuit, ſteteruntque comæ, et vox faucibus hæſit.
Multa movens animo numen veneratur Olympi.
Hinc abiens ſeſe cognatæ ad limina perfert;
Cumque introgreſſa, et coram data copia fandi
Hæc breviter virgo vultum demiſſa profatur;
En nova nunc tacitum pertentant gaudia pectus.
O mihi tam longè maneat pars ultima vitæ
Spiritus, et quantum ſat erit tua dicere facta,
Qui tenuem famulam tali dignaris honore.
Propterea diverſa polus dum ſidera paſcet,
Semper honos, nomenque tuum, laudeſque manebunt.

. . . . . .

Poſtquam longa decem matri faſtidia menſes
Attulerant, generata dei eſt certiſſima proles,
Quem Chriſtum Graii, Jeſum cognomine dicunt
Abramidæ: huic virgo genitrix, mirabile dictu,
Quam non ulla Venus, nulli flexêre hymenæi,
Aſt innupta manens, et virginitatis amorem
Intemerata colens, partu dedit integra prolem:

Pulchra ſolo recubans, pulcher circum ubera natus
Incipit intactam riſu cognoſcere matrem.
Nox erat, et terras animalia feſſa per omnes
Alituum pecudumque genus ſopor omne tenebat.[1]
Paſtores quidam teneros in montibus agnos
Dum vigiles ſervant, en circumfuſa repentè
Emicuit nova lux ; qualis cum cærula nubes
Solis inardeſcit radiis, longèque refulget :
Protinùs Angelicæ lætantes agmine turmæ
Æthera mulcebant cantu, cœloque volabant.
Obſtupuêre animis, geliduſque per ima cucurrit
Oſſa tremor. Subita ex alto vox reddita cœlo eſt :
Paſtores revocate animos, mœſtumque timorem
Mittite, namque deus claro nos miſit Olympo,
Ipſe hæc ferre jubens celeres mandata per auras
En hodiè partu ſub luminis editus oras
Chriſtus Bethlemæ eſt ; victo dominabitur orbi,

[1] On retrouve les trente ou quarante vers ſuivants, dans la *Chriſtiade*, ainſi que la plupart des détails de la fuite en Egypte, du maſſacre des Innocents, des divers miracles du Chriſt, de ſa paſſion et de ſa mort. Seulement dans le *Virgilius Evangeliſans*, le récit eſt plus ſerré, plus rapide, ſans longueurs, comme il y en a tant dans la *Chriſtiade*, en un mot le premier poème peut ſe lire avec plaiſir, et mériterait d'être réimprimé, tandiſque les livres huit à treize de la *Chriſtiade*, qui comprennent les événements du Nouveau Teſtament, ſont d'une prolixité fatigante.

Servitioque premet reges, genteſque rebelles;
Ite modò atque hinc vos Bethlemæ ad limina ferte,
Et puerum in præſepe alto ſpectate jacentem.
Hæc memorans Gabriel, volat indè per aëra magnum
Remigio alarum, totâ comitante catervâ
Aligerum juvenum, qui clarâ luce refulgent,
Et cœtu cinxêre polum, cantuſque dedêre.
Corripuêre viam intereà, qua ſemita monſtrat
Paſtores, urbem aſcendunt, et tecta ſubibant.
Mirantur verba aligeri, mirantur Ieſum;
Flagranteſque Dei vultus, et Virginis ora;
Expleri mentem nequeunt, ardentque tuendo,
Et pueri vultu pariter, matriſque movêtur.
Extemplò Judæ magnas it fama per urbes
Bethlemæ puerum regali a ſanguine cretum,
Qui mare, qui terras omni ditione tenebit,
Ut prædixerunt tot ſancta oracula vatum.
Prætereaque Magi qui Perſica regna tenebant,
Sidera dum ſpectant tacito labentia cœlo:
Ecce novam ſtellam multa cum luce videbant
Ardentem, et ſummi labentem culmine cœli,
Signantemque viam Solymæ quæ ducit in urbem.
At verò ancipiti reges formidine preſſi,
Inſtituunt per regna Arabum, per inhoſpita ſaxa
Judæam petere, et terras tentare repoſtas.
Ergo iter incœptum peragunt, Solymæque propinquant;

Et ſtellam haud timidis vadentes paſſibus
æquant.
Vix urbem ingreſſi, cum ſeſe avertit, et aufert
Ex oculis aſtrum, tenues ceu fumus in auras.

. . . . . .

Mort du Chriſt.

. . . Jamque cohortes
Romani longo procedunt ordine, Chriſtus
Ponè ſubit, geſtans humeris languentibus,
eheu !
Fatalemque trabem, veſtemque cruore ma-
dentem.
Hunc gemini fures comitantur, cœtera turba
Subſequitur ; matres, pueri, innuptæque puellæ
Fœmineum clamorem ad cœli ſidera tollunt.
Has tamen increpitans verbis compellit amicis :
Cur tantæ, o miſeras ! lacrymæ volvuntur in-
anes ?
Fundite pro vobis, veſtriſque nepotibus illas,
Vobis tempus erit, cum terque quaterque beatas
Dicetis ſteriles, quarum circum ubera nullos
Ludere pendentes pueros, et lactea colla
Lambere cernetis ! Sed ligni pondere preſſus,
Deficere incepit Chriſtus ; tùm turba coëgit
Simonem portare crucem.
Ventum erat ad montem cui nunc Calvaria
nomen.
Eloquar an ſileam ? Clavis affixus Ieſus

Ligno hæret, cœloque ardentia lumina tendit,
Lumina, nam palmas ferrum terebravit acutum.
Tollitur in cœlum clamor, totusque remugit
Mons circùm, tremulis ululatibus æthera complent.
Christus confectus curis, multoque dolore,
Voce vocat patrem, gemituque hæc edidit alto:
Sancte parens, cur me morientem deseris? exin
Ingemuit rursus, dixitque novissima verba:
Hanc animam tibi commendo, pater ætheris alti.
His dictis, tenebris increscunt omnia circùm.
Occupat os pallor, solvuntur frigore membra,
Vitaque cùm gemitu tenues concessit in auras.
Olli dura quies oculis, pulchrosque per artus
It cruor, inque humeros cervix collapsa recumbit.
Purpureus veluti quum flos succisus aratro
Languescit moriens, lassove papavera collo
Dimisêre caput, pluviâ cum fortè gravantur.
At mœstæ matres crinem de more solutæ
Ingentem gemitum, tunsis ad sidera tollunt
Pectoribus; resonat magnis plangoribus æther.
Ast simul ac Christus telluris operta subivit,
Sub pedibus mugire solum et juga cœpta moveri
Sylvarum, insolitis tremuerunt motibus urbes,
Et tremefacta solo tellus, avulsaque saxis
Saxa ruunt; tremulæ patuerunt viscera terræ.
Vidisses animas imis exire sepulchris;

Apparent intus ſacri penetralia templi,
Nam velum jam ſponte ſuâ diſcerpetur; iſtis
Prodigiis actis, quidam alta voce fatetur,
Hunc Chriſtum natum magnâ de ſtirpe Tonantis.[1]

. . . . . .

Virgilii Evangeliſantis Chriſtiados Libri XIII. in quibus omnia quæ de Domino noſtro Jeſu Chriſto, in utroque Teſtamento vel dicta vel prædicta ſunt, altiſona divini Maronis tubâ ſuaviſſimè decantatur, inflante Alexandro Roſæo Aberdonenſe.

Tel eſt le titre du grand poème d'*Alexandre Roſs* qui, dit *Chambers*, " excited conſiderable notice in its " day."

La preuve de ce fait, c'eſt qu'il y en eu trois ou quatre éditions, entre 1638 et 1659, et que l'éditeur *Thrale* fit les frais d'un beau titre, en taille

[1] Ce paſſage eſt longuement développé dans le 12ième livre de la *Chriſtiade*.

douce, gravé par *William Marſhall.* On y voit une Renommée, en pied, couronnée de laurier, tenant d'une main le livre de Roſs, et de l'autre la trompette ſymbolique, d'où ſortent les mots : *Jeſus Chriſtus Salvator mundi.* Un drapeau, appendu à la trompette, préſente, au milieu, un ſoleil entouré d'une couronne d'épines, et aux quatre coins les ſymboles des quatre Evangéliſtes, un ange, un lion, un taureau et un aigle. Au deſſous, on lit les ſix vers ſuivants en l'honneur du poète :—

Hæc eſt Virgilii quam cernis, buccina, nuper
Muta, ſed ad flatum nunc animata meum.
Illius hæc laurus ; jam noſtrâ in fronte vireſcens
Quæ niſi *Ros* foveat, marcida laurus erit.
Quid ſine voce tuba eſt ? vel quid ſine *Rore* corolla ?
Buccina voce crepat, laurea *Rore* viret.

Les vingt-huit premiers, formant l'invocation, ſont les mêmes, à quelques légers changements près, que

ceux du *Virgilius Evangelisans*, jusqu'à *Urbs antiqua fuit*, passage modifiée comme suit :—

Urbs[1] antiqua fuit clari cognominis, illam
Fundavit Nini genitor Nimbrothus,[2] et alto
Aggere murorum cinxit Semiramis uxor
Nini, tum pontes et propugnacula junxit
Bellatrix; non illa colo calathisve Minervæ
Fœmineas assueta manus, sed prœlia virgo
Dura pati, cursuque pedum prævertere ventos.
Hæc urbs dives opum, studiisque asperrima belli,
Quam Pluto[3] fertur terris magis omnibus, unam
Post habitis coluisse aliis; hîc illius aræ,
Hîc cultus fuit, hoc regnum Dis gentibus esse
(Si qua fata sinant) jam tùm tenditque fovetque
Progeniem sed enim Judæa a sanguine duci
Audierat, stygias olim quæ verteret arces:
Hinc populum late regem, verboque potentem
Venturum excidio inferni, sic volvere Parcas.[4]

. . . . . .

[1] Urbs hæc Babylon est quâ Sathanæ regnum intelligit poeta. "Diabolus rector ejus civitatis quæ mysticè Babylon." — St. August. lib. ii. contra Epist. Parmentum.

[2] Nimbrothus idem putatur qui Belus.

[3] Per Plutonem intelligit Diabolum, quia omnes mortuorum impiorum anima ad eum descendunt.

[4] Hoc est: Deus vel inevitabilis necessitas.

Exercebat humum tauris, et pura Caïnus
Semina credebat ſulcis; ſed paſtor Abelus
Lanigeras agitabat oves, hirtaſque capellas.
Hi poſitis aris dum vota ex ordine ſolvunt,
Frugum primitias, et liba ferebat ad aras
Major; at hic pingues pecudes et ritè ſacratas
In flammam jugulans gratos mactabat honores,
Ecce autem cœlo ceciderunt crebra ſereno
Fulgura, corripuit tremulis altaria flammis,
Ignis ab ætherio cœli demiſſus Olympo,
Qui molli tactu ſacrum lambebat Abelis.
Augurium agnovit juvenis, duplicesque repentè
Suſtulit ad cœlum palmas, et numen adorat.
Non tulit hanc ſpeciem furiata mente Caïnus;
Sanguineam inſpirat mentem, ſuadetque Caïno
Protinus ut fratris ſpoliaret lumine corpus.
Haud mora fas omne abrumpens, et jura reſolvens,
Clàm ferro incautum fratrem ſuperavit in agro
Impius, hæſit enim ſub pectore vulnus, et udæ
Vocis iter, tenuemque incluſit ſanguine vitam.
Corpus humo tegere, et foveis abſcondere tantum
Speravit ſe poſſet nefas; ſed qui omnia novit,
Quæ ſint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahuntur
Crudelis aras; trajectaque pectora ferro
Nudavit, cæcumque domus ſcelus omne retexit.

. . . . . .

CHRISTIADOS, LIBER 4tus.

Sampſon blanditiis Dalilæ allectus,
Illi cauſam roboris ſui prodidit,
et capellos amiſit.

. . . . . .

JAMQUE dolos dirumque nefas in pectore verſans
Dalila ſic loquitur, thalamoque hæc conjugis alto
Incipit, et dictis fallacem inſpirat amorem:
Mene colis, conjux, vel me miſereris amantem!
Cur ergo arcanos non vis mihi credere ſenſus?
Ah! cur me toties deceptam fallere pergis?
Jam tandem doceas in quo tua vivida virtus
Conſiſtat, quæ te manicæ vel vincla tenebunt?
Sum conjux, mihi fas animam tentare precando.
Si mihi quæ quondam fuerat, quamque eſſe decebat,
Vis in amore foret, non hoc mihi namque negares.
Per te, per, qui te talem genuêre parentes,
Annue jam tandem, precibuſque inflectere noſtris;
Extremum hoc oro, miſeræ da munus amanti!
Dixerat, et niveis hinc atque hinc blanda lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet; ille repentè

Accepit ſolitam flammam, notuſque medullas
Intravit calor, et labefacta per oſſa cucurrit.
Senſit læta dolos, et formæ conſcia conjux.
Tum pater infando devinctus amore fatetur;
(Ignarus Dalilam ſimulata mente locutam,)
Invictum robur fatali in crine latere,
Quo ſalvo non poſſe ligari; ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit
Conjugis infuſus gremio per membra ſoporem.
Egregia interea conjux dum nocte quietem
Carpebat Samſon, famulum vocat; ille jacentem
Aggreditur, dextra crinem ſecat; iſta repentè
Intra tecta vocat Philiſtin, et limina pandit.
Quid moror? irrumpunt, thalamo rapiuntque, trahuntque,
Effodiuntque oculos miſero, vincliſque coërcent.

. . . . . .

Liber 8us.

Herodes ex rumore novi Regis nati turbatus, pueros Bethlehemiticos per ſatellites occidit.

. . . . . .

At rex crudelis fremit horridus ore cruento,
Præſentemque necem pueris intentat inermis.
Raptores atrâ in nebulâ crudeliter urbem
Ingreſſi, rumpunt aditus, omnemque trucidant

(O ſcelus !) infantem, et latè loca funere complent.
At trepidæ matres preſſère ad pectora natos,
Ingenteſque cient gemitus, miſeroſque tumultu
Omnia miſcebant ; ferit aurea ſidera clamor :
Pectora nunc pugnis fœdant, nunc unguibus ora ;
Amplexoſque fovent pueros, atque oſcula figunt.
Quis tantam cladem, quis talia funera fando
Explicet ? aut poſſit lacrymis æquare dolores !
. . . . Quis barbarus unquam
Conſperſit tantâ puerorum cæde penates !
Quid pius hic infans in te committere tantum
Quid pueri potuêre ? quibus tot vulnera miles
Sæva dedit, tenero ferrum in pulmone recondens.
Felices pueri ob Chriſtum tot vulnera paſſi !
Vos dulcis vitæ exortes, et ab ubere raptos
Abſtulit atra dies, et funere merſit acerbo.
At nunc ſublimes liquidum trans æthera vecti,
Inter cœlicolas, omnes ſupera alta tenetis.

. . . . . .

Baillet, dans ſes *Jugements des Savants*, en parlant des centons des *Capilupi*, dit qu'Alexandre Roſs a beaucoup enchéri ſur eux, dans l'art de démembrer et de recoudre Vir-

gile, dans les treize livres de ſa *Chriſtiade*, et dans ſa *Pſycomachie*.

Je cherchai d'autant plus à me procurer ce dernier poème que, cité auſſi par *Fabricius* et quelques bibliographes allemands, il avait été paſſé ſous ſilence par le plus grand nombre.

J'en connu bientôt la raiſon, c'eſt que cet ouvrage de Roſs eſt d'une rareté ſi exceſſive, qu'après avoir fait de longs, nombreux et vains efforts pour le découvrir dans l'une ou l'autre des nombreuſes bibliothèques publiques et privées de Londres, je commençais à croire que ce poème n'exiſtait plus dans la Grande Bretagne.

En effet, j'avais été aidé dans mes recherches par l'infatigable complaiſance de M. le *Comte d'Albanie*.[1]

[1] *John Sobieſki Stuart*, auteur de pluſieurs ſavants ouvrages, dont quelques uns publiés en ſociété avec ſon frère *Charles Edouard Stuart*.

L'hiſtoire des deux petits fils de Charles Edouard, le Prétendant, (lequel eut un fils de ſon mariage avec la

Des informations avaient été prises auprès des bibliothécaires du *Mareschal College*, à Aberdeen, de l'Université de la même ville, de la bibliothèque des Avocats, à Edinbourg, de celle de l'Université de Saint André, de la Bodléienne d'Oxford; et de partout étaient arrivées des réponses négatives. Enfin le bibliothécaire du *Private Signet Library*, en Ecosse, M. *David Laing*, envoya au comte d'Albanie un exemplaire de la *Psycomachia*.

Ce curieux centon se trouve imprimé à la suite du *Virgilius Triumphans* du même auteur.[1] Ce dernier ouvrage d'Alexandre Ross ne

princesse de Stolberg, Comtesse d'Albanie), est racontée à la page 129 du second volume des *Anecdotes of the Aristocracy*, par *Bernard Burke*, London, 8°. Colburn. 1849. Voir aussi *Quarterly Review*, vol. 81, June et Sept. 1847.

[1] *Virgilius Triumphans* in tres libros dispartitus quibus ostenditur quantum Mantuanus olor plumarum candore, et cantus suavitate, omnes cygnos superavit, unà cum Psycomachia Virgiliana, operâ Alexandri Rossæi. Ex officinâ Arnoldi Leers, anno 1661. In 18°.

Par le papier, le format et les caractères, ce joli volume a toute l'apparence d'un Elsevier.

fut publié qu'après ſa mort, par ſon frère George Roſs, et dédié au Roi Charles II.

Avant de donner des paſſages du centon, je crois pouvoir faire connaître le contenu des trois livres du *Virgilius Triumphans*, à cauſe de la grande rareté du volume.

Le premier livre eſt une critique étendue du poème de *Silius Italicus*, que Roſs repréſente comme un plagiaire de Virgile. Il compare ſoigneuſement les paſſages ſemblables des deux poètes, et trouve le moyen de rendre intéreſſante la lecture des 93 pages qu'il conſacre à ce ſujet.

Le ſecond livre renferme l'examen de la Pharſale de *Lucain*, qui, à ſon tour eſt comparé à *Virgile*, et trouvé très inférieur ſous les rapports du ſtyle, de l'imagination et de la compoſition.

Cette analyſe des dix chants du poète que fit mourir l'envie jalouſe de Néron, eſt développée en cent

pages, et montre un jugement critique très fin.

Au troisième livre, Virgile est mis au dessus de Claudien, de Valerius Flaccus, de Pétrone, de Sénèque, de Martial, de Juvénal, de Perse, de Stace, de Catulle, de Tibulle, de Properce, d'Horace, d'Ovide, de Lucrèce, enfin d'Homère lui-même.

On voit que notre panégyriste ne s'arrête pas à moitié chemin, et néanmoins il n'y a rien de trop forcé dans cet examen qui se fait lire sans fatigue.

A la suite de ces trois livres de critique, vient la *Psycomachia Virgiliana* que Ross dédie à un lettré de ses amis.[1]

[1] " Viro ornatissimo et de Musis optimè merito D. " Justiniano Isnamo : Hæc Psycomachia, vir ornatis- " sime, tuo hortatu scripta, nunc nomini tuo inscripta " prodit. Cœpit a te principium, tibi definit. Accipe " jussis carmina cœpta tuis, ut verbis utar Maronis nos- " tri cujus divini carminis tu cultor es et admirator . " . . . . Ecce votis tuis conatus sum utcunque " satisfacere. . . . . .

" Novemb. 1649."

C'eſt une réunion de huit petits poèmes-centons dont les titres ſuivent, et qui rempliſſent 48 pages.

1°. Fidei et Idololatriæ Pugna.
2°. Pudicitiæ et Libidinis Pugna.
3°. Patientiæ et Iræ Confliſtus.
4°. Superbiæ et Humilitatis Congreſſus.
5°. Luxuriæ et Sobrietatis Pugna.
6°. Philargyriæ et Operationis Pugna.
7°. Concordiæ et Diſcordiæ Pugna.
8°. Communitio Fidei.

Pudicitiæ et Libidinis Pugna.

JAMQUE Pudicitiam campo ſuccedere aperto
Cernere erat; virgo cincta eſt fulgentibus armis.
Illam Gorgoneis infecta Libido venenis
Inſequitur, facibuſque armata, atque ignibus atris,
Atque furens animis fumum (miſerabile dictu)
Evomit, involvitque locum caligine cæcâ,
Proſpectum eripiens oculis; glomeratque repentè

Fumigeram noctem commiſtis igne tenebris.
Tentat fumantem ſub pectore figere tædam,
Atque Pudicitiam nebulis involvere tetris.
Excuſſit manibus vana hæc incendia virgo,
Disjecitque faces, et fumea lumina tædis.
Tum caput orantis necquicquam et multa volentis
Dicere, deturbat terræ; truncumque repentè
Provolvens, ſuper hæc inimico pectore fatur:
Infelix meretrix, quæ te dementia cepit?
Hortatrix ſcelerum, quoties mortalia corda
Per furias ignemque trahis? Tu peſſima cogis
Commaculare manus natorum ſanguine matres.
Tu potes unanimes armare in prælia fratres,
Funereaſque inferre faces; tibi nomina mille,
Mille nocendi artes; tibi ſemper triſtia bella,
Iræque, inſidiæque, et crimina noxia cordi;
Peſtis acerba viris, tu ſpicula cæca relinquis,
Affixa in venis hominum; tua flamma medullas
Eſt mollis juvenum, et labefacta per oſſa recurrit;
Non ſecus atque olim tonitru quum rupta coruſco
Igneâ rimâ micans percurrit lumine nimbos.
Perfida, te genuit duris in cotibus altus
Iſmarus, aut Rhodope aut extremi Garamantes.
Occultum inſpiras ignem, falliſque veneno
Mortales miſeros, duciſque per oſſa furorem.

An tu per ſuperos errare licentius auras
Audebis, poſtquam *Judith* muliebribus armis
Stravit Holofernum, et caput a cervice refulſit,
Egregiam referens laudem, et ſpolia ampla tyranni?

. . . . . .

Eia age rumpe moras; cœlum terraſque levato,
Cocytique petas ſedes, regna invia vivis,
Illic ſunt gemitus, illic ſunt verbera ſæva
Parta tibi, et ſtridor ferri, tractæque catenæ.
Hæc ubi dicta, ſcelus fugit illic, et ocyus Euro
Infernumque petit, pedibus timor addidit alas.
At Dea ſucceſſu exultans, animiſque pudica
Abluit in liquidis Jordanis fontibus enſem
Spumantem, ſparſaſque manus teſtudine Templi
Sub media ingentis ferrum ſuſpendit ad aram,
Victrix vota deo; primo ſolvebat Eoo,
Lætitiâque fremens, animos ad ſidera tollit.
Ingeminant plauſum ſocii Pœana canentes,
Neſcio qua præter ſolitum dulcedine læti,
Omnes ſucceſſu voces ad ſidera jactant.

Luxuriæ et Sobrietatis Pugna.

Et jam Luxuries cum ſemiviro comitatu
Mœoniâ mentum mitrâ, crinemque madentem
Subnixa, incedit; juvat indulgere choreis,

Et tunicæ manicas, et habent redimicula mytræ,[1]
Inflata hæſterno venas ut ſemper Iaccho,
Cui gravis attrita dependet cantharus anſa
Vina novum fundit calathis, Arviſia nectar
Impletur veteris bacchi, pinguiſque farinæ
Hujus tota cohors oleo, myrrâque madeſcit;
Cui Venus it comes, et Bacchus, cui carmina ſemper
Et cytharæ cordi, numeroſque intendere nervos.
Pro clypeis, pro loricis, galeâque fideli
Floribus atque apio crines ornantur amaro.
Tum manibus violas et ſumma papavera geſtant,
Narciſſum et florem jungunt benè olentis anethi.
Pars epulis onerant menſas, et plena reponunt
Pocula, pars dapibus turget vinoque ſepulta eſt;
Pars pedibus plaudunt choreas, et carmina dicunt.
Pars commiſta mero ructabat fruſta falerno;
At regina gravem gemmis auroque popoſcit
Implevitque mero pateram, quam protinus hauſit
Spumantem, et pleno ſeſe ebria proluit auro

[1] La mitre Méonienne était un bonnet fort élevé, et terminé en cône, d'où pendaient des rubans qui ſe liaient ſous le menton. Les anciens parfumaient leurs cheveux d'eſſences liquides, d'où *madentem crinem.*

Poſt illam proceres ; ſaltu mox ipſa ſuperbum
Emicat in currum, et manibus molitur habenas
Pampineas, nardo, ſertiſque recentibus halat.
Vertice fert duplicem gemmis auroque coronam ;
Fert chlamydem ex auro, crines nodantur in aurum,
Aurea purpuream ſubnectit fibula veſtem.

. . . . . .

Tandem procedit, magnâ comitante catervâ,
Ponè ſequebantur victæ longo ordine gentes,
Quam variæ linguis, habitu, tam veſtis et armis.
Hæc dum Chriſtiadum populo miranda videntur,
Dum ſtupet obtutuque hæret defixus in uno,
Reginam obſervans, paulatim abolere magiſtri
Conſilia incipiunt, turpique cupidine capti,
Laudant Luxuriem, hanc oculis, hanc pectore toto
Accipiunt, gremioque fovent atque oſcula figunt.
Regales laudant menſas, laticemque Lyæum,
Divitiaſque probant, quibus incubuêre repertis,
Et pictas veſtes, oſtroque auroque rigentes.
At Dea Sobrietas quam puro velat amictu
Carbaſus, et tenuis ſubnectit vitta capillos,
Triſtior et lacrymis oculos ſuffuſa nitentes,
Oblitos ſocios regni rerumque ſuarum
Admonet exemplo, et verbis caſtigat amaris :

Quis furor, o nunquam dolituri, o ſemper inermes
Chriſtiadæ, quæ tanta animis ignavia venit?
An vos Luxuries agitat quos morte redemit
Flos veterum virtuſque virûm? qui ſanguine vobis
Celeſtem peperit patriam ſine fine fruendam.
Quo ruitis? quidve hæc geritis ſpumantia muſto!

. . . . . .

Nunc vos in venerem primi, nocturnaque bella,
Quando curva choros indixit tibia Bacchi,
Expectare dapes et plenæ pocula menſæ,
Hic amor, hoc ſtudium, ſomno vinoque per herbam
Sterni inter Dryadas, hæc veſtra eſt ſumma voluptas.

. . . . . .

Luxuries peſtis patriæ, et communis Erinnys
Detraxit veſtris humeris languentibus arcus,
Et pila et pharetras rupit, Lyciaſque ſagittas,
Et clypeos, galeas, necnon thoracas ahenos.
Quare agite, o Juvenes, patrii ſi Martis habetis
Jam quidquam ſolitæ, ſi quid virtutis et iræ
Reſtat adhuc noſtris, ſi quis ſpem ponat in armis,
Ne trepidate, ſequi me, per tot tela, tot hoſtes!
Dux ego veſter ero. Reginam e ſede ſuperbâ

Dejiciam, et caput infandum cum milite toto
Sternam . . . . . .
Hæc ubi dicta dedit, medios irrumpit in hoſtes,
Oſtenditque crucem manibus quam fortè ferebat.
Quo viſo turbantur equi, rapidiſque feruntur
Paſſibus, ingentique volat vi fervidus axis.
Fertur equis auriga, nec audit currus habenas.
Mox reſupina cadit, currumque relinquit inanem,
Lora tenet tamen; huic cervixque comæque trahuntur
Per terram, et verſo pulvis inſcribitur ore.

. . . . . .

Tunc dea *Sobrietas* tales dedit ore loquelas:
Peſſima, nunc ſaniem eructas, et fruſta cruento
En revomis commiſta mero; gravis halitus atris
Faucibus erumpit. Quid quæſo profuit omnis
Pompa tibi? quid vaſa tuis pendentia tectis?
Atque laboratæ veſtes; quid ſplendida luxu
Regali nunc tecta juvat; quid ſumptibus emptæ
Tantis deliciæ? nil auri pondera facti
Infectique valent; periit tibi forma decuſque,
Et ſine honore jacent tua membra fluentia tabo,
Pulvere turpantur compti de more capilli.
Hoc docet humanis quæ ſit fiducia rebus.
His dictis, nullos hoſtes jam vidit in agris,

Sed prædam ingentem, hinc indè per avia
ſparſam,
Crateras auro ſolidos, pulchraſque tapetas,
Ingens argentum, baccata monilia, mytras
Crinales vittas, et longæ tegmina pallæ.
Edixit ſociis ne quiſquam ex agmine toto,
Audeat infandum manibus contigere prædam.
Quippè verebatur, mala ne contagia lædant
Luxus peſtiferos halantis faucibus æſtus,
Hos paucos ſocios, qui per diſcrimina rerum,
Per varios caſus ſunt ſe ſuaque arma ſequti.

Superbiæ et Humilitatis Congreſſus.

Postera Phœbœa luſtrabat lampade terras,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram,
Cum ſubitò in patulis inflata *Superbia* campis
Oſtentat ſeſe, et caput altum in prælia tollit;
Miraturque ſuos humeros, alternaque jactat
Brachia protendens, et verberat ignibus auras.
Triſtius haud illa monſtrum, nec ſævior ulla
Peſtis, et ira Dei ſtygiis ſeſe extulit undis.
Inſignis longè phrygiis fulgebat in armis,
Spumantemque agitabat equum, quem pellis ahenis
In plumam ſquamis auro conferta tegebat.

. . . . . .

Aſt humilis contra paucis comitata miniſtris
Ingreditur *Virtus*, oculos dejecta decoros,

Crinibus incedit paſſis, pallamque gerebat,
Suppliciter triſtis contundens pectora palmis,
Illa ſe comitem et conſanguinitate propinquam
Spes jungit paribus curis veſtigia figens,
Ambæ armis levibus ſuccinctæ, pellibus ambæ;
Quam primùm videt has elata *Superbia* raris
Stipatas famulis, et amictas paupere cultu,
Illis ſubridens, animiſque efflata ſuperbis,
Sic prior alloquitur: quæ vos inſania adegit
Currere præcipites in aperta pericula Martis,
Ignavæ? Non vos veſtri miſeretque pigetque?

. . . . . .

Non ego tam viles noſtro proſternere ferro
Conſtitui, haud equidem tali vos dignor honore,
Nec ſcelerare meam tam turpi ſanguine dextram.
Verùm inſtar ſtipulæ fragilis vos proterat omnes
Calcibus hic ſonipes; ſpargat rapida ungula rores
Sanguineos, miſtaque cruor calcetur arenâ.
His dictis immiſit equo ſpumantia fræna,
Quadrupedemque citum ferrata calce fatigat,
Et ruit in medios hoſtes; aſt inſcia tectæ,
Incidit in foveâ congeſtum ceſpite culmen.
Illa gravis graviterque in foſſam pondere vaſto
Concidit, ut quondam cava concidit aut Erymanti

Aut Ida in magna radicitùs eruta pinus.
Hanc ſuper incumbit quadrupes, et calcibus auras
Verberat, effuſumque equitem, craſſumque cruorem
Ora rejectantem, miſtoſque in ſanguine dentes
Deprimit, et vitam tenues exhalat in auras.
Hoc viſo *Humilitas* lento pede tendit ad hoſtem
Semianimem, graditurque unà *Spes* læta triumphans,
Quæ vires animoſque Deæ gladiumque miniſtrat,
Quo caput abſcidit, truncumque relinquit arenâ.

JACQUES DUPORT.

(1670).

E ſavant philologue anglais, né à Cambridge en 1606, devint en 1632 profeſſeur de Grec à l'Univerſité de cette ville. Suſpendu de ſes fonctions ſous le Protectorat de Cromwell, il fut réintegré à la reſtauration, et devint chapelain de Charles II. Ses ouvrages aſſez nombreux ſont oubliés aujourd'hui, mais ſon recueil de poéſie intitulé : *Muſæ ſubſecivæ, ſeu Poetica Stromata*,[1] publié en 1676 in 8°, contient quelques pièces agréables. C'eſt au milieu de

[1] Cantabrigiæ, pp. 231-2. La pièce qu'on va lire a pour titre : Ἐνδόσιμον Ὁμηροκέντρωνος.

ces vers latins que ſe trouve enfoui le centon homérique ſuivant, très gracieux, et dont pour la première fois je donne ici une traduction littérale :—

" O viens à moi, doux ſommeil,
" aimable ſœur de la mort, et du
" ſombre deſtin ; viens te poſer ſur
" mes paupières. O ſommeil, ſou-
" verain des Dieux et des hommes,
" et qui ſais, à ta volonté, faire deſ-
" cendre la nuit ſur les yeux des uns
" ou des autres, empare-toi de moi,
" ô ſommeil, car tu apportes l'oubli
" de toute choſe, bonheur ou mal-
" heur, dès que tu appeſantis ton
" doigt ſur nos paupières. Oh ! viens
" donc, doux ſommeil ! ſoulage les
" anxiétés de mon âme. Enveloppe-
" moi, afin que je ne ſois pas durant
" la nuit entière livré à mes penſées,
" et à l'inſomnie. Je ſuis étendu ſur
" ma couche, plein du déſir de voir

" arriver la divine Aurore. En vain
" je me tourne de tous côtés, pour
" chercher à apaiſer l'inquiétude de
" mon cœur et le trouble de mon eſ-
" prit. Irrité contre moi-même, j'a-
" dreſſe les paroles ſuivantes à mon
" âme : Hélas ! hélas ! combien de
" temps encore ſerai-je tenu éveillé
" ſur ma couche ! Quand le ſom-
" meil viendra-t-il ſoulager mon
" cœur oppreſſé ! Je t'en ſupplie, ô
" ſouverain maître, aie pitié de moi !
" Accours, et accorde-moi tes fa-
" veurs, et fais que mes yeux ſe
" ferment, ô ſommeil, ſous ces ber-
" ceaux de feuillage. Que du moins
" la nuit apporte un ſoulagement à
" mes peines, et me donne quelque
" repos, alors que tous les mortels en
" jouiſſent. Durant le jour, je ſuis
" haraſſé, et mon labeur ne ceſſe pas,
" mais lorſqu'arrive la nuit et que
" tout repoſe, j'eſpère en vain, et l'in-
" ſomnie trouble mon âme. L'in-

" quiétude eſt plus poignante durant
" l'obſcurité. Viens donc à moi,
" doux ſommeil, le meilleur ami des
" Dieux ; chaſſe les ſoucis de mon
" cœur (car tu le peux) et que le
" doux ſommeil deſcende ſur mes
" paupières, de la manière qui reſ-
" ſemble le plus à la mort. Alors à
" travers la ſombre nuit, je pourrai
" trouver un terme à mes chagrins,
" et je verrai ceſſer mes anxiétés."[1]

M. Jacques Duport eſt auſſi l'auteur du livre ſingulier intitulé : *Ho-*

[1] Lorſque Duport eut l'idée de compoſer ſon Homérocenton, il eſt très probable que ſa mémoire lui préſentait les charmans paſſages ſuivant, l'un tiré du onzième livre des *Métamorphoſes d'Ovide*, l'autre de la tragédie d'Henri IV, de Shakeſpeare :—

" O ſommeil, repos de la nature, o toi, le plus pai-
" ſible des Dieux, paix de l'âme, remède des ſoucis, toi
" qui viens rafraîchir le corps fatigué des travaux du
" jour, et renouveler les forces pour le lendemain, com-
" mande aux ſonges de viſiter Alcyône."

" O ſleep, O gentle ſleep !
" Nature's ſoft nurſe, how have I frighted thee,
" That thou no more wilt weigh my eyelids down,
" And ſteep my ſenſes in forgetfulneſs !"

meri Gnomologia, dans lequel, vis-à-vis du texte d'Homère, en Grec et en Latin, il a imprimé en marge tous les paſſages des Saintes Ecritures qui ſe rapportent plus ou moins aux vers du poète grec.

J'ignore quels rapports peuvent exiſter entre cet ouvrage de Duport, et celui de *Zach. Bogan: Homerus ἑβραΐζων, ſive Comparatio Homeri cum Scriptoribus Sacris, quoad normam loquendi.* A cet Homère Hébraïſſant, très rare en Angleterre, imprimé à Oxford en 1658, eſt joint l'*Héſiode Homériſant*, ou l'on montre les idées et les phraſes que le poète Béotien d'Aſcra, a priſes au chantre d'Achille.

L. RYSSENIUS.

(1670).

PAQUOT nous apprend que *Léonard Van Riſſen* naquit à Utrecht, vers 1630.

Après avoir achevé ſes études, il prit le bonnet de docteur en théologie, exerça la profeſſion de Miniſtre dans pluſieurs ville de la Hollande, et mourut paſteur de Heuſden, vers la fin du ſiècle.

Il publia douze ouvrages, tant en Flamand qu'en Latin, dont un contre *Deſcartes*.

Celui intitulé : *Juſta deteſtatio ſceleratiſſimi libelli Adriani Beverlandi*, &c. à la ſuite duquel eſt placé notre centon, fut prohibé à Rome, le 22 Décembre 1700, quoique la violente

attaque de *Ryſſenius* contre l'ouvrage de *Beverland*, fut écrite par zèle religieux. Ce centon eſt un des aſſez rares exemples où pluſieurs poètes anciens ſont mis à contribution, dans la même pièce. On retrouve ici des vers de *Virgile*, d'*Ovide*, de *Lucrèce*, de *Lucain*, de *Claudien*, et de *Stace*.

Dans une adreſſe *Lectori Benevolo*, l'auteur nous informe qu'il donne ce morceau comme un ſpecimen, pour apprendre aux étudiants à faire un choix des meilleures expreſſions latines; ayant été frappé, à la ſuite d'un examen d'élèves, de l'ineptie de l'ouvrage de *Jean Amos Comenius : Janua Linguarum*, &c.

" Cœpi rectorem monere quan-
" tam ille homo ineptorum verbo-
" rum collegerit copiam, quæ nemo
" Latinorum unquam fando au-
" dierit."

Il recueillit donc dans les poètes

une foule de mots avec lesquels il composa : " Creationem, Lapsum, " Diluvium, Pugnam Davidis, Nati- " vitatem Christi, Lanienam Bethle- " hemiticam, aliaque expressimus."

Mais ces pièces restèrent inachevées, et il n'a jugé convenable de donner que celles qui suivent.

N'est-il pas singulier qu'un savant tel que *Ryssenius*, en composant nombre de centons, en donnant les raisons qui l'engagèrent à rassembler ainsi les *disjecta membra poetæ*, pour en former des récits suivis, n'ait pas dit un seul mot des centonistes ses prédécesseurs ? Est-il possible qu'il ne les ait pas connus, ou qu'il n'ait pas su qu'il composait ce qui depuis des siècles s'appelait des centons ? Ce silence m'est inexplicable. Quoiqu'il en soit, ceux-ci étant fort bien faits, j'en donnerai plusieurs extraits.

Cap. I.

De Creatione.

Principio cœlum, terras, campoſque liquentes
Juppiter omnipotens, rerum cui ſumma poteſtas
Condidit, et magni ſpeciem glomeravit in orbis,
Quem dixêre cahos, rudis indigeſtaque moles;
Nam neque erant aſtrorum ignes, nec lucidus æthrâ
Sidereâ polus; ac Ponto nox incubat atra.
Tum primùm lux alma data eſt; quæ diſcutit umbras
Poſtera jamque dies primo ſurgebat Eoo.
Tum liquidum ſpiſſo ſecrevit ab aëre cœlum,
Diſſociatque locis. Quidquid leve fertur in altum,
In medium graviora cadunt; incanduit æther,
Et circumfuſo pendebat in aëre tellus,
Ponderibus librata ſuis, nulloque premente.
Tertia lux gelidam cœlo dimoverat umbram
Noctis. Tunc omnis mundi quaſi limus in unum
Confluxit gravis, et ſubſedit funditus ut fæx.
. . . . . .
Sanctius hic animal, mentiſque capacius altæ
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera poſſet.

Tandem natus homo eſt, clara qui in luce refulſit,
Os, humeroſque Deo ſimilis; namque ipſe decoram
Cæſariem nato genitor lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflarat honores.
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos.
Mollibus in pratis admugit fœmina tauro.
Urit oves aries, hircum laſciva capella.
Omnia vincit amor. Sed Adam ſine conjuge cœlebs
Vivebat, thalamique ſua conſorte carebat.
Tum Deus Adamo placidam per membra quietem
Irrigat, atque illi coſtas et viſcera nudat,
Et jubet exempta laterum compagibus una,
Sumere mox hominis coſtæque amittere formam.
Humanum molleſcit ebur, poſitoque rigore
Corpus erat, ſaliunt tentatæ pollice venæ,
Spiritus intus alit, totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, et magno ſe corpore miſcet.
Addit ei hanc ſociam; coëant in fœdera dextræ,
Dixit, et hæc faciat pulchra te prole parentem
Connubio et junxit ſtabili propriamque dicavit.
O digno conjuncta viro, tantique per orbem
Conſors imperii, toto dotabere mundo!
Candidior folio nivei fuit Eva liguſtri,

Floridior prato, longa procerior alno,
Splendidior vitro, thymo quoque dulcior Hyblæ,
Solibus hybernis, æſtivâ gratior umbrâ,
Lucidior glacie, maturâ dulcior uvâ;
Fortunati ambo, ſi mens non læva fuiſſet.

. . . . . .

Huc ubi delati, dictis ita fatur amicis:
Vivite felices, et terque quaterque beati,
Jam tibi prima pater nullo munuſcula cultu
Errantes hederas paſſim cum baccare tellus,
Miſtaque ridenti colocaſia fundet acantho.
Hic tibi, quæ ſemper vicino ab limite, ſepes
Hybleis apibus florem depaſta ſalicti,
Sæpe levi ſomnum ſuadebit inire ſuſurro.
Ipſæ lacte domum referent diſtenta capellæ
Ubera, nec magnos metuent armenta leones.
Nec veſpertinus circumgemet urſus ovile.
Accipite ergo animis, atque hæc mea figite dicta:
Eſt etenim luco prædives arbor opaco
Fulgentes viridi ramos curvata metallo.
Hæc tibi ſacra datur. Tu ne parere recuſa.
Auricomos ſi quis decerpſerit arbore fœtus,
Procumbet moriens, et culpam morte piabit,
Pallenteſque animas ſub triſtia tartara mittam.

. . . . . .

Cap. II.

De Lapsu.

Accipe nunc Satanæ insidias, et crimine ab uno
Disce omnes.
Plutonis socii magnum rescindere cœlum
Aggressi, superisque Jovem detrudere regnis,
Fulmine dejecti fundo volvuntur in imo.
Immanis, violentus, atrox; hunc gloria mundi
Obliqua invidia, stimulisque agitabat amaris,
Concilium deforme vocat, glomerantur in unum
Innumeræ pestes Erebi. Tùm corde sub imo
Inclusam rabidis patefecit vocibus iram:
Siccine tranquillo produci secula cursu?
Sic fortunatas patiemur vivere gentes?
Et nos indecores longo torpebimus ævo,
Omnibus ejecti regnis! Agnoscite tandem
Quid furias deceat, consuetas sumite vires;
Conventuque nefas tanto decernite dignum.
Orantem sequitur clamor, plausuque fremebant;
Induat ut faciem mutatus, et ora colubri;
Utque dolos, dirumque nefas in pectore verset.
Frontem crista tegit, pingunt maculosa virentes
Terga notæ; rutilum squammis intermicat aurum.

Livida fax oculis, radix micat ultima linguæ;
Amplexus placidè lignum, lapſuſque per auras
Ardenteis oculos intorſit lumine glauco,
Dentibus infrendens, ſic ficto pectore fatur:
Cui pendere ſua patieris in arbore poma?
Num dulceis avibus prædam feret uva racemos?
Id libet? Hæc porcis hodiè comedenda relinques.
Hæc ea pauca refert: ſunt nobis mitia poma,
Caſtaneæ molles, et humi naſcentia fraga,
Cerea pruna, nuces, ipſa autumnalia corna,
Ipſa ego cana lego tenero lanugine mala;
Hoc lignum fugimus, ne mors inimica propinquet.
Dixerat; ille dolis inſtructus et arte nefanda,
Conſilium vultu tegit, ac ſpem fronte ſerenat:
Solvite corde metum, domini, ſecludite curas.
Si rectè frueris, non eſt ut copia major
Ab Jove donari poſſit tibi: tolle querelas.
Pauper enim non eſt, cui rerum ſuppetit uſus,
Crede mihi, poteris vero diſtinguere falſum.
En age, rumpe moras: nam quid tentare nocebit?
Quo tibi fortunas, ſi non conceditur uti?
Viribus uteris per clivos, flumina, lamas.
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.
Obſcuris vera involvens, mirabile dictu!
Hæc ſtupet, obtutuque hæret defixa, quid optet.
Eloquar an ſileam? Eſt mollis flamma medullas.

Vincitur in longo ſpatio tandem, atque labaſcit.
Puniceum cura decerpſit ab arbore pomum,
Preſſit et ore ſuo, contactuque omnia fœdat.
Tum blandita viro conjux, ſi gratia, dixit,
Ulla mea eſt, o luce magis dilecte marite,
Quo res cumque cadunt, unum et commune periclum,
Una ſalus ambobus erit, cape pignus amoris.
Credula res amor! et facilis deſcenſus Averni.

. . . . . .

Tum Deus et tales effudit ad æthera voces:
Siſte gradum, teque aſpectu ne ſubtrahe noſtro,
Eia mane, mihique hæc ediſſere vera roganti;
Quis fuit hortator ſceleris? vix pauca furenti
Subjicit, et raris turbatus vocibus hiſcit;
Cauſa mali tanti conjux, connubia noſtra.
Conjugium vocat, hoc prætexit nomine culpam!
Ut venit hæc coram, ſingultim pauca loquenti
Genua labant, tremulos quatit æger anhelitus artus;
Incipit effari, mediaque in voce reſiſtit.
Heu quantum difficile eſt crimen non prodere vultu!
Sum decepta tuis, o ſerpens, fœmina verbis.
Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error!

. . . . . .

Tum Deus alloquitur Cherubim, cui talia mandat:
Tuque invade viam, vaginâque eripe ferrum

Fulmineum, horrendus cuſtos eris arboris
aureæ,
Continuo ſtat ferri acies mucrone coruſco,
Strictа parata neci ; nec non abrupta tremiſ-
cunt
Fulgura, et attritus ſubita face rumpitur æther.
Viſus adeſſe pedum ſonitus. Fugit ocyor euro.
Qualis ubi abruptis fugit præſepia vinclis
Tandem liber equus, campoque potitur aperto.

Comme on le voit, ce morceau n'eſt pas terminé, et devait être ſuivi par une deſcription du *Déluge*, ainſi que l'auteur le dit dans ſon avis au lecteur.

Il ne reſte toutefois aucune trace des autres centons de Van Ryſſen.

THÉODORE DESJARDINS.

(1680).

CH. BRUNET, dans ſon *Manuel du Libraire*, indique mal le titre de notre volume,[1] et par une ſingulière erreur qui prouverait qu'il ne connaiſſait nullement le poème de Th. Desjardins, voici ce qu'il en dit : " Ouvrage de circonſtance (le lecteur eſt bien avancé lorſqu'il

[1] " Antiquorum et celeberrimorum Interlocutio poet-
" arum, eorumque mira præſcientia ad ſempiternam
" palmæ victricis memoriam quam *Ludovicus Magnus*
" de Hollandis, Alemanis et Hiſpanis reportavit, &c.
" Avenione, ex tipographiâ Petri Offray, 1680, in 4°."

Je dois mon exemplaire de ce livre aſſez rare, ainſi que l'un des cinquante exemplaires ſur papier vélin du poème grec de Hercule Cadet de Gaſſicourt, à l'amitié de M. Roſtain, de Lyon, qui m'a fourni en même temps pluſieurs renſeignements importants ſur les centoniſtes.

a appris cela), " dans lequel il y a " des poéſies allégoriques, et une " clef donnant les noms des perſon- " nages." Qui reconnaîtrait dans ces lignes un poème-centon en huit livres, de plus de quatre mille vers, où l'on célèbre la gloire de Louis XIV, vainqueur des Bataves, des Germains et des Ibères ?

Théodore Desjardins, chevalier du Saint-Office, et docteur de l'Académie d'Avignon, n'avait que 25 ans lorſqu'il compoſa ce poème pour lequel une ordonnance du Roi, du 16 Mars, 1679, contreſigné par Colbert, accorde une gratification de mille cinq cents livres : " En conſi- " dération d'un centon de vers latins " qu'il a fait ſur mes victoires et " conquêtes."

On ſe rappelle, à ce ſujet, que le Régent Philippe d'Orléans fit cadeau de milles écus à Voltaire, pour le plaiſir que lui avait cauſé ſa tragédie

d'*Œdipe*, et qu'à cette occaſion le poète dit dans une de ſes lettres : " Je ne dirai pas comme *Chapelain* " diſait de Louis XIII."

Les trois mille francs qu'il met dans ma famille,
Témoignent mon mérite, et font connaître aſſez,
Qu'il ne haît pas mes vers, pour être un peu forcés.

" Chœrile,[1] Chapelain, et moi, nous " avons été tous trois, trop bien payés " pour de mauvais vers."

Qu'aurait-il dit de mille cinq cents livres pour un centon !

Desjardins a fait entrer dans ſa compoſition les vers de 163 auteurs différents, dont il donne une liſte alphabétique au commencement du volume.[2] Il a voulu faire parade

[1] Voir Horace, livre 2, épit. 1ième.

[2] Par une ſingulière inadvertance Desjardins met Végèce, Quintilien, Pline, Servius, parmi les poètes latins. Il confond auſſi les écrivains antérieurs et ceux qui ſont poſtérieurs à l'ère Chrétienne.

d'une vaſte érudition ; malheureuſement il pèche ſouvent contre les règles de la proſodie, et n'enchâſſe pas toujours les textes avec diſcernement ; ce n'eſt pas pour lui qu'*Horace* a dit, comme s'il avait eu la preſcience des centons :—

Tantùm ſeries, juncturaque pollet.

Toutefois l'auteur n'écrivait pas à la hâte, car il nous apprend lui-même que ce poème lui coûta près de cinq années de travail :—

Quippè dies centum, totidemque in ordine noctes
Conſumpſi, quatuor annos, menſeſque dieſque.

En ſomme ce long poème-centon n'eſt guère digne d'éloge ; le Grand Roi aurait pu mieux placer ſa libéralité, et l'éloquent Fléchier ſa lettre, imprimée en tête du volume, dans laquelle il ſort des limites raiſonnables de l'indulgence.

J'ignore ſi Th. Desjardins a compoſé d'autres ouvrages, et j'ai en vain cherché ſon nom dans le Dictionnaire hiſtorique, biographique et bibliographique du Département de Vaucluſe, que M. Barjavel publia à Carpentras en 1841.

Voici la deſcription d'une bataille. C'eſt le ch. XI du ſecond livre :—

Mantuanus. Inſtant ardentes Galli, forteſque repugnant
Ennius. Obſeſſi, ſpargunt haſtas, fit ferreus imber,
Statius. Et clypeus clypeis, umbone repellitur umbo;
Enſe minax enſis, pede pes, et cuſpide cuſpis;
Æneid. Depugnant, erratque aures, et tempora circum
Crebra manus, duro crepitant ſub vulnere malæ.
H. Balbus. Invadunt Galli, pugnant virtute leones;
Ennius. Occumbunt multi lethum ferroque, rogoque,
Aut intra muros, aut extra præcipe caſu.
Ovid. Met. Scandite clamant et noſtro tua corpora ferro
Tentabo, capuloque tenus demiſſit in armos
Enſem fatiferum, cæcamque in viſcera movit,
Verſavitque manum, vulnuſque in vulnere fecit.
Lucretius. Morſibus affixi validis, atque unguibus uncis
Ovid. Met. Ecce ruunt, ambo pariter clamore ſupremo

Decertando cadunt, pugnant, clamantque ruuntque, — *Sil. Ital.*
Hoſtes jam crebrique cadunt, Gallique repugnant. — *Acc. Plautus.*
Ire in præcipitem per caput, atque pedes, — *V. Catul.*
Inque profundam compellunt procumbere foſſam — *Sabellicus.*
Hoſtes, atque gravi terram conſternere caſu : — *Luc. char.*
Ingentes donant ictus, augentque ruinas. — *Val. Flac.*
Aſpera pugna novas varia ſub imagine lethi — *Sil. Ital.*
Dat formas, hic enſe jacet proſtratus adacto,
Iſte ſimul gelidoque pavens dedit oſcula ſaxo : — *Ovid. Met.*
Sic hoſtis graviterque in terram pondere vaſto — *Virg. Æn.*
Corpore cum toto parvo cor vulnere læſum — *Ovid. Met.*
Concidit et Galli pariter ſternuntque cadunt-que. — *Lucanus.*
Hic ſaxo perfracta gemit lacrymabilis oſſa, — *Sil. Ital.*
Nec procul a muris tumulus qui ſurgit in altum. — *Lucanus.*

. . . . . .

Au huitième chapitre du 6ième livre, Desjardins décrit un combat naval des Hollandais contre les Français. L'amiral *De Ruyter* encourage ſes marins :—

Sed media ſocios incedens nave per ipſos — *Virg. Æn.*
Ter ruit et pariter fertur moriturus in hoſtes. — *Bapt. Pius.*

Virg. Æn. Hortatur nautas : nunc, nunc insurgite remis !
Statius. Nunc his, nunc illis agite ! ite ! obsistite ! clamat.
Virg. Æn. Et sese medium ingessit ruiturus in agmen.
Sabellicus. Sublatamque acri repetens certamine palmam.
Alc. Avit. Fulmineas hostis fuderunt bellica glandes
Virg. Æn. Tormenta, horrisonis pontum ictibus aera rumpunt ;
Lucretius. Protinus æquoreas demissum fulmen in undas,
Ovid. Met. Terribilem stridore sonum dedit, ut dare ferrum
Igne rubens plerùmque solet quod forcipe curvâ
Cum faber eduxit lacubus demittit, et illud
Stridet, et in tepida submersum sibilat unda.
Lucanus. Ardentes vibrant extingunt æquora flammas,
Quamvis crebra micent moriuntur fulgura lymphis,
Ovid. Met. Fulmineis ardescunt ignibus æquoris undæ ;
Sil. Ital. Buccina lymphatas agit in certamina mentes,
Sed graviore movent venti certamina mole,
Politianus. Nam tonitru Jovis, et petulantibus undique flabris
Unda maris fervet, sic ignes, fluctus et ira
Sil. Ital. Ventorum vexat, nec habent freta lubrica pacem.
Ovid. Met. Undarum incursu gravis unda, tonitribus æther
Fluctibus erigitur, cœlumque æquare videtur
Pontus, et inductas aspergine tangere nubes.
Lucretius. Continuò cernunt glandes erumpere nave,
Mantuanus. Ventus et ardenti resonant cum fulgure fulmen,

Præcipitata cadunt, pariter cum pondere et ictu — *Ovid. Met.*
Dant crepitum malos inter jactata trabesque, — *Lucretius.*
Impulerant puppim, et mergebant gurgite tonsas. — *Sil. Ital.*
Flammivomas Galli mille injecere facesque
Conjectis facibus populatur fervidus ignis,
Mobilitate viget, vires acquirit eundo, — *Virg. Æn.*
Spectabant hostes longè flammasque volantes, — *Lucretius.*
Flammiferas cœpere faces subitâque procellâ, — *Sil. Ital.*
Ventilat, et volucres spargit per nubila flammas;
Aer, et antennas subitus tunc impulit ignis: — *Juven.*
Insequitur clamorque virûm, stridorque rudentum. — *Virg. Æn.*

. . . . . .

Si l'on s'étonnait de la mémoire extraordinaire qu'il a fallu pour composer un long poème des lambeaux de 163 auteurs différents, qu'on se rappelle que la matière du volume de Tixier de Ravisy[1] est fournie par 144 versificateurs latins antérieurs à 1550, et que Desjardins a fait de larges emprunts à ce répertoire, précurseur du *Gradus*.

[1] I. Ravisii Textoris Epithetorum opus absolutissimum. Vol. in 8° de 1020 pages, petit caractère.

JOSHUA BARNES.

(1699).

PLUSIEURS bibliographes, en faisant mention des auteurs de Centons, citent l'*Anacreon Christianus* de *Gilbert Jonin*, dont je parle à la fin de ce volume; mais ils passent sous silence la publication, avec le même titre, de *Joshua Barnes*, célèbre professeur de Grec à l'Université de Cambridge, et qui mourut en 1712.

C'était un écrivain infatigable. Editeur d'Homère, d'Euripide, et d'Anacréon, il laissa après lui, outre ses ouvrages imprimés, près de cinquante œuvres manuscrites dont

plusieurs étaient des poèmes épiques qui devaient avoir douze chants.[1]

Doué d'une mémoire admirable, il manquait de goût et d'élégance. Le docteur Bentley disait en plaisantant, qu'il savait le Grec comme un savetier d'Athènes. Il ne brillait pas non plus par le jugement. Dans son histoire d'Edouard III, travail rempli de recherches curieuses, il fait remonter l'institution de l'ordre de la Jarretière, jusqu'aux Phéniciens. Aussi proposa-t-on pour lui cette épitaphe que *Ménage* avait précédemment appliquée à *Pierre Montmaur*.

Hîc jacet Joshua Barnes,
Felicis Memoriæ, Judicium expectans.

Dans une lettre écrite, neuf mois avant qu'il mourut, au comte d'Oxford, pour le prier de le tirer de ses

[1] Voir *D'Israeli, Miscellanies of Literature*, tome 1er.

embarras pécuniaires, il dit que ſa chaire de Grec à l'Univerſité, ne lui vaut que mille francs par an, et qu'il en a dépenſé vingt cinq mille pour la publication de ſon *Homère.*

Voici comme il nous raconte lui-même l'origine de ſon *Anacréon Chrétien.*

Se trouvant chez Sir John Cotton, dont il était ami, celui-ci lui montra un Ἀνακρέων Χριστιανὸς publié par un Jéſuite[1] ſur le continent.

Barnes, après avoir examiné l'ouvrage, prouva à ſon hôte que l'intention du Jéſuite valait mieux que ſa compoſition, et qu'il n'avait pas aſſez approfondi le rythme poétique et la langue de ſon auteur.

Pour plaire à *Sir John,* notre profeſſeur ſe mit à écrire deux odes Anacréontiques de ce genre. Ce travail fit grand plaiſir à la famille, et Barnes, pour être agréable à Lady Cotton,

[1] Probablement le centon de Jonin.

les traduiſit d'abord en latin, puis en anglais.[1]

Voici des extraits de la traduction latine :[2]—

I.

CARMEN libens celebrem
Mundum libenſque cantem,
Chriſtum lyræ ſed unum
Nervi mihi ſonabunt.

Nervi mihi placebant
Chelyſque, quod deorum
Regem ſonare vellent

Volenſque deinde canto.
Chriſtum, illiuſque geſta ;
De carne, deque mundo
De dæmoniſque turmâ
Suſpenſa ab hoc tropæa.
Dudumque cerno nolens
Carnem malumque mundum,

[1] Ces deux pièces anacréontiques ne ſont pas à la rigueur de véritables centons, tous les phraſes n'étant pas priſes dans l'auteur Grec ; mais elles y reſſemblent tant, et ſont ſi peu connues, que j'ai penſé pouvoir en donner ici la traduction de Barnes lui-même.

[2] *Anacreon Chriſtianus*, hoc eſt duæ parodiæ Anacreonticæ et alia poemata, omnia Anacreontis ſtylo et metro Græcè-Latinè donata per Joſuam Barnes. Cantabrigiæ, 1705, in 12°, de 35 pages.

Christi ducis rebelles,
Mihi valete posthinc
Tu, terra, tuque munde,
Namque acta plectra cœlo
Soli deo vocabunt.

II.

In Fidem.

Fortuna læta scortis,
Furunculis dat aurum,
Opesque sanguisugis,
Et plena pôcla Bacchi
Affundit ebriosis,
Plenas dapes gulosis,
Blandisque fert honores,
Prudentiam dolosis,
Victoriam cruentis,
Currentibus dat alas,
Deum colentibus nil.

His ergo quid deus dat?
Fidelitatis augmen;
Quod dignitatis instar,
Jucunditatis, artis,
Et roboris timendi,
Argentulique et auri;
Mundumque vincit ipsum
Fides creata cœlo.

Le volume ſe termine par 66 vers grecs, compoſés d'après la manière et avec le mètre d'Anacréon, et formant une nomenclature de tous les auteurs grecs, depuis *Homère* juſqu'à *Apollodore*.

AUTEUR INCONNU.

(*Dixhuitième Siècle*).

DANS le volume 24ième des *British Essayists*, par *A. Chalmers*,[1] se trouve un centon Anglais, communiqué par *Dodsley* à son ami *Berenger*, et composé par un des membres d'une société qui chaque année avait coûtume de se réunir à un banquet, pour célébrer le jour de la naissance de Shakespeare.

On the Birthday of Shakespeare.

A Cento taken from his Work.

. . . . Peace to this meeting,
Joy and fair time, health and good wishes.
Now, worthy friends, the cause why we are met,

[1] Londres, 1823. N° 179. C'est le seul centon Anglais dont j'aie connaissance, et j'en dois la communication à l'inépuisable mémoire de M. Van De Weyer, Ministre Plénipotentiaire de Belgique.

Is in celebration of the day that gave
Immortal Shakeſpeare to this favour'd iſle,
The moſt repleniſhed ſweet work of nature
Which from the prime creation e'er ſhe
framed.
O thou, divineſt nature! how thyſelf thou
blazon'ſt
In this thy ſon! form'd in thy prodigality
To hold thy mirror up, and give the time
Its very form and preſſure! When he ſpeaks
Each aged ear plays truant at his tales,
And younger hearings are quite raviſhed;
So voluble is his diſcourſe. Gentle
As zephyr blowing underneath the violet,
Not wagging its ſweet head—yet as rough
His noble blood enchafed, as the rude wind,
That by the top doth take the mountain pine,
And make him ſtoop to the vale. 'Tis won-
derful
That an inviſible inſtinct ſhould frame him
To loyalty, unlearn'd; honour, untaught;
Civility, not ſeen in other; knowledge
That wildly grows in him, but yields a crop
As if it had been ſown. What a piece of
work!
How noble in faculty! infinite in reaſon!
A combination and a form indeed,
Where every god did ſeem to ſet his ſeal.
Heaven has him now! Yet let our idolatrous
fancy
Still ſanctify his relics; and this day

Stand aye diſtinguiſh'd in the kalendar
To the laſt ſyllable of recorded time :
For if we take him but for all in all,
We ne'er ſhall look upon his like again.

Ce centon, que l'éditeur appelle *very ingenious*, montre, dit-il, quel agréable et élégant uſage un homme de goût peut faire de ſes lectures, avec une bonne mémoire.

HISTORIA ET MIRACULA

Sacratissimæ Hostiæ anno 1374, *Middelburgi in Zelandiâ in carnem conversæ, indè Coloniam et Lovanium translatæ et Centone Virgiliano expressa, &c.*

CE pamphlet, in 4°, se compose de 31 feuillets imprimés sans pagination, et qui paraissent avoir été tirés séparément, car chacun porte au bas de l'intitulé du morceau: *Lovanii, apud Petrum Sassenum, anno* 1680. Ces mots sont précédés d'un chronogramme, signé par différents professeurs du Collège des Augustins de Louvain.

Chaque feuillet comprend de huit à vingt vers-centons, racontant une des phases de l'histoire de l'hostie

miraculeuſe, et treize miracles divers qu'elle opère.

L'impie qui mépriſe le Saint Sacrement eſt apoſtrophé par la Vierge de la manière ſuivante :—

Talibus effata eſt dictis, atque ore locuta eſt :
Contemptorque Deûm, rerumque oblite tuarum,
Quid furis, aut quonam Noſtri tibi cura receſſit ?
Diſſimulare etiam ſperaſti, perfide, tantum
Poſſe nefas ? quæ tanta animum dementia cepit ?
Quis furor iſte novus ? quæ te fortuna fatigat ?
Monſtrum horrendum, ingens, funus crudele videbis.
Sive animis, ſive arte vales, dabis, improbe, pœnas.
Tu modò poſce Deos veniam ; prece Numen adora ;
Supplicibus ſupera votis Natumque Patremque ;
Juſſa time, neu præceptis parere recuſa.
Hæc ſunt quæ noſtrâ liceat te voce moneri,

. . . . . .

Senſibus hæc imis (res eſt non parva) reponas.

Malgré cet avis l'impie mord

l'hoſtie et le ſang lui ſort de la bouche :—

. . . Liquuntur ſanguine guttæ,
Et terram tabo maculant ; vomit ore cruorem
Impius ante aras. Non hæc ſine numine Divûm.

Il veut fuir, mais en vain :—

Ardet abire fugâ, dulceſque relinquere terras ;
Dentibus infrendens, huc ora ferebat et illuc.

Alors il reconnait ſon crime et en demande pardon :—

Verùm ubi nulla fugam reperit fallacia, victus,
In ſeſe redit, atque hominis tandem ore locutus,
Conſtitit ante Jovem, ſupplex per vota precatur,
Et duplices cœlo palmas cum voce tetendit,
Multa Deos orans, ſic ore effatus amico eſt :
Omnipotens genitor, Divûm pater atque hominum rex,
Vitam oro, patiar quemvis durare laborem.

. . . . . .

L'Evêque recueille les morceaux de l'hoſtie miraculeuſe, on les tranſporte à Cologne, et le Prieur du

couvent de Louvain, obtient la faveur d'en retenir une partie. Puis vient le récit des treize miracles opérés par ces reliques.

Ce centon eſt difficile à trouver, et n'eſt pas mentionné par le plus grand nombre des Bibliographes.

CENTO SATYRICUS

in hodiernos motus Septentrionis concinnatus.

ETTE pièce, de format in 4°, ſans lieu d'impreſſion, ni date, ni nom d'auteur, ſe compoſe de neuf feuillets, écrits en centons tantôt en proſe, tantôt en vers. C'eſt une ſatire dialoguée du genre de certaines Mazarinades politiques. Le lecteur pourra s'en faire une idée par les extraits ſuivants.

Conſiliarii Ducis Holſato-Gottorpienſis.

" Quouſque tandem abutetur Rex Daniæ pa-
" tientiâ tuâ, Sereniſſime Princeps; Libertas
" et anima tua in dubio ſunt."

. . . . . .
Tolle moras, ſemper nocuit differre paratis.

Rex Sueciæ.

Qui jure ſuo utitur, nulli injuriam facit.

Dux Gottorpienſis.

Jacta alea eſt; Rubiconem tranſivimus.

Rex Daniæ.

Tantane vos generis tenuit fiducia veſtri?
Tanti animis, tantas audetis tollere moles?

Dux.

. . . . . .
Mene cœptis deſiſtere victum?
Nec poſſe his terris Danorum avertere regem?

Rex Daniæ.

Arma, viri, ferte arma, viri!

Subditi Regis Daniæ.

Nulla ſalus bello; pacem te poſcimus omnes,
Pax optima rerum
Quos homini noviſſe datum eſt; pax una triumphis
Innumeris potior.

Puis interviennent le Roi de la Grande Bretagne, les Etats Géné-

raux Belges, l'Empereur des Romains, le Roi de Pologne, l'Electeur de Hanovre, le Roi de Suède, &c.

Danicæ copiæ ditiones Ducis hostilem in modum invadunt.

Mox undique totis
Holsatiæ turbatur agris; non ullus aratro
Dignus honos; squallent abductis arva colonis;
Armatæ passim turmæ, minitantia signa
Ostentant sese, maculataque sanguine tela,
Quid multis? notum quid cæde calentibus armis
Quantum iræ liceat, motusque quid audeat ensis.

. . . . . .
. . . . . .

Rex Poloniæ.

Restat *Riga* mihi.

Comes Dahlbergius.

Dii talem avertite pestem
Et placidi servate pios! . . .

Alloquium ejusdem ad Cives et Præsidiarios Rigenses.

O passi graviora, dabit Deus his quoque finem,

Obteſtor ; revocate animum, mœſtumque timorem
Mettite ; forſan et hæc olim meminiſſe juvabit.

. . . . . .

Je crois que ce pamphlet eſt fort rare, et très peu connu.

CLAUDE LE PELLETIER.[1]

(1700).

E ſavant, né à Paris en 1631 et mort en 1711, remplit pluſieurs poſtes élevés, entr'autres ceux de Conſeiller d'Etat, et de Contrôleur

[1] Voir l'ouvrage de Boivin le Jeune, intitulé : "*Petri Pitthæi* (Pithou) *et Claudii Pelleterii Vitarum Synopſis.*" Paris, 1716, in 4°.

Ainſi que la notice inſérée par *Gaullyer* dans ſon recueil qui a pour titre : *Selecta Carmina, Orationumque quorundam Profeſſorum*, &c. Paris, 1727. On y lit, non ſans quelque ſurpriſe, que les ouvrages que Le Pelletier avait compoſés pour ſon utilité particulière, ne forment pas moins de trois cents volumes in 12°.

Notre centon ne ſe trouve pas dans ſes œuvres, mais dans les opuſcules de *Rollin*, 2 vol. in 12°, ou un vol. in 8°. Paris, Didot, 1825. Il eſt à regretter que *Letronne*, qui ajouta des éclairciſſements hiſtoriques à cette dernière édition, ait omis les détails intéreſſants qu'on lit dans l'introduction de l'édition en 2 vol. in 12°, ſur l'origine du *Santolius Pœnitens*, cette charmante pièce de *Rollin*, dont Racine le fils parle aſſez longuement dans les Mémoires ſur ſon père.

Général des Finances. Il remplaça Colbert. Les bibliographies ne mentionnent pas le centon ſuivant, de 112 vers, que Le Pelletier adreſſa au célèbre Rollin, ſon ami.

Ce morceau eſt un aſſemblage de lambeaux d'Horace, de Virgile, de Tibulle, de Claudien et d'Auſone, ſur les douceurs de la vie champêtre, et qui eſt daté de Villeneuve le Roi, près Paris, 10 Sept. 1695.

Peut-être pourrait-on demander une cohéſion mieux entendue à ces hémiſtiches, que ſavent par cœur tous les jeunes humaniſtes, mais ils prouvent que ce haut fonctionnaire honorait les gens de lettres, et ſavait faire un agréable uſage de ſes loiſirs.[1]

[1] Il devait pourtant en avoir bien peu, car ſon biographe fait obſerver qu'outre les nombreux ouvrages dont nous avons parlé, cet homme infatigable avait fait conſtruire, étant Prévôt des marchands, le quai qui porte ſon nom, la plupart des fontaines publiques dont *Santeul* a fourni les inſcriptions, les quatre portes Saint Antoine, Saint Bernard, Saint Martin, et Saint Denis, outre un grand nombre d'ouvrages deſtinés à l'embelliſſement ou à l'aſſainiſſement de Paris.

Claudius Le Pelletier Carolo Rollin rectori amplissimo S. P. D.

Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus,
Hortus ubi et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulùm sylvæ super his foret; auctius atque
Dî melius fecêre; bene est, nihil amplius oro,
Vivere naturæ si convenienter oportet.
Novisti ne locum potiorem rure beato?

. . . . . .

Ergo ubi me in campos, et in hortum ex urbe removi,
Cuncta placent, vivo et regno, me gloria ruris
Sola manet, pingues hortos et cura colendi.
Lætus ego, et cultor mihi me reddentis agelli,
Certamus spinas animo ne ego fortius, an tu
Evellas agro: contractum hîc explico frontem.
Hîc mihi terrarum ridet super angulus omnes,
Hîc mihi vere novo melius lucescere soles,
Dum jucundus odor variis de floribus halat.

. . . . . .

Illic populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos quæritur fœtus, quos durus arator
Observans, nido implumes detraxit, at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis latè loca questibus implet,
Hinc salientis aquæ sonitus, hinc ductilis undæ
Per pronum trepidans leni cum murmure rivus,

Invitat ſomnos, viridi hinc in gramine ripæ,
Cuſtodes ovium ſilveſtria carmina dicunt;
Hîc ros in tenerâ pecori gratiſſimus herba eſt,
Et quantum longis carpunt armenta diebus,
Exiguâ tantum gelidus ros nocte reponit.
Hîc piſcem tremulâ ſalientem ducere ſetâ,
Hîc timidum leporem juvat acri urgere canum vi.

. . . . . .

O rus, quando ego te aſpiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc ſomno et inertibus horis
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ!
Jam mihi tarda fluunt, ingrataque tempora, quæ ſpem
Conſiliumque morantur agendi graviter id quod
Æque pauperibus prodeſt, locupletibus æquè,
Æque neglectum pueris, ſenibuſque nocebit.

. . . . . .

AUTEUR INCONNU.

(1722).

DANS un volume intitulé : " *Mélange de Littérature* " pour Mr. Santeuil, ſur " ſes ouvrages : à Cologne, " chez Abraham L'Enclume, gendre " d'Antoine Marteau, 1722, in 12°," ſe trouve une pièce de 128 vers hexamètres, formant un centon tiré de divers paſſages d'Horace, et particulièrement dirigée contre le *P. Jouvency*.

Ces quatre pages ne portent pas de date, mais ſelon toute apparence, furent compoſées en 1696, peut-être bien par *P. Fay*, dit *De Riom*.[1]

[1] Cet écrivain, de très peu de valeur, était, en effet, capable de diſloquer et de traveſtir avec auſſi peu de goût, Horace, en y intercalant des hémiſtiches de Vir-

Voici le titre : " Santolius infensos " ideò Loyolitas expertus quod Ar- " naldum exstinctum laudaverat.

" Ad *Juvencium* Cento."

Santeuil était mort dès 1697, empoisonné par M. Le Duc, son patron, qui avait mêlé du tabac à son vin, par plaisanterie. Dans les derniers temps de sa vie, il avait été en butte aux rancunes et aux tracasseries des Jésuites, qui ne lui pardonnaient pas ses liaisons avec Port-Royal, et l'honorable inscription qu'il avait fournie pour la tombe du célèbre *Antoine Arnaud*.

L'auteur de notre centon entre ainsi en matière :—

Santolium vexent alii, atque hunc versibus alter
Derisum vicos omnes et compita circùm

gile, de Juvénal, de Claudien, &c ; mais pour comprendre cette satyre d'un bout à l'autre, il faudrait une clef qu'il ne valait pas la peine de chercher.

Je n'ai parlé de cette pièce qu'afin d'être le moins incomplet possible.

Exagitet, trahat ut ſi bacchanalia caudâ
Verberet aut quandoque ut iniquæ mentis a-
ſellum
Fuſte iterumque iterumque dolat cerebroſus
agaſo,
Sic meritum mediâ ſeu fruſtrà territus hæſit
Sæpe viâ, ſtoliduſve retrò veſtigia vertit.
Alter multa metu cunctantem et multa vo-
lentem
Dicere, quo fando poſſit lenire dolores
Adjuvet, atque illi lacrymoſa poemata dictet.
His ego quem moneam? tecum eſt mihi ſer-
mo, Juvenci,
Nec tamen eſt animus te nunc inceſſere verſu
Probroſo, ne finge, ſenex. Edicere pauca
Te tantùm non pœniteat mihi vera roganti
Non tu corpus eras ſine pectore, ſæpe notavi,
Concio mirata eſt, &c.

. . . . . .

. . . . . Candidus ergo
Luce palam ſi audes illam ejurare, Juvenci,
Ignibus urentur tabulæ, tu miſſus abibis,
Et perges virtute frui, ſtudiiſque ſecundis
Santoliumque unum jam totâ agitabimus urbe
Stultitiâ ut captum nihil et metuenda timentem,
Hæc tibi dictabam poſt fanum putre vacunæ,
Hic te reſcribes, aliquid ſi fortè manebo.

L'auteur de cette pièce eſt trop peu ſûr de ſon ſtyle pour que ſes at-

taques aient été redoutables à un latiniſte conſommé comme *Jouvency*, que d'ailleurs il raille indécemment ſur ſa laborieuſe vieilleſſe, ſur ſa voix, ſon geſte, &c. &c. Joſeph de Jouvency mourut en 1719, et ſe rendit célèbre par ſes éditions des auteurs latins dont il avait retranché tous les paſſages obſcènes.

PIERRE DAUDÉ.

(1730).

QUELQUES biographies ont confondu *Pierre Daudé*, miniſtre Calviniſte, qui mourut à Londres en 1733, avec ſon neveu *Pierre Daudé*, fils de *Marie Daudé* et de *Jean Daudé*, avocat à Nîmes, qui avait épouſé ſa couſine germaine.

Ce neveu, auteur de notre centon, d'après l'opinion commune, vint en Angleterre en 1725, et aſſiſta à ſes derniers moments, ſon oncle, qui n'ayant point d'enfant, légua ſa modeſte fortune au fils de ſa ſœur Marie.

Celui-ci était né en 1681, dans le Gévaudan, ainſi que ſon oncle. Il paraît avoir également rempli à

Londres des fonctions paſtorales, et il mourut en cette ville, en 1754. Il publia divers ouvrages dont *Robert Watt*, ne fait aucune mention.[1]

L'auteur du Dictionnaire des Livres Janſéniſtes, le *P. Dominique Colonia*, n'a pas connu le volume des *Sibylla Capitolina*,[2] dont l'analyſe ſuit. Le poème eſt diviſé en quatre livres, et renferme plus de treize cents vers. C'eſt une ſatire très vive à l'occaſion de la Bulle *Unigenitus*, publiée en 1713, par le Pape Clément XI, contre le livre de *Queſnel*, qui s'était attiré la haîne des Jéſuites par ſa dé-

[1] L'éloge de *Pierre Daudé* qu'on lit dans la *Bibliothèque Britannique*, tome 1er, p. 167, s'applique à l'oncle, et non à l'auteur de notre centon.

Voir ſur les *Daudé*, *La France Proteſtante* des Frères *Haag*.

[2] " Sibylla Capitolina Publii Virgilii Maronis Poemation, Interpretatione et notis illuſtratum. Oxon. " E theatro Sheldoniano. 1726." In 8°, de 92 pages.

Le Catalogue de la Bibliothèque du Muſée Britannique indique la Hollande comme le lieu probable de l'impreſſion.

fenſe des libertés de l'Egliſe Gallicane.[1]

Au bas des pages de notre poème, l'auteur a mis une verſion en proſe, ou commentaire à la *Jouvency*, où ſont imprimées en *Italiques*, les interprétations allégoriques et les alluſions répandues dans le corps de l'ouvrage.

La préface nous apprend que le manuſcrit ſerait peut-être toujours reſté dans la pouſſière et dans l'oubli, s'il n'était tombé par haſard entre les mains d'un amateur de la poéſie, et diſciple de *Janſenius*. Ce courtiſan des Muſes fut agréablement ſurpris de voir que Virgile avait connu comme prophète, non ſeulement la venue du Meſſie, mais en-

[1] L'intenſité et la durée de la lutte produite par la *Bulle Unigenitus*, entre les Ultramontains et les Jéſuites d'une part, et les Janſéniſtes et le Parlement de l'autre, ſe montrèrent par les étranges manifeſtations des fanatiques du parti Janſéniſte connus ſous le nom de *Convulſionnaires*, ſous Louis XV, et par les miracles opérés ſur le tombeau du Diacre *Pâris*, mort en 1727.

core toutes les diſputes qui devaient s'élever à l'occaſion de la *Bulle Unigenitus.*

En conſéquence d'une ſi rare découverte, le zélé ſectateur de l'Evêque d'Ypres s'eſt cru obligé de mettre au jour ce merveilleux ouvrage, et qui plus eſt, de l'illuſtrer et de l'éclaircir par un commentaire perpétuel, ſans quoi il était preſqu'impoſſible de bien entendre l'original, et de pénétrer des myſtères trop enveloppés ſous les voiles obſcurs de la poéſie prophétique de Virgile.

Quelle reconnaiſſance ne mérite donc pas l'ingénieux et ſavant éditeur qui a fait tous ſes efforts pour que la vérité fut rendue ſenſible à tout le monde. Une choſe me ſurprend, c'eſt qu'il ait négligé d'avertir que lorſque Virgile entreprit ſon poème ſur la Bulle, ce grand homme avait l'imagination ſi épuiſée, que ſe trouvant hors d'état de produire un

ſeul vers, pas même un hémiſtiche, il fut contraint, pour remplir ſon projet, de mettre à contribution ſes anciens ouvrages et d'en former ce tiſſu de pièces rapportées qu'on nous donne ſous le nom de *Sibylla Capitolina*. On ne peut nier qu'un pareil avertiſſement ne fut abſolument néceſſaire, quoique peu honorable à Virgile. Il aurait peut-être juſtifié la bonne foi de l'éditeur, et deſarmé les critiques les plus ſoupçonneux. Ce manque de précaution pourrait autoriſer bien des gens à ſoutenir que le prétendu poème, avec la préface, n'eſt qu'une fiction groſſière, où il n'y a ni eſprit, ni goût, ni jugement. On pourrait même décider ainſi, ſans être du nombre de ceux que le poète nomme partout *Corvi Capitolini*, expreſſion doctement expliquée dans cette note du commentateur : " Corvi, aves Mithræ Deo " ſacratæ, ſeu Soli. Miniſtri verò

" Mithræ, Corvi et ſacri Corvi
" nominabantur. Vide *Diarium Tri-*
" *voltinum*,[1] Februar. 1724, pp.
" 304-308."

Il dit, dans une autre note : " Fata
" Paulina, doctrina prædeſtinationis
" adverſùs quam pugnant *Pelagius*
" et *Molina*, Corvorum doctores di-
" lectiſſimi."[2]

Le poème s'ouvre par l'invocation que voici :—

Romanas acies cœlo capita alta ferentes
Bellaque jam famâ totum vulgata per orbem
Sacrati capitis,[3] tempeſtateſque ſonoras,[4]
Hinc canere incipiam, quæque ipſe miſerrima vidi.
Dicite, Pierides, non omnia poſſumus omnes,
Et meminiſtis enim, Divæ, certamina tanta.

. . . . . .

Comme notre centon eſt peu commun, et curieux ſous plus d'un rap-

[1] Mémoires périodiques des Jéſuites de Trévoux.
[2] Voir les *Nouveaux Mémoires*, par l'Abbé d'Artigny, 1753, tome vi. p. 350.
[3] Sacratum caput præfert *Bulla Unigeniti*, nomen ſcilicet J. C.
[4] Controverſiarum.

port, je donnerai, outre les extraits, les arguments de chacun des quatre livres ou chants.

Liber Primus.

" Propositione operis et invoca-
" tione præmiſſis, mox deſcribuntur
" ingenia et mores Corvorum Sibyl-
" linorum : narrantur artes quibus
" Sibyllam fovent, coluntque in Ca-
" pitolio. Corvorum exercitus diris
" ultricibus, latiniſque copiis ſtipa-
" tus, a Liligero Rege hoſpitio reci-
" pitur. Corvorum cœlicolarum
" Dux Romam petit. Antrum Si-
" byllæ ingreditur, ſecreta ſacra ape-
" rit, et diræ Sibyllinæ Romanorum
" triumphos, juſſu Latini regis, ad
" delubra ducunt. Capitolinus vates
" ingentia juſſa ferens adverſus va-
" tem fatidicum, antrum Sibyllinum
" et tecta Vaticana deſcribit, laudi-
" buſque extollit. Minis, precibuſ-

" que et promiſſis exhibitis, Fatidici
" aſſeclas ſuadere nititur, ut obſe-
" quium religioſum Sibyllæ et Si-
" byllinis Corvis præſtetur. Sibyl-
" linam imaginem commendat, exi-
" tium futurum jactans cui reſer-
" vantur abnuentes imaginem ſacram
" adorare, et vatis Fatidici aſſeclæ."

Dans ce premier livre on lit la deſcription ſatirique ſuivante de la *Théologie* :—

Tu potes unanimes armare in prælia fratres,
Atque odiis verſare domos, aſpergere virus,
Funereaſque inferre faces : tibi nomina mille,
Mille nocendi artes ; crudelis tu quoque falſis
Ludis imaginibus, tenui diſcrimine lethi.

. . . . . .

Degeneres animos compellat vocibus ultrò,
Brachia protendens, et verberat ictibus auras,
Atque animum nunc hùc celerem, nunc dividit illùc,
In parteſque rapit varias reſponſa Deorum.
Tam ficti pravique tenax, quam nuncia veri,
Horrendas canit ambages, antroque remugit,
Obſcuris vera involvens . . . .
Mortales hebetat viſus, animumque labentem

Profequitur ; ramum lethæo rore madentem,
Vique foporatum Strygia fuper utraque quaffat
Tempora ; carminibus promittit folvere mentes,
Quas velit ; aft aliis duras immittere curas,
Tecta fremunt, ea vifa, morientibus una ;
Continuoque animos vulgi formidine ludit,
Exercetque frequens, atque ordine fingula pandit,
Horrendum ftridens, flammifque armata chimæra.

. . . . . .

Liber Secundus.

" Præcognito adventu diræ Sibyl-
" linæ, cœlicolæ per juga longa fe-
" dentes, terrore percutiuntur. Eo-
" rum ingenia et mores. Hortatur
" folaturque eos purpuratus longævus
" Fatidici Vatis affecla et fautor.
" Legatos mittit ad regem *Lilige-*
" *rum*. Oratio Legati concionantis
" pro Fatidici difcipulis. Acriter in
" Corvos Sibyllinos invehitur. Lati-
" num regem in jus vocat et ad
" Concilium appellat. Refpondit
" *Liliger*, et cœlicolas Corvos quos

" hoſpitio excepit, regio more de-
" fendit, minaciter imperans, multa-
" que promittens ut coram pietatis
" Simulachro omne genuflectatur.
" Regi Latino Legatos mittit, eique
" religioſum tributum ſolvit, obſe-
" quiumque præſtat. Verum Pur-
" purati Latini, audito cœli fragore,
" et appellatione ad Concilium, in-
" gemiſcunt. Implorat Latinus
" (Pontifex) auxilium Cœlicolarum
" Corvorvm animosè audens ex-
" trema tentare et pati, pro auctori-
" tate et ſimulachro Sibyllæ ſuæ
" Capitolinæ."

Le poète raconte comment les Ultramontains veulent faire proclamer la *Bulle* dans toutes les égliſes :—

. . . . . .

Ducendum ad ſedes ſimulachrum,[1] orandæque
Divæ

[1] Bullæ.

Numina conclamant; ſedeant ſpectentque Latini
Excubias divûm æternas altaria circùm.
Jamque Sacerdotes cuncti contra omnia bellum,
Contrà fata Deûm perverſo numine poſcunt.
Certatim quorum melior ſententia menti,
Concordes animæ, inſidias ſuſpectaque dona,
Suſcipiunt iterùm foliiſque[1] ſub omnibus hærent.

. . . . . .

Ce chant ſe termine par l'exclamation de colère du Pape, à l'idée d'un appel au Concile :—

Cogere Concilium ! Dii talem avertite caſum !
Et placiti ſervate pios urbemque Latini ![2]
Hinc mihi prima mali labes; vix urbe tuemur
Spes Italas; Sors[3] et Virtus[4] miſcentur in unum,
Peſtis[5] et ira deûm Stygiis ſeſe extulit undis,
Teutonico ritu, romanos invidet arces;[6]
Tùm quoque fas nobis virtutem extendere factis,[7]
Sic fatur lachrymans, caſu concuſſus acerbo,
Dum ſtupet, obtutuque hæret defixus in uno,

[1] Bullæ. [2] Pontificis. [3] Janſenii. [4] Molinæ.
[5] Hæreticus. [6] Potentiam Romanam.
[7] Noſtris.

Seu verſare dolos, ſeu certæ occumbere morti,
Tantus amor terræ![1] Solio ſe tollet ab alto,
Ore vomens ignes, commiſtis igne tenebris,
Triſtis, Cœlicolæ[2] medium quem ad limina ducunt.

Liber Tertius.

" Patres aulici Latino Regi obſe-
" cundantes et bacchi numine afflati,
" poſt longas commeſſationes, vatem
" Fatidicum damnant, teliſque di-
" vinis obruunt coram exultante pie-
" tatis imagine.[3] Purpuratus Au-
" licus in medio Procerum concio-
" nans, in fœdere regis Latini con-
" firmat eos, Liligeri et Latini regum
" favorem et beneficium promittens.
" Corvorum Sibyllinorum princeps
" Purpurato reſpondens eum laudi-
" bus extollit, et ſacræ imaginis hoſ-
" tes acriter increpat. Sacra facit,
" dùmque populum dictis mulcet,
" pietatis ſimulachrum ſacratam ar-

[1] Terrenæ poteſtatis. [2] Theologi. [3] Bulla.

" cem ingreditur. Latinus rex cum
" cœlicolis ſuis ſucceſſu gaudet.
" Exoriuntur plurimæ controverſiæ
" inter Simulachri adoratores et ab-
" nuentes genuflectere. Purpuratus
" Aulicus Duces Corvorum ad cer-
" tamen hortatur, odiumque in Fa-
" tidici aſſeclas incendit. Pugnant
" acriter Latini[1] pro Sibyllâ. Iner-
" mes longævi et trepidæ matres vota
" faciunt."

Dans un diſcours contre les hérétiques : s'ils ne ſe ſoumettent, dit le Pape, qu'on les extermine :—

Ni frænum accipere, et victi parere fatentur,
Continuò culpam ferro compeſce, priuſquam
Dira per incautum ſerpant contagia vulgus.

. . . . . .

Hæc[2] tum multiplici populos ſermone replebat ;
Namque fore illuſtrem famâ, fatiſque canebant
Ipſam, ſed populo magnum portendere bellum.

[1] Theologi.
[2] Fata oppoſita Molinæ et Janſenii.

Senſit Læta[1] dolis; improvida pectora turbat,
Indiſcreta ſuis, gratuſque parentibus error,
Cum caput obſcurâ nitidum ferrugine[2] texit.
Abdiderat ſeſe, atque aris inviſa ſedebat,
Involvens umbrâ magnâ terramque polumque.

. . . . . .

Liber Quartus.

" Clamant Latini invehendam eſſe
" in templa imaginem[3] et adorandam
" eſſe Deæ Sibyllæ divinitatem. En-
" comium Fatidici qui diſcipulos et
" aſſeclas ſuos alloquitur. Combu-
" rium ſolemne Appellationis ad
" Concilium. Vaticinatio Fatidici
" in Sibyllam et Unigenitum ſuum,
" valdè terrifica. Oratio Latini re-
" gis ad Fatidicum et aſſeclas ſuos
" abnuentes Imaginem ſacram ado-
" rare. Refert Latinus ſancta ora-
" cula, auctoritatem ſuam a Fatis
" vindicans. Ejuſdem morientis
" verba noviſſima, et Simulachri
" commendatio."

[1] Bulla. [2] Theologiæ. [3] Bullæ.

Le poème ſe termine par l'apothéoſe du Pape :—

Hæc ubi dicta dedit, divoſque in vota vocavit,
Luſtravitque viros, dixitque noviſſima verba.
Conticuit tandem, factoque hîc fine quievit.
Talia perſtabat memorans, fixuſque manebat,
Degeneres animos cum multa horrenda moneret,
Et dixit moriens : En hæc promiſſa fides eſt ;[1]
Sic placitum : dolus an virtus quis in hoſte[2] requirat ?
Aurea nunc ſolio ſtellantis regia cœli
Accipit, et numerum Divorum altaribus auget.

[1] In Bullâ. [2] Hæretico.

DON BRUNO FRANCISCO LARRAÑAGA.

(1788).

CET auteur fit publier au Mexique, en 1788, le proſpectus d'une Enéide apoſtolique, ou épopée-Centon deſtinée à célébrer les travaux du Miſſionnaire *Antoine Margil de Jeſus*, à partir du moment qu'il quitte ſa ville natale, Valence, pour aller à la conquête des âmes infidèles, juſqu'à ſa mort, dans le Mexique. Ce poème, dit-il, ſera nommé *Margileida*, et écrit en purs vers de Virgile, qu'il ſe propoſe de traduire en Caſtillan, et de publier par ſouſcription, pour l'Amérique ſeptentrionale. Ce proſpectus, très

développé, annonce que l'ouvrage formera trois volumes in 4°, et ſera publié à douze piaſtres l'exemplaire.

Ce qu'a fait le ſaint apôtre *Xavier*, ajoute-t-il, pour les Indes orientales, le bienheureux apôtre *Solano* pour les méridionales, le vénérable *Margil*[1] l'a exécuté pour les Indes ſeptentrionales.

" J'ai fait en quelque ſorte un " autre Virgile, pour chanter l'ad- " mirable piété de l'Apôtre. J'ai " défait la texture d'un tableau pour " recompoſer avec les mêmes fils et " dans le même cadre, un tableau de " couleur et de deſſin différents."

Le poème eſt diviſé en douze

[1] Le père *Antonio Margil de Jeſus*, Franciſcain reformé, né à Valence, parcourut en miſſionnaire, pendant 43 ans (du 6 Janvier 1683 juſqu'au 6 Août 1726), la plupart des provinces du royaume de *Guatimala* et du *Mexique*. La tradition de la prédication de ce père, s'y eſt conſervée. *Naxera* a écrit ſa vie: " Vida porten- " toſa del V.P. Fr. Antonio Margil de Jeſus. Mexico, " 1753." (Voir *Recherches ſur les Ruines de Palenqué et ſur les Origines de la Civiliſation au Mexique*, par l'Abbé Braſſeur de Bourbourg. Paris, 1866, in fol.)

livres où ſont aſſez bien obſervées les lois du centon.[1] Chaque volume devait comprendre quatre livres, mais le contenu du ſecond volume n'a rien de commun avec le ſujet principal, et préſente une hiſtoire de Jéſus Chriſt depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, formant les 5ième, 6ième, 7ième, et 8ième livres. Chaque livre eſt diviſé en pluſieurs ſections.

Afin de donner une idée de l'enſemble, voici les titres des ſections des trois premiers et des deux derniers livres.

LIVRE 1er.

Invocatio et propoſitio.
Dicatio operis.

[1] L'auteur, en feſant l'éloge de ce genre, et en citant quelques auteurs centoniſtes, eſt tombé dans une ſingulière mépriſe lorſqu'il dit que Saint Jérome les trouvait dignes de ſa lecture, et louait les centons faits avec Horace et Virgile. Ceci eſt une preuve authentique, ajoute-t-il, de ſon appréciation de leur mérite.

Dans quelle œuvre de St. Jérôme Don Larrañaga a-t-il pu trouver de ſemblables opinions? C'eſt le contraire qui eſt vrai.

Mittitur a Deo V. Pater.
Responsio ejus et obedientia.
Digreditur a sua matre.
Peregrinatio.
Navigatio.

LIVRE 2.

Adventus in Americam.
Deprecationes ad Deum.
Deprecationes ad Beatam Deiparam.

LIVRE 3.

Barbariæ ratio.
Superstitiones et sacrificia ejus.
Idolatria gentium.
Pertinatia Barbarorum.

LIVRE 11.

De fructu predicationis.
De Indorum conversione.
Gratias agit Deo Vener. Pater.
Aliquot ejus miracula.
Virtutes, penitentia et alia.

LIVRE 12.

Moritur Vener. Pater Mexici.
Deo rationem reddit.
Honorificæ exequiæ.
Oratio funebris.
De ſuâ cauſâ in Româ.
Oblatio operis.
Acceptatio Vener. Patris.

Il paraîtrait que l'ardeur de *Don Larrañaga* n'était pas encore ralentie par cette vaſte compoſition, car il annonce dans ſon proſpectus un autre volume compoſé d'un diſcours de Cicéron et d'un panégyrique d'Antonio Margil, extraits de ſeize poètes différents, Lucrèce, Valerius Flaccus, Silius Italicus, Horace, Tibulle, Perſe, Boetius, Auſone, Ovide, Stace, Claudien, Martial, Catulle, Juvenal, Aurelius et Owen, le tout, dit-il, *in formâ ſtrictiſſimâ Centonum.*

L'auteur avait d'abord, comme il l'annonce, l'intention de publier ſon ouvrage à ſes propres frais, mais il s'aperçut qu'il n'en avait pas les moyens, et pour ne pas perdre les fruits de ce qui lui avait couté tant de fatigue et un temps immenſe, il propoſe une ſouſcription pour couvrir les frais ſeulement, promettant d'annoncer dans la Gazette le jour où commencera l'impreſſion.

" Comme il y a beaucoup de per-
" ſonnes," dit l'auteur, " qui porte
" une très grande affection pour le
" vénérable apôtre *Margil*, et qui
" ſeraient bien aiſe de lire ce récit,
" il nous a ſemblé opportun de tra-
" duire le Centon en vers Caſtillan,
" tout en donnant à côté le texte
" latin."

Il m'a été impoſſible de m'aſſurer ſi ces trois volumes ont jamais été publiés, mais je ne le penſe pas ; le

prospectus, in 4°, est très rare,[1] et renferme quelques détails intéressants sur le héros du poème, dont il trouve l'anagramme suivant dans les mots : *P. Virgilius Maro : O Margil, pius vir.*

A la fin de notre prospectus l'auteur a fait imprimer un autre centon de sa composition (sans doute pour montrer son savoir faire en ce genre) en cent quarante trois vers, sur une circonstance miraculeuse de la vie de *A. Margil*, rapportée par le *P. Espinosa*, et par le *P. Villaplana.*[2]

[1] Le titre tout entier est imprimé en lettres capitales. Le voici : " Prospecto de Una Eneida Apostolica ô epo-" peya que celebra la predicacion del V. Apostol de " Occidente *P. F. Antonio Margil de Jesus*; intitulata " *Margileida*, escrita con puros versos de *P. Virgilio* " *Maron*, y traducida a verso Castellano : la que se pro-" pone al publico de esta America Septentrionale por " subscripcion, para que colectados anticipadamente los " gastos necessarios, se proceda immediatamente a sû " impression, su autor *Don Bruno Francisco Larrañaya.*

" Impressa in Mexico, anno 1788."

[2] Le *P. Fr. Isidoro Feliz de Espinosa*, écrivit une biographie du missionnaire *Margil*, imprimée au Mexique, en 1737, et vingt-six ans après, le *P. Hermenegildo de Villaplana*, en fit un abrégé populaire.

" Une nuit, vers onze heures, le
" vénérable père *Margil* ſe ſentit ac-
" cablé de ſommeil, mais convaincu
" que lorſque le gardien du troupeau
" ceſſe de veiller, il n'y a plus de
" ſureté au bercail, il alla ſe proſ-
" terner devant les ſaintes images de
" la Vierge et de Jéſus Chriſt, et
" dépoſant à leurs pieds les clefs du
" couvent, les ſupplia de vouloir bien
" pour quelques inſtants en être les
" gardiens; puis il s'endormit. Au
" même couvent floriſſait en ce temps
" un religieux d'une piété et d'une
" vertu exemplaires, auquel Dieu
" voulut manifeſter à quel point la
" conduite de ſon ſerviteur *Antonio*
" *Margil* lui était agréable. Ce re-
" ligieux, s'éveillant, vit un perſon-
" nage, revêtu de l'habit de Saint
" François, ſe promener, une lu-
" mière à la main, le long des dortoirs.
" Ne ſachant quel était cet inconnu,
" le religieux effrayé adreſſa au ciel

" une fervente prière, et auſſitôt Jé-
" ſus (car c'était lui) fit entendre ces
" mots : Pendant que celui qui m'eſt
" ſi dévoué, jouit du repos, c'eſt moi
" qui doit veiller. C'eſt moi qui
" ſuis à cette heure le gardien."[1]

Telle eſt le récit que Larrañaga a mis en centons latins et traduit en vers Caſtillans :—

Dicitur antè aras, media inter numina Divûm
Inſignem pietate virum (mirabile viſu !)
Inter, et exciperet cœli indulgentia terris,
Hâc, caſti, maneant in relligione vocati ;
Multa Jovem manibus ſupplex oraſſe ſupinis.
Huic ſe forma Dei, vultu pulcherrima tali
Obtulit in ſomnis, poſito ſub nocte ſilenti,
Viſa viro, vox cum terras obſcura teneret.
In ſomnis ecce ante oculos, ad tecta domorum,
Credit ſe vidiſſe Jovem, dominumque potentem ;
Miratur, rerumque ignarus, imagine gaudet ;
Expleri mentem nequit, ardeſcitque tuendo.
Dixerat ille aliquid magnum, vimque affore verbo

[1] La tradition prétend que la perſonne qui eut cette viſion était le R. P. Eſpinoſa lui-même.

Oſtendit, neque enim credit ſine numine divûm.
Hæc ait: ipſe Deus manifeſto in lumine vidi:
Viſa mihi ante oculos, et nota major imago.
Mortales hebetat viſus, ante omnia luſtrat
Conventus, tantum egregio decus enitet ore!
Viſus adeſſe mihi ſuperi regnator Olympi;
Nec ſopor illud erat, ſed coràm agnoſcere vultus,
(Haud ignota loquor) præſentiaque ora videbam
Relligione; pedes veſtis defluxit ad imos,
Relligione patrûm multos ſervata per annos.
Hic verò formâ inſignis, viridique juventâ,
Exſurgitque facem attollens deus ille magiſter.
Jamque domum luſtrans, huc ora ferebat et illuc.

. . . . . .

Accipio agnoſcoque deum, genitoris imago
Gratior, et pulchro veniens in corpore virtus;
Neſcio qua præter ſolitum dulcedine lætus,
Obſtupui, miroque incenſus pectus amore,
Nec vidiſſe ſemel ſatis eſt; juvat uſque morari.
Cauſa latet; paulùm aſpectu conterritus hæſi,
Tum verò ancipiti mentem formidine preſſus,
Obſtupui, varia confuſſus imagine rerum.
Sic equidem ducebam animo, rebarque futuro,
Quid ſtruat his cœptis? tùm numina ſancta precamur;

Regnator ſuperûm et divûm, tu, maxime rector,
Sol qui terrarum flammis opera omnia luſtras,
Qui mare, qui terras, qui res hominumque deûmque,
Æternis regis imperiis, Juſtiſſimus unus,
Nunc ad te et tua, magne pater, conſulta revertor.
Quid ſtruis, aut quâ ſpe? vocemque his auribus hauſi.

. . . . . .

Fuſſus humi totus, gravior ne nuntius aures
Vulnerat, hæc petere, et terras tentare repoſtas,
His verbis: juvenum confidentiſſime noſtri,
Pone caput, feſſoſque oculos furare labori.
Relligione ſacrâ, placida cum nocte jaceres.
Ipſe ego pauliſper pro te tua munera inibo.
Obſervata ſequor per noctem, et lumine luſtro
Ædibus in mediis, nec me labor iſte gravabit.
Hæc ſunt quæ noſtrâ liceat te voce moneri.
Hunc mihi reſponſum primum dedit ille petenti.
His dictis, curæ emotæ, ſolatia noſtri;
Poſtera jamque dies primo ſurgebat Eoo:
Tantum effatus, et in verbo veſtigia torſit.
Nec plura his ille admirans venerabile donum
Fertque refertque aris, media inter numina divûm;
Et bene apud memores veteres ſtet gratia facti.

PIERRE LOUIS GINGUENÉ.

(1791).

UN centon très curieux, et un des plus agréables à lire, eſt celui qui compoſa Ginguené avec des paſſages de Rabelais, ſous le titre de :—

" De l'authorité de Rabelais dans " la révolution préſente, et dans la " conſtitution civile du clergé, ou " Inſtitutions royales, politiques et " écclésiaſtiques, tirées de Gargantua " et de Pantagruel."[1]

Ce n'eſt pas ici un ſimple jeu d'eſprit, dit De l'Aulnay, le but de

[1] Brochure, in 8°, de 152 pages. Paris, Gattey, 1791.
Voir le IXième annexe des Commentaires du 3ième vol. de l'excellente édition du Rabelais Allemand de *Gottlob Regis*, Leipzig, 1841 ; et le *Rabelæſiana* de *De l'Aulnay*, dans l'édition de Ledentu, Paris, 1837.

l'arrangeur eſt plus utile, puiſqu'il nous montre dans Rabelais l'ennemi, le correcteur des abus de tous les temps et de tous les lieux.

" Je prouverai," dit Ginguené, dans une introduction, " que dès le " ſeizième ſiècle, l'auteur de Panta- " gruel attaqua les préjugés en vrai " philoſophe. Je veux lui rendre ce " qui lui eſt dû, rappeler qu'il avait " baffoué le culte de certaines idoles " que nous avons encore adorées plus " de deux ſiècles après lui, et que ſon " autorité doit être comptée parmi " celles des ſages qui ont préparé la " deſtruction de nos ſottiſes. Il " écrivait dans un temps où il fallait " bien qu'il ſe couvrit d'un voile " allégorique, quelque tranſparent " qu'il fût; C'eſt une choſe bizarre, " que le ſuccès de ce joyeux mais " redoutable ennemi de la ſuperſti- " tion, dans un ſiècle dévot, et ſon " décri dans un ſiècle de philoſophie.

" Despréaux, Racine, Molière, La " Fontaine, admiraient Rabelais, le " relisaient sans cesse, le citaient sou- " vent encore. De nos jours" (*c'est à dire la fin du siècle dernier*), " on a " pris à tâche d'en dire du mal, de le " peindre comme un déraisonneur " ivre[1] qui avait noyé quelques mots " heureux, quelques étincelles d'es- " prit, dans un fatras d'absurdités. " Pour moi, j'ai depuis longtemps le " mauvais goût et la faiblesse d'être, " sur ce roman philosophique, de " l'avis de La Fontaine, de Racine, " de Despréaux, et de Molière. Les " contes plaisants, les traits nom- " breux d'une satire ingénieuse et " délicate, les choses hardies pour le

[1] Voltaire l'avait nommé *un philosophe ivre;* mais par un de ces revirements si communs dans cet écrivain, il se repent d'en avoir dit trop de mal, dans une lettre à la Marquise *Du Deffant*, du 12 Avril, 1760, et il ajoute qu'il savait son roman presque par cœur, qu'il le relit toujours avec un très grand plaisir.

Quiconque a lu Rabelais, dit Mercier (tableau de Paris), et n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appellât-il Voltaire.

" temps, dont plusieurs l'étaient en-
" core pour la nôtre, il y a peu d'an-
" nées, et celles où brillent un sens
" droit, une raison supérieure, une
" sagesse de tous les temps, tout cela
" me charmait, et chaque fois que je
" prenais mon Rabelais, ce n'était
" qu'après avoir relu tous ces en-
" droits, marqués dans mon exem-
" plaire, que je pouvais le quitter.
" Pour en faire sentir tout le mérite,
" il suffira de rappeler que sous un
" roi possédé de la manie des con-
" quêtes, et puni par des revers,
" même par la captivité, de cette
" manie sanguinaire, il osa la tourner
" en ridicule. Dans un temps où les
" Parlements avaient de la considé-
" ration et de la puissance, il se
" moqua du Parlement, des autres
" cours et de toute la clique judi-
" ciaire. Enfin à l'époque ou le
" Luthéranisme et le Calvinisme,
" nés des scandales de la cour de

" Rome, avaient enlevé au Pape une
" grande partie de l'Europe, mais où
" la France très Chrétienne, et ob-
" ſtinément Romaine, brûlait les pro-
" teſtans, les feſait maſſacrer à *Mé-*
" *rindol*, et révérait ſuperſtitieuſe-
" ment l'autorité papale, il cribla de
" plaiſanteries les prêtres, les moines,
" et la cour de Rome et ſon chef.

" De notre temps bien des auteurs
" ſe ſont acquis une grande réputa-
" tion de hardieſſe philoſophique,
" ſans en avoir fait autant."

Le centon de l'introduction duquel j'extrais ce qui précède, ſe compoſe de deux parties, la première relative à la politique, la ſeconde, à la religion. Chacune contient douze chapitres diviſés comme ſuit: Un ſur le *Prologue* du premier livre; le deuxième ſur la dépenſe des Rois; les 3ième et 4ième ſur les deux éducations de *Gargantua*, ſi différentes entr'elles. Les 5ième et 6ième chapitres

traitent de la guerre, de la paix, des conquêtes chimériques, " et n'ou-" bliez pas," dit *Ginguené*, " à ce " propos, que cette ſcène d'un ſi bon " comique parut ſous le règne d'un " roi qui ne reſſemblait que trop à " *Pictocole*, et à qui il en meſadvint, " comme à lui." Le 7ième nous mène dans l'enfer d'*Epiſtémon.*

Les cinq derniers chapitres ſont conſacrés à l'ordre judiciaire ; à *Bridoye* qui juge les procès avec des dez ; à la grand' chambre des chats fourrés, vivant de corruption, aux *chicanoux* et aux *apedeftes*, ou non-lettrés de la Chambre des Comptes, qui vivent de vendanges.

Dans les douze chapitres de la ſeconde partie ſont traitées les choſes ſpirituelles. Vient d'abord le portrait de frère *Jean des Entommeures*, puis celui des moines en général. Le ſecond chapitre eſt conſacré à *Raminagrobis*, ou plutôt aux bêtes im-

mondes qui le tourmentent. Les trois chapitres ſuivants ſont pour l'île ſonnante, et ſes oiſeaux, les Gourmandeurs et Papegaults. Les cinq autres pour les Papefigues, les Papimanes, les Sacroſaintes Decrétales, les miracles qu'elles ont opérés, l'or qu'elles ſoutiraient de France, &c.

Dans le onzième chapitre, il eſt queſtion des Pélerins que *Grandgouſier* mit en liberté, et des votes qu'ils adreſſaient aux ſaints pour les préſerver des maladies. Enfin le douzième eſt une concluſion en trois lignes.

Ginguené, ami de la liberté, mais ennemi des fureurs démagogiques, fut proſcrit, et arrêté. Il partagea la priſon de Roucher et d'André Chenier. Sans le 9 thermidor, il eut ſans doute partagé leur ſupplice. Il mourut le 16 Novembre, 1816.

AUTEUR INCONNU.

(*Dixneuvième Siècle*).

E nos jours les exploits de *Nelſon* ont fourni à un littérateur diſtingué un thême où, ſous le titre de *Brontes*, il a traité en centon ce ſujet avec beaucoup de talent et d'eſprit.[1] L'auteur au lieu de s'en tenir a un ſeul auteur latin, a pris ſes vers et demi vers, dans Virgile, Horace, Ovide, Juvenal, et Claudien. Faiſant alluſion à Nelſon lorſqu'il était ſous les ordres de Lord St. Vincent, à bord de l'*Agamemnon*, le poète dit :—

Propoſuit nobis exemplar, maximus heros
Res Agamemnonias, victriciaque arma ſecutus,
Ejus qui clarum *Vincendo* nomen habebat.

[1] Voir *Encyclopædia Metropolitana*, edited by Edw. Smedley, H. J. Roſe et H. T. Roſe. London, 4°. tom. 16, voce *Cento*.

Puis, lorſqu'à la bataille de Copenhagen, Nelſon commandait le navire l'*Elephant* :—

. . . . Quid illo cive tuliſſet,
Natura in terris aut Roma beatius unquam,
Si circumducto captivorum agmine et omni
Bellorum pompâ, animam exhalâſſet opimam,
Cum Gætula ducem, nomen quoque monſtra dedêre
Roboribus textis portaret bellua luſcum :
Atque indignantes in jura redegerit arctos.

Bonaparte eſt déſigné de la manière ſuivante :—

Unus homo tantas, quem miſit Corſica, ſtrages
Ediderit.

Enfin ſon déſir d'invaſion en Angleterre eſt décrit ainſi :—

Eia age, ſollicitos Galli dicamus amores !
Toto namque fremunt condenſæ littore puppes.
Uritur interea ripæ ulterioris amore.
Fata obſtant, triſtique palus inamabilis undâ.

LE BARON HÉRON DE VILLEFOSSE.

(1800).

C'EST dans *La France Littéraire de Quérard* que l'on trouve les renſeignements les plus complets ſur les nombreuſes publications de cet auteur qui était Conſeiller d'Etat, ſecrétaire du Cabinet du Roi, et membre de l'Académie des Sciences.

Le centon latin,[1] qu'il compoſa ſur la Révolution Françaiſe de 1789, eſt un travail ingénieux dont toutes phraſes ſont littéralement extraites

[1] *Eſſai ſur l'Hiſtoire de la Révolution Françaiſe, par une Société d'Auteurs Latins. Romæ, propè Cæſaris hortos. In* 8°. Il y eut trois éditions de ce livre, deux de l'an VIII (1800), et une autre de 1803. Il exiſte auſſi une traduction italienne, de *Breſcia*, ſans date.

de Tacite, de Cicéron, de Salluſte, de Tite-Live, de Suétone, de Pline, &c, et qui choiſis et réunis avec art, forment une véritable hiſtoire abrégée de la révolution. Une traduction eſt imprimée en regard du texte. La dernière édition eſt précédée de quelques réflexions ſur les principes de la philoſophie moderne, et augmentée de citations de pluſieurs écrivains français.

Voici quelques extraits :—

" 20 *Juin*, 1790.

" Pars ignari et vino graves, peſ-
" ſimus quiſque in occaſionem præ-
" darum ; vulgus, ut mos eſt, cu-
" juſcumque motus novi cupidum.
" Rapta arma, nudati gladii, inſi-
" dentes equis, urbem ac palatium
" petunt. Ubinam Imperator eſſet,
" requirentes, perruperunt in tricli-
" nium uſque, nec, niſi viſo, deſtite-
" runt.

" Tum verò paſſim magiſtratus,
" projectis inſignibus, vitatâ comi-
" tum et ſervorum frequentiâ, ſenes,
" fœminæque per tenebras, diverſa
" urbis itinera, rari domos, plurimi
" amicorum tecta, et ut cuique hu-
" millimus cliens, incertas latebras
" petivêre."

Régime de Robeſpierre.

" QUÆ uſquam provincia, quæ caſtra
" ſunt, niſi cruenta et maculata? aut,
" ut ipſe prædicat, emendata et cor-
" recta. Nam quæ alii ſcelera, hic
" remedia vocat; dum falſis nomi-
" nibus, ſeveritatem pro ſævitiâ, par-
" cimoniam pro avaritiâ, ſupplicia
" et contumelias veſtras, diſciplinam
" appellat. Undè omnia plena ſuſ-
" picionum, et vix ſecreta domuum
" ſine formidine; ſed plurimum tre-
" pidationis in publico. Ut quem-
" que nuntium fama attulerat, ani-

" mum vultumque converſi, ne dif-
" fidere dubiis, ac parùm gaudere
" proſperis viderentur."

18 *Brumaire.*

" Nunc demum redit animus. Unus
" qui nobis reſtituit rem. Nam cum
" tyranni ſervitute oppreſſas tenerent
" Athenas, plurimos cives quibus in
" bello pepercerat fortuna partim
" patriâ expuliſſent, partim interfe-
" ciſſent, plurimorum bona publi-
" cata, inter ſe diviſiſſent, non ſolùm
" princeps, ſed et ſolus initio bellum
" his indixit.

" Felix ac prudens, armis præci-
" puè, adeo ut nullo congreſſu niſi
" victor diſceſſerit, auxeritque impe-
" rium. Conſulem ſe ferens, ubi
" militem donis populum annonâ,
" cunctos dulcedine otii pellexit."

Epilogue.

" TRISTE exemplum, ſed in poſte-
" rum ſalubre juventuti erimus.
" Noſtri parentes, multa atque præ-
" clara facinora apud omnes gentes
" notiſſima privatim et publicè edi-
" derunt, exiſtimantes Libertatis gra-
" tiâ. Quid eſt libertas? Poteſtas
" vivendi ut velis. Quis igitur vivit
" ut vult, niſi qui recta ſequitur, qui
" gaudet officio; cui vivendi via con-
" ſiderata atque proviſa eſt? Qui
" legibus quidem non propter me-
" tum paret, ſed eas ſequitur atque
" colit, quia id ſalutare maximè eſſe
" judicat; qui nihil dicit, nihil facit,
" nihil cogitat deniquè niſi libenter
" atque liberè; cujus omnia conſilia,
" reſque omnes quas gerit, ab ipſo
" proficiſcuntur, eodemque referun-
" tur; nec eſt alia res, quæ plus apud

" eum polleat, quam ipſius judicium.
" Soli igitur hoc contingit ſapienti,
" ut nihil faciat invitus, nihil dolens,
" nihil coactus."

CADET DE GASSICOURT

(LE CHEVALIER CH. L.)

(1807).

CET auteur, le plus fécond des quatre écrivains de ce nom,[1] naquit en 1769, et mourut en 1821. Il était, en 1809, premier pharmacien de l'Empereur Napoléon I, et avait publié deux ans auparavant un centon aſſez amuſant. C'eſt une parodie du ſtyle de M. De Châteaubriand et de Mme de Staël, dont toutes les

[1] Quérard, dans la France Littéraire, fait mention de plus de trente de ſes ouvrages, de médecine, de chimie et de littérature. Dans ſon petit volume : *De l'Eſprit des Sots*, Paris, 1813, in 18°, Gaſſicourt a parlé des *Macaronées* et des *Centons* avec une ſingulière étourderie.

phrafes font littéralement prifes dans les œuvres de ces deux écrivains.[1] Hoffman, le célèbre critique français, a publié, dans le cinquième volume de fes œuvres (Paris, Lefebvre, 1829), un article intéreffant fur cet écrit fatyrique. Il caractérife ainfi l'ouvrage dont je donne quelques extraits :—

" L'auteur a raffemblé les ou-
" vrages auxquels le faux efprit, le
" faux goût, la fauffe éloquence ont
" donné une certaine vogue, ou, fi
" l'on veut, de la célébrité ! Dans
" ces ouvrages il a choifi les traits
" les plus faillants, je veux dire les
" plus ridicules ; il les a réunis dans

[1] Saint Géran, ou la Nouvelle Langue Françaife. Paris, 1807. In 12°.

Suite de Saint Géran ; Itinéraire de Lutèce au Mont Valérien, en fuivant le fleuve Séquanien, et revenant par le Mont des Martyrs. Paris, 1811. In 12°.

Nouvelle édition des deux opufcules réunis. Bruxelles et Paris, 1812 In 18°.

" deux narrations imaginaires, et il
" a composé un centon de tout ce
" que le mauvais goût a de plus fin,
" de plus délicat et de plus subtil.
" Il fallait beaucoup d'esprit et sur-
" tout beaucoup d'adresse, pour for-
" mer un corps de tous ces membres
" épars, pour soumettre à la loi de
" l'unité, tant de fragments si diffé-
" rents entr'eux, pour faire entrer
" dans un récit passablement raison-
" nable des phrases où la raison et
" le sens commun sont cruellement
" outragés."

Voici le plan du petit roman-centon de M. de Gasficourt :

Depuis plusieurs années Saint Géran était à Saint Domingue, où il s'occupait des moyens de réaliser sa fortune, pour repasser en Europe. Les troubles qui agitaient alors la France, l'avaient empêché de recevoir des nouvelles de son fils Adolphe et de

ſa fille Virginie. Pouſſé par l'inquiétude, ce bon père allait s'embarquer, lorſqu'il vit arriver la flotte françaiſe deſtinée à ſoumettre Saint Domingue.

Parmi les officiers qui débarquent, Saint Géran reconnait un ami de ſon fils; il court à lui et l'accable de queſtions: "Mon cher Belval, " parlez-moi d'Adolphe, donnez-moi " des détails ſur ſa ſanté, ſes goûts, " ſes études; ſon inſtituteur lui a, " ſans doute, indiqué les bons mo- " dèles, il a formé ſon jugement et " ſon ſtyle, et certainement mon fils " a bien profité des leçons?" "N'en " doutez pas," répond Belval, "il eſt " tout entier aux ſcience et aux let- " tres; perſonne ne connait comme " lui la Mnémonique, la Mégalan- " tropogénéſie, la Stentorotechnie, la " Paſylaſie, la Pſycologie, l'Archéo- " logie, l'Idéologie, l'Uranographie, " l'Encyclologie, le ſyſtème de Kant

" et celui de Gall. Au reſte vous " aurez une lettre de lui, quand mes " effets ſeront débarqués."

Saint Géran fut un peu étonné du diſcours de Belval; mais enfin il tient une lettre de ſon fils, il va juger du goût et de l'eſprit du jeune homme. Je préviens le lecteur que les paſſages qui ſuivent, ſont fidèlement extraits d'ouvrages très vantés par les journaux français de l'époque, et qui firent paſſer pour des ignorants et des gens ſans goût, ceux qui refuſaient leur encens aux nouvelles idoles, et raillaient les Muſes du nouveau Parnaſſe. Voici la lettre d'Adolphe à ſon père :—

" Mon tendre père,

" Il y a des larmes au fond de " ton hiſtoire.[1] Le cœur de l'homme " eſt comme l'éponge du fleuve, qui " tantôt boit une onde pure, tantôt

Génie du Chriſtianiſme, tome vi. p. 198.

" s'enfle d'une eau bourbeuſe. L'é-
" ponge a-t-elle le droit de dire : je
" croyais qu'il n'y aurait jamais eu
" d'orages, et que le ſoleil n'aurait
" jamais été brûlant.[1] Ne ſommes
" nous pas ſuſpendus dans le préſent
" entre le paſſé et l'avenir, comme
" ſur un rocher entre doux gouffres ;[2]
" L'homme n'exiſte que par le mal-
" heur, il ne devient quelque choſe
" que par la triſteſſe de ſon âme, et
" l'éternelle mélancolie de ſa pen-
" ſée.[3] Mon plus grand déſir eſt de
" voyager avec toi, en Amérique.
" J'entendrai le grand fleuve élever
" ſa grande voix, en paſſant ſous les
" monts, et répandant ſes eaux dé-
" bordées autour des colonnades des
" forêts. Je verrai ſur les deux

[1] Génie du Chriſtianiſme, page 112.
On nous a donné les droits de l'homme, mais les droits de l'éponge ne ſont pas encore bien connus.
[2] Il ne ſerait pas facile de tomber dans le gouffre du paſſé.
[3] Ainſi l'homme heureux et gai, n'eſt rien du tout.

" courants latéraux remonter le long
" des rivages, des îles flottantes de
" Piſtia et de Nenuphar; des ſerpents
" verts, des hérons bleus, des flammans
" roſes; des jeunes crocodiles, s'embar-
" queraient paſſagers ſur ces vaiſſeaux
" de fleurs, et la colonie, déployant au
" vent ſes voiles d'or, aborderait en-
" dormie, dans quelque anſe retirée
" du fleuve,[1] tandiſque notre œil ob-
" ſervateur, perçant dans les longues
" avenues de la forêt, appercevrait
" les ours enivrés de raiſins, chan-
" celants ſur les branches des or-
" meaux.[2]

" Pour me faire illuſion, je dirige
" quelquefois ma promenade vers la
" forêt de Senars, j'y cherche ces
" époux de la ſolitude, ces enfants
" du torrent et du rocher, dont l'an-
" tique vêtement retrace à ma mé-

[1] Il ſerait difficile d'accumuler en dix lignes, un plus grand nombre d'idées incongrues.

[2] Génie du Chriſtianiſme.

" moire d'autres mœurs et d'autres
" ſiècles. Un ſeul l'habite encore.
" Son nez aquilin, ſa longue barbe
" ont quelque choſe de ſublime dans
" leur quiétude, et comme d'aſpirant
" à la tombe, par leur direction na-
" turelle vers la terre.[1]

" La ſcience au plus haut degré
" eſt l'ignorance, et les arts les plus
" parfaits ſont la nature."

(Maintenant voici quelques definitions tirées d'une converſation entre un curé et un abbé qui ſe prépare à recevoir les ordres.)

" Dieu eſt le célibataire des
" mondes, le vieillard des foudres,
" le grand ſecret de la nature.

" L'homme eſt un étrange myſ-
" tère qui a beaucoup de penchant
" pour les myſtères. Sa naiſſance et

[1] Malheur aux nez aquilins! ils aſpirent à la tombe; mais vive les nez retrouſſés! ils aſpirent au ciel.

" ſa mort ſont deux fantômes voilés,
" dont l'un produit ce que l'autre
" mange.

" Quelles ſont les vraies larmes?
" Celles de Priam et de Joſeph, les
" ſeules qui doivent mouiller les
" cordes de la lyre, pour lui donner
" plus de ſon."

Saint Géran, qui ne connaiſſait que la langue de Racine et de Boileau, crut que ſon fils était devenu fou, et il voulut hâter ſon retour. A peine entré dans un port de France, il reçoit une lettre de ſa chère Virginie. Oh! celle-ci du moins a reſiſté à la contagion du mauvais goût, ſans doute elle écrit d'une manière plus ſimple et plus naturelle. Que le lecteur en juge, voici quelques extraits.

" Nul ne peut ſortir de la région
" intellectuelle qui lui a été aſſignée,

" et les qualités ſont plus indompta-
" bles que les défauts.[1]

" Les âmes capables de réflexions
" ſe plongent ſans ceſſe dans l'abîme
" d'elles-mêmes, et n'en trouvent ja-
" mais la fin."

En parlant de Belval, l'ami de ſon frère, elle dit :—

" Sa converſation ne vient ni du
" dehors ni du dedans, elle paſſe
" entre la réflexion et l'imagination.
" Là où l'exiſtence eſt extérieure, il
" peut y avoir des myſtères dans les
" circonſtances, comme il y a des
" ſecrets dans les ſentiments."[2]

La famille Saint Géran, réunie à Paris, ſe propoſe d'accompagner un homme de lettres, qui a troqué le manteau de philoſophe, contre une cape de pélerin, dans un petit

[1] Corinne. [2] Ibidem.

voyage de Lutèce au mont Valérien. On s'embarque ſur la *Sequana.* Le bateau deſcend tranquillement le fleuve, lorſqu'on apperçoit le palais des arts et des ſciences.

" Honneur au ſanctuaire des éru-
" dits," s'écrie le Pélerin, " au vrai
" chalet des abeilles laborieuſes!
" Les âmes privilégiées des diſciples
" d'Archimède, de Pythagore, de
" Locke, de Pope, de Newton et de
" Deſcartes, planant au deſſus de la
" ſphère terreſtre, calculent la per-
" fection mathématique de leur art,
" et ſe rapprochent du prototype
" univerſel et unique de toutes les
" beautés, de la ſource ſuprême de
" toute hierarchie concordante."[1]

Le voyage continue. La famille de Saint Géran eſt accompagnée,

[1] Peut-être un jour l'Académie, ayant oublié la langue ſurannée de Fénélon, de Boſſuet, de Buffon, ouvrira ſes portes aux auteurs écrivant en ce ſtyle, dit l'auteur de *Saint Géran.*

comme je l'ai dit, par un pélerin, nommé *Maiſonterne*, l'inventeur et le protecteur de la nouvelle langue françaiſe.

En route, ils font la connaiſſance de *Bélise*, comteſſe de Maſcarillis, dont Maiſonterne devient amoureux. Leur converſation eſt un aſſaut d'eſprit du nouveau genre, exprimé dans la nouvelle langue ; on n'entend pas trop ce qu'ils diſent, mais on devine que cela eſt beau. Voici une partie de l'aveu de l'amant, et la réponſe :—

" Eloquente amie ! conſentez à " imiter Eve. Je vous rendrai mon " épouſe par une alliance de juſtice, " de compaſſion et de miſéricorde. " Je vous aimerai comme une grappe " de raiſin que l'on trouve dans un " déſert brûlant.[1]

" Je vous conjure par les che- " vreuils de la montagne, ſoutenez-

[1] Les Martyrs, tome 2, p. 141.

" moi avec des fleurs et des fruits,
" car mon âme s'eſt fondue. Vents
" du milieu du jour, ſoufflez dans
" les mandragores! Ma bien-aimée,
" que votre main gauche ſoutienne
" ma tête . . . . mettez-moi comme
" un ſceau ſur votre cœur."[1]

La comteſſe, tranſportée, répond:

" Ah! viens ſur mon cœur comme
" un ſceau. Ecoutes à ton tour.
" Si je venais à te perdre, après avoir
" humecté tes cendres du ſuc du
" Cynamomum, après avoir ombragé
" ta tête des vapeurs de l'aloës, les
" glaces du trépas qui te captive-
" raient, viendraient arrêter mon
" ſang; la lividité de tes formes
" appâlirait mon viſage, oblitérerait
" mes membres, et je m'étendrais
" près de toi pour ne plus te quitter!"

[1] Les Martyrs, tome 2.

Il faut lire auſſi un très plaiſant ſermon d'un fils de Saint François, pris également dans *Les Martyrs*, et dont le ſujet eſt l'hiſtoire de Saint Eudore, et de ſainte Cymodocée, petite fille du grand Homère.

Enfin le pélérinage ſe termine par une viſite à Montmartre, ce mont célébre où Dionyſius et ſes deux compagnons ont perdu la tête pour la foi. Saint Géran, en revenant à la maiſon, dit à ſes enfants : " Que " je plains ce pauvre M. de Maiſon- " terne ! le manie de ſe ſingulariſer " lui fait gâter un talent véritable, et " les apôtres du faux goût, par leurs " louanges niaiſes, l'empêchent de " revenir ſur la bonne route."

Le petit livre dont je viens de préſenter de courts extraits, eſt fort amuſant à lire ; et il contient les paſſages les plus ſaillants de deux ouvrages qui ont fait retentir les deux trompettes de la Renommée ; et qu'à une

certaine époque les journaliſtes ont loué vingt fois, prononçant anathème contre les lecteurs qui n'admiraient pas ce galimatias.[1]

[1] Œuvres d'Hoffman, tome 6, p. 210.

BEUCHOT,

(ADR. J. QUENTIN).

(1814).

E ſavant bibliographe[1] publia, après la rentrée des Bourbons en France, une brochure ſatyrique intitulée :—

" Oraiſon funèbre de Buonaparte, " par une ſociété de gens de lettres, " prononcée au Luxembourg, au " Palais Bourbon, au Palais Royal, " et aux Tuileries."

[1] Voir ſur les écrits de ce fécond littérateur des détails curieux dans *La France Littéraire* de Quérard, t. i, p. 319. Ne ſerait-il pas poſſible, quoique Quérard n'en faſſe pas mention, que l'éditeur du *Dictionnaire Critique de Bayle*, en ſeize volumes in 8°, ſoit auſſi le compilateur du centon intitulé : *L'Athéiſme, par Bayle*, brochure de 80 pages environ, publiée en 1801 ?

Son eſprit, enclin à la ſatire, lui avait également inſpiré l'idée de ſon dictionnaire des immobiles, par un homme qui, juſqu'à préſent, n'a rien juré, et n'oſe jurer rien. Paris, Poulet, 1815, in 8°.

C'eſt un centon compoſé de phraſes empruntées aux harangues, diſcours, et compliments adreſſés à Napoléon I, pendant ſon règne, par de grands perſonnages, qui s'étaient empreſſés, en 1814, année de la publication de ce pamphlet, de venir répéter aux Bourbons, les mêmes adulations, en les entremêlant d'invectives contre la puiſſance tombée. Cette brochure parut ſi piquante et eut un ſi grand ſuccès qu'on en fit quatre éditions en très peu de temps. Je dis *quatre*, quoique la dernière porte : *cinquième édition*, parceque le compilateur a plaiſamment indiqué comme étant la ſeconde, celle qui véritablement eſt la première. Un avis aux amateurs, imprimé au revers du titre de la troiſième prévient les Bibliographes que c'eſt dans *Le Moniteur* qu'exiſte la 1ière édition de cet opuſcule. C'était en effet dans le journal officiel qu'avaient réellement été inſérées, à di-

verſes repriſes, ces adulations adreſſées à Napoléon I.

Malgré ces nombreuſes réimpreſſions, cette ſatire eſt aſſez rare aujourd'hui, les intéreſſés ayant ſans doute détruit tous les exemplaires ſur leſquels ils purent mettre la main. Dix mille lecteurs ſe l'arrachaient, lors de la publication, de l'aveu même du célèbre helléniſte *Boiſſonade* qui blâma *Beuchot* d'avoir publié cet écrit, à l'occaſion de la quatrième édition qu'il ſe propoſait d'en faire.[1]

Quoiqu'il y ait quelque choſe de fort généreux dans les ſentiments de l'illuſtre critique, les adulateurs ſeraient trop heureux ſi l'on avait toujours une telle généroſité envers eux : " Etes-vous donc leur juge," dit-il à Beuchot dans ſa lettre, " êtes-" vous exempt de fautes, vous qui " leur faites de ſi vifs reproches ? "

[1] Critique Littéraire ſous le premier empire, par J. F. Boiſſonade. Notice hiſtorique, t. 1er, page lxviii.

Que penſerait-on du cenſeur qui adreſſerait de pareilles queſtions à Juvenal, à Horace, à Regnier et à Boileau ?

" Ceux que vous nommez, que " vous accuſez, ſur leſquels vous " appelez le ridicule, ou peut-être " quelque choſe de plus ſévère, ceux " de qui vous riez, ſont d'honnêtes " gens, ſéduits d'abord par des illu- " ſions très ſéduiſantes, menés en- " ſuite plus loin qu'ils ne l'avaient " penſé."

Si de pareilles excuſes pouvaient être admiſes, toutes les baſſeſſes des flatteurs et des courtiſans de rois, que l'hiſtoire a ſtigmatiſées ſeraient à l'abri du moindre reproche.

" Vous, partiſan de la liberté de la " preſſe," ajoute le critique, " n'avez " vous pas accepté une place où vous " ſerviez le gouvernement qui com- " primait cette liberté ?"

Beuchot, dans la réponſe à cette

lettre, répliqua : " Je n'ai pas été en " contradiction avec mes principes " en acceptant la redaction du *Jour-* " *nal de la Librairie.* Ces fonctions " ne gênaient en rien la preſſe. Je " n'aurais pas accepté une place de " *Cenſeur.*"

Dans chacune des quatre éditions de notre ſatire, ſe trouvent des additions plus ou moins conſidérables, plus ou moins piquantes. Comme je les ai eues toutes ſous les yeux, grâce à l'obligeance connue de Monſieur Van de Weyer, Miniſtre Plénipotentiaire de Belgique, dont la bibliothèque renferme tant de choſes curieuſes, j'avais arrange une reproduction *variorum*, de la malicieuſe brochure de Beuchot, en placant les variantes au bas de pages ; mais cela occuperait plus de place qu'il ne m'en eſt donnée ; j'ai donc dû me borner à trois ou quatre extraits qui pourront faire juger du reſte.

Dans le catalogue de la bibliothèque de M. Renouard, eſt cité un exemplaire de l'*Oraiſon Funèbre de Buonaparte*, de la cinquième édition, ſur papier jaune. M. Renouard a mis, à l'article qui concerne ce pamphlet de ſon grand ami *Beuchot*, une note qui annonce une diſtraction remarquable. " Cette pièce," dit-il, " préſente la ſingulière réunion de " diſcours et d'éloges faits par les " mêmes hommes en des temps bien " oppoſés."

Or ce n'eſt pas une réunion de diſcours, les éloges ſont d'écrivains différents, et ils n'ont pas été faits en des temps bien oppoſés, puiſqu'ils ſont tous de l'époque de la puiſſance de Napoléon I.

Par haſard M. Renouard n'aurait-il jamais lu ſon exemplaire ſur papier jaune ?

Dans le ſixième volume des *Nouveaux Lundis* de M. *Sainte Beuve*

ſe trouve un article très intéreſſant ſur *Boiſſonade*, mais dans lequel on ne peut manquer de remarquer de quelles timides précautions s'entourent aujourd'hui les auteurs français, lorſqu'ils ont à parler de choſes qui regardent de près ou de loin, les hommes au pouvoir.

Le lecteur a vu ci-deſſus, quel bruit fit la brochure de *Beuchot*, et comme le public s'arracha les quatre éditions ſucceſſives. Eh bien! *M. Sainte Beuve* ſait à peine que *la choſe* ait été publiée. Il ne ſait trop même de quoi il s'agiſſait: " Un jour," dit-il, " Beuchot voulait publier, en 1814, " (notez qu'il s'agit de la quatrième " édition) *je ne ſais quoi* de ſatirique, " contre des hommes qui étaient la " veille au pouvoir, *M. Boiſſonade* le " rappela à la bonté," &c.

Outre l'inexactitude que renferme cette dernière phraſe, car la nouvelle édition fut publiée, ainſi Boiſſonade

ne rappela pas Beuchot à la bonté (puiſque *bonté* il y a), ne dirait-on pas que *M. Sainte Beuve* ſort des lectures du petit vieillard *Ouydire*, que *Pantagruel* rencontre au pays de Satin ?[1]

Voici maintenant un extrait du commencement de notre oraiſon funèbre.

" Ce n'eſt pas à une voix faible " comme la mienne qu'appartient la " gloire de célébrer quelques unes " des merveilles qui ont illuſtré le " ſiècle naiſſant de Napoléon, mais " des voix illuſtres ſe ſont élevées ; " je vais répéter leurs accents.[2]

[1] Livre v. chap. xxxi.

[2] L'introduction a été entièrement changée dans chacune des quatre éditions. Celle qu'on vient de lire appartient à la quatrième.

La cinquième porte la curieuſe épigraphe ſuivante : " Pour aſſurer le bonheur et la gloire de la France, " pour rendre à tous les peuples la liberté du com- " merce (!) et des mers, et fixer enfin la paix ſur la " terre (!!), Dieu créa Bonaparte et ſe repoſa." (Diſcours du Préfet du Pais-de-Calais. *Moniteur* du 17 Meſſidor, an XI. p. 1291.)

" Buonaparte fut le ſouverain légi-
" time des Français, il n'a pris la
" place de perſonne; la première
" place était vacante, le plus digne
" a dû la remplir, en y montant, il
" n'a fait que détrôner l'anarchie.[1]
" Dès ce moment Napoléon a été,
" au plus juſte des titres, Empereur
" des Français; nul autre n'était
" néceſſaire pour conſtater ſes droits,
" et conſacrer ſon autorité.[2]

" Je veux célébrer cet aventurier
" obſcur[3] dont le nom eſt parvenu
" juſqu'aux extrêmités de la terre,
" et dont Dieu ſ'eſt ſervi pour rendre
" à la religion Chrétienne tout ſon
" éclat dans les Gaules. Nous ne
" pouvons, ſans les ſentiments de la
" plus vive reconnaiſſance, rappeler

[1] Fontanes. *Moniteur* du 26 Nivoſe, an XIII. p. 425, col. 1er.
[2] Champigny. *Moniteur* du 11 Nivoſe, an XIII. p. 368.
[3] Termes employés par pluſieurs écrivains et fonctionnaires depuis la Reſtauration.

" la grâce, l'affabilité, la bienveil-
" lance et les bonnes dispositions
" avec lesquelles il accueillit nos
" demandes.[1] Nous sommes prêts
" à tout sacrifier pour cette per-
" sonne sacrée, pour la perpétuité de
" cette dynastie.[2] Puisse le souverain
" maître des rois veiller d'une ma-
" nière particulière sur la nouvelle
" dynastie; rendre le trône sur lequel
" elle s'asseyera, immuable comme
" le soleil, ainsi qui parle le prophète,
" et la faire passer d'âge en âge,
" toujours heureuse et toujours cou-
" ronné par la vertu(!) *et in perpetuùm*
" *coronata triumphat.*[3]

[1] Allocution du Pape Pie VII. du 26 Juin, 1805.

[2] Seguier. *Moniteur* du 28 Decembre 1812, p. 1437, col. 2.

[3] Mandement de Monseigneur l'Evêque de Troyes, du 21 Mai, 1812.

" A Sparte (*Historie de l'Academie des Inscriptions et* " *belles lettres*, tome XXIII, *Mémoires*, p. 283,) les Ilotes " étaient employés, dans les funérailles des rois, à s'écrier " que le prince qu'on venait de predre, était le meilleur " des princes. Dans les temps modernes, c'était aux " ministres de la religion que ces fonctions étaient con- " fiées." (Préface de la cinquième édition.)

Donnons maintenant quelques paſſages des diſcours de quelques uns des plus grands noms de l'empire et qui depuis . . . . mais alors . . . .

" Quels monuments, quels tri-
" omphes manquent à ſa gloire ! Il
" a couvert le monde de ſes trophées ;
" dans les régions les plus reculées,
" ſon image vénérée ornera le palais
" des rois, embellira la retraite du
" ſage, et ce qui eſt bien plus encore,
" ſera conſacrée ſous le chaume du
" pauvre.[1]

" Tout ce que nos anciens mo-
" narques ont obtenu de reconnaiſ-
" ſance et d'amour, nous vous le
" reportons, ô Napoléon, du fond
" de nos cœurs.[2]

" Les gens de lettres reçurent
" autant d'inſpirations que de bien-

[1] Lacépéde. *Moniteur* du 4 Janvier, 1806, p. 67.

[2] Séguier. *Moniteur* du 29 Janvier, 1806, p. 119. Il diſait au Journal des Débats du 19 Avril, 1814, en parlant de Louis XVIII : " Bientôt nous verrons celui " qui, pour avoir longtemps été éloigné du trône, n'en " a pas moins regné ſur nos cœurs ! "

" faits ſous le règne d'un monarque
" qui a crée plus de monuments
" qu'Auguſte, dans le temps où il
" remportait plus de victoires que
" Jules Céſar.[1]

" Napoléon ſera toujours l'ami le
" plus fidèle de la raiſon publique.
" Quel ſujet d'eſpérance et d'ému-
" lation pour tous les bons eſprits!
" quel bonheur pour notre patrie.[2]
" Il a traverſé l'Europe en vainqueur,
" ſous des arcs de triomphe élevés à
" ſa gloire, des bornes de l'Italie
" juſqu'aux extremités de la Po-
" logne. C'était aſſez pour le pre-
" mier des héros; ce n'était pas aſſez
" pour le premier des rois. Dans
" les champs de Marengo et d'Ièna,
" ce génie infatigable méditait le
" bonheur des peuples.[3]

[1] Lacretelle jeune. *Moniteur* du 9 Novembre, 1811, p. 1192, col. 3, et p. 1193, col. 1.

[2] François de Neufchâteau. *Moniteur* du 25 Nivoſe, an XIII. p. 419, col 3.

[3] Fontanes. *Moniteur* du 4 Nov. 1808, p. 1218, col.

" Périſſe à jamais le langage de
" l'adulation et de la flatterie ! Je ne
" commencerai point à m'en ſervir
" dans les paroles que je prononce à
" cette tribune. Si nos derniers deſ-
" cendants veulent ſavoir quel eſt
" celui qui ſeul accomplit tant de
" merveilles, l'hiſtoire leur dira :
" c'eſt Napoléon.[1]

" Le monarque qui excite le plus
" l'admiration et l'enthouſiaſme eſt
" auſſi celui qui eſt digne de
" plus d'amour. Il nous l'a dit, il

1. Fontanes. *Moniteur* du 23 Janvier, 1810, p. 87, col. 1 et 2.

Variantes de ce qui précède, à la fin de la cinquième édition, ſous les lettres C. D. E : " Bonaparte n'a jamais " rien donné qu'avec l'intention d'avilir." (Lacretelle jeune, *Journal des Débats* du 4 Avril, 1814, p. 2, col. 2.)

" Si les pyramides dépoſent dela tyrannie des rois " d'Egpyte, les monuments de Bonaparte dépoſent bien " plus clairement de l'horrible fréquence de ſes guerres " injuſtes." (Charles Lacretelle, *Gazette de France*, du 5 Avril, 1814, p. 376.)

" Les conquérants n'étaient point encore aſſez haïs, " le ciel a permis les trop longs ſuccès de Bonaparte, " pour en inſpirer à jamais l'horreur." (*Journal des Débats*, 4 Avril, 1814.)

" place dans l'amour qu'il inſpire
" toutes ſes eſpérances de bonheur,
" Français! il a donc pu ſe tromper
" une fois, lorſqu'il a ajouté qui
" d'autres princes avaient été plus
" heureux que lui.[1]

" Sous ce grand homme notre in-
" duſtrie a fait de nouveaux pro-
" grès; jamais les terres n'ont été
" mieux cultivées; les manufactures
" plus floriſſantes,[2] la population a
" continué à s'accroître, et pourquoi
" ne dirions nous pas que la con-
" ſcription elle même, qui chaque
" année fait paſſer ſous nos drapeaux
" l'élite de notre jeuneſſe, a contribué
" à cet accroiſſement!

Si un homme du ſiècle des Médicis

[1] Montalivet. *Moniteur* du 19 Décembre, 1809, p. 1580, col. 2.

[2] Montalivet. *Moniteur* du 27 Fevrier, 1813, p. 227.

Note.—Dans les campagnes les femmes, à défaut d'homme, ſont employées à des travaux d'agriculture au-deſſus de leurs forces.

Pourra-t-on jamais oublier qu'à cette époque on était obligé de jeter les produits des manufactures à la mer. *Moniteur.*

ou du ſiècle de Louis XIV, revenait ſur la terre, et qu'à la vue de tant de merveilles, il demandât combien de règnes glorieux, de ſiècles de paix, il a fallu pour les produire, vous répondriez qu'il a ſuffi de douze années de guerre et d'un ſeul homme.[1]

[1] Molé. *Moniteur*, du 12 Mars, 1813, p. 266, col 1.

HERCULE CADET DE GASSICOURT.

(1814).

SON *Poème ſur le Retour du Roi et de la famille Royale, extraits imités d'Homère, Théocrite, Euripide, &c.*[1] compoſé de 247 vers, avec une traduction francaiſe, n'a été tiré qu'a 150 exemplaires, dont 50 ſur papier vélin,[2] et préſenté au Roi le 5 Septembre, 1814.

J'ignore le degré de parenté de l'auteur, avec les *Cadet de Gaſſicourt* dont trois ſont déſignés par *Quérard*

[1] Paris, Imprimerie de Fain, 1814, in 8°, de 46 pages.

[2] Voir la *France Littéraire* de Quérard, t. 2, p. 9.

comme auteurs d'ouvrages de chimie, de pharmacie, et de littérature.

Notre centon, où les règles du genre ſont très bien obſervées, eſt probablement le ſeul travail littéraire d'Hercule de Gaſſicourt. Je n'en ai pu découvrir aucun autre.

Il eſt aſſez ſingulier qu'il ait préféré Homère à Virgile, pour en compoſer ſon hommage à Louis XVIII, vu qui celui-ci paſſait pour bien plus grand admirateur d'Horace et de Virgile, que d'Homère. Ce petit poème commence de la manière ſuivante :—

Voici par quelle prière les plus fidèles des Francais (que ne puis-je, hélas! dire tous les Français) redemandaient chaque jour au ciel, leur légitime ſouverain et ſon auguſte famille:

Entends nos vœux, exauce nos déſirs, ô grand Dieu! que bientôt nos cités revoient dans leur ſein, leurs anciens habitants, que nos champs retrouvent des bras pour les féconder, que nos campagnes ſe couvrent de riches et nombreux troupeaux; puiſſe l'in-

duſtrieuſe Arachné étendre librement ſa trame, ſur nos armes déſormais inutiles, puiſſions nous oublier juſqu'au nom funeſte de la guerre !

. . . . . .

O prince magnanime, tu feras voir ſur ton trône la Juſtice à tes côtés. C'eſt au ſein de la félicité que tes ſujets couleront une paiſible exiſtence ; une mort anticipée ne les menacera plus déſormais ; ce n'eſt qu'affaiblis par les années qu'ils deſcendront dans la tombe ; et s'il en eſt quelques uns que l'Eternel rappelle avant le temps, ils auront du moins la conſolation de mourir dans leur pays, dans leurs foyers, et au ſein de leurs familles ; leurs triſtes parents ne feront plus réduits à n'élever des tombeaux qu'a leur mémoire, la douleur trompée ne s'exhalera plus ſur de vains cénotaphes, et les honneurs funèbres ne feront plus rendus à des dépouilles imaginaires.

La terre à qui tu rendras ſes cultivateurs, s'enrichira des préſents de Cérès, les arbres ſe courberont ſous le poids de leurs fruits, nos champs plus féconds ſe peupleront au loin de nombreux troupeaux, et la mer, ſi longtemps fermée à nos vaiſſeaux, s'ouvrira déſormais à leur induſtrieuſe audace.

LAMUEL.

(1816).

LE nom de *Lamuel* eſt cité en tête du 31ième chapitre des *Proverbes :* " Verba " Lamuelis regis ; viſio " quæ erudivit eum mater ſua."

L'ouvrage dont l'analyſe ſuit,[1] eſt un centon dont chaque phraſe ſe rencontre dans les livres canoniques de la Bible, et l'auteur a ſoigneuſement cité, à la fin de chaque verſet, de chaque phraſe, même de certains

[1] *Lamuel, ou le Livre du Seigneur, traduction d'un manuſcrit hébreux exhumé de la Bibliothèque tour à tour Nationale, Impériale et Royale. Hiſtoire authentique de l'Empereur Apollyon, et du Roi Béhémot. Par le très Saint Eſprit. Liège, J. Collardin, et Paris, Frères Michan,* in 12o de 235 pages, et lxvi. pages d'introduction. Ce livre eſt attribué a *Bory de Saint Vincent.* Voir la *France Litteraire* de Quérard, t. i. p. 422.

mots, le texte analogue des parties de l'ancien Teſtament d'où le tout eſt tiré.

C'eſt une ſatire politique ſur la Reſtauration, dont je n'ai pu trouver aucune mention dans la critique littéraire de l'époque.

L'Epitre dédicatoire de ſept feuillets, adreſſée à M. de Châteaubriand, ſe retrouve mot pour mot dans les ouvrages de cet écrivain, et forme ainſi un premier centon.

Dans ſa réponſe, De Châteaubriand dit qu'il vois tout ce qu'il y a de galant dans les ſoins qu'a pris le traducteur du *Livre de Lamuel*, de compoſer une épitre dédicatoire avec des fragments tirés de ſes propres ouvrages.

La préface, l'Epitre et la réponſe ſuppoſée, ſont d'un comique piquant. Je crois que cet ouvrage eſt devenu aujourd'hui fort rare.

Lamuel ſe compoſe de vingt trois chapitres dont voici l'analyſe.

CHAP. I. " Dans les jours de ſa " douleur, et lorſque Jéruſalem a " vu tomber ſon peuple ſans défenſe, " entre les mains de ſes ennemis, " elle s'eſt rappelé ſa gloire, mais " ſes ennemis l'ont mépriſée.

" Jéruſalem a vu entrer dans ſon " ſanctuaire juſques aux nations qui " ſelon vos ordres, ô Eternel des " armées, ne devaient pas même être " comptées parmi les peuples guer- " riers."

Au chapitre 2, on dit les cauſes de l'eſclavage de Jéruſalem, et pourquoi ſes ennemis ſe ſont élevés contre Iſraël.

Au chapitre 3, le Prophète implore la clémence de Dieu :—

" La marche de nos perſécuteurs " a été plus rapide que le vol des " aigles du ciel. Ils nous ont pour- " ſuivis ſur les montagnes ; ils nous " ont atteints dans les plaines. Leurs " chefs ſe ſont approchés à la tête de

" leurs troupes; ils ont dreſſé leurs
" tentes autour de Sion. Le Lion
" d'Iſraël a été tranſporté hors de
" ſon pays, et tel a été ſon malheur
" et l'eſclavage où il s'eſt vu jeter,
" qu'il ne trouve pas de repos dans
" le pays des Etrangers. Lorſqu'il
" a été réduit aux abois, tous ſes per-
" ſécuteurs ſe ſont précipités ſur
" lui."

CHAP. 4. " L'Eternel des armées
" envoya en ce temps ſon prophète
" *Nacort*, et lui dit: Ne manquez
" point de proteſter contre leur vo-
" lonté d'avoir un Roi, et faites leur
" bien comprendre de quelle manière
" les traitera le Roi qui régnera ſur
" eux."

CHAP. 5. " *Nacort* rapporta ces
" paroles au peuple, et ajouta: quoi-
" que le Roi ne ſoit qu'un homme,
" s'il ordonne de tuer, on extermine,
" s'il commande de frapper, on
" écraſe; de détruire, on ſaccage.

" Il vous fera payer la dîme de ce
" que vous avez ſemé, et de ce que
" vous avez vendangé, pour donner
" à ſes officiers et à ſes courtiſans.

" Il enlevera l'élite de vos jeunes
" gens, et vos beſtiaux travailleront
" pour lui.

" Le peuple ne ſe rendit pas à ce
" diſcours. Non, dit-il, nous vou-
" lons un Roi. Et le Seigneur, qui
" eſt un Dieu jaloux, dit à *Nacort:*
" Faites ce qu'ils vous demandent, et
" donnez leur un Roi qui les gou-
" verne.

" Je les livrerai tous entre les
" mains de leurs Rois, qui ravage-
" ront le pays, et je ne les délivrerai
" pas de leurs mains."

CHAP. 6. " J'entendis une voix
" qui me dit: Tout ce peuple aura
" un roi qui le gouvernera avec un
" ſceptre de fer, et qui foulera la
" cuve du vin de ma colère et de
" mon indignation. Je lui donne-

" rai pour Roi, l'ange de l'abîme
" appelé en hébreux *Abaddon*, et en
" grec *Apollyon*,[1] c'eſt à dire l'*Exter-*
" *minateur*. Il va paraître comme
" un aigle, il prendra ſon vol, il
" étendra ſes aîles, il viendra fondre
" ſur les nations épouvantées. Apol-
" lyon ſera comme Iſmaël, fier et
" indomptable. Il levera la main
" contre tous, et tous leveront la
" main contre lui. Il fera tomber
" les rois de la terre qui oſeront lui
" réſiſter."

CHAP. 7. " Apollyon fut donc
" le roi d'une grande armée qui cou-
" vrit la terre comme des ſauterelles.
" Cette armée fut compoſée de plu-
" ſieurs nations qui traversèrent une
" multitude de pays, pour s'emparer
" des maiſons des autres.

" L'épée pénétra au pays d'E-
" gypte; l'Ethiopie fut ſaiſie de
" frayeur. L'Egypte et l'Arabie

[1] Apocalypſe de St. Jean, ix. 11.

" paiſibles virent des vaiſſeaux leur
" porter celui par lequel le Dieu des
" armées voulait les châtier.

" Comme il revenait après la dé-
" faite de tous ſes ennemis, *Melchiſa-*
" *dech*, Roi de Salem, ſortit au-
" devant de lui, bénit Apollyon, et
" dit : Que les peuples vous ſoient
" ſoumis, et que les nations ſe proſ-
" ternent à vos pieds.

" Soyez le ſeigneur de vos frères,
" et que les fils de votre mère s'in-
" clinent devant vous.

" Après cela l'homme de Dieu prit
" une petite fiole d'huile, qu'il ré-
" pandit ſur ſa tête, et lui dit : C'eſt
" le Seigneur qui, par cette onction
" vous ſacre comme prince ſur Iſraël.

Chap. 8. On raconte comment Apollyon répudie ſa femme, par le conſeil des grands de ſa cour, à cauſe de ſa ſtérilité ; on lui choiſit une autre épouſe, au pays du Grand Fleuve, et ſes noces ſont célébrées dans ſa capitale par des feſtins qu'il

donne à ſon peuple, ſous les tentes tricolores (Eſther).

CHAP. 9. " Le Seigneur me fit " voir une viſion, et je vis en ſonge " un aigle monter de la mer.

" Tout-à-coup une voix terrible " dit à l'aigle : Tu n'as pas gouverné " cette terre dans ſon intérêt. Tu as " indiſtinctement opprimé le faible " et le puiſſant ; tu t'es entouré de " menteurs qui t'ont enivré d'en- " cens ; tu as renverſé la maiſon du " pauvre, et conſommé la fertilité " de ſon champ, le bruit de ton ini- " quité eſt monté juſqu'au Dieu fort. " Aigle, diſparaît donc avec tes vaſtes " aîles. Que la terre reſpire enfin, " qu'elle ſoit délivrée de ta violence.

" Cependant toute la terre ſaiſie " d'admiration pour les grandes " choſes qu'avait fait l'aigle, la ſui- " vait et l'adorait en diſant : qui lui " eſt comparable, qui pourra com- " battre contre elle ?

" Je vis alors ſortir de la mer une
" bête qui avait pluſieurs têtes et dix
" cornes, et ſur chaque corne était
" un diadême. L'une de ces têtes
" avait été retranchée, mais cette
" bleſſure qui eut été mortelle pour
" tout autre, fut guérie, et la terre
" en fut dans l'admiration."

CHAP. 10. " Alors l'Eternel me
" dit: Les calamités s'apprêtent au
" Septentrion, à fondre ſur les gens
" de ce pays; car je vais appeler tous
" les peuples des royaumes du Nord,
" et chacun de leurs rois établira ſon
" trône aux portes et ſur les mu-
" railles de Jéruſalem."

CHAP. 11. On y raconte comment *Apollyon*, aſpirant à la monarchie univerſelle voit ſes projets déjoués et ſa condamnation, dans des ſonges que lui explique le prophète. Ces ſonges ont leur entier accompliſſement.

" *Lamuel* lui dit: Vous ſerez chaſſé

" de la compagnie des hommes, et
" vous irez habiter un climat ſau-
" vage. Un prince fort mépriſé vous
" ſuccédera. Il viendra comme en
" ſecret, et il ſe rendra maître du
" royaume par ſa diſſimulation et par
" ſes artifices.

" Cet homme indigne du nom de
" roi, périra en peu de temps, non
" dans les combats, mais le Seigneur
" le frappera d'ulcères très malins
" dans les jambes (*Deutéronome*)."

CHAP. 12. Après que le peuple d'Iſraël eut été réduit en captivité, et que Sion eut été dépouillée, le Roi *Apollyon* fondant en larmes, s'aſſit ſur la terre étrangère, tournant ſes penſées vers le paſſé, et fit ſes lamentations ſur Jéruſalem, ſoupirant dans l'amertume de ſon cœur :

" J'ai appelé mes amis à mon ſe-
" cours, mais il m'ont manqué de
" parole. C'eſt celui qui était le
" chef de mon conſeil et dans mon

" étroite confiance, qui s'eſt levé
" contre moi, et qui s'eſt joint à mes
" ennemis (*Pſaumes*)."

CHAP. 13. Apollyon annonce que le temps que le Seigneur a choiſi pour faire de grandes révolutions, eſt proche.

CHAP. 14. " *Béhémot* qui était
" incommodé des jambes (*Les Rois*)
" règna donc ſur Samarie et ſur Iſ-
" raël, et ſon règne dura vingt-deux
" ans."

CHAP. 15. Achimélech, lieutenant-général de *Béhémot* vient avec une armée d'étrangers s'emparer du trône d'*Apollyon*.[1]

CHAP. 16. *Béhémot* s'entoure de conſeillers vains et ignorants. Il rejette les remonſtrances des ſages d'Iſraël, en parlant au peuple avec une langue menteuſe.

CHAP. 17. Deſcription du feſtin

[1] Béhémot eſt ſuppoſé la Bête de l'Apocalypſe.
Le nombre 666, en chiffres Romains, repreſente L.-V. D. O. V. I. C. V. Summa 666. 50. 5. 500. 5. 1. 100. 5.

que donne *Béhémot* aux grands de ſon cour.

CHAP. 18. On vient annoncer au roi le retour d'*Apollyon*, que le peuple ſuit de tout ſon cœur.

Béhémot s'enfuit dans une terre étrangère.

CHAP. 19. Les rois des nations ſe réuniſſent de nouveau contre *Apollyon*. *Hiram*, général de la nation Tyrienne, pille Jéruſalem, et lui impoſe encore le Roi *Béhémot*.

CHAP. 20. Le Seigneur ordonne à *Lamuel* de prophétiſer contre la maiſon du Roi, ſes nobles, ſes prêtres et ſes juges. Il reproche aux princes de Juda, leur incapacité et leur mauvaiſe foi. Il exterminera la maiſon de Béhémot, et la trône ne reſtera pas dans ſa famille.

CHAP. 21. " Peuple de *Moab*,[1]

[1] *Moab* ſignifie *du Père*, ce qui indique que le peuple dont il eſt queſtion, eſt un peuple hoſpitalier, bon, libre et heureux ſous le gouvernement d'un prince éclairé, qui eſt ſon véritable père.

" aſſemblez-vous, attirez ſur vous la
" miſéricorde du Seigneur, en l'exer-
" çant vous-mêmes ſur des victimes
" innocentes. Cachez celles qui s'en-
" fuient, et protégez ceux qui ſont
" réduits à errer ſur vos terres.

" Car ces fugitifs habitent dans
" vos terres, O *Moab !* ſervez leur de
" retraite, mettez les à couvert de
" celui qui les perſécute.

" Si votre ennemi vous a perſé-
" cuté, vous verrez bientôt ſa ruine,
" et vous foulerez ſa tête ſous vos
" pieds.

" Je vois un peuple qui vient de
" l'aquilon, une nation forte et un
" grand roi, qui s'élèvent des extré-
" mités du monde.

" Voici vos enfans qui ont été
" diſperſés en pluſieurs endroits, qui
" reviennent, et la parole du Dieu
" ſaint les réunira depuis l'Orient
" juſqu'à l'Occident.

" Et vous, Sion, ſoyez dans des

" transports d'allégresse : réjouissez-
" vous dans le Seigneur des armées,
" votre Dieu, parcequ'il vous pré-
" pare un Prince qui vous enseignera
" la justice, et qui la répandra sur
" vous comme une pluie réparatrice
" de l'automne ou du printemps."

CHAP. 22. " Moi, *Lamuel*, qui
" suis votre frère, et qui ai part à vos
" tribulations, je fus ravi en esprit,
" et j'entendis derrière moi une voix
" forte et éclatante comme le son
" d'une trompette.

" Je vis paraître un cheval blanc ;
" celui qui le montait, avait un arc ;
" on lui donna une couronne ; il par-
" tit en vainqueur, et ne cessa plus
" de vaincre.

" Son nom était *Remmon* ;[1] il sor-
" tit de son pays, de sa famille pour

[1] Ce nom signifie un fruit rond comme une grenade, ou comme un *Orange*, d'autres disent comme une pomme d'*Orléans*. Le sens de cette allégorie paraît encore fort obscur, nous laissons aux érudits le soin d'en faire connaître le vrai sens.

" entrer dans la terre que le Seigneur
" des armées lui montrait.

" Et je vis les hommes abandon-
" ner le roi vieilli, pour aller avec le
" jeune prince qui s'élevait en ſa
" place, pour régner après lui.

" Alors le Seigneur m'adreſſa en-
" core la parole, et me dit : Fils de
" l'homme, dites au prince de Tyr ;
" voici ce que dit le Seigneur Dieu :
" vous avez été un marteau dont je
" me ſuis ſervi pour briſer les armées
" d'*Apollyon*, ſa nation et la force des
" royaumes les plus puiſſants. Mais
" vous ſerez traité comme vous avez
" traité les autres. Je vais faire ve-
" nir du ſeptentrion contre Tyr, un
" empereur puiſſant qui viendra avec
" des chariots de guerre, de la cava-
" lerie et de grandes troupes, com-
" poſées de divers peuples."

CHAP. 23. " Le Roi de l'Aqui-
" lon vient de nouveau ; il a raſſem-
" blé des troupes plus nombreuſes

" qu'auparavant ; il vient avec une
" armée grande et puiſſante.

" Je viens à vous, O *Gog*, prince
" et chef de *Moſoch*.[1]

" Que celui qui a des oreilles, en-
" tende. Celui dont il eſt rendu té-
" moignage dans ces choſes, dit : cer-
" tainement, je viens bientôt. Amen.
" Venez Sauveur !

" La grâce et la paix vous ſoient
" données, par celui qui était, qui
" eſt, et qui doit venir, et par les eſ-
" prits qui ſont devant ſon trône.
(Apoc. i. 4). Amen.

[1] *Gog* était le prince de ces vaſtes pays qui s'étendent au nord de la Mer Noire et de la Mer Caſpienne. *Moſoch* eſt un fils de *Japhet*, que l'on regarde communement comme le père des Moſcovites.

L. A. DECAMPE.

(1817).

CET auteur aujourd'hui oublié, compoſa, vers 1817, un centon très compliqué, à l'occaſion de l'anniverſaire du retour du Roi Louis XVIII en France. Ce morceau compoſé de près de cinq cents vers, eſt tiré des différents ouvrages de *Claudien*, de l'Epithalame ſur les Noces de l'Empereur Honorius et de la Princeſſe Marie; de l'éloge de Stilicon, de l'épitre à l'Empereur Adrien, &c. Ce centon était d'autant plus difficile à faire qu'il eſt extrait d'un plus grand nombre d'ouvrages différents du même auteur, ce qui exigeait une connaiſſance parfaite des idées

qu'ils renfermaient. Claudien a très rarement été mis en centon. Voici les derniers vers de ce poème.

Optime ductorum, generis diadema resume,
O mundi communis amor, miserere tuorum ;
Quid dubitas ? miserere tuæ, pater optime, gentis,
Magnorum soboles regum ; gravibusque medere
Vulneribus, vitamque jube, famamque reverti,
Publica morborum requies. Quis tale removit
Præsidium terris ? ut te mortalia pridem
Implorant, lugentque pium, fortemque requirunt.
Non sic virginibus flores, non frugibus imbres,
Prospera non fessis optantur flamina nautis,
Ut tuus aspectus populo. Discordia cessit :
Jam cuncti venisse volunt ; scelerumque priorum
Pœnitet : hoc tantis bellorum sidus in undis
Sperant ; hoc pariter justi, sontesque precantur,
Mollibus auspiciis. Dilecta hîc pignora certè,
Hîc domus, hîc thalamis proprium genialibus omen.
Nonne vides et plebe vias et tecta latere ?
Aula choris epulisque vacat : te prælia viso

Languefcent, avidique cadet dementia monftri.
Te fine dulce nihil : clypeus nos protegat idem.
O quantum mutata tuo fortuna regreffu !
Te, pater, ultorem, te, nudi pulvere manes,
Te, pietas polluta rogat. Da tangere dextram ;
Neve adeò cunctos paucorum crimine damnes,
Jamjam flecte animum : fuprema pericula femper
Dant veniam culpæ. Quamvis iratus et exful,
Pro patriæ flammis non diftulit arma Camillus
. . . . . .[1]

Il eft permis de fuppofer que le centon grec de Mr. H. C. de Gafficourt, cité ci-deffus, et l'accueil bienveillant fait à ce tour de force par l'exilé d'Harthwell, ont donné l'idée à M. Decampe d'effayer quelque chofe de femblable.

S'il n'a connu le poème de l'Afri-

[1] Cet extrait du centon de M. *Decampe* a été inféré dans l'*Hermes Romanus*, ou *Mercure Latin*, tome iii, No 14. Juillet, 1817.

cain Corippus,[1] qu'après l'achèvement de ſon centon, il aura pu dire comme Saint Auguſtin : *ſerò te cognovi.*

Mr. *L. A. Decampe*, né à Narbonne, était profeſſeur de belles lettres à Toulouſe. On ignore quelle récompenſe lui valut ce centon, mais il eſt a ſuppoſer qu'il fut très ſatisfait, puiſqu'en 1826 il publia à Toulouſe un *Eloge Hiſtorique de Louis XVIII Roi de France et de Navarre*, in 8°, de 72 pages.

J'aurai peut-être dû terminer cet ouvrage par des conſidérations ſur les rapports intimes qu'il y a entre le Centon, la Parodie, et le Paſtiche ; car du Centon, à ces deux genres, la tranſition eſt facile, ainſi que l'a fort bien compris *Henri Etienne*, en

[1] Creſconii Corippi Panegericus in laudem Juſtini Minoris.

publiant ſes *Parodiæ Morales*, (Paris, 1575, in 12°); et la parodie elle-même diffère peu du Paſtiche, comme l'a fait obſerver *Charles Nodier*, dans ſes *Queſtions de Littérature Légale.*[1]

[1] Jules Céſar Scaliger, qui aimait beaucoup le centon (qu'il appelait *poema valdè ingenioſum et lepidum*) a dit, au premier livre de ſa poétique, chap. 43: " Haud ab-" ſimiles parodiis centones, deducitur enim ſenſus alius " ab ſenſu priſtino verſuum."

Quant au paſtiche, il y aurait un volume tout entier à compoſer ſur ſon hiſtoire, car depuis le 15ième ſiècle juſqu'au 19ième, il s'eſt trouvé quantité d'écrivains qui, tantôt comme amuſement, tantôt avec l'intention de tromper le public, ont exercé leur talent à la compoſition de paſtiches.

On ſe rappelle le conflit des ſavants ſur les paſtiches d'*Annius de Viterbe*, qui publia pluſieurs fragments ſuppoſés d'auteurs anciens, tel que *Beroſe*, *Manéthon*, *Fabius Pictor*, et qui plus eſt, les *Origines* de *Platon*.

Le célèbre *Muret* trompait les ſavants ſes contemporains, en compoſant et publiant des fragments qu'il était cenſé avoir extrait d'anciens écrivains.

Boileau a très heureuſement ſaiſi le ſtyle de *Voiture* et de *Balzac* dans ſes deux lettres-paſtiches au Duc de Vivonne, ſur ſa victoire devant Meſſine.

La manière de Montaigne a été tout auſſi bien imitée par La Bruyère au chapitre du " Mérite Perſonnel."

Cazotte compoſa en paſtiche, le cinquième et le ſixième chants de la *Guerre de Genève*, par Voltaire, avec tant de ſuccès que tout le monde en fut la dupe.

Quelle colère n'excita pas chez Rouſſeau le paſtiche que Walpole publia ſous forme d'une lettre du Roi de

En partant de ces confidérations, cet *Ana* aurait pu avoir, fi j'étais né de l'autre côté du Rhin, une étendue qui le ferait appeler dans la langue de Catulle, *Horribilem et facrum libellum*,[1] mais il vaut mieux, dans un fujet de littérature légère, ne point épuifer la matière,

" Le fecret d'ennuyer eft celui de tout dire."

Cependant il y a des parodies qui rentrent tellement dans le centon,

Pruffe, à Jean Jacques, dans la querelle entre celui-ci et David Hume.

On peut voir fur les paftiches, le curieux livre de Mr. *N. Chatelain*, intitulé: " Imitations Libres du Style de quelques Ecrivains du XVII et XVIII Siècles. Paris, 1855. 8°.

Dans les *Réflexions fur le Style Original*, par le Marquis *Du Roure*, Paris, 1828, gr. in 8°, tiré à 60 exemplaires feulement; on trouve des Paftiches de fept auteurs célèbres. Il y en a treize dans le livre de Mr. Chatelain.

[1] Tel qu'il eft, c'eft déjà un des plus volumineux qui ait été publié fous ce titre, et cependant le nombre de ces fortes d'ouvrages eft très confidérable.

L'Anagrapheana, publié à cent exemplaires par *G. A. J. Hecart*, de Valenciennes, fous le pfeudonyme de J. Gilb. *Phitakaer*, en préfente une lifte alphabétique de plus de quatre cents, et l'auteur, dans fon exemplaire, avait ajouté un fupplément manufcrit qui en renfermait encore cent quarante-trois autres!

d'après la règle donnée au commencement de ce volume, qu'il m'a ſemblé qu'un exemple ne ſerait pas de trop. C'eſt une application du célèbre morceau poétique d'Edgar Poe, *The Raven*, à la malheureuſe fin de l'Empereur Maximilien, au Mexique.

Quant aux parodies françaiſes de la Henriade, et de certains paſſages

Rappelons à ce ſujet le plaiſant conte ſur les *ana*, compoſé par Mr. *De la Monnoye*, au ſujet de la fortune qu'avait faite, avec l'Ypécacuana, Mr *Helvetius*, fameux médecin hollandais, à Paris.

Fortunius un jour dina
Chez un grand où l'on raiſonna
Fort bien ſur le Perroniana,
Thuana, Valeſiana ;
Après quoi l'on examina
Lequel de Patiniana
Vaut moins, ou du Naudæana.
S'il fallait à Chévræana
Préférer Parrhaſiana,
Et priſer Ménagiana
Plus que le Scaligériana.
En liberté chacun prona,
Ou, ſuivant ſon goût condamna
. . . . . .
Fortunius lors opina,
Et d'un ton qui prédomina,
La diſpute ainſi termina :
Meſſieurs, nul de tous ces ana
Ne vaut l'Ypécacuana !

des tragédies de Voltaire, de Racine, et de Corneille, elles ſont trop connues pour que nous nous y arrêtions.

Once upon a midnight lately, might be ſeen a figure ſtately,
In the Tuileries ſedately poring over Roman lore;
Annotating, ſcheming, mapping, Cæſar's old poſitions ſapping,
When there came a ſomething rapping, rapping at the chamber's door.
'Tis ſome miniſter, he muttered, come as uſual me to bore,
Only this, and nothing more.

Back to Cæſar's life returning, with a ſoul for ever yearning
Towards the ſteps his promiſe-ſpurning prototype had trod before:
But the ſilence was ſoon broken, through the ſtillneſs came a token,
Life had moved again or ſpoken, on the other ſide the door:
Surely I've no truſty ſervant, ſaid he, to deny my door,
Now De Morny is no more.

Riſing, of ſome treſpaſs certain, ſlow he draws the purple curtain,

On whoſe folds the bees uncertain, look like
waſps, and nothing more.
Open flings the chamber portal, with a chill
which ſtamps him mortal;
Can his ſenſes be the ſport all of his eyes! for
there before
He ſees an Eagle perching on a buſt of Janus
at the door,
A bleeding bird, and nothing more.

Deep into the darkneſs peering, ſtill he ſtood
there, wondering, doubting,
Fearing, dreaming, dreams no mortal ever
dared to dream before:
"Though thy wings are torn and bleeding,
ſaid he, with a voice of pleading,
"Thou'rt a bird of royal breeding; haſt thou
flown from foreign ſhore?"
Quoth the eagle, Matamore!

Started with the ſtillneſs broken by reply ſo
aptly ſpoken,
"Silence!" ſaid he, "never utter memories
of that field of gore,
"Where your poor imperial maſter, whom
unmerciful diſaſter
"Followed faſt, was tortured faſter, till his
heart one burden bore—
Never ſee my country more!

Then upon the velvet ſinking, he betook him-
ſelf to thinking

How he'd forced the murdered Prince to leave
his quiet home of yore;
How he'd made him wield a ſceptre which no
erudite preceptor
Might have told would ſoon be ſwept or loſt
on that forbidding ſhore,
Where earth cries for retribution, where for
juſtice ſtones implore:
Quoth the eagle: Matamore!

Wretch! he cried, ſome fiend hath ſent thee,
by that mocking voice he lent thee!
Conſcience-driven accuſations riſing up at
every pore—
Muſt my maſter-mind ſo vaunted, ever hence
be ſpectre-haunted—
Muſt I ſee that form undaunted, dying ſtill at
Matamore!
Quoth the Eagle: evermore!

Prophet! ſhrieked he, thing of evil! here we
fear nor God, nor devil,
Wing thee to the houſe of Hapſburg! up to
Auſtria's heaven ſoar!
Leave no bloody plume as token of the lies my
ſoul has ſpoken,
Leave my iron will unbroken! wipe the blood
before my door!
Doſt thou think to gnaw my entrails, with thy
beak juſqu'à la mort!
Quoth the Eagle: for evermore!

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS DE CENTONS DONT IL N'EST PAS DONNÉ D'EXTRAITS DANS CE VOLUME.

A.

NACREON Christianus. Voyez Jonin (Gilbert).

Joh. Andreæ Virgilius Christianus, sive Novum Jesu Christi Testamentum ad imitationem Virgilii carmine redditum. Colon. Agrip. 1595, in 8°.

De l'Athéisme, par P. Bayle. Brochure de 80 pages environ, publiée anonymement en 1801, et composée de phrases extraites des œuvres de P. Bayle.

A καὶ Ω ! Jesus patiens Virgiliani Carminis flore convestitus D. prodit in electorali Dresda ; e Museo J. Fred. Hekelii Baumannianis litteris. 1678, in 4°.

B.

Ottavio Beltramo de Terranuova. On pourrait peut-être mettre au rang des centons Italiens le petit poème de cet auteur, intitulé: *Il Vesuvio.* Il fut imprimé par lui-même à Naples, en 1634, et se compose entièrement d'octaves dont chacun est pris dans un auteur différent.

J. De Bergenhielm. Cet auteur Suédois a publié en 1700, un *Cento Satiricus in hodiernos motus Septentrionis*, cité dans notre volume.

Giulio Bidelli, de Sienne. Je ne sais rien sur cet auteur.[1]

Blyenburg. Le *Cento Ethicus* ex variis poetis contextus, Leyde, 1599, de cet auteur, a passé aux enchères à la vente de M. E. B. Courtois, ce fervent collecteur des poètes latins anciens et modernes.[2]

Les N°s. 849 à 858 du même catalogue

[1] Cité par "Das Grosse Conversations Lexicon für die gebildeten stande. Hildburghausen, 1844, 8°, t. 7."

[2] Il y a des raisons de croire que ce n'est point ici un centon proprement dit, mais un recueil de vers gnomiques, fait par Damas, de Blyenburg, sur le même plan que sa compilation intitulée: *Veneres Blyenburgicæ*, Dordrecht, in 8°.

(Paris, R. Merlin, 1820) ſont des centons dont pluſieurs ont échappés à M. Ludovic Lalanne, dans ſes *Curioſités Littéraires.*

Boucqueau (*J. B.*) Juriſconſulte Belge, auteur d'une eſpèce de centon intitulé: " Eſſai " ſur l'application du Chap. VII. du Prophète " Daniel, à la Révolution Françaiſe." Brux. 1802, 8°. Il y eut une ſuite à cette brochure: " Lettre à S. S. Pie VII." 1805, in 12°.

C.

Jacques Capel, Seigneur du Tilloy. Nous poſſédons de cet auteur, mort en 1624, un centon ſous le titre de: " Scena motuum in " Galliâ nuper excitatorum, Virgilianis et " Homericis verſibus expreſſa." 1616, 8°. Niceron a donné la liſte de ſes ouvrages.

Caramuel (Joannes de Lobkowitz).

Cet auteur publia à Rome, in fol°. en 1643, un ouvrage intitulé. *Metametrica.* Ce livre des ſingularités et des bizarreries littéraires de tout genre, eſt diviſé en huit parties: *Apollo Centricus* . . . . *Anagrammaticus* . . . CENTONARIUS . . . . Comme il eſt peu commun, je comptais donner quelques extraits de cette dernière partie; mais il m'a été impoſſible de me procurer l'ouvrage.

Centon Epiſtolario del Bachiller Fernan Gomez de Cibdareal, y generaciones y ſemblanzas del nobel Caballero Fernan Perez de Guzman. 4°. Madrid, 1499. (Mais cette édition ne fut véritablement imprimée qu'après 1660).

Ces deux noms d'écrivains remarquables de l'époque du Roi Jean II. d'Eſpagne, me donnait d'autant plus l'idée que je trouverais ici un véritable centon, que le mot *centon* en Eſpagnol eſt toujours pris dans ce ſens. Mais ces lettres n'ont rien de commun avec le *centon;* ce ſont des eſquiſſes critiques ſur les hommes et les choſes, à la cour de Jean II, antidatées de plus de deux cents ans, et compoſées par le diplomate bien connu du temps de Philippe IV, *Don Antonio de Vera y Zuñiga, Conte de la Roca,* mort en 1658.

Un *Gomez de Cibdareal* était médecin de Jean II, et les *Generaciones y Semblanzas* (Généalogies et portraits) forment un des nombreux ouvrages de Fernan Perez de Guſman, mort en 1470. Le fameux *Garcilaſſo de la Vega* était un de ſes deſcendants.[1]

Clocius (*Hieronymus.*) Publii Virgilii Maronis Verſus Proverbiales aliquot collecti à Clocio. Cremonæ, 1542, 8°.

[1] Voir Ticknor, Hiſtoire de la Littérature Eſpagnole, où, au tome 3, ſe trouve un très curieux article ſur ce *Centon Epiſtolario.*

Malgré l'apparence, ce travail n'a rien de commun avec les centons. C'eſt un commentaire ſur les vers de Virgile, dont on peut ſe ſervir comme de proverbes.

Collé (*Charles.*) Ce célèbre chanſonnier, mort en 1783, avait, outre un goût très décidé pour la parodie, la manie des citations de vers latins, dans ſa correſpondance. Modifiant ces vers d'après les circonſtances, il en formait des eſpèces de centons. C'eſt ainſi que pour s'avertir lui-même qu'il eſt temps de ne pas pouſſer plus loin ſa carrière d'auteur, il dit :

Crede, ſenex : bene qui tacuit, bene fecit, et infra
Ætatem debet quiſque manere ſuam.[1]

Sainte Beuve,[2] qui fait cette remarque ſur le goût de *Collé*, ajoute qu'il a raiſon d'aimer les auteurs claſſiques, mais tort de les parodier en de mauvais centons latins.

Joannes Czernovicenus. " Pragenſis," dit *Fabricius*, " centonem de Imperatoribus Auſ-" triacis compoſuit."

[1] Arrangement des deux vers des *Triſtes*, d'Ovide :
Crede mihi, bene qui latuit, bene vixit, et infra
Fortunam decet quiſque manere ſuam.

[2] Nouveaux Lundi, tom. 7, art. *Collé*.

D.

Desfontaines. Cet abbé, auquel Voltaire avait voué une haine si profonde, peut, jusqu'à un certain point, être rangé au nombre des Centonistes.

Son *Eloge historique de Pantalon-Phœbus*, est un récit composé des expressions et des tours de phrase les plus bizarres et les plus extravagants de La Motte, de Fontenelle, de Marivaux, Moncrif, Crébillon fils, et accommodés de manière à former une histoire burlesque des faits et gestes de *Pantalon-Phœbus*, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il y a beaucoup de sens et d'esprit dans ce livre trop oublié.

Dupont de Nemours. Voir au mot *Plaidoyer*.

DUPRAT. Cité comme auteur de l'*Amas Chrétien*, traduction du centon de l'Impératrice *Eudocie*.

E.

Echo. Brunck, dans son *Anthologie* (III. p. 149, xxix), présente une épigramme qui est, dit l'encyclopédie de Ersch et Grüber, un véritable Ομηροκεντρον.

" *El Fernando Santo o Sevilla restaurada*
" poema heroico escrito con los versos de la

" Gerusalemma Liberata di Torquato Tasso,
" per Don Juan de Vera y Figuersa. Milano.
" 1622."

Tel est le titre d'un livre dans le Catalogue Lamberty, Paris, 1842.

Cette indication assez étrange, semblerait indiquer un centon composé avec les vers du Tasse, mais d'autre part, comment comprendre qu'on fabrique des centons espagnols avec des hémistiches Italiens ?

Eyndius ab Haemstede (Jacobus). " De
" miserià poetarum, Nugarum liber, sive joci
" funèbres, Cento-virgilianus, Faunus Hæm-
" stedæus. Leyde, 1598."—*Eyndii Poemata*, Lugd. Batav. 1611, in 4°.

J'ai donné un extrait du centon qu'il composa sur le château de Hamstede, et la naissance d'un héritier. Je reviens ici sur ce poète zélandais pour dire que dans son oraison funèbre de *l'âne Ponocrate*, il y a un nombre assez considérable de demi vers de Virgile, pour qu'on puisse regarder ce morceau comme une sorte de centon.

Il est singulier que *Coupé*, ayant consacré une courte notice à *J. Eyndius*, dans le 16ème volume de ses *Soirées Littéraires*, n'ait pas dit un mot du centon, non plus que du *Faunus Hæmstedæus*, et des *Joci Funèbres* de cet agréable poète latin moderne. Ce n'est du reste qu'une nouvelle bévue à ajouter à toutes celles

que cet abbé (quoique très instruit, *vir immensæ lectionis*) a commises dans ses *Soirées Littéraires*, comme lorsque, par exemple, au tome 17, il n'hésite pas à dire que *Proba Falconia* a mis en lambeaux *l'Iliade et l'Odyssée* (!) *pour faire servir Homère au développement sublime de la religion chrétienne!!*

F.

Sigismond Filogenio, est, avec *Paolucci*, oublié par *Crescembini*, dans l'énumération des centonistes Italiens.

Raoul Fournier. Mr. Lalanne dit qu'il composa un *Cento Christianus*, avec des hémistiches et des lambeaux d'Ovide.

Mr. Lalanne a-t-il eu cet ouvrage sous les yeux? Il existe un " *Ovidius Christianus*, sive " B. Thomæ à Kempis de Imitatione Jesu " Christi Lib. IV, versu quantum licuit Ovi- " diano latinè redditi. Coloniæ, 1734." Mais Ovide n'est pour rien dans cet ouvrage, qui est tout simplement écrit, comme *l'Art d'Aimer*, en vers hexamètres et pentamètres.

D'après la même idée, le P. *Laurent Lebrun*, s'est cru en droit d'intituler un volume de sa composition, *Virgilius Christianus*, parcequ'il joint dix églogues sacrées, à un poème en quatre livres: *De Culturâ Animi.*

Le *Cento-Christianus* du P. *Raoul Fournier*, le *Cento Ethicus* (voir ces mots) de *Damase Blyenburg*, ne seraient-ils pas tous peut-être dans le même cas ?

Nicodème Frischlin. Dans ses *poemata* imprimés à Strasbourg, en 1598, se trouve un poème *de Natali Jesu Christi*, ou des lambeaux de Virgile, *disjecti membra Maronis*, sont rassemblés avec tant de profusion, qu'on soupçonnerait volontiers l'auteur d'avoir voulu jouter avec *Proba Fultonia* et les *Capilupi*.

G.

Giraldi (*Lilio.*) Ce savant s'est occupé du Centon et de l'origine du mot, dans son *Historia Poetarum*, *Basle*, 1541.

Grégoire de Nazianze. On attribue généralement à ce savant écrivain du quatrième siècle, un long centon tiré notamment d'Eschyle et des six tragédies d'Euripide, savoir : *Hippolyte*, *Médée*, *les Bacchantes*, *Rhesos*, *les Troyennes*, *Oreste*. Aussi a-t-il été fort utile pour la recension de ces pièces.[1]

Les manuscrits de ce drame, intitulé : *Le Christ Souffrant*, ou *La Passion du Christ*, sont

[1] *Emile Deschanel*, Etudes sur Aristophanes, p. 457.

nombreux, ainſi que les éditions, dont la plus récente eſt celle de Mr. *Dübner* dans les Claſſiques Grecs, de la Collection Didot.

Cette eſpèce de *myſtère* ſe compoſe de deux mille ſix cents vers, et dure trois jours. Le Chœur va deux fois ſe coucher, et ſe relève deux fois.

Si beaucoup d'auteurs attribuent cette vaſte moſaïque à Saint Grégoire, un grand nombre ne partagent pas cette opinion. Mr. Magnin a fait connaître cette diſcuſſion dans tous ſes développements.[1]

Dans le *Dictionnaire des Myſtères*,[2] après une analyſe des débats ſoulevés par ce centon grec, on donne, pour la première fois en entier, la traduction françaiſe du drame de *Saint Grégoire*.

Dans le Prologue, l'auteur dit : " Je vais " dire à la manière d'*Euripide*, la *Paſſion* qui " a ſauvé le monde ; " et dans l'*Envoi* ou Epilogue il offre de faire encore ſur un ſujet ſacré, un centon avec les pièces de *Lycophron*.[3]

On croit cependant que cet épilogue eſt de *Tzetzes*, célèbre grammairien et mauvais poète de Conſtantinople, à la fin du XIIième ſiècle.

[1] *Journal des Savants*, 1849, Janvier et Mars.

[2] *Nouvelle Encyclopédie Théologique*, publiée par l'abbé *Migne*, tome 43, Paris, 1854, gr. in 8o, p. 583.

[3] Poète grec du temps où Ptolémée Philadelphe régnait à Alexandrie d'Egypte. Il eſt auteur d'un très grand nombre de tragédies qui ne nous ſont pas parvenues.

Griffius (*Christian*). Philosophe Polonais, mort en 1706, professeur de latin et Bibliothécaire à Breslau. Il publia, entr'autres ouvrages, " Fasciculi duo lusuum ingenii et præ-" stantissimorum poetarum rarioribus scriptis " excerptorum. Breslau, 1699."

N'y aurait-il pas des centons parmi ces extraits? j'ai en vain cherché à me procurer ce livre.

H.

Bern. Harderus. Cento Virgilianus in gloriosum natalem Salvatoris nostri J. Ch. Scriptus à Bern. Hardero. Hamb. 1598, in 4°.

J. Fred. Hekelius. Jesus Patiens Virgiliani carminis flore convestitus, &c. 1678, in 4°.

Homeri et Hesiodi certamen (græcè) nunc primò luce donatum, Matronis et aliorum parodiæ ex Homeri versibus, parvâ immutatione, lepidè detortis, consutæ. Excudebat H. Stephanus, 1573, in 8°.

Julius Roscius Hortinus. Ses règles du centon ont été publiés en 1597, in 4°.

Voici ce qu'en dit *Fabricius*, dans sa *Bibliotheca Latina*: " *Henricus Meibomius* avus, in " Virgilio-centonibus quos hactenus laudatis

" junctim edidit, subjectis *Jul. Roscii Hortini* " contexandorum centonum præceptis, Hel- " motad. 1597."

J.

E. Jacquemard. On rapporte qu'il adressa à Bonaparte un centon en vers, sur les évènements qui se passaient en France.

Jonin, Gilbert. Anacreon Christianus, en grec et en latin. Lyon. 1634, in 12°.

Ce savant Jésuite, né en Auvergne, était professeur de philosophie et de théologie, et mourut en 1638. Il publia des poésies grecques et latines ; dans son *Parnasse Français. Titon du Tillet* vante la facilité et l'élégance de ce poète.

Le Justin Moderne. Cette satire contre Louis XIV, fut imprimée en Hollande, en 1677. Ce sont de courts extraits empruntés à l'historien Romain Justin, et appliqués à la critique du Roi et de ses actes.

L.

Phil. Labbe. Ce savant annonçait en 1646 qu'il se proposait de publier (comme pendant à ses *heroicæ poeseos deliciæ*, les centons Virgi-

liens " auctoribus Probâ Falconiâ, Platæo, " Plevræo, Hyppolito Lælioque Capilupi, aliis- " que poetis ingenioso labore consarcinatis."

Laurent le Brun, dans son *Virgilius Christianus* (editio Dilingæ, 1696) prétend qu'il n'a été qu'un imitateur de Virgile, et non un *Centonum συρραπτάδην*. Ce poème décrit la vie et gestes de Saint Ignace de Loyola.

N. Lebel. Ne pourrait-on pas considérer comme un centon, un art poétique d'*Horace*, Latin-Français, imprimé en 1769. L'éditeur *N. Lebel* imagina de disloquer l'épitre aux Pisons, et d'y intercaller, en l'alongeant considerablement, tous les préceptes de composition littéraire disséminés dans les épîtres et dans les satyres.

M.

Malice des femmes. L'auteur de cet opuscule qui parut vers 1530, est resté ignoré. Ce n'est guère qu'un centon formé de vers pris dans divers vieux auteurs.[1]

[1] Il ne faut pas confondre ce petit livre avec *l'Alphabet de l'Imperfection et Malice des Femmes*, par *J. Olivier*, dont il y a nombre d'éditions; ni avec le *Recueil des Exemples de la Malice des Femmes*, Lyon, 1596, livret presqu'introuvable.

Mazarinade. Voir le mot *Ovide.*

Virgile-Mazarin, ou après souper de Messieurs de Saint Germain, Paris, 1649, in 8°, de six pages.

C'est un centon de Virgile, en forme de dialogue entre la Reine, le Duc d'Orléans, le Prince de Condé et le Cardinal Mazarin.

MÉNAGE (GILES). Mr. Canel, dans son ouvrage : *Recherches sur les Jeux d'esprit, &c.* 2 vol. in 8°, cite les *Miscellanea*, in 4°, Paris, Aug. Courbé, 1652, comme contenant un centon de *Ménage.* Je l'ai en vain cherché, dans ces Mêlanges, et dans les *Poemata.* Amsterd. Elzevier, 1663. On y trouve de nombreuses imitations, mais point de *centon* proprement dit.

Metellus. Meyer[1] nous dit qu'un moine du nom de *Metellus*, du couvent de *Tegernsee*, dans la haute Bavière, se servit des Eglogues de Virgile et des Odes d'Horace, durant la seconde moitié du douzième siècle, pour en former des cantiques Chrétiens en l'honneur de Saint *Quirinus*, édités par *Basnage*, à Amsterdam, en 1725, sous le titre de *Quirinalia.*

[1] Grosse Conversations—Lexicon, vol. vii, edit. de 1844. Ce dictionnaire cite aussi une longue série de Centonistes Italiens, à laquelle je renvoie pour ceux que j'ai omis ici.

Morata (*Olympia Fulvia*). Le ſavant *Seldenus* ayant nommé cette femme célèbre parmi les Centoniſtes, je crois devoir en faire mention, mais n'ai rien trouvé de ce genre dans ſes œuvres : " Olympiæ Fulviæ Moratæ " fœminæ doctiſſimæ ac planè divinæ, orati- " ones, dialogi, epiſtolæ, carmina tam latina " quam græca, cum eruditorum de eâ teſti- " moniis et laudibus."

Nicéron, dans ſes *Mémoires des Hommes Illuſtres*, a donné la vie d'Olympia Morata, plus célèbre encore que ſon père.

Morhof. Lanx Satura, ſive cento in Chriſtogoniam, 1657. Ce centon eſt tiré de Virgile, de Stace et de Claudien. *Satura Lanx* eſt un plat compoſé de divers ingrédients, une *Olla-podrida*, comme diraient les Eſpagnols, ou *Bouille-abaiſſe*, comme diſent les Marſeillais.

Albertinus Muſſatus. Cet auteur Padouan s'exerça au centon au 14ième ſiècle, mais j'ignore le titre de ce qu'il compoſa en ce genre.

O.

Ovide parlant à Tieſte, tel eſt le titre énigmatique d'une Mazarinade-Centon qui ſe compoſe uniquement de paſſages ajuſtés, empruntés à Montaigne.

Ovidius Christianus, sive B. Thomæ à Kempis de Imitatione Christi, Lib. IV, versu quantum licuit Ovidiano redditi, operâ et sumptu J. B. Bebber. Sine loco (1734) in 8°. Voir p. 490.

P.

Filogio Paolucci. Cet auteur est au nombre des centonistes Italiens, cités par *Das Grosse Conversations Lexicon fur die Gebildeten Stande.* 1844, in 8°, tome 7.

Pêchier (Pseudonyme. On croit que l'auteur est René Bary).

La comédie des comédies; centon des passages les plus ampoulés de Balzac, dont l'auteur cherche à faire ressortir le ridicule.[1]

J. Petr. Petrejus. " P. Virgilii M. acta " Frederici Tertii Regis Daniæ et Norvagiæ " &, gloriosissimi ut et Hafniæ civitatum prin-

[1] Cité par Mr. A. Canel dans ses *Recherches sur les Jeux d'esprit, les Singularités et les Bizarreries Littéraires. Evreux*, 1867, 2 vol. 8°.

Il a consacré un chapitre aux *Centons*; mais il cite beaucoup moins d'auteurs en ce genre que *Lalanne* dans ses *Curiosités Littéraires*, et que *Gustave Brunet*, dans sa *Bibliologie Catholique*. En faisant mention des *Capilupi*, il dit qu'un de leurs centons a pour titre: *In Syphillin*. C'est une erreur; aucune de leurs pièces ne porte ce titre, ni ne traite exclusivement du mal de Naples.

" cipis Heroica quæ edidit et cum notis ad " modum *Joh. Minelli* illuſtravit J. Petr. Pe- " trejus." Flenſb. 1579, in 4°.

Petrus Chriſtianus. Il publia, en 1590, in 4°, un centon tiré de la Pharſale de *Lucain*, ſur la guerre qui avait lieu alors en Belgique.

Plaidoyer de Lyſias contre les Membres des anciens comités de Salut Public, et de Sureté Générale, par *Dupont de Nemours.* Paris, an III. de la République, in 8°.

Platæus et Pleuvræus. " Ces deux au- " teurs," dit *Coupé*, dans ſes *Soirées Littéraires*, " ont compoſé des centons dans le goût de ce- " lui d'Auſone." Le chanoine *De Pleurre*, ſi c'eſt l'écrivain que *Coupé* métamorphoſe en *Pleuvræus*, n'a jamais, comme le lecteur a pu s'en convaincre, écrit des centons dans le goût d'Auſone; et quant à *Platæus*, je n'ai pu découvrir ni l'homme ni ſes centons.

Fr. Pola Veronenſis. Centones de Diva Deipara Lauretana. Ovidio-Cento. Ex Lib. Metamorph. Fr. Pola, Juriſc. Concinnante. Ejuſdem de Divo Franciſco Virgilio-Cento. De Divo Carolo Pont. Med. Virgilio-Cento.

Samuel Pomarius. (Baumgarten). Auteur cité par Alb. Fabricius, comme centoniſte, et

par le Dictionnaire Bibliographique de Græſſe ſous le titre : " De lapſu generis humani, item " de agone et captivitate Chriſti ; carmen ſa- " crum ſecundùm legem centonum collectum, " &c." Magdeb. 1581, 8°.

Pomponius. On dit qu'un écrivain ainſi nommé compoſa un aſſez mauvais centon ſur la Bible, mais que cet ouvrage n'exiſte plus.[1]

Puteanus[2] (*Ericeus*). Dans ſes *Centuriæ Epiſtolicæ*, on trouve, ſous la date de Mars 1609, dans une lettre à ſon ami, *P. Sacchi*, de Milan, le paſſage ſuivant : " Comœdiam vel " potius *centonem* ex Plauto concinnavi qui " nomen et argumentum trahit ex eodem feſto " . . . . . hæc nempè *Liberalia* exercendæ " juventutis cauſâ ſimul et oblectandæ dare " cogito."

Je n'ai pas le moyen de vérifier ſi cet opuſcule comique a été mis dans ſes œuvres.

Il ſerait poſſible que ces *Liberalia* n'aient jamais été imprimés.

[1] Voir Alb. Fabricius, Bibliotheca Latina, t. i, liv. i, c. 12, qui s'appuie d'un paſſage d'*Iſidore de Séville*, lib. 1re Originum, CXXXVIII.

[2] H. Van de Putte.

R.

B. Ramazzini. " De bello Siculo, cento " ex Virgilio, ad invictiſſimum Galliarum Re- " gem Ludovicum XIV." Modène, 1677, in 4°.

L'auteur célèbre dans cette pièce, les victoires de Duqueſne. Le Roi, auquel ce centon fut adreſſé, envoya à l'auteur un préſent qu'il ne reçut jamais, car il ſe perdit ſur la route.

Le père *Antonio Rubio.* Dans les *Inſtitutions Poétiques* de cet auteur, imprimées au Mexique en 1605, par *Henrico Martinez*, eſt inſéré un Centon de 124 vers, compoſés en l'honneur de la Sainte Vierge.

Don Larrañaga le cite dans le proſpectus de ſa *Margilaide*, ou *Enéide Apoſtolique*, dont j'ai parlé dans l'*Ana*.

De obſidione Rupellæ, Paris, 1629, in 4°.

Ce centon Virgilien eſt mentionné au catalogue de Nic. et Emeric Bigot, Paris, Gabr. Merlin, 1706. Mr. Roſtain (de Lyon) à l'obligeance duquel je dois des renſeignements importants ſur les centons, m'a informé qu'il avait trouvé, ſans pouvoir ſe rappeler où, que l'auteur de ce poème eſt *Laurent Iſnard.*

S.

Sadeler. Elegantes variorum Virgilio-Ovidio centones, de Opificio mundi, Chrifto Deo, Deique matre, SS. Francifco et Carolo Borromeo, a Raph. Sadeler imaginibus exornati. Monaci, Anna Bergia, 1617, in 8°.

Santeul ou Santeuil (J. B^te^).

Il exifte un centon Virgilien, intitulé : *Santolius pendens*, où le chanoine de Saint Victor eft fort maltraité et condamné à perdre la vie.

J'ignore qui en fut l'auteur, mais voici à quelle occafion il fut compofé. A la mort du Docteur Arnauld, Santeuil compofa pour lui une épitaphe qui le brouilla avec les Jéfuites. Effrayé des réfultats poffibles, il fe rétracta honteufement, et fes craintes furent fi publiques qu'elles donnèrent lieu à deux fatires en vers latins, l'une compofé par Rollin : *Santolius Pœnitens*, l'autre par un anonyme, *Santolius pendens.*[1]

" *Chriftlich Schwedifcher*, Virgilius, oder " Defz Röm. Reichs Standt und Befchaffen- " heit in underfchiedlichen verfibus defz heyd-

[1] On peut voir des détails fur cette affaire dans l'introduction aux opufcules de Rollin, publiés à Paris, en 1771, en deux volumes, in 12°.

La *Santolius Pœnitens* eft un morceau plein de verve,

" nifchen poeten Vergilii befchrieben." Sans lieu d'impreffion, ni date (1630) in 4°.

Simon Ogier de S^t. Omer. Auteur d'élégies latines imprimées à Douay, 1597; un exemplaire eft cité dans le catalogue affez remarquable de l'abbé *Favier*, Lille, 1765, in 8°.

Une des pièces, et la plus étendue, a pour titre : " *Tibulliano verfu* queritur de Calami-" tate fibi a Gallis illatâ, ad nobiliff. Michae-" lem Efnæum." Cette pièce pourrait être un centon. Je n'ai pas pu m'en affurer.

Giambattifta Spada. Ecrivain cité dans l'Encyclopédie de *Erfch* et *Gruber*, comme ayant compofé des centons.

qu'on aime à relire, et que *Boivin le jeune*, ami intime de Rollin, a traduit en français d'une façon très heureufe.

Citons en quelques vers :—

L'ombre du grand Arnauld nuit et jour m'épouvante ;
Non qu'il lance fur moi ces ferpents, ces flambeaux,
Qu'une ombre menaçante apporte des tombeaux :
Il ne vient point fouillé d'une horrible pouffière.
Toujours il apparait couronné de lumière,
Doux, tranquille, modefte, et grave fans fierté ;
Petit de corps, mais grand par cette majefté
Qu'imprimait la vertu fur fon front vénérable.
Ses yeux font vifs, mais pleins d'une douceur aimable ;
Il s'approche, il m'appelle, et pouffant un foupir :
Quoi, dit-il, quoi ! Santeuil, as-tu pu me trahir ?
Je t'aimais, tu m'aimais, et ta bouche infidèle,
Aujourd'hui defavoue une amitié fi belle.
A ces mots jufqu'au cœur vivement pénétré,
De violents remords je me fens déchiré.

J. B^tus. Spadius. Ce moine Dominicain composa plusieurs centons Virgiliens, publiés à plusieurs reprises et en divers lieux.[1]

On loue surtout la vie de S^t. *Raymond Pennafort*, général de l'ordre des Dominicains, imprimée à Pavie en 1606, in folio.

Spera de Pomerico (Pierre Ange), auteur de centons, selon quelques Bibliographes, entr'autres *Baillet*, *Jugements des savants*, à l'article où il parle des *Capilupi*, et *Moréri*.

Christoph. Dietrich Steinman. De nativitate Servatoris. Helmst. 1670, in 4°.[2]

T.

" *C. C. Tacite*, historien du Roi, de Ma-
" dame, de Bonaparte, de la Charte, des Fé-
" dérés, des Pairs, &c." Paris, 1815, in 8°.

M^r. L. *Lalanne* attribue à tort ce centon à M^r. *Beuchot*.

V.

Vaticinium Virgilianum de expugnatione Rupellæ (La Rochelle). Cet ouvrage anonyme

[1] Vid. Aub. Miræus, de Scriptoribus sæculi XVII, p. 275.

[2] Cité par *Ersch* et *Gruber*, Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Kunsten. Leipzig, 4°. 1825-66, ainsi que par *Graesse*.

figure au N°. 856 du Catalogue Courtois, que j'ai plusieurs fois nommé. Le libraire *Merlin* l'attribue, peut-être d'une manière un peu hasardée, à *François de S^te^. Marthe. Barbier* n'en fait pas mention.

Sancti Victoris Victoria, Virgilii centonibus descripta. Paris, sans date, in 4°.

W.

B. Weller. Virgilio-cento vitam et miracula Sancti Benedicti complectens. Bambergæ, 1625, in 4°. Fort rare.

Z.

Joh. Casp. Zwiewelhofferi. " Vaticinium mirabile complectens grandia Mysteria lapsæ " et reparatæ salutis humanæ per D. Jesu " Christi incarnationem, nativitatem, mortem " et resurrectionem in Virg. Absconditam." In folio, sans lieu d'impression, ni date.

TABLE

DES NOMS D'AUTEURS DONT IL Y A DES EXTRAITS DES CET OUVRAGE.

Page

JONAS 34
Hoſidius Geta 39
D. M. Auſonius 50
Valeria Faltonia Proba . . . 67
Eudocie 89
Centons anciens, ſans date 107
Cælius Sedulius 137
Anne Muſnier 141
Hieronymo Maripetro 148
Juſte Lipſe 158
Daniel Heinſius 162
J. Eyndius ab Haemſtede 168
Guillaume Bellenden 171
Jean Lucienberg 175
Etienne de Pleurre 186
Les Capilupi 191
François Douſa 237
Marc Velſer 242
Henri Meibom 247
Otho Gryffius 258
Auteur Inconnu 273
F. G. Menapius 280

Page
Ægidius Bavarius 286
Auteur Anonyme 292
Janus Erasmus 295
Alexandre Ross 298
Jacques Duport 335
L. Ryssenius 340
Théodore Desjardins 350
Joshua Barnes 358
Auteur Inconnu 364
Claude Le Pelletier 375
Auteur Inconnu 379
Pierre Daudé 383
Don B. Francisco Larrañaga 398
P. L. Ginguené 409
Auteur Inconnu 416
Héron de Villefosse 418
Cadet de Gassicourt 424
A. J. Q. Beuchot 439
Hercule Cadet de Gassicourt 454
Lamuel 457
L. A. Decampe 473

IMPRIMERIE DE WHITTINGHAM ET WILKINS,
TOOKS COURT, CHANCERY LANE.

SEP 24 1920